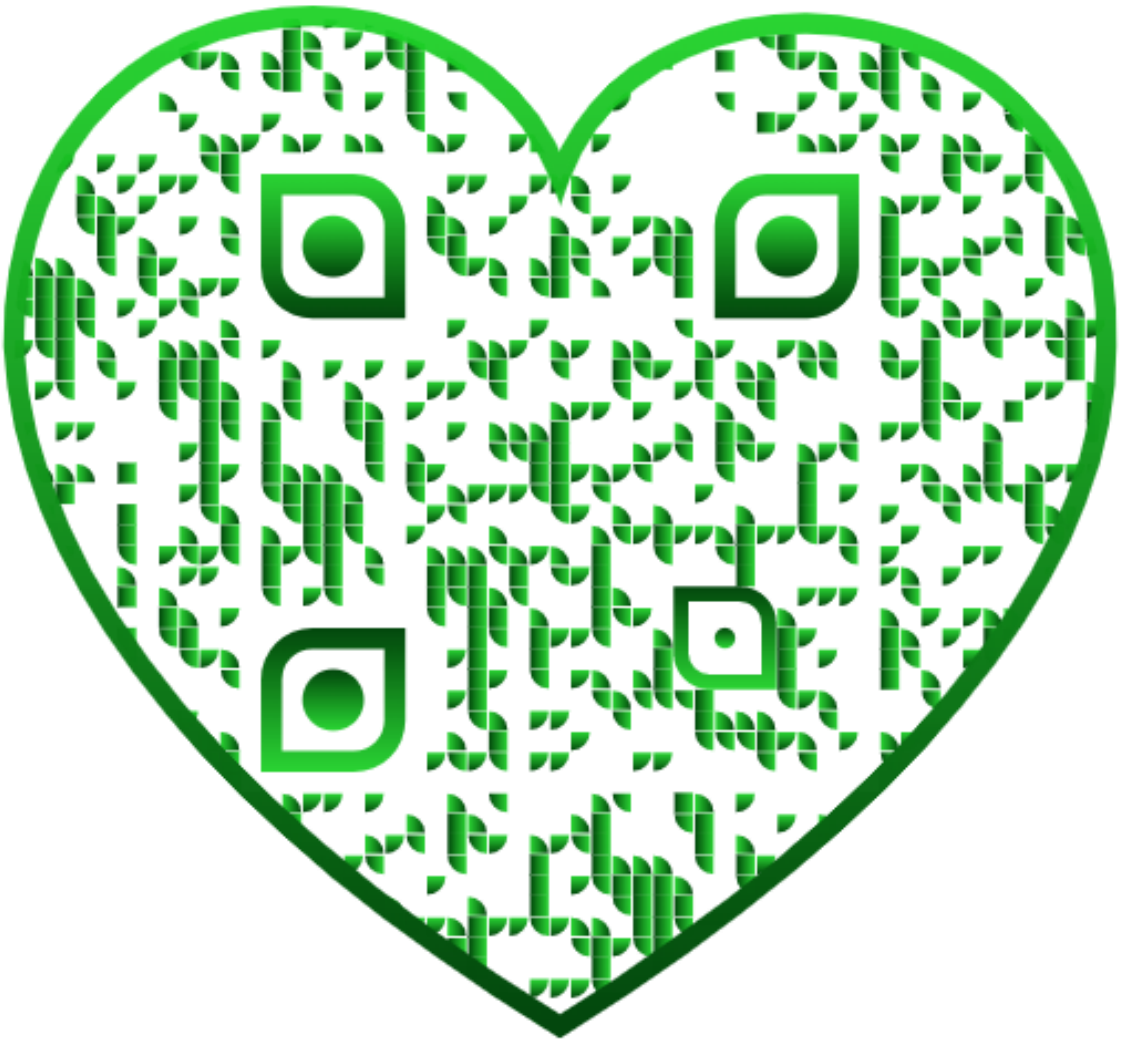
Maryse Condé

La migration des cœurs

ROMAN



Robert Laffont



DU MÊME AUTEUR

Chez Robert Laffont

UNE SAISON À RIHATA

SÉGOU

1. Les murailles de la terre

2. la terre en miettes

LA COLONIE DU NOUVEAU MONDE

PAYS MÊLÉ

DESIRADA

LE CŒUR À RIRE ET À PLEURER

CELANIRE COU-COUPÉ

Chez Seghers

EN ATTENDANT LE BONHEUR

LA VIE SCÉLÉRATE

Au Mercure de France

MOI, TITUBA, SORCIÈRE

TRAVERSÉE DE LA MANGROVE

LES DERNIERS ROIS MAGES

HISTOIRE DE LA FEMME CANNIBALE

LA BELLE CRÉOLE

VICTOIRE, LES SAVEURS DES MOTS

Maryse Condé

La migration des cœurs

ROMAN



ROBERT LAFFONT

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1995

EAN 978-2-221-11873-3

Ce livre a été numérisé avec le soutien du Centre national du livre

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Sa mort nous sépare.
Ma mort ne nous réunira pas.
Simone de Beauvoir
La Cérémonie des adieux

À Émily Brontë
qui, je l'espère, agréera cette lecture
de son chef-d'œuvre.
Honneur et respect !

Première partie

Cuba

1

La procession du jour des rois et ce qui suivit

Melchior marchait en tête de la procession et portait la bannière de son dieu : Chango.

Il était habillé dans les couleurs que celui-ci affectionnait d'une veste à rayures rouges et blanches et d'un pantalon de percale rouge coupé juste au-dessus de ses mollets secs comme des baguettes de goyavier enfilés dans des bas de soie à pompons. Un collier de perles de verre, de coquillages, de canines de chien, de molaires d'alligator, d'éclats d'os et de bouts de silex enfilés les uns à côté des autres ballottait jusqu'à son ventre creux comme celui d'une bête qui ne mange pas à sa faim. En dessous de son sombrero blanc piqué de plumes rouges, il jetait des regards orgueilleux à la foule massée tout le long des rues jusqu'au palais du gouverneur récemment terminé, auquel des centaines d'esclaves avaient travaillé pendant plus d'un demi-siècle sous la direction d'architectes venus tout exprès de la Castille. Des curieux s'écrasaient aussi aux fenêtres et sur les balcons des maisons qui avaient la bonne fortune d'être placées sur le chemin du cortège. Car la procession du jour des Rois était l'événement marquant du début de l'année. Tous les *cabildos* étaient présents. Derrière Melchior venaient les Congos et les Lucumis en bleu et noir, les Araras en jupes de raphia ébouriffé, les joues striées de balafres tracées au fer rouge ou au couteau, et enfin les Mandingues tellement élégants dans leurs pantalons bouffants, la tête enturbannée de mètres et de mètres de toile indigo. Tout ce monde allait comme on danse au rythme des tam-tams non consacrés. Après les Mandingues, pourtant, le cortège se débandait. Un désordre de femmes et d'enfants de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, depuis le noir kongo jusqu'au blanc à s'y tromper, galopait n'importe comment. Les enfants, filles et garçons, ne cachaient rien de ce que la Nature leur avait donné en naissant. Les femmes exhibaient les hardes les plus

dépareillées. Les uns et les autres brandissaient des torches dont le vent couchait et parfois même éteignait la flamme, agitaient des *raras* ou frappaient sur des cymbales. Certains portaient sur la poitrine des bouts de miroir et sur la figure des masques d'animaux dont ils imitaient les cris. De temps en temps, Melchior ne pouvait s'empêcher de se retourner et de jeter des regards de colère vers la queue de la procession. Personne n'y faisait attention et la bacchanale continuait.

Les neuf arcades et les dix colonnes ioniques de la façade occidentale du Palais du gouverneur occupaient un côté de la Plaza de Armas. C'est l'architecte Antonio Fernandez de Trevejo y Zaldinas, de grande réputation, qui avait commencé la construction de cette résidence. Malade de la dengue hémorragique, il était rentré en Castille pour regarder sa mort dans le blanc des yeux. Son jeune successeur, Pedro Medina, s'était inspiré fidèlement de ses plans. Du marbre rose avait été importé d'Italie, des bois précieux, du Mexique et de l'île des Pins, des blocs de pierre madréporique dont la blancheur laissait passer la lumière. Pour embellir encore le patio, il venait de commander au sculpteur Giovanni Cucciari une statue de Cristóbal Cólon, pensant qu'il était temps qu'un Italien rende hommage à un autre Italien.

Le soleil couchant dans les yeux, l'excellentissime José de Cépéro, grand-croix des ordres de San Fernando et de San Hermenegildo, lieutenant général des armées nationales, chef supérieur politique de la province de La Havane, gouverneur militaire de celle-ci et capitaine général de l'île de Cuba, regardait le cortège qui bondissait vers lui dans un nuage de poussière. D'une main, il était agrippé à la balustrade de fer forgé du premier balcon du palais ; de l'autre, il s'appuyait sur l'habit de velours de son conseiller, Silvestre de Reina, efféminé que l'on disait son amant. Son masque bienveillant contredisait ses sentiments intimes. Son cœur n'était pas en paix. La mort de ce trublion José Marti et celle du mulâtre Antonio Maceo n'avaient rien arrangé à la situation politique, et les batailles pour l'indépendance faisaient rage dans la Sierra del Cristal. Une colonne de soldats espagnols venait d'être mise en pièces par la soi-disant Armée de libération, et des dizaines de cercueils étaient alignés dans la cathédrale

sous des monceaux de tubéreuses et de fleurs de frangipanier. Combien de temps resterait-il encore à La Havane ? Déjà, Maria, sa femme, car il était marié et père de trois fils, avait pris la mer. Surtout, José de Cépéro haïssait la négraille et respirait avec dégoût cette odeur de sueur et de crasse cachée sous les velours et les soies. Pressée par les autres nations de l'Europe, l'Espagne avait fini par abolir l'esclavage. À présent, les échappés des plantations, barbares et illettrés, s'agglutinaient dans les taudis et les tripots des villes.

Il fit signe à Silvestre de lancer des pièces aux arrivants, qui commençaient à danser sans retenue et à brailler leurs chansons païennes sous le balcon, et celles-ci tintinnabulèrent sur les pavés. À l'écart, immobile, au plus fort de la mêlée des dos courbés, il reconnut Melchior. Alors, il se pencha et laissa une bourse bien remplie tomber à ses pieds. Car Melchior n'était pas une personne ordinaire. C'était un *babalawo*, grand prêtre de la *santeria*, fils d'un *omo-koloba* qui, dans la pompe de son rang, avait rejoint Chango quelques années plus tôt. José l'avait consulté à plusieurs reprises pour des affaires brûlantes et se préparait à le faire de nouveau. En ces temps de confusion et de malheur, bienheureux celui qui pouvait arracher un signe à l'avenir ! Melchior le remercia d'un battement de paupières et, l'échine raide, disparut sous les fromagers et les palmiers de la place.

Bientôt, la Plaza de Armas se vida.

Congos, Lucumis, Araras, Mandingues commencèrent à s'engouffrer dans les rues et les *paseos* des alentours, et il ne resta plus à gesticuler sous les balcons que quelques danseurs masqués, pas encore fatigués, les femmes et les enfants qui prenaient prétexte de l'occasion pour se livrer impunément à leurs obscénités.

Tournant le dos au palais, Melchior marcha d'un pas rapide jusqu'à la cathédrale, que l'on avait élevée sur le site de l'ancienne église San Ignacio. En le croisant, les gens faisaient en vitesse le signe de la croix. Lui ne voyait rien et continuait droit devant lui comme un automate.

La cathédrale était déserte. Quelques dévotes, à genoux dans les chapelles sur leurs mouchoirs de soie étalés à même le

marbre, fixaient les images des saintes et des saints avec des yeux pleins d'eau, et leurs figures sans couleur sous les mantilles grand deuil formaient une frise baroque et terrifiante. Melchior passa devant une rangée de confessionnaux vides puis s'arrêta dans la chapelle de sainte Barbara. Par une étrange et tortueuse complicité, cette vierge, maigrichonne dans sa robe blanche et son manteau rouge, tenant à deux mains une lourde épée, était l'un des chemins qu'empruntait son dieu pour manifester sa puissance. Aussi, son image était présente dans tous les temples de la santeria. On la représentait en jeune fille yoruba, le front auréolé de cheveux crépus, les pommettes striées de balafres, assise à dos de cheval et serrant contre sa poitrine un régime de plantains, qui étaient la nourriture favorite de Chango. Melchior tomba à genoux. Un rêve qu'il avait fait la nuit précédente tracassait son esprit. Il s'était vu nageant dans le torrent de son propre sang, incapable de relever la tête et suffoquant. Mais sainte Barbara lui sourit. En même temps, la lumière d'un éclair suivi du bruit du tonnerre de Chango se fraya un chemin à travers les couleurs violentes des *vitrales*. L'intérieur de la nef blanchit.

Réconforté, Melchior se releva.

Quand il sortit de la cathédrale, des traînées rouges dégoulinaient à travers le ciel, qui prenait ainsi la couleur du sang sacrificiel. Cela aussi était bon signe, et il fut entièrement rassuré.

Dans la *calle* de Mercaderes, le silence était pesant comme un linge mouillé. La seule vitrine illuminée contenait des rangées d'éventails immobiles sur leurs présentoirs comme des papillons attendant le moment de l'envol. Deux rues plus loin, pourtant, la vie grouillait dans les tripots et les maisons de jeux. Devant la *bodega* La Estrella, le veilleur de nuit se précipita pour ouvrir la porte. Dedans, la fumée était tellement épaisse que, d'abord, on ne distinguait rien que des volutes bleu foncé. Puis la figure des clients, tous nègres ou mulâtres, un cigare ou une pipe pareillement plantés entre les dents, s'épongeant le front avec des carrés de batiste bleue se dessinait. Melchior n'eut pas besoin de s'approcher du patron, qui observait chaque mouvement de poitrine d'une petite

serveuse occupée à laver des verres dans un filet d'eau. Il le vit.

Comme d'habitude, Razyé buvait seul.

Il était tout de noir vêtu à la mode française, depuis ses bottes de cuir solidement lacées juqu'à son chapeau de feutre à bord rond ourlé d'un gros-grain. Sa peau aussi était noire, de ce noir brillant que l'on appelle ashanti, et ses cheveux entortillés en boucles comme ceux d'un *bata-zindien*. Personne ne pouvait soutenir le regard de ses yeux mourants qui charroyaient on ne sait quelle qualité de douleur et de solitude. Sa mine était celle d'un homme qui assiste à la veillée de sa propre mère. En le voyant, on savait qu'on se trouvait devant une âme ne connaissant le repos ni de nuit ni de jour. Melchior ne pouvait s'empêcher de le comparer à un esprit des morts, un *egun*, mais un *egun* qu'un crime abominable empêchait de rejoindre les autres invisibles dans l'au-delà et qui errait sans répit au milieu des vivants. Razyé le laissa s'asseoir et commander un *mojito* puis l'interrogea de sa voix brusque et basse.

— Alors ?

Melchior évita son regard et tira une poignée de feuilles de sa macoute.

— Lave-toi avec cela. Compte deux jours pendant lesquels tu n'auras aucune, tu m'entends, aucune affaire avec les femmes et puis viens me rencontrer. Nous ferons la cérémonie.

Personne ne pouvait dire à quel moment Razyé était arrivé à La Havane ni l'endroit d'où il sortait. On ne lui connaissait que ce patronyme bizarre, comme si ses parents ne s'étaient pas occupés de lui donner un saint patron au jour de son baptême. À cause de cela, les imaginations étaient en fièvre. Certains disaient qu'il était déjà dans le pays quand le gouverneur Pezuela avait recruté des gens de couleur libres dans l'armée espagnole pour lutter contre les indépendantistes et qu'à la suite d'un forfait innommable il avait échappé par miracle au *garrote*. D'autres disaient qu'avec un Créole de

sang mêlé il s'était livré à la contrebande du tabac et qu'après la mort mystérieuse de son associé il avait passé quelque temps à la geôle. À présent, avec un Chinois sans foi ni loi, il avait mis sur pied un service de blanchisserie, et ses carrioles sillonnaient la ville. On affirmait qu'il était riche comme le Pérou. Pourtant, il n'y paraissait pas. Il habitait, à deux pas du *campo santo*, une maison, dont un chien maigre gardait les abords, délabrée et si sombre qu'en plein milieu de la journée la souillon quarteronne qui le servait y allumait des bougies. Chaque matin, à la même heure, Razyé marchait à pied jusqu'à son entreprise, sise rue Obispo, et il ressemblait à un morceau de mauvaise nuit se traînant sous le grand soleil avec ses cauchemars et sa bile.

Melchior l'avait connu comme il connaissait tout le monde à La Havane, hauts fonctionnaires de l'État aussi bien qu'humbles citoyens : un jour, il était venu le trouver pour déchiffrer son avenir. Tout de suite, pourtant, Melchior s'était incliné devant sa volonté qui le conduisait là où il ne voulait pas aller. C'est ainsi qu'en dépit de lui-même il lui avait révélé des secrets réservés aux seuls *babalawo*. Il venait de s'engager à l'initier et à lui attacher autour du cou les cinq colliers de perles rouges et blanches de Chango. Quand il était dans son bon sens, il sentait bien ce que sa conduite comportait de danger. Razyé risquait de prendre contact avec ces *egun* dont il était le portrait et de se servir de leur pouvoir pour son intérêt personnel. En même temps, il ne pouvait lui résister.

Razyé, sans ôter son cigare de la bouche, se mit à parler dans un brouillard de fumée.

— Il faudra aussi que tu me conseilles sur le voyage que j'ai en tête.

Melchior fut tout étonné.

— Un voyage ? Tu penses voyager ?

— Oui ! il est temps que je retourne chez moi.

Pour la première fois, Melchior se permit une question qui depuis longtemps tournait dans sa tête.

— Chez toi, c'est quel pays ?

Razyé eut un de ses sourires sans soleil.

— Je dis « chez moi » pour parler comme tout le monde. Mais je n'ai pas de pays. C'est en Guadeloupe qu'on m'a trouvé nu comme un ver et braillant plus fort qu'un cochon qu'on égorge, en plein milieu des *razyés*. Mon nom vient de là.

Au bout d'un moment, comme Razyé ne disait plus rien et ne lui prêtait plus aucune attention, Melchior se leva et prit congé. Razyé ne s'en aperçut même pas. Tandis que la noirceur se resserrait autour de ses épaules, il resta seul, enfermé dans la fumée et le silence, vidant verre sur verre, à chaque instant plus saoul mais aussi plus immobile, plus lourd, pareil à un rocher ou à un îlot déserté, perdu au mitan des vagues de l'océan.

Pendant ce temps, tout songeur en pensant à la cérémonie à laquelle il ne pouvait se résoudre à se livrer, Melchior remontait l'Avenida de los Misiones qui enserre La Havane de sa ligne courbe. Pas une étoile au-dessus de sa tête. Dans le grand ciel couleur d'encre de Chine, les nuages se bousculaient. Les maisons avaient pris, elles aussi, leurs façades de nuit, et le *babalawo* avançait, enveloppé de cette noirceur qu'il perçait de son regard souverain. C'est ainsi qu'à la hauteur de l'église Santo Cristo del Buen Viaje il vit une silhouette se détacher furtivement de l'ombre. Ses doigts tâtèrent la bourse bien pleine que lui avait lançée José de Cépéro, car il avait reconnu Jaruco, un mauvais nègre, un joueur de couteaux qui ne respectait rien, pas même les morts, et que l'on appelait le Détrousseur.

2

L’enterrement du *babalawo*

Le meurtre de Melchior frappa les esprits.

Chacun se posait la même question. Ainsi, un mortel, un homme sorti du ventre d’une femme et promis à finir dans celui de la terre, avait été assez endurci pour porter la main sur le puissant *babalawo*, le dépouiller de tout son argent et même de la bague qu’il portait à l’auriculaire gauche afin de symboliser son lien avec Chango et le laisser, étalé à même le pavé, se vider de son sang comme une vulgaire bête d’abattoir ? Est-ce que certains humains ne craignent vraiment rien ? Melchior, qui lisait l’avenir de tout un chacun, n’aurait-il pas pu prévoir la fin qui se préparait pour lui et éviter la *calle* où elle guettait ?

La police, quant à elle, ne s’était pas donné beaucoup de mal pour mettre la main sur le meurtrier. Car, jour après jour à La Havane, c’était crime sur crime. Dans tous les quartiers, les plus huppés comme les plus louches, le sang coulait. On ne pouvait plus distinguer entre assassinats politiques et assassinats crapuleux. Chaque matin, le capitaine général José de Cépéro recevait dans son courrier des menaces de mort, ce qui fait qu’il ne sortait plus qu’entouré de gardes du corps et ne portait aucune nourriture à sa bouche sans l’avoir fait goûter par trois fois. Déjà, plusieurs de ses goûteurs étaient passés de vie à trépas. On annonçait l’arrivée d’un général Blanco qui mettrait les indépendantistes au pas et peut-être ramènerait l’ordre.

À présent, la maison de Melchior, non loin de la Zuerzuela, était trop petite pour contenir ceux qui venaient se prosterner une dernière fois devant ses restes. Dans la chambre interdite aux visiteurs et même à sa femme, Madrina, neuf *santeros* étaient assis en rond autour de la couche funéraire. Ils s’assuraient que l’âme du défunt ne s’attarderait pas sur la terre pour causer du trouble à ceux qui vivaient. Ils s’apprêtaient à ensevelir, avec le *babalawo*, ses cauris, ses

noix de palme et son plateau divinatoire. Le matin, ils avaient marché jusqu'à l'embouchure de la Chorrera et jeté dans l'eau couleur de boue ses pierres fétiches, son rasoir, ses colliers ainsi que tous les ornements qu'il portait pendant les cérémonies. Melchior lui-même était étendu sur son lit, le visage tranquille, souriant, comme s'il n'avait pas rencontré une mort indigne de lui. Contre son flanc gauche était placée une gourde contenant les provisions de bouche (du riz, des okras et de la viande sans sel) dont il allait avoir besoin pendant son voyage, car il ne parviendrait à destination que le neuvième jour, marqué par une veillée de prières semblable à celle du jour précédant l'enterrement.

Dehors, les tambours battaient le deuil.

Le plus haut, de la hauteur d'un homme, grondait, tandis que les plus petits avaient la voix de tout petits enfants que leur maman a laissés seuls.

Razyé se tenait, raide comme un cierge, dans un coin de la cour. Son attitude contrastait avec celle des femmes et des hommes autour de lui, car son visage n'exprimait aucun chagrin. C'est qu'au-dedans de lui-même il ressentait fureur et exaspération, comme si la mort de Melchior était un mauvais tour que le *babalawo* lui avait joué. Ainsi, il ne réaliserait jamais le rêve de son enfance et ne communiquerait jamais avec les disparus. Il ne serait jamais dans les secrets de l'invisible et il ne pourrait pas remodeler le monde à sa guise. Dans son mécontentement, un muscle tressaillait le long de sa joue et ajoutait au caractère terrifiant de sa physionomie. Quand même, il avait pris sa décision. Protection des esprits ou non, il allait partir. Il allait retourner en Guadeloupe. L'heure était venue de la vengeance. Et puis, il le sentait, Cuba allait vivre des heures plus dangereuses que jamais. Le matin, quand il s'était rendu au port pour réserver sa place sur un navire, il avait vu le *Maine*, un énorme cuirassé arborant pavillon américain amarré contre le *Castillo del Morro* et bloquant la rade. Des marins aux cheveux blonds et aux joues roses montaient et descendaient les échelles de coupée tandis que des officiers tout de blanc vêtus observaient la ville à la jumelle. Qu'est-ce que l'Amérique manigançait ?

Cependant, les portes de la chambre mortuaire s'ouvraient, et, portant le lourd cercueil de bois non verni sur leurs épaules, les neuf *santeros* traversaient la cour. Derrière eux, le cortège se forma, chacun redoublant de pleurs, car le moment de la séparation approchait. Voyant les oiseaux vêtus de noir qui se perchaient sur les toits en terrasse et poussaient des cris rauques, les gens savaient que c'étaient des invisibles déguisés venus entourer le défunt.

Razyé rejoignit le cortège et fixa le cercueil de ses yeux étroits, dont les paupières s'abaissaient comme des lames de persiennes. Il enviait le mort. Combien de fois n'avait-il pas souhaité être lui-même fini, la bouche et les yeux clos sous quelques mètres de terre dans un cimetière désolé ! L'herbe de Guinée poussait rêche à travers les allées, et par endroits ses racines disjoignaient les pavés. Les fleurs sans eau pour boire se desséchaient parmi les croix et les ornements de perles empoussiérés. Les photos jaunissaient et s'émiettaient dans leurs cadres.

Pourquoi continuait-il à marcher sur le chemin des vivants ? Celle qui était plus que sa vie même lui avait tourné le dos. Il lui semblait que ses protestations méprisantes n'avaient cessé de se répercuter en écho dans sa vie.

— Je ne pourrai jamais, jamais me marier avec Razyé. Ce serait trop dégradant. Ce serait recommencer à vivre comme nos ancêtres, les sauvages d'Afrique !

En entendant ces horribles paroles, il était resté saisi. Puis il s'était enfui de la maison. Pendant des jours et des nuits, il avait couru comme un dératé, droit devant lui, sans savoir où il allait. Le soleil se levait et se couchait avec lui. La pluie le mouillait. L'embellie le séchait. Puis, un beau matin, il s'était retrouvé à La Pointe, devant la mer qui ne sourcillait pas. Des nègres escogriffes chargeaient un navire. Il s'était mêlé à eux et, la nuit venue, était monté à bord. Quand on l'avait découvert, il était trop tard. Appuyées contre l'horizon, les rives de la terre verdoyaient comme un mirage. La Havane dessinait ses églises et ses palais dans un halo de lumière. On l'avait descendu à terre à coups de pied, mais, en signant son

engagement dans l'armée pour combattre les indépendantistes, il avait évité la geôle.

Bientôt, le cortège quitta la cour de la maison et, coupant par les champs, se dirigea vers l'église San Eusebio ; car, tout *babalawo* qu'il était, Melchior était un bon catholique. On aurait dit un serpent triste déroulant lugubrement ses anneaux dans le soleil mourant.

En quittant le *campo santo,* Razyé se rendit chez sa maîtresse, doña Stéfania Fonséca, veuve, à vingt-quatre ans, d'un riche planteur. Dans la bonne société, elle passait pour inconsolable parce qu'elle avait refusé toutes sortes d'hommes à cause de Razyé. Ils gardaient leur liaison secrète, par peur des médisances et, par deux fois, elle avait dû avorter pour ne pas allumer le feu du scandale.

Dans le petit salon aux pivoines, qu'on appelait ainsi à cause du dessin de la tapisserie, elle était en pleurs, ce qui n'était pas son habitude. Le connaissant comme elle le connaissait, hormis le plaisir, elle cachait tout ce qu'elle ressentait sous son masque de porcelaine fardé.

— J'entends que vous partez pour la Guadeloupe ? Qu'est-ce que vous allez chercher dans cette petite île de rien du tout où on ne parle même pas l'espagnol ? Vous m'avez dit vous-même que le cœur des gens y est plus dur que la pierre de silex, que l'eau de la compassion ne l'arrose jamais !

Razyé se tenait droit, le dos appuyé contre les rideaux de velours des fenêtres soigneusement fermés dans la crainte des voisins curieux. Il répondit avec mépris :

— Vous ne pouvez pas comprendre ! Les gens de votre couleur n'ont pas de passion dans leur corps. Ils ne savent pas ce que c'est que de brûler comme du feu en imaginant une personne qui respire, qui mange, qui dort de l'autre côté de la mer, près d'un autre.

Doña Stéfania murmura :

— En vérité, vous croyez ce que vous dites ? Vous pensez que je ne peux pas comprendre ? Sous le rapport des sentiments, les Blancs, les Noirs sont du pareil au même. Ils souffrent, ils sont torturés de la même façon. Ainsi, tous les humains rêvent d'être réunis dans l'éternité avec ceux qu'ils ont perdus.

Razyé ne l'entendit pas. Il ne regardait qu'au-dedans de lui-même, dans le chaos de son être.

— Je dois me venger. Et de l'homme qui a pris la femme que j'aimais et de celui qui m'a rendu indigne de son amour. Mon plan est là, tout tracé. J'ai trimé trois ans à Cuba pour avoir les moyens de le réaliser. Je mettrai le deuxième à genoux et si je dois tuer le premier avec mes deux mains, je le ferai.

Doña Stefania dit, plus bas encore :

— Si vous partez, je ne resterai pas à La Havane. Je rentrerai en Espagne. D'ailleurs, José Marti est mort pour rien. Bientôt, Cuba sera une colonie de l'Amérique. Ses soldats sont déjà dans le port et n'attendent qu'une occasion pour se jeter sur nous.

La traversée

3

Le récit de Nelly Raboteur

Cela faisait deux jours que le *Veracruz* tenait la mer. Pas une terre en vue. Pas même une *krazur* d'îlot, avec sa ceinture de corail et de cocotiers. Partout où le regard se posait, il ne voyait qu'une grande flaque qui changeait de couleur et s'accordait avec les humeurs du soleil. Tantôt vert turquoise étincelant, tantôt grise, tantôt noire comme la suie. Par moments, des bancs de poissons volants fendaient l'air, habillés dans leurs justaucorps étincelants, et des cachalots soufflaient furieusement leurs jets d'eau. À part cela, rien.

De l'eau. De l'eau.

Pour se distraire, les hommes jouaient aux palets sur le pont ou tiraient sur leurs havanes dans le fumoir. Quant aux femmes, le visage à moitié caché derrière leurs éventails de latanier tressé, elles n'avaient qu'un seul et même sujet de conversation : la présence d'un Noir bon teint en première classe. D'accord, il était discret. Monté à l'escale de La Havane, il évitait tout contact avec les autres passagers, ne regardant ni à droite ni à gauche, mangeant tout seul à sa table et regagnant sa cabine quand ses compagnons étaient endormis. Mais cette réserve même était offensante. On aurait aimé qu'il distribue des sourires, qu'il tente de donner des poignées de main, pour avoir le plaisir de le rembarrer comme sa couleur le méritait. Pourtant, au fond d'elles-mêmes, les passagères étaient victimes de cette attirance, mystérieuse, jamais expliquée, que les femmes blanches éprouvent pour les hommes noirs. Elles étaient bien forcées de s'avouer que cette indifférence jointe à une hauteur bien prise dans un habit élégamment coupé, ce torse massif sous la chemise à jabot et les rondeurs maintenues dans la belle serge du pantalon échauffaient leur sang. Quel charme aurait cette figure fermée si un sourire venait l'éclairer ! Mais Razyé – car on l'aura reconnu – passait, fier, devant elles. Le matin, il tirait une chaise longue près des canots de sauvetage et fixait l'infini de la mer. Le soir, sous une des lampes du fumoir, il lisait en

fronçant les sourcils un livre en français, *Bug-Jargal,* de Victor Hugo.

C'était à désespérer !

Tout changea à l'arrivée à la Martinique.

À Fort-de-France, les voyageurs qui continuaient leur route vers la Guadeloupe devaient quitter le *Veracruz* et prendre place à bord du *Kalenda,* un vapeur de plus faible tonnage ancré à l'autre bout du quai. Cela au milieu du bruit des pelles des charbonnières, des vociférations des porteurs, des cris des marchandes ne laissant passer aucune chance de vendre leurs cocos à l'eau ou leurs jus de canne, des pleurs des enfants et du galop des retardataires. C'est alors que, tandis qu'il cherchait sa cabine dans tout ce désordre, Razyé se heurta à une femme d'âge mûr, belle négresse assez forte et habillée comme une *da* de bonne famille. Sous la robe matador à ramages, un jupon de dentelle s'arrêtait juste au-dessus de pantoufles de velours violet brodées de fleurs argentées.

— Monsieur Razyé, s'écria-t-elle. Est-ce bien vous ? J'ai bien failli ne pas vous remettre.

Razyé ne dit rien et elle s'empressa d'ajouter :

— Vous me reconnaissez ? Nelly Raboteur !

Razyé souleva son chapeau, grommela une réponse et disparut en vitesse.

Ce bref intermède ne passa pas inaperçu, et Mlle de La Cossardière, qui, plus qu'une autre peut-être, avait épié l'étonnant voyageur, se rapprocha de la *da*. Celle-ci ne se fit pas prier et, tandis que le soleil continuait ses jeux avec la mer, elle commença son histoire.

Notre vie est marquée bien avant notre naissance. Selon le berceau qui nous accueille, nous recevons en cadeau ou bien l'argent, ou bien la misère, ou bien le bonheur, ou bien la scélératesse de l'existence. Moi, je suis née dans une pauvre famille de Morne-Caillou à quelques kilomètres de l'Anse-Bertrand, dans la partie la plus désolée de la Guadeloupe. On

comptait dix-sept enfants autour de la table et, plus souvent que rarement, on ne mangeait pas de chair. Aussi, à mes seize ans, j'ai été trop contente quand M. le curé Poissaudeau a trouvé à me louer pour Hubert Gagneur.

Hubert Gagneur était un mulâtre couleur de suif que son béké de père avait laissé avec pour tout héritage sa prétention et L'Engoulvent, une maison de géreur à moitié en ruine qui s'élevait à Grands-Fonds-les-Mangles sur un plateau calcaire, la « savane désolée ». L'Engoulvent, on l'avait baptisée comme cela, parce que les vents venus du fin fond de l'horizon semblaient s'y engouffrer après avoir tournoyé parmi les calcaires, les cactus cierges et les razyés. On mesurait leur force à l'inclinaison des rares arbres qui poussaient, rabougris, racornis et tordus comme des vieux corps. Quand il y avait cyclone ou tout bonnement tempête ou onde tropicale, c'est comme si des centaines de chevaux étaient lâchés, piaffaient et rugissaient. La mer sortait depuis La Désirade, se gonflait et inondait tout le plateau. La plus proche habitation, le domaine des Belles-Feuilles, propriété d'une riche famille béké, la famille de Linsseuil, se trouvait à une trentaine de kilomètres à la lisière du bassin cannier. À part le facteur, qui, en bougonnant, était bien obligé de diriger son cheval de ce côté-là, L'Engoulvent ne recevait jamais de visiteurs. Hubert Gagneur avait une sale réputation. Il ne croyait pas au bon Dieu et vivait comme un mécréant. Il venait de perdre sa femme qu'il avait maltraitée et restait seul avec deux enfants, un garçon et une fille, Justin et Catherine, Cathy, comme tout le monde l'appelait. Le garçon était plutôt triste et taciturne. Avec une peau claire, assez claire pour qu'il se gagne à la force du poignet une place dans la société des Blancs. Quant à la fille, elle était de la couleur du sirop qu'on vient de sortir du feu et qu'on refroidit au plein air, les cheveux noirs comme des fils de nuit et les yeux verts. On ne pouvait pas la voir sans l'aimer. Pourtant, dès le lendemain de mon arrivée à L'Engoulvent, je me rendis compte qu'elle était la digne enfant de son papa. À six ans, elle ne respectait rien. Elle était autoritaire, violente, toujours prête à répliquer, sournoise. Avec cela, convaincue qu'elle était la plus belle créature sur la terre. Toujours à se mirer dans les miroirs, à se peinturlurer le

portrait en relevant ses cheveux comme les dames de la bonne société. Je lui disais :

— Mademoiselle Cathy, la beauté ne va pas au marché ! Si vous voulez trouver un mari qui vous tirera d'ici, ce n'est pas ainsi que vous y arriverez.

Pour toute réponse, elle me faisait les grimaces les plus affreuses, et, moi, j'avais honte des sentiments qu'un petit bout de personne comme elle, gros comme une baguette de goyavier, m'inspirait.

Un matin, Hubert Gagneur fit seller son cheval et prit le chemin de La Pointe. Il s'y rendait environ une fois tous les deux mois pour assister aux réunions d'une association qui essayait de défendre les intérêts des petits planteurs de canne. Parce que l'abolition de l'esclavage n'avait rien changé à rien. C'était toujours les grands békés qui faisaient la loi et les nègres qui mangeaient la misère. Les gens disaient que pendant ses séjours à La Pointe Hubert Gagneur en profitait pour faire la fête avec Amélie, une capresse qui habitait sur le Morne-à-Cayes et qui était sa maîtresse depuis des temps et des temps.

Comme les enfants se pendaient à ses jambes et l'empêchaient de sortir de la maison, il leur dit :

— Restez tranquilles. Qu'est-ce que vous voulez que je vous rapporte ?

Ils hésitèrent. Puis Justin choisit un violon. Une fois, son papa l'avait emmené à La Pointe, et il avait vu un violon dans la vitrine du Luthier de Crémone et s'était entiché de cet instrument. Sans maître, il arrivait à jouer de petits airs de sa composition. Quant à Cathy, elle choisit un fouet. Ça n'a pas été pour nous étonner. À son âge, elle galopait à cheval sous le soleil comme une vraie matador. Hubert Gagneur ne devait pas être encore arrivé à Petit-Canal que le cyclone se leva. De toute la semaine, rien ne l'avait annoncé qu'un calme peu ordinaire sur la mer et l'impudique floraison des cactus cierges, boursouflés de lèvres sanguinolentes. Peu avant minuit, on aurait dit que la maison se couchait pour mourir tandis que des plaintes s'échappaient de tous ses interstices. Le

vent débandait les portes que nous avions fixées tant bien que mal avec des clous. La pluie fouaillait les planchers et coulait en rigoles tout partout.

Je me suis occupée des enfants.

Quand je suis montée dans sa chambre, Cathy était debout devant la fenêtre ouverte à deux battants. Sa chemise de nuit était gonflée autour d'elle comme la voile d'un canot qui a pris la mer, et il semblait qu'elle se préparait à prendre son envol. Vers quoi ?

J'ai crié :

— Cathy ! Est-ce que vous êtes folle ? Fermez cette fenêtre une fois même !

Vous pensez qu'elle m'a obéi ? Elle est retournée calmement vers son lit trempé, s'est couchée, et moi j'ai dû me battre avec le bois, le vent et la pluie. Le cyclone a ragé toute la nuit. Au matin, les vents sont tombés d'un seul coup et ce fut le silence du beau temps retrouvé. Partout du bleu. Le ciel avait remis sa défroque métallique. Même pas un nuage moutonnant au-dessus de la mer. Il ne restait pour nous rappeler ce qui venait de se passer que de la boue, des monceaux de feuilles et de branches cassées charroyées sur le glacis de la cour par on ne sait quelle force. Avec des pelles, des brosses, des seaux, Carmélien, l'homme à tout faire, quelques nègres à présent libres, nouveaux citoyens comme on les appelait, mais toujours aussi misérables et employés aux champs pour deux tranches de fruit à pain, se mirent en demeure de nettoyer toute cette saleté. Moi, j'avais assez à faire dans la maison.

Le surlendemain, vers midi, Hubert Gagneur est arrivé. Cela nous a étonnés, car nous ne l'attendions pas de sitôt. Quand il partait comme cela à La Pointe, on restait des semaines sans le voir. Il nous expliqua que, devant la violence du cyclone, il avait pris peur pour sa famille et avait rebroussé chemin dès qu'il avait pu. Dans toute la Grande-Terre, nous raconta-t-il, c'était la désolation. Les trois quarts des maisons de Petit-Canal et de l'Anse-Bertrand s'étaient aplaties comme

du caca-bœuf. Au Moule, à ce qu'il avait entendu, il ne restait que des tas de feuilles de tôle et de planches de bois. À vrai dire, je n'écoutais guère les paroles qui sortaient de sa bouche. Je regardais ce qu'il tenait serré entre ses jambes. Un enfant de sept ou huit ans, sale et repoussant, complètement nu, garçon, et, croyez-moi, le sexe bien formé, nègre ou *bata-zindien*. Sa peau était noire, mais ses cheveux bouclés s'emmêlaient jusqu'au milieu de son dos.

Hubert Gagneur s'aperçut de ma curiosité.

— Je viens de le ramasser dans les razyés et il m'a mordu la main comme une mangouste. C'est sûrement les mauvais esprits, cachés dans les vents du cyclone, qui l'ont amené de notre côté.

Il me tendit l'horrible créature.

— Prends-le. Lave-le, habille-le. Essaie de lui donner la mine d'un chrétien.

Je demandai :

— Où est-ce que nous le mettrons à dormir ? Il n'y a déjà pas assez de place dans la maison.

Il haussa les épaules.

— Mets-le avec Cathy. Je suis sûr qu'elle va l'adorer.

J'insistai :

— Comment est-ce qu'on va l'appeler ?

Hubert Gagneur descendit de cheval et éclata de rire.

— Comment veux-tu ?… Razyé, tiens !

À ce moment, Justin et Cathy sortirent de la maison et se jetèrent sur leur papa. Il leur dit plaisamment :

— Regardez ce que je vous ai rapporté. Est-ce que cela ne vaut pas mieux que tous les violons et les fouets de la terre ?

Et c'est ainsi que Razyé entra à L'Engoulvent par un jour de vent, de terreur et de pluie.

Il ne faut pas jouer avec le cœur des enfants.

Justin s'était toujours considéré comme le *ti-mal* de la maison. Il adorait son papa comme le saint sacrement. On aurait dit qu'il avait reporté sur lui les sentiments qu'il avait éprouvés pour sa maman, morte en son bas âge. Il faisait tout pareillement que lui. Puisque Hubert Gagneur ne parlait que le créole et injuriait comme un nègre des bois, il l'imitait, et, moi, je lui disais :

— Ce n'est pas comme cela que vous pourrez rentrer dans la bonne société. On vous prendra pour un malappris, un sauvage sans éducation.

Du jour au lendemain, Justin dut partager sa place avec un vaurien, venu on ne sait d'où, car Hubert Gagneur avait noué avec Razyé une relation spéciale. Il le traitait comme un jouet. Il lui apprenait, avec toutes qualités de gros mots, les biguines les plus obscènes. Il se tordait de rire à le voir danser en frétillant du *bonda* ou en pointant son sexe. Il l'encourageait à se déguiser en *mas'à kongo* ou en *mas'à goudron*. Il lui faisait imiter des cris d'animaux, couiner comme un cochon, hennir comme un bourriquet, caqueter comme une poule qui vient de pondre son œuf, meugler comme une vache. Cathy, à la différence de son frère, se mit à idolâtrer Razyé. Toute la journée, entre ces deux-là, c'était driver, galoper à cheval à travers le plateau calcaire entourant L'Engoulvent. Ils attrapaient des agoutis qu'ils rôtissaient sur des boucans. Ils piquaient des têtes dans la mer et pêchaient à la main les langoustes qui se cachaient dans les trous de la falaise. Allez comprendre pourquoi ! La place de prédilection de leurs jeux était le petit cimetière où dormaient Irminette Boisgris, la femme d'Hubert, mulâtresse sans papa comme lui-même, Joséphine, sa mère négresse tellement juteuse qu'un béké n'avait pas pu attendre ses seize ans pour goûter à sa sève, Félicité et Emmanuel, sa sœur et son frère, deux jumeaux couchés en terre à quatre ans par la fièvre typhoïde, Julien et Eloïse, ses grands-parents, deux nègres méritants qui ne s'étaient jamais consolés du malheur arrivé à leur unique fille. Ils sautaient par-dessus les tombes, les escaladaient, s'asseyaient parmi les couronnes en perles, appuyaient leurs têtes contre la froideur des dalles comme s'ils voulaient entendre les secrets des disparus cachés sous la terre. Le soir,

sur le glacis, Razyé battait le gwo-ka comme un vrai *tambouyé* et Cathy dansait comme une négresse des plantations. Ensuite, le corps cassé, ils montaient à leur chambre et dormaient l'un sur l'autre. Quand je venais les réveiller, je regardais leurs corps emmêlés dans les draps et je me disais que rien de bon ne pouvait sortir d'une pareille intimité. J'aurais bien voulu m'ouvrir de ce que je pensais à Hubert Gagneur, mais j'avais peur.

Je dois reconnaître qu'au bout de trois mois de vie avec nous Razyé s'était transformé. On ne pouvait pas le trouver beau, à cause de la couleur de sa peau, de ses traits, de sa grosse bouche violacée. Mais sa taille et sa carrure s'étaient développées. Avec ses cheveux noirs noués en une tresse qui lui battait le dos, il ressemblait à Otaheite, le héros indien que l'on voit dans les livres d'images.

Il était tout naturel que, négligé à cause de lui et par son père et par sa sœur, Justin en arrive à haïr Razyé.

À cet endroit du récit, un brouhaha de voix coupa la parole à Nelly Raboteur. On venait d'apprendre par le système Morse du bord que le cuirassé *Maine* avait mystérieusement explosé dans le port de La Havane.

Accident ? Attentat ? Perpétré par qui ? Dans quel but ?

En tout cas, deux cent soixante marins étaient morts, et les États-Unis d'Amérique réclamaient vengeance. Ils parlaient déjà de déclarer la guerre à l'Espagne. Les passagers se demandèrent quel allait être l'avenir de Cuba.

4

Le récit de Nelly Raboteur (suite)

En fait, Nelly Raboteur ne put reprendre son récit que le lendemain matin. On n'était qu'à quelques heures de l'arrivée à Pointe-à-Pitre et elle aurait bien préféré ranger dans les malles et les paniers caraïbes le linge de la famille du Moule pour laquelle elle travaillait. Mais l'impatience de ses jeunes auditrices la pressa de tous les côtés.

Les choses ont continué comme cela pendant des années et auraient continué longtemps encore si Hubert Gagneur n'était pas décédé dans la pleine force de son âge, dans sa quarante et unième année. On pense qu'une guêpe maçonne se faufila dans l'oreille de son cheval qui s'affola, se mit à galoper à travers la savane et le précipita par-dessus la falaise. Deux pêcheurs qui ravaudaient leurs filets près de leur gommier le virent faire un vol plané. Ils coururent vers lui à toute vitesse mais ne purent rien faire. Sa cervelle avait giclé, ses membres s'étaient brisés sur les roches. Ils ramassèrent ce qu'ils purent, mirent les restes dans un panier et les ramenèrent à L'Engoulvent sur le coup de midi. Justin et Cathy étaient à table.

Personne ne se donna la peine de veiller Hubert Gagneur, encore moins de songer au *vénéré*. Ce n'était qu'un bâtard de mulâtre sans un compte à la banque ni un sou qui l'appelle maître. Le curé vint dans son surplis froissé avec deux enfants de chœur à moitié endormis, versa un peu d'eau bénite sur le bois du Nord du cercueil, grommela un peu de latin et s'en alla en quatrième vitesse comme s'il avait peur de rencontrer un *soukougnan* dans la savane. Puis, sans prendre la peine de retirer le *bakoua* vissé sur le front, des hommes de peine lui creusèrent un trou à côté de la tombe de sa défunte femme.

Ainsi finit l'existence d'Hubert Gagneur.

Tandis que Cathy pleurait toutes les larmes de son corps, Razyé restait indifférent, ses deux yeux parfaitement secs. On aurait dit que la disparition de celui qui l'avait tellement gâté ne lui faisait rien de rien. Cette mort glissait sur lui comme l'eau sur les feuilles du *malanga*. Par respect pour sa Cathy, il ne prononçait pas une parole et il se tenait debout à côté d'elle, raide comme un *bwa-bwa* du mercredi des Cendres qui attend d'être brûlé. C'est à ce moment-là que je crus avoir la véritable connaissance de son caractère. Une seule personne comptait pour lui sur la terre, et c'était Cathy. En même temps, j'eus la conviction qu'il était surtout flatté de la façon exagérée dont elle tenait à lui et qu'il n'avait pas autre chose dans son cœur que de l'orgueil. Je me demande à présent si je ne me suis pas trompée sur son compte et si, des deux, ce n'est pas lui la victime.

Quant à Justin, du jour au lendemain, il se transforma. Il se redressa, s'épanouit comme un tournesol qui a enfin trouvé son soleil. Hubert Gagneur n'était pas sitôt descendu sous la terre qu'il fit tout ce qu'il lui avait refusé. Il vendit au gouvernement colonial, qui le demandait depuis des années pour en faire une route panoramique, une bande de sa terre longeant la falaise. Avec le profit, il répara L'Engoulvent qui en avait bien besoin et loua quatre Zindiens de Calcutta. Ceux-ci arrivèrent du Moule en charrette à bœufs, les femmes, la tête entortillée dans des voiles dorés, les hommes, massifs et barbus, et, sans perdre de temps, ils se mirent à la peine. Sur l'ordre de Justin, ils délaissèrent la canne qui n'avait jamais beaucoup donné par chez nous et, à force de charroyer des seaux d'eau et des brouettes de caca-bœuf, ils firent lever des laitues, des chicorées frisées, des pois tendres, des tomates, des choux et des carottes. La savane désolée verdit. Chaque semaine, c'étaient des paniers de légumes qui partaient vers les marchés de la Grande-Terre. Ensuite, Justin descendit trouver l'instituteur de Grands-Fonds-les-Mangles. Hubert Gagneur n'avait jamais mis les pieds à l'école ni pensé à y envoyer ses enfants, car, d'après lui, l'instruction ne servait à rien. Tous les soirs, à la lueur de la lampe à pétrole de la salle à manger, Justin peinait sur des livres de lecture, de calcul, de sciences naturelles. Tant et si bien qu'il réussit à je ne sais quel examen et, fier comme Artaban, entra à l'école de l'Anse-

Bertrand dans un uniforme que je lavais bien blanc et empesais raide pour lui. Désormais, il ne revenait plus à L'Engoulvent qu'en fin de semaine, pareil à un monsieur et donnant des ordres à son monde.

Un samedi que le diable battait sa femme derrière l'église, la pluie sur nous, le soleil au loin sur La Désirade – ma mémoire, ma mémoire a gardé le souvenir de ce temps-là comme s'il était d'hier –, il rentra de l'Anse-Bertrand et trouva Razyé et Cathy assis dans la cuisine. Leurs figures étaient collées l'une à l'autre tandis qu'ils mangeaient des surettes. Le bras passé autour du cou de Razyé, Cathy les glissait une par une dans sa bouche en riant aux éclats. Razyé avalait et grognait de plaisir. D'abord, Justin resta saisi à les considérer comme si ses yeux ne croyaient pas ce qu'ils voyaient. Puis il se précipita vers sa sœur et, d'une seule calotte, il l'envoya rouler à terre. En même temps, il reprit son créole qu'il abandonnait depuis peu et hurla :

— *Kimafoutiyesa !* Ma fille, qu'est-ce que tu veux ? Un ventre à crédit ? Et avec un nègre encore !

Elle essaya de se relever, mais une seconde calotte la fit retomber par terre, la bouche en sang. Justin se tourna vers Razyé et lui cria comme à un chien :

— *Dèro ! Dèro, mwen di-w ! Mache !*

À partir de ce jour, Justin interdit à Razyé l'intérieur de la maison et le consigna aux travaux des champs avec les Zindiens. Il engagea une vieille *ma-sœur* de Petit-Canal, la peau fripée comme une pomme calebasse cueillie de plusieurs jours sous sa cornette sale, afin d'apprendre à Cathy, avec le français, un peu de lecture, un peu d'écriture, mais surtout la broderie, la couture et les bonnes manières. Les premiers temps, les jours de leçons, Cathy s'enfermait dans sa chambre, mais la *ma-sœur* ne se démontait pas et tambourinait à la porte sans se fatiguer des heures durant si bien qu'elle était forcée d'ouvrir. J'avais pitié d'elle quand je la voyais assise sur un banc dans la salle à manger choisissant un brin de coton DMC, enfilant son aiguille et se piquant les doigts dans sa maladresse. Mais, peu à peu, elle sembla se plaire dans la compagnie de la *ma-sœur*. Celle-ci lui racontait des histoires

du temps de la Révolution quand elle était en France et que des enragées voulaient couper les seins de toutes les religieuses. Je les entendais pouffer de rire.

Quant à Razyé !

On se serait attendu à ce qu'il se révolte comme un cheval qui n'en peut plus de la cravache. Car, à cette époque-là, il avait quinze, seize ans et la taille d'un courbaril. Mais non ! L'Engoulvent comptait une écurie qui n'avait jamais abrité plus d'un cheval et prenait eau de tous les côtés. Désormais, c'est là qu'il passait ses nuits quand il avait fini de trimer avec les Zindiens et de manger des racines dans le même *kwi* qu'eux. On aurait dit qu'il trouvait du plaisir dans son abjection. Je le regardais, son menton touchant sa poitrine, arroser, sarcler, désherber, allumer des boucans. Il ne se lavait plus. Ses cheveux ne voyaient plus le peigne. Quand je passais à côté de lui, son odeur, mélange de crasse, de sueur et de caca-bœuf, révoltait mes narines. Il avait perdu la vivacité et l'effronterie de ses manières. Il était devenu triste, grossier, un animal repoussant. La seule personne qui n'avait pas l'air de remarquer cette transformation, c'était Cathy. Une fois la *ma-sœur* partie, elle s'arrangeait pour tromper l'attention de Carmélien et rejoignait Razyé dans l'écurie. Elle restait avec lui jusqu'à l'heure où je faisais détaler les rats en accrochant une lampe tempête au-dessus du glacis de la cour. Des fois, bien, bien plus tard. La lune avait le temps d'éclairer tout le grand champ du ciel. Que se passait-il quand ils étaient ensemble ? Je ne manquais pas de tourner et retourner cette question dans ma tête. Pourtant, quand la réponse, la seule réponse possible, s'imposait, je me persuadais que j'étais devenue folle.

Comment cette belle jeunesse aurait-elle pu tolérer les caresses d'un individu pareil ? Et lui-même, pouvait-il apprécier tant de délicatesse ? Pour le bonheur d'un monstre, ne faut-il pas une monstresse ?

À la fin du mois de juin, alors qu'un mouchoir d'indigo brodé était attaché serré aux quatre coins du ciel au-dessus de nos têtes, Justin nous réunit dans la salle à manger, nous tous,

même les Zindiens, même Razyé. C'est alors que je pus constater combien il avait changé maintenant qu'il avait atteint son âge d'homme. Voilà qu'il était aussi différent de son père que le devant-jour l'est du serein. Mince, haut, droit comme un filao. Avec ses cheveux châtain clair et ses yeux gris, ceux qui ne savaient pas d'où il sortait auraient pu le prendre pour un béké. Il nous regarda et déclara :

— Je vais me marier. Pas à une rien-du-tout. À Marie-France La Rinardière, héritière d'une des meilleures familles de békés, parente des Linsseuil. Aussi, je veux que chacun se comporte comme il faut devant elle. Je ne tolérerai aucune mauvaise manière.

Le dimanche suivant, une procession de tilburys est arrivée à L'Engoulvent. Rien que de békés. Des dames en chapeaux de paille et en voilettes, des messieurs en gants et en guêtres, des enfants aux cheveux roulés en anglaises. Jamais on n'avait vu pareille assemblée à L'Engoulvent. Marie-France La Rinardière avait la taille et le poids d'une fillette de dix ans, le teint d'une chandelle et une coulée de cheveux blond-blanc qui battait ses fesses. Au moindre effort, elle transpirait et manquait tomber en état. Depuis des générations, les garçons et les filles La Rinardière s'en allaient de la poitrine, et, éparpillées au flanc de l'habitation, La Grivelle, demeure de la famille, on ne comptait plus leurs tombes abritées sous les filaos. Comme il ne lui restait en tout et pour tout qu'un ou deux ans à vivre, la famille avait laissé Marie-France se marier avec Justin afin de lui procurer un peu de plaisir avant de quitter cette terre. Mais on sentait le mépris caché sous les sourires et les paroles sucrées. Tout ce beau monde fit la fête avec Cathy comme s'il ne remarquait pas sa couleur, et elle souriait, virevoltait, se pavanait, faisait la belle comme si elle ne savait pas qu'ils ne la lui pardonneraient jamais. À un moment, Huberte de Linsseuil, qui était de son âge, l'invita avec la permission de sa maman, à passer quelque temps auprès d'elle au domaine des Belles-Feuilles et elle accepta avec ravissement.

Alors que l'on s'apprêtait à prendre place à la table du banquet – et il fallait voir ce que Justin, sans lésiner, avait commandé aux traiteurs de La Pointe, pâtés au crabe et aux

lambis, vol-au-vent au colombo, langoustes grillées, vivanots en gelée, cabrits farcis, croquettes de christophine, purée de papayes vertes, tartes à la goyave, sorbets au corossol, au coco, au fruit de la passion, et j'en passe – je me rendis compte qu'on n'avait pas vu Razyé depuis le matin. Je partis le chercher et je le trouvai dans l'écurie, la tête entre les mains, sale et repoussant comme à l'habitude. Je me surpris à avoir gros cœur pour lui. J'ai pris sa main à la peau aussi rugueuse que la pelure d'une igname et je lui ait dit :

— Lavez-vous, proprettez-vous et venez à la fête. Justin vous a donné permission de vous joindre à nous.

Pour toute réponse, il a demandé :

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

Je lui ai répondu :

— Cathy ? Elle s'amuse, elle !

Il a relevé la tête en criant, et je m'aperçus que ses yeux étaient pleins d'eau.

— Ah, qu'est-ce que j'aimerais être blanc ! Blanc avec des yeux bleus ! Blanc avec des cheveux blonds sur ma tête !

J'ai haussé les épaules.

— Quand vous allez à l'église, est-ce que vous n'entendez pas le curé dire en chaire que la couleur de la peau n'a aucune importance et que seule compte celle de l'âme ?

— *Menti-a'y !* Si j'étais blanc, tout le monde me respecterait ! Justin comme les autres !

— Moi je dis que tout le monde vous aimerait si vous montriez meilleur cœur… et si vous vous laviez un peu plus.

Pour le consoler, car il avait vraiment triste mine, j'ai ajouté, un peu par jeu :

— Vous croyez que vous n'êtes pas beau à votre façon avec cette peau d'un noir ashanti, ces bons cheveux tout bouclés et tous ces signes sur vos joues ? Peut-être que vos ancêtres étaient des princes et des princesses ? Qui sait ce qu'étaient nos parents avant d'être emmenés ici en esclavage ?

Cependant, il était dit que personne n'avait le pouvoir de changer son humeur, sauf peut-être Cathy – et elle se souciait bien de cela pour le moment ! – car il se mit à hurler comme un sauvage :

— Allez-vous-en, laissez-moi tranquille !

Je lui obéis.

Pour partir avec sa nouvelle amie Huberte au domaine des Belles-Feuilles, Cathy rangea ses affaires en chantant à tue-tête. Comme, depuis notre conversation dans l'écurie, mes sentiments pour Razyé avaient quelque peu changé, je fus choquée de cette légèreté et je ne pus m'empêcher de l'interroger.

— Pourquoi est-ce que vous êtes si contente ? Si j'étais vous, je me méfierais de l'amitié de ces Blancs.

Elle pirouetta sur elle-même.

— Je vais écouter de la musique de Mozart. Je parie que c'est la première fois que tu entends ce nom-là, toi ! Je vais danser le quadrille ; je vais parler le français avec des gens qui ne disent pas seulement des choses communes et ennuyeuses. Comme vous tous ici !

Je raillai :

— Razyé aussi ?

Sa figure se décomposa d'un seul coup. Je crus qu'elle allait se mettre à pleurer comme un bébé.

— Razyé ? Promets-moi, Nelly, que tu prendras soin de lui quand je ne serai pas là, car il m'est plus cher… plus cher… que moi-même.

J'éclatai de rire.

— Eh bien ! belle façon de le montrer !

Là-dessus, je quittai la pièce, sans prendre la peine de l'écouter davantage, en claquant la porte.

Cathy passa un mois entier chez Huberte de Linsseuil, et je fis le reproche à son frère de la laisser s'éterniser auprès d'étrangers. Qui sait si ces békés ne l'avaient pas invitée chez

eux pour le plaisir de se moquer d'elle, de sa naissance, de ses manières ? Mais Justin était trop occupé à goûter à sa lune de miel pour m'écouter. Toute la journée, c'étaient des « ma cocotte », « ma doudou chérie », « mon petit sucrier ». Le soir, les pépiements d'oiseaux et les beuglements qui passaient sous la porte de leur chambre indiquaient à ceux qui les entendaient la nature de leur occupation. Quand même, je ne pouvais pas m'empêcher de remarquer que la nouvelle mariée devenait de plus en plus fluette, un vrai courant d'air, que le mouchoir qu'elle appuyait sur sa bouche sans couleur se tachait de rouge quand elle montait les escaliers, que la sueur mouillait son front chaque fois qu'elle parcourait plus de quelques mètres ou faisait le moindre effort. J'essayais d'en entretenir Justin, mais il me rembarrait toujours.

— Tonnerre de sort ! Qu'est-ce que tu viens me chanter-là ? Marie-France n'a rien du tout. Ce sont les jaloux, toujours prêts à *maquereller* dans ce pays, qui racontent leurs bêtises.

Le lendemain du départ de Cathy, Razyé disparut. Comme, au bout d'une semaine, il n'avait toujours pas réapparu, je réussis non sans peine à convaincre Carmélien qu'il fallait partir à sa recherche. Nous fîmes le tour de la savane désolée, nous battîmes la campagne jusqu'à Petit-Canal, l'Anse-Bertrand et même au Moule. J'envisageais le pire, quand des gamins nous signalèrent une bête qui d'après eux se cachait dans une des grottes de la falaise. Ils avaient essayé de la faire sortir au-dehors à coups de roches ; mais ils n'y étaient pas parvenus. J'ai deviné tout de suite quelle bête cela pouvait être. Quand je vis Razyé de mes deux yeux, je faillis courir, car il faisait vraiment peur. Ses yeux étaient rouges comme le piment, et j'en compris la raison quand je vis toutes les bouteilles de rhum agricole Les Belles-Feuilles qui s'entassaient sur le sable de la grotte.

Brusquement, Nelly Raboteur se redressa et cria :

— Mon Dieu, nous sommes arrivés !

En effet, une multitude d'îlots avaient surgi à la surface de l'eau, pareils à des confettis portant comme des décorations,

des cases bancales sur leurs quatre roches, des cocotiers penchés, des raisiniers aux feuilles peintes en rouge et en vert. La Pointe s'étalait au fond de sa baie. Serrée autour de sa cathédrale sur un fond de mornes à reflets bleus, elle étalait ses toitures rapiécées en rouge et en gris. À droite, les cheminées d'une usine crachaient leur fumée sale. Sur le quai, on apercevait déjà un désordre de charrettes à bœufs aux cornes de zébu, d'ânes gris, de porteuses et de porteurs poussant leurs diables entre les pieds de la foule venue accueillir les arrivants. Sur le pont, il y eut une galopade de gens pressés, et les retardataires prirent en hâte le chemin de leurs cabines.

En Guadeloupe

5

Le retour de Razyé

À quatre heures de l'après-midi, les gens de Petit-Canal, ceux qui étaient sur le devant de leurs portes, virent passer un homme noir à califourchon sur son cheval noir. Bien que sa monture fût belle et vigoureuse, son galop résonnait dans le silence du bourg, inégal, claudiquant, comme celui du cheval à trois pattes de la Bête à Man Ibè qui pourtant ne sort que dans la noirceur de la nuit. Aussi les gens prirent-ils peur. Les enfants coururent se cacher en pleurant dans les haillons de leurs mères. Les hommes, eux, reconnurent tout de suite à qui ils avaient affaire et hurlèrent de toute la vigueur de leurs poumons :

— *Mi Razyé, mi !*

Au débit de boissons Bois-sans-soif, les langues se mirent à s'agiter. Les buveurs les plus engourdis par le rhum agricole retrouvèrent leurs esprits. Ils devinèrent que Razyé n'était pas revenu dans ce territoire de la désolation pour faire des jeux. Qu'il avait une mission à accomplir. Ils se carrèrent dans la tiédeur du bar et se préparèrent à observer la suite des événements.

Razyé arrêta son cheval aux trois chemins et considéra le décor de son enfance et de son adolescence. Rien n'avait changé depuis trois ans qu'il était parti, et l'on avait le sentiment que, dans vingt ans, tout serait encore pareil. Toujours le même soleil sans compassion. Les mêmes suretiers, les mêmes goyaviers, les mêmes *tét à nèg*, les mêmes *razyés* poussant, bancals, dans la terre ingrate. Les mêmes cases honteuses d'être tellement laides. Avec leurs bœufs et leurs cabrits étiques. Depuis qu'on avait laissé la canne pour les cultures vivrières, le moulin était à l'abandon. Des plaques verdâtres maculaient ses pierres et un bouquet d'acacias le coiffait d'une couronne rêche. La mer cernait

toute cette désolation d'un trait gros bleu. C'est là qu'il avait souffert le martyre, sans jamais une bonne parole, sans jamais une caresse pour adoucir son cœur. Celle qu'il aimait l'avait jeté à terre, piétiné sans même s'occuper de ce qu'il ressentait. Rien n'aurait pu les séparer, ni le bon Dieu et ses saints ni le diable et ses démons ni aucune créature sur la terre. Rien, sinon sa propre volonté. Et c'est ce qu'elle avait fait délibérément.

Qui peut lire dans le cœur des femmes ? Qu'avait-elle gagné à le sacrifier ? Ah oui ! elle était entrée dans le monde de la blancheur, elle portait un nom avec particule, elle possédait des hectares de terre plantés en canne à sucre, elle s'asseyait sur un banc de l'allée centrale à l'église !

Mais qu'est-ce qu'elle mettait dans sa couche le soir ? Un homme sans graines !

Son retour lui donnerait un fameux coup. Depuis le temps, elle ne devait plus songer à lui. Les premières semaines, elle avait dû s'inquiéter. Chaque matin, à son réveil, elle avait dû interroger ses rêves à la recherche d'un signe de lui. Car ils avaient coutume de communiquer ainsi. Adolescents, quand la méchanceté de Justin les avait séparés et forcés de dormir loin l'un de l'autre, il la rejoignait dans son sommeil et ils faisaient tout ce qu'ils avaient l'habitude de faire.

Et puis, peu à peu, elle l'avait oublié.

Brusquement, le cheval se remit à trotter et bientôt à galoper comme s'il était pressé d'arriver au terme du voyage. Les fers de ses sabots heurtant le calcaire du chemin rameutaient, avec la souffrance jamais éteinte, tous les échos du passé.

Quand Cathy était revenue de son séjour auprès d'Huberte de Linsseuil, personne ne l'avait reconnue. La sauvageonne qui riait trop en trompette, parlait trop fort, déchirait le français, remuait son *bonda* et dansait si bien le *gwo-ka* le soir sur le glacis, était morte et enterrée. Une jeune fille de bonne famille avait pris sa place. Sa bouche était en cul de poule. Elle ne marchait pas, elle glissait sur ses pieds toujours enfermés dans des chaussures. Elle avait relevé et roulé en

chignon ses grands cheveux noirs qui autrefois tombaient en désordre dans son dos. À présent, elle se souciait de sa couleur, s'abritait d'une ombrelle et recherchait l'ombrage. Au lieu de sauter sur le dos d'un cheval et de galoper dans le soleil, elle s'asseyait sur la galerie et tournait les pages d'un livre. Un midi, à l'heure du déjeuner, Nelly Raboteur resta debout devant elle à la regarder déguster un court-bouillon de poisson. Elle dépiauta la tête du vivanot avec sa fourchette, suça les uns après les autres les arêtes, les cartilages et les yeux, puis plaça les déchets sur le rebord de son assiette. Quand elle eut fini, elle se fit apporter un morceau de savon de Marseille, une bassine d'eau tiède dans laquelle flottaient des rondelles de citron et se lava la bouche et les mains. C'est Justin qui était fier ! Chaque après-midi, il asseyait sa sœur dans le tilbury à côté de Marie-France et l'emmenait rendre visite à tous les békés de la région. Ceux-ci le recevaient par apitoiement pour sa femme mais s'offusquaient derrière son dos de ses mauvaises manières. Marie-France était enceinte et poussait devant elle la calebasse d'un ventre. Tous ceux qui avaient des yeux pour voir se rendaient compte qu'elle ne serait pas là longtemps pour regarder grandir son enfant. Mais Justin ne s'apercevait de rien.

En dépit de sa nouvelle apparence, Cathy n'avait pas oublié son Razyé. Le jour même de son retour, elle se précipita auprès de lui dans l'écurie. Mais, arrivée là, elle le considéra avec dégoût et l'apostropha.

— Lave-toi un peu, quand même. Coupe tes cheveux. On dirait la queue d'une vache.

Il ne répondit rien, passa la main sur sa figure d'un air hagard, et elle reprit nerveusement, comme si son silence contenait une accusation :

— Qu'est-ce que Nelly me raconte ? Que tu es parti de la maison après mon départ ? Je parie que tu en as profité pour boire du rhum et courir après les filles !

Il retrouva l'usage de la parole.

— De ma vie je n'ai regardé une autre fille que toi.

Elle pirouetta sur elle-même comme elle aimait à le faire.

— Cela m'étonnerait qu'une fille veuille de toi avec la mine que tu as… Écoute ! Demain, je veux que tu te nettoies et que tu t'habilles, car je veux te présenter à Aymeric de Linsseuil.

Sans attendre de réponse, elle se précipita dans la cour, où Justin la hélait à grands cris. Ils étaient invités à prendre le sorbet au coco chez les d'Hérouville, des békés qui menaient grand train à l'Anse-Bertrand. Ce goûter se prolongea fort tard, et ils ne revinrent à L'Engoulvent qu'aux environs de onze heures du soir, caquetant, riant et chantant la dernière mazurka dans la noirceur. Cette nuit-là, Razyé attendit vainement Cathy. Vers trois heures du matin, fatigué de se tourner et de se retourner sur sa *kabann* il sortit de l'écurie. On était au mois de septembre, l'accoucheur des cyclones et des mauvais vents. Pourtant, le ciel était pur et l'air sec. On aurait dit le plein jour tellement l'heure était éclatante. Une lune obèse se prélassait là-haut et éclairait chaque recoin du paysage. La savane désolée. Les vagues déferlantes de la mer. Les bords déchiquetés des rochers. La croix dressée sur la falaise depuis que trois gommiers s'étaient abîmés dans les grandes profondeurs avec leur content d'hommes sans sépulture ni *Dies irae*. L'île de La Désirade, île à lépreux et à parias comme Razyé lui-même. Qui était cet Aymeric de Linsseuil que Cathy voulait lui présenter ? Le grand frère d'Huberte ? Pourquoi en semblait-elle tellement entichée ?

Le lendemain, il essaya de se donner un air présentable. Tout son linge était trop court, trop serré, taché, moisi, vieux de plusieurs années, mais il fit de son mieux et alla jusqu'à trouver Nelly Raboteur pour qu'elle lui coupe les cheveux.

Malheureusement, comme il paraissait sur le seuil de la porte de la cuisine, Justin tomba sur lui et piqua une colère.

— Qu'est-ce que tu viens chercher ici ? Est-ce que je ne t'ai pas déjà défendu d'entrer dans la maison ? Retourne d'où tu viens, et plus vite que ça !

Il dut battre en retraite, et c'est de l'écurie qu'il vit l'élégant tilbury des Linsseuil cahoter jusqu'à la maison. Aymeric était accompagné de sa sœur Huberte à laquelle curieusement, il ressemblait, en plus efféminé. C'est qu'il était

tellement blond, qu'il avait le teint tellement rose et les yeux tellement bleus que les siens l'avaient surnommé « Chérubin céleste ». Les mauvaises langues, elles, disaient brutalement « Popote ». Il avait étudié l'agronomie tropicale à l'université et passé plusieurs années à Bordeaux chez le frère aîné de son père, ce qui fait qu'il *brodait* le français et ne savait pas parler créole. À cause de cela ainsi que de la couleur de ses cheveux et de ses yeux, toutes les békés à marier rêvaient de sortir de la cathédrale suspendues à son bras aux accents de *La Marche nuptiale* de Mendelssohn. Mais sa mère était là, qui veillait, car Aymeric était son unique garçon et la prunelle de ses yeux. Pour elle, il n'avait qu'un défaut, conséquence de la bonté naturelle de son tempérament. Lors de son séjour en France, il avait trop lu Montesquieu et les autres philosophes et croyait à l'égalité des races humaines. Il rêvait d'abolir jusqu'au souvenir de l'esclavage et de transformer le domaine des Belles-Feuilles en une plantation modèle où il n'y aurait ni békés, ni mulâtres, ni nègres, mais des hommes libres et égaux en droit. Du temps qu'il était étudiant, il avait commis un petit essai sur *La Classe béké de la Guadeloupe*, dont il tirait vanité.

La visite d'Huberte et d'Aymeric dura des heures.

Après avoir mangé la tarte aux goyaves, spécialité de Nelly Raboteur, et bu du chocolat à la vanille, Aymeric prit le bras de Cathy et ils marchèrent tous deux jusqu'à l'extrême bord de la savane, là où la terre cède la place au vide et où le vertige saisit l'esprit. Leur conversation semblait animée. En regardant leurs silhouettes dans le serein, Razyé rêvait de s'approcher d'eux en traître et, d'une seule *gorgette*, de se débarrasser d'Aymeric. Ah ! faire couler son sang rouge au-dehors ! L'expédier dans l'au-delà et veiller à ce qu'il ne revienne jamais parmi les vivants !

Cette nuit-là encore, il attendit vainement Cathy. Aux alentours de minuit, au désespoir, il descendit jusqu'à la plage et s'allongea de toute la longueur de son corps sur le varech. Les oiseaux de mer le considéraient tout étonnés et se perchaient sur lui pour mieux l'observer. Pourquoi n'avait-il pas une maman comme tous les êtres humains ? Même les esclaves dans leur enfer savaient le ventre qui les avait portés. Il se demandait quelle figure donner à ses rêves et qui était

cette inconnue à jamais. Parfois il se disait que c'était une Indienne venue à bord de l'*Aurélie* dans cette terre d'exil et de malheur. À d'autres, une Africaine battant les sentiers de l'île à la recherche des dieux perdus. À d'autres encore, une mulâtresse écartelée comme Cathy entre ses deux hérédités. Il ne savait pas si elle avait été violée, engrossée et, en conséquence, si elle s'était mise à haïr l'enfant de celui qui l'avait agressée ? Quel crime de son père expiait-il ? Comment expliquer son abandon ? Razyé se torturait. Un temps, Cathy lui avait servi de tout à la fois : de papa, de maman, de sœur. Son corps le protégeait. Blotti contre sa poitrine, il trouvait la douceur du sein et du ventre qu'il n'avait jamais connus. À présent, elle l'avait déserté.

Il pleura longtemps et se réfugia dans une grotte.

Quand il en sortit, le soleil était à son poste comme tous les matins : implacable et tyrannique. À moitié nus dans leurs haillons, les Zindiens ouvraient le ventre sec de la terre et y enfouissaient la semence.

À dater de ce jour, Aymeric multiplia ses visites. Il ne prenait plus la peine de se faire chaperonner par sa sœur. Comme le domaine des Belles-Feuilles n'était pas très éloigné de L'Engoulvent, on entendait tintinnabuler la clochette de son tilbury et il débarquait tout seul à toute heure de la journée comme en pays conquis. Il s'asseyait sur la galerie avec Cathy et lui montrait les images des livres ou bien lui lisait des revues de Paris. Il lui apprenait le croquet et autres jeux de société. Il lui offrit un petit caniche aussi bouclé que lui-même, qu'il nomma Pompon. Une fois, il apporta son violon et lui joua des capriccios italiens. Razyé se demandait comment Cathy pouvait tolérer toutes ces macaqueries. Si encore il avait pu s'en étouffer de rire avec elle, une fois le dos d'Aymeric tourné ! Mais, hélas, il ne pouvait pas l'approcher. La journée, elle faisait exprès d'être toujours en compagnie. Le soir, il l'attendait vainement. Caché dans l'ombre, il avait beau, crapaud malgracieux, bramer sous sa fenêtre selon la manière convenue autrefois, elle n'ouvrait pas ses persiennes.

Il profita d'un jour où Justin était parti à Petit-Canal et où Marie-France, dolente, à quelques semaines de son

accouchement, dormait encore pour se faufiler dans la maison. Il traversa la cuisine où des cailles battant encore de l'aile dégorgeaient leur sang dans l'évier et marcha sur la pointe des pieds jusqu'au seuil de la salle à manger. Tout en servant à Cathy ses cassaves et son chocolat du matin, Nelly Raboteur la taquinait.

— Vous êtes bien tranquille, ce matin ! Vous n'avez pas encore fait colère, injurié ou donné des coups à quelqu'un. Pour un peu, je dirais que ce n'est pas vous que je vois devant moi.

Qu'est-ce qui vous arrive ?

Cathy, maussade, pâlotte, en effet, comme après une mauvaise nuit, sembla hésiter puis se décida.

— Hier, Aymeric de Linsseuil m'a demandé si je voulais me marier avec lui.

Nelly ne put cacher son incrédulité et s'exclama :

— C'est marier qu'il a dit ?

Cathy fit un signe de tête affirmatif. Nelly voyait bien Aymeric tourner autour de Cathy ainsi que tant d'autres fils de famille l'avaient fait avant lui. Cependant, elle n'attendait rien de bon de ces manières empressées et n'aurait jamais cru que c'était pour le bon motif. Un ventre, voilà tout ce que Cathy gagnerait ! Car, s'il existe une règle d'or qui ne connaît pas l'exception, c'est la suivante. Les Blancs, s'il en font volontiers leurs maîtresses, n'épousent jamais les mulâtresses. La Guadeloupe était remplie de celles à qui ils avaient donné une maison, une voiture, quelques hectares de terre en échange de leur réputation. Elle murmura :

— C'est M. Justin qui sera content.

Cathy déposa brutalement sa tasse dans sa soucoupe.

— Pas si vite ! Je n'ai pas encore pris ma décision. Nelly la moqua.

— Qu'est-ce que vous attendez ? Ce n'est pas comme si vous aviez à choisir entre une kyrielle de prétendants.

Cathy fondit en larmes, et c'était tellement rare chez elle que Nelly, estomaquée, la prit dans ses bras et l'interrogea avec douceur.

— Vous aimez M. de Linsseuil ou vous ne l'aimez pas ?

Cathy releva la tête. Elle semblait à l'agonie.

— Je l'aime, bien sûr… Comment ne pas l'aimer ?… Pourtant, est-ce qu'une personne comme moi peut se marier avec un Chérubin céleste ? Tu me connais et tu sais que je ne suis pas un ange du bon Dieu. Au contraire. C'est comme s'il y avait en moi deux Cathy, et cela a toujours été ainsi depuis que je suis toute petite. Une Cathy qui débarque directement d'Afrique avec tous ses vices. Une autre Cathy qui est le portrait de son aïeule blanche, pure, pieuse, aimant l'ordre et la mesure. Mais cette deuxième Cathy-là n'a pas souvent la parole, la première a toujours le dessus.

Nelly Raboteur haussa les épaules.

— Ne commencez pas à déparler. Imaginez un peu, si vous vous mariez avec M. de Linsseuil, vous aurez tout ce que vous n'avez jamais eu et plus encore ! La Guadeloupe entière va vous envier !

Cathy soupira.

— Je sais, je sais ! Et c'est pour cela que je vais me marier avec lui. Je sortirai de ce trou à rats et à chauves-souris qu'est L'Engoulvent. J'aurai des robes en soie, des chapeaux capelines en paille d'Italie, des domestiques pour me servir. Mes enfants seront blancs et riches.

Pourtant, plus elle faisait l'inventaire de son futur bonheur, plus sa figure s'assombrissait, et elle semblait au bord des larmes.

— … Si Justin n'avait pas fait à Razyé ce qu'il lui a fait, je ne songerais même pas à ce mariage. Mais de la façon dont Razyé est à présent, je ne pourrai jamais me marier avec lui. Ce serait une dégradation ! Ce serait comme s'il n'y avait plus qu'une seule Cathy, la bossale, la mécréante descendant tout droit de son négrier… Avec lui, je recommencerais à vivre

comme si nous étions encore des sauvages d'Afrique. Tout pareil !

À ce souvenir, la même vieille douleur inonda Razyé. C'est en entendant ces paroles-là que la calebasse de son cœur s'était brisée en morceaux qu'il n'avait jamais pu recoller.

Avec ses lumières rougeâtres derrière ses persiennes, L'Engoulvent surgit dans la savane comme un bateau en perdition au mitan de la mer. Aucune lampe tempête n'éclairait plus ses alentours, et, pendant un moment, Razyé fut happé par une bouche d'ombres. L'air était rempli du couinement des chauves-souris tournoyant autour de leurs nids et de la clameur sans fin des insectes nocturnes. Razyé descendit de cheval, et la bête affamée chercha vainement de l'herbe entre les cassures du glacis. Puis il s'approcha de la porte d'entrée, grande ouverte malgré l'heure tardive, comme si ceux qui vivaient là ne possédaient aucun objet de valeur qui mérite d'être protégé et gardé, et traversa la cuisine où traînait, morose, l'odeur de la morue salée. La salle à manger était encore plus sale et misérable que dans son souvenir. Sur le plancher poussiéreux, quelques meubles dépareillés jouaient aux quatre coins. Un piano s'ennuyait sous sa housse. Un homme assis devant un verre et une bouteille de rhum agricole à moitié vide releva la tête, et Razyé faillit ne pas le reconnaître tant il avait changé. Justin était défait, vieilli. De châtain clair, ses cheveux avaient viré au blanc jaunâtre. Une barbe de même couleur mangeait sa figure, dans laquelle les yeux flambaient, rouges comme des signaux de détresse. Il ricana :

— Eh bien ! le diable est sorti de son enfer !

Razyé se déchargea de son lourd sac, s'assit de l'autre côté de la table et but au goulot.

— Dis plutôt que deux diables se retrouvent en enfer.

Justin l'inspecta d'un regard qui n'exprimait plus rien de l'ancienne animosité, seulement une lassitude et un désespoir sans fond avant d'interroger :

— Qu'est-ce que tu as fait tout ce temps ? Tu as été soldat, à ce qu'on dirait ? Te voilà raide comme un manche à balai !

Razyé but à nouveau au goulot et répondit :

— J'ai fait fortune. J'ai de quoi te payer n'importe quel prix de pension si tu me laisses rester ici.

Justin s'étonna.

— Tu veux rester ici ! Tu es donc sans sentiment comme un chien à puces ! Tu veux rester ici après la façon infernale dont nous t'avons traité ? Moi et surtout Cathy ?

Il se mit à rire méchamment.

— Parce que tu as couvé l'œuf pendant des années pour qu'un autre vienne manger la poulette en fricassée.

D'un seul bond, Razyé fut sur lui, le jeta à terre et lui serra le cou comme dans un garrot en hurlant :

— Ne parle pas comme ça, tu m'entends, ou je te fais rentrer dans le c… de ta maman.

Le maintenant sauvagement comme un cochon qu'on va égorger, il demanda :

— Où est-elle ?

Justin fit calmement :

— Lâche-moi d'abord.

Razyé obéit avec regret, et Justin se releva.

— Où veux-tu qu'elle soit ? Au domaine des Belles-Feuilles. Auprès de son mari. Tu ne sais pas qu'elle est mariée ?

Il se servit un nouveau coup de rhum et se mit à parler d'une voix usée, sans coloration ni inflexions.

6

Le récit de Justin Gagneur

Pour une fois que je te tiens là devant moi, je vais te dire ce que je pense. Et même si tu ne m'écoutes pas, je vais te parler et tu m'entendras par force.

Tu vois, j'ai toujours été mal engagé dans l'existence. Tous ceux que j'ai aimés m'ont déserté les uns après les autres. Ma maman d'abord. Elle était belle, ma maman, comme un arc-en-ciel après la pluie au-dessus de la mer. Je me rappelle sa veillée et son enterrement comme si c'était hier. À la nouvelle de sa mort, personne n'a pris la peine de sortir ni de Petit-Canal ni de l'Anse-Bertrand, parce que les gens n'aiment pas les mulâtres comme mon papa qui n'ont rien mais pètent plus haut que leurs fesses et méprisent tous ceux qui sont plus noirs qu'eux. Aussi, il n'y avait pas grand monde autour de son lit. Ma maman était habillée dans sa robe de mariée qui la serrait un peu à l'entour des seins et du ventre. On avait fardé sa figure. Il y avait des tubéreuses dans ses cheveux et des lis blancs tout autour. La vieille Juminie qui ne rate jamais une soupe grasse conduisait les prières et ronchonnait en se moquant pas mal de ce qu'elle disait :

« Il y a un temps pour tout ; il y a sous le soleil un moment pour chaque chose. Il y a un temps pour naître et un temps pour mourir. »

Les rares prieuses dormaient à demi et les quelques amis de mon papa faisaient leurs jeux sur la galerie où Théolade tirait un conte dans l'indifférence générale.

Au matin, le corps a commencé à sentir mauvais comme si toutes qualités de poisons s'étaient réveillées sous la peau. Mon papa a enfourché son cheval et est parti chercher le curé et le croque-mort. Mais ce voyage a été inutile. Il ne les a pas trouvés ; ils étaient partis enterrer un autre mort à Grands-Fonds-les-Mangles. Alors, on a dû rester là et les attendre jusque dans l'après-midi. À ce moment-là, le corps empestait tellement qu'on ne pouvait pas rester auprès de lui. Quand ils

sont arrivés, les employés des pompes funèbres se sont dépêchés de le mettre dans son cercueil et tous les gens appuyaient leurs mouchoirs sur leur nez. C'est cela que je n'ai jamais pu oublier : l'odeur de charogne du corps de ma maman.

Razyé avait beau se racler la gorge pour montrer que ce discours l'ennuyait plutôt qu'autre chose, Justin continuait comme si de rien n'était :

La deuxième chose, c'est que depuis le moment où tu as mis les pieds à L'Engoulvent, ni mon papa ni ma sœur ne se sont plus occupés de moi. J'étais devenu insignifiant. Je ne savais ni chanter ni danser ni battre du tambour comme toi. Seulement jouer du violon et le violon, c'est une musique de Blanc qui ne fouette pas le sang ! Je me disais que si je tombais par terre et mourais, les gens ne s'en apercevraient pas. La vie continuerait comme avant. Tout le temps que j'étais adolescent, j'ai eu ce sentiment d'être en trop. J'ai cru qu'enfin le bon Dieu me prenait en pitié quand il m'a donné Marie-France. En réalité, il se moquait de moi comme il se moque toujours de nous les humains et il me l'a reprise avant que j'aie eu le temps de comprendre ce qui m'arrivait. L'existence avec elle a passé comme un rêve. Au matin, on ouvre ses yeux, on se demande : « Est-ce que j'ai vécu cela dans la réalité ? »

Un soir, elle venait d'accoucher de notre garçon, Justin-Marie, j'étais assis à la tête de son lit. Tout en tenant sa main, je lui racontais une histoire bébête qu'elle aimait : celle d'une princesse qui avait mangé un morceau de pomme de France empoisonnée et qu'on avait mise à dormir dans un cercueil en verre. Brusquement sa main est devenue toute douce et molle dans ma main. J'ai cru qu'elle avait pris sommeil, mais non ! Elle venait de passer comme une chandelle s'éteint. J'ai voulu mourir, je n'ai pas pu mourir. Tous ces jours de vie qui me restaient à vivre, qu'est-ce que j'allais faire avec eux ?

Les gens me parlaient de mon fils, de son avenir. Ils disaient qu'on venait d'ouvrir un lycée à La Pointe où je pourrais l'envoyer pour étudier et devenir docteur. Ces moulins à paroles m'insupportaient. À présent que Marie-

France était partie, rien ne me rattachait à ce bébé chimérique. Heureusement, il y a le rhum, l'ami, le confident de chaque jour, celui qui ne change pas, qui ne trahit pas… »

Après avoir divagué, Justin se ressaisit et revint dans le droit fil d'un récit :

Quand tu as disparu, quand on a compris que ce n'était pas une fugue, l'affaire de quelques jours, mais que tu n'allais pas revenir à L'Engoulvent, c'est folle que Cathy a failli devenir, folle. Au début, je ne m'en occupais pas, absorbé par mon propre chagrin. Mais j'ai fini par comprendre que c'était sérieux. À tout moment il fallait la surveiller pour l'empêcher de sortir et de se jeter du haut de la falaise ou de se noyer dans la mer, l'attacher au bois de son lit qu'elle griffait avec les ongles. La nuit, elle hurlait sans reprendre son souffle comme un chien qui voit passer la mort. Et puis elle est tombée dans une sorte d'hébétude. Elle ne sortait plus de son lit. Elle ne prenait plus aucun aliment. Ni solide ni liquide. Le matin, Nelly lui portait sur un *tray* de l'eau de coco, des œufs frais pondus, des cassaves au coco, des biscuits fleur de farine avec de la gelée de goyave, elle ne les touchait pas. Quand on l'emmenait sur la galerie pour respirer un peu de fraîcheur, on aurait dit que le soleil lui blessait les yeux car elle les tenait fermés, refusant le jour. En même temps, avec obstination, elle gardait la tête tournée vers l'écurie comme si elle te guettait. Aymeric de Linsseuil ne s'est pas découragé. Il venait la voir tous les jours que Dieu fait. Puisque le docteur Louisor, qui soignait toute la famille, ne comprenait rien à sa maladie, il a appelé un docteur réputé de La Pointe, un certain docteur Lacascade. Mais celui-là non plus, malgré sa mallette en cuir, son ventre, ses lunettes et son air important n'a servi de rien. Un cautère sur une jambe de bois. Aymeric cherchait le moyen de l'emmener en France auprès d'un grand professeur quand il a trouvé la solution : Man Victoria. C'est la personne qui a mis Cathy debout sur ses deux pieds. Une négresse d'origine Nago, noire comme le fond d'un canari et haute comme une touffe d'herbes de Guinée qui habitait au Moule, à la section Bois-Sergent. À ce qu'il paraît, avant elle, sa maman guérissait, et aussi la maman de sa maman avec des pratiques sorties de l'Afrique.

Oui, c'est Man Victoria qui a rendu la vie à Cathy. Cathy était devenue un zombi et elle lui a donné du sel.

Là-dessus, Justin but à nouveau un grand coup de rhum puis reprit son récit.

Cathy s'est mariée avec Aymeric de Linsseuil le 13 avril 18… Évidemment, les Linsseuil ne voulaient pas d'elle. Les békés ne veulent jamais de nous. Ils n'entendent pas mélanger leur sang avec le nôtre. Ils veulent garder leurs plantations et tout le profit de la canne comme dans le temps quand ils fouettaient les nègres. Mais Aymeric a regardé sa maman dans le blanc des yeux et lui a dit : « C'est comme cela. Tu l'acceptes ou bien je repars en France et tu ne me reverras jamais. » Sa maman a pleuré toutes les larmes de son corps, et à la fin des fins elle a bien été forcée d'accepter.

Les deux semaines qui ont précédé le mariage, il a plu à verse, comme jamais dans notre région sèche, surtout pendant le mois de juillet où tout est prêt à flamber comme un morceau de *bois-gomme.* Le ciel était pareil à un saoulard qui pissait, pissait sans jamais se vider entièrement. Pour la première fois depuis longtemps, la savane désolée se couvrait d'une fine pelure verte et des corolles mauves du *manjé lapen.* Les jarres et les fûts au flanc des cases débordaient. Devant cette étrangeté, les gens commençaient à colporter leurs médisances. Ils disaient que s'il pleuvait pareillement, c'est que l'eau des pleurs serait au rendez-vous de cette noce qui se célébrait dans la soie et l'or. Elle la noierait dans le chagrin dès les premières semaines. C'est un fait, l'amour est aveugle. C'est un fait, il se crève les yeux plutôt que de considérer certaines vérités. Mais quand même, à qui Aymeric de Linsseuil allait-il faire croire qu'il ne savait pas ce que tout le monde savait : qu'il mangeait le restant de Razyé ?

Et c'est la raison pour laquelle il renvoya Nelly Raboteur. Nelly Raboteur était au service de Cathy depuis des années. Elle l'avait proprettée, coiffée. Elle l'avait soignée comme une maman pendant sa maladie. Personne ne connaissait mieux qu'elle ses chimères et ses caprices. Personne ne savait la faire rire de ses propres coups de colère et de ses bouderies. Mais

aussi elle savait trop de choses. Alors Aymeric se débarrassa d'elle sous prétexte qu'il y avait déjà assez de domestiques qui se tournaient les pouces au domaine des Belles-Feuilles et qu'il avait choisi une dénommée Lucinda Lucius pour s'occuper de sa nouvelle épousée. Sans un mot plus haut que l'autre, Nelly prit ses cliques et ses claques et retourna dans sa famille. J'ai appris qu'elle a trouvé à travailler pour des mulâtres du Moule. Cependant, ô miracle, le 13 avril, le soleil se leva tellement souverain, tellement éclatant au-dessus de la mer que depuis huit heures du matin on ne pouvait déjà plus soutenir son regard. Il creva les yeux de deux pêcheurs qui avaient eu le toupet de lever la tête vers lui et brûla les paupières de quelques gamins qui avaient fait de même.

Hais les békés comme tu veux, mais reconnais qu'ils se tiennent par la queue. Pas comme les mulâtres et les nègres, surtout, toujours là à se déchirer, à se dénigrer, à se jeter de la boue à pleines pelletées les uns sur les autres. Puisque les Linsseuil avaient fini par accepter Cathy, toute mulâtresse et sans le sou qu'elle était, les békés avaient répondu présents à l'appel. Même ceux de Matouba et de Saint-Claude qui accrochent leurs habitations aux pentes escarpées du volcan et, chaque matin, plissent les yeux pour étudier la couleur des fumerolles. Même ceux qui sont perdus dans la touffeur des forêts que percent rarement les rayons du soleil. Tous ceux qui s'engraissent dans les riches bassins canniers. Les gens de la région qui n'étaient pas accoutumés à voir pareille multitude de Blancs se massaient sur le bord des chemins ou sur le devant de leurs portes et ronchonnaient :

— Voilà bientôt cinquante ans que l'esclavage des nègres est soi-disant fini, et pourtant ils ne trouvent que la misère au fond du *kwi* de leur vie. Pendant ce temps-là, les békés paradent toujours dans la même opulence sans souffrance…

Voyant cette foule silencieuse serrée autour d'eux, les békés avaient peur, mais ils cachaient leurs sentiments sous des sourires et des accolades et des baisers et des baise-mains qu'ils se faisaient les uns aux autres. C'est qu'ils n'en étaient pas encore revenus de la liberté qu'avaient gagnée les nègres à coups d'incendies d'habitations, d'empoisonnements de maîtres et de bétail. C'est qu'ils n'en revenaient pas des

discours des premiers politiciens mulâtres qui se levaient partout dans le pays et prétendaient nier ce que la blancheur signifiait depuis le temps. Est-ce que c'était la fin du monde qui s'annonçait ? Est-ce que, les unes après les autres, les familles allaient s'allier à des mulâtres comme les Linsseuil le faisaient aujourd'hui ? Ou pire encore à des nègres ? Et, qui sait, un jour, à des Zindiens ? Est-ce que la Guadeloupe allait devenir un vaste *manjé-kochon* où on ne distinguerait plus ni les couleurs ni les origines ? Plutôt mourir, se dit le patriarche de Saint-Riveaux en descendant ses jambes arthritiques de son tilbury ! Plutôt mourir, se jura la douairière Dormay en appuyant ses fanons sur le velours de sa robe !

Que Cathy était belle dans ses mètres et ses mètres de crêpe de Chine et de dentelle d'Alençon avec dans ses cheveux un diadème et autour de son cou un collier en diamants, cadeau d'Aymeric, car les Gagneur ne possédaient rien, même pas un vulgaire *grenn-do*. Qu'elle était blême, aussi, comme si ce jour-là elle savait qu'elle tournait le dos à tout ce qui avait mis du bon goût dans son existence. Sous les chandeliers de cristal, elle valsait avec Aymeric sur un plancher que des générations d'esclaves, ses ancêtres, avaient poli et la musique pleurait à ses oreilles comme celle d'un requiem. Car le domaine des Belles-Feuilles était rempli de soupirs et de peines de femmes noires, mulâtresses, blanches, unies dans la même sujétion. Esclaves violées par des planteurs sadiques. Maîtresses empoisonnées pour des rivales et mourant dans des souffrances sans nom à la table des banquets. Vierges vendues pour de l'argent et des morceaux de terre à des vieux corps. Sœurs convoitées par leurs frères. Mères par leurs fils. Huit jours après ses noces, une épousée s'était jetée la tête en avant depuis la galerie circulaire du deuxième étage, et la tache de son sang colorait les pavés de l'entrée. Pour la cacher, les servantes plaçaient dessus des anthuriums et des alpinias en pot. Après le rétablissement de l'esclavage par le fameux Richepance, des négresses mandingues s'étaient elles-mêmes serré le cou avec des garrots plutôt que de reprendre les fers. Et, discernant ces plaintes et ces soupirs sous les échos de la fête nuptiale, Cathy comprenait qu'elle prenait place de son plein gré dans une longue procession de victimes.

Razyé mesura la hauteur du rhum dans son verre et demanda, d'un ton à couper court à ces divagations :

— Où est-ce que je pourrais coucher, cette nuit ?

Perdu dans ses pensées, Justin resta un bon moment silencieux avant de lui répondre :

— Dans ton ancienne chambre, celle-là où tu dormais enfant avec Cathy. Comme cela, tu feras de doux rêves.

7

Le domaine des Belles-Feuilles

Une allée s'étirant sur près de deux kilomètres et bordée de palmiers royaux menait au perron de l'habitation des Belles-Feuilles. C'était avec son parc, où poussaient toutes qualités d'arbres d'ordinaire inconnus à la Grande-Terre, mapous, gommiers blancs, mahoganis, sa seule beauté, car c'était une demeure assez ordinaire. Chaque génération de Linsseuil avait ajouté à la construction d'origine, datant du XVIIe siècle, un salon de musique, une chambre d'enfant, une serre, une pièce d'eau, parfois une aile entière selon son idée. À plusieurs reprises, elle avait été incendiée par des esclaves en révolte. Chaque fois, elle avait été rebâtie puissante, identique à elle-même. Un balcon et sa balustrade de fer forgé couraient à la hauteur du premier étage, mais ils n'en ceinturaient que la moitié et butaient sur une étrange statue. Celle d'une jeune femme, les deux bras levés en un geste qui semblait signifier la colère. On la surnommait la Joséphine en souvenir d'une aïeule à tempérament qui donnait elle-même le fouet à ses esclaves quand cela lui faisait plaisir. Un Linsseuil fou des étoiles avait percé le plafond avec le dôme d'un observatoire et, nuit après nuit, guettait ses bien-aimées à la lunette. Un autre avait juché un astrolabe sur le toit.

L'abolition de l'esclavage n'avait pas diminué la fortune des Linsseuil, qui employaient encore une centaine de nègres libres dans leur sucrerie de Sainte-Marthe et autant de travailleurs agricoles dans leurs latifundia, qui couvrait presque toute la superficie du bassin cannier de la Grande-Terre. Ils disaient avec orgueil qu'un homme à dos de cheval pouvait circuler trois jours entiers et trois nuits dans la marée fuligineuse des cannes sans en voir le bout. Depuis la mort prématurée de son papa, Alix, victime d'un coup de colère, Aymeric, malgré sa jeunesse, était en charge de tout. C'était un bon maître et même un très bon maître, un des meilleurs du pays. Il avait été l'un des premiers à faire installer des moulins à vapeur. Ses cases à nègres peintes en vert bouteille sous des

toits de tôle galvanisée passés au minium étaient des modèles du genre. Elles étaient alignées en rangées parallèles sous l'ombrage de manguiers et toutes munies de gouttières en zinc menant l'eau de pluie jusqu'à des jarres de terre. Derrière elles se dressaient des chalets de nécessité, un par groupe de six cases, désinfectés régulièrement avec de la chaux vive. Aymeric venait de faire mettre debout, non loin de la grande chapelle qui avait vu les messes et les prières de l'esclavage, une école qui valait celle de Petit-Canal. Un frère payé chaque mois avec l'argent du domaine y apprenait consciencieusement aux petits nègres à réciter : « Nos ancêtres les Gaulois… » À côté de l'infirmerie vétuste et mal équipée d'antan, il s'apprêtait à faire construire un dispensaire où l'on déparasiterait les travailleurs de leurs ascaris, oxyures, amibes, ankylostomes, et où l'on soignerait les dysenteries responsables de trop de mises en bière. Malgré cela, dans le domaine, personne ne l'aimait. Les figures se renfrognaient quand il apparaissait à cheval. Ils disaient qu'il était toujours sur leur dos et ne les laissaient pas en paix. En cachette, ils prononçaient le mot injurieux de *makoumè.* Ceux qui l'avaient connu lui préféraient de longtemps son papa. Celui-là ne pouvait pas faire le compte de ses bâtards et, saoul comme un Polonais, roulait avec ses esclaves dans la sciure de bois du plancher des débits de boissons. En un mot, c'était un homme avec ce qu'il fallait entre les deux jambes.

Aymeric avait toujours méprisé la compagnie des femmes et redouté celle des hommes. L'adulation de sa maman, de ses sept sœurs, de toutes ces oiselles békés qui n'avaient qu'une idée, l'attraper et le garder dans leurs filets, l'avait guéri de leurs poses, de leurs airs penchés et de leur fausse modestie. En même temps, quand il avait douze ans, son cousin Déodat, presque quadragénaire et déjà chauve, l'avait férocement sodomisé au galetas pendant que sur les pelouses on buvait le *chodo* de la confirmation de sa fille aînée. Durant ses années d'étude à Bordeaux, il ne pouvait pas marcher tranquillement dans les rues sans être incommodé par les propositions les plus déshonnêtes venant d'inconnus. Pendant les cours d'agronomie tropicale, des fous d'amour lui glissaient des billets enflammés. Malgré le chagrin qu'en aurait sa mère, il songeait vaguement à prendre refuge dans un presbytère

quand, entrant dans le boudoir de sa sœur, il avait vu Cathy. Assise au côté d'Huberte, elle piquait gauchement son aiguille dans une tapisserie. Cette jeune fille, qui s'ennuyait si visiblement dans cette compagnie insipide et jetait autour d'elle des regards de mangouste encerclée, avait planté dans son cœur le désir jamais éprouvé de conquérir. Le feu de son regard l'avait troublée et elle, déjà si maladroite, s'était piquée. Dans ce sang qu'il lui faisait verser, il avait vu le prélude et le symbole de celui qui, sous lui, rougirait la belle toile des draps de noces. Quand il avait découvert qu'elle n'était pas celle qu'il avait imaginée cela ne l'avait pas découragé, au contraire ! Plus il apprenait de choses peu recommandables sur son compte, plus il brûlait. Ah non ! elle ne pouvait être comparée à aucune autre, et cette passion qui faisait de l'ombre à sa réputation la rapprochait d'Erzulie-Fréda, la scandaleuse, et non de ces oies blanches rêvant enfants, soieries, paniers caraïbes remplis de bijoux en or dix-huit carats. Depuis trois ans qu'il l'avait épousée, ses sentiments pour elle ne s'étaient pas affaiblis. Elle était restée délicate après sa maladie. Il fallait tout le temps la ménager, mais il n'avait rien de bien grave à lui reprocher. Elle faisait son possible pour le satisfaire, même si elle n'y réussissait pas toujours. Elle lui avait donné deux garçons, Déodat et Isidore, aussi blonds que des Linsseuil pouvaient l'être. Elle cousait et brodait en s'appliquant. Elle chantait juste (un peu trop fort, et Mme de Linsseuil mère avait raison de lui rappeler que crier n'est pas chanter). Après la grand-messe à l'église de Petit-Canal, elle l'accompagnait à la chapelle du domaine et opinait consciencieusement de la tête quand, après le sermon du curé à nègres, il reprochait à ses travailleurs leurs fornications et leurs adultères, en un mot, la persistance de la scélératesse de leur vie. Mais il avait compris qu'il ne suffit pas de tenir une femme emprisonnée à son côté, matin, midi et soir et la nuit dans son lit si son esprit vagabonde là où il veut. Il s'était aperçu qu'il ne possédait pas Cathy et ne régnerait jamais que sur un mannequin vide et creux, peint à son image.

Cet après-midi-là, quand il entra dans le salon dénommé salon aux ananas, car il était tapissé d'un brocart blanc décoré d'ananas bleu vif d'un effet assez audacieux, il avait le corps

en nage et était hors de lui-même. Un terrible accident venait de se produire à la sucrerie. Un travailleur avait eu le bras à demi broyé par une machine et avait manqué mourir de douleur et d'une hémorragie. Cela lui rappelait les moments les plus sombres du temps de l'esclavage, quand le profit mangeait la vie des nègres. Aymeric avait déjà dépensé des fortunes pour moderniser l'équipement. Apparemment, cela ne suffisait pas. Cependant, au bout d'un moment, les sourires de Cathy, le visage gracieux de sa jeune sœur Irmine, l'éclat de l'argenterie et la promesse savoureuse de la tarte au coco sur la table du goûter l'apaisèrent. Il retrouva sa verve habituelle, car, lisant beaucoup les journaux français, il passait pour avoir beaucoup d'esprit et de vastes connaissances. Il prenait une tasse de chocolat à la vanille des mains d'une petite bonne quand Lucinda Lucius, la grande bringue qu'il avait lui-même choisie pour remplacer Nelly Raboteur, entra dans le salon à la vitesse d'un bolide. Elle s'approcha de Cathy et haleta :

— Une personne est là qui demande à vous voir.

Cathy l'interrogea avec un peu d'ennui.

— Qui est-ce ?

Lucinda se pencha et lui parla à l'oreille. Alors, Cathy devint de la couleur d'une morte, se leva si soudainement qu'elle heurta la table sur laquelle l'argenterie s'entrechoqua et sortit de la pièce en courant. Tandis que la petite bonne s'affairait et tentait d'éponger le chocolat qui ruisselait de toutes parts, Aymeric se tourna vers Lucinda et demanda à son tour :

— Qui est-ce ?

Elle sembla hésiter puis murmura :

— Razyé.

Au même moment, Cathy entra, riant comme une folle, bras dessus, bras dessous avec un homme qui se tenait droit, pas très haut, mais musclé et bien proportionné ; les cheveux bouclés serrés au-dessus du front ; les yeux brûlants ; les joues rasées ; le teint tellement noir que, par contraste, le drap de son habit paraissait clair. Aymeric n'avait jamais vu Razyé de ses

yeux et, pour ce qu'il en entendait, il le prenait pour un vulgaire mécréant. Il resta saisi par sa belle mine et ne sut que lui dire comme Cathy mettait de force sa main dans la sienne. Puis l'éducation reprit le dessus et il arriva à bafouiller :

— Je suis enchanté de faire enfin votre connaissance.

Razyé se moqua carrément.

— Voilà un mensonge que vous devrez avouer à confesse.

Mais Cathy couvrit cette réponse sous son flot de paroles, de cris et de rires surexcités.

— Il me semble que je rêve et que je vais me réveiller. En même temps, je sais que ce n'est pas un rêve puisque, pendant toutes ces années, je n'ai pas rêvé de toi une seule fois. Pas une seule fois ! Même comme cela, tu m'avais abandonnée. Où étais-tu passé ? Ton cœur, c'est vraiment une roche, un rocher, une falaise au milieu de ta poitrine, si tu as pu me laisser aussi longtemps sans nouvelles. Jésus, Marie, Joseph, il me semble que je vais devenir folle aujourd'hui tellement je suis contente. Quand est-tu revenu ? Où habites-tu à présent ?

Il parvint à placer :

— À L'Engoulvent.

Elle s'exclama :

— À L'Engoulvent ! Tu as donc fait la paix avec Justin ?

Razyé rit. Peu à peu, le bonheur qu'il ressentait à voir Cathy et surtout à mesurer l'effet de son retour sur elle illuminait toute sa physionomie, qui en était métamorphosée.

— Je ne dirai pas cela. Je dirai qu'il croit avoir trouvé un compagnon pour sa saoulographie.

Il enchaîna, très bas :

— Comme cela, tu t'es mariée ?

Au ton de cette question, mélange de reproche et d'extrême tendresse, Aymeric bondit.

— Cathy, est-ce que tu vas faire servir le goûter ou est-ce que nous allons rester là, debout, à prendre racine ?

Cathy fit un effort sur elle-même.

— Asseyons-nous. Asseyons-nous… Razyé, mets-toi là, à côté de moi, que je tienne ta main parce que je ne veux plus que tu disparaisses… Je te présente Irmine, c'est la petite sœur d'Aymeric.

Irmine, la dernière à marier des sept filles de Linsseuil, venait de terminer des études très mal notées au pensionnat des sœurs de Saint-Joseph de Cluny à Versailles. Elle était réputée impertinente et fantasque. Ce qui acheva d'exaspérer Aymeric, ce fut la façon dont elle considérait Razyé. Ses yeux brillaient de curiosité et d'excitation comme un enfant qui regarde un spectacle défendu.

Il avala de travers le chocolat qu'on venait de lui resservir, manqua s'étouffer et se leva en colère.

— Excusez-moi, je ne me sens pas très bien.

Puis il se tourna vers Razyé qui le regardait moqueusement.

— Restez, vous êtes ici chez vous.

Depuis qu'il était tout petit, les contrariétés de son esprit se traduisaient ainsi par des maladies de son corps. Une mauvaise note à l'école, et la fièvre montait. Une gronderie de son papa, et il devenait aphone. Il ferma la porte sur les exclamations de joie de Cathy qui lui faisaient l'effet d'autant de coups de poignard et s'engagea dans le vaste escalier orné de multipliants en pot, qui menait aux appartements de sa mère. Il la trouva assise dans une berceuse, des sangsues torsadées en guise de boucles d'oreilles, car, avec la vieillesse, son sang s'épaississait dans ses veines et le docteur Louisor lui prescrivait continuellement de l'huile de ricin et des saignées. Il dit sombrement, en s'asseyant :

— Le malheur vient d'entrer dans cette maison.

Mme de Linsseuil ne répondit rien. Pour elle, le malheur était entré au domaine des Belles-Feuilles depuis bien longtemps sous la forme de Cathy, et elle ne faisait que compter les calamités qui s'étaient abattues depuis qu'elle vivait parmi eux. Deux ans plus tôt, peu avant Noël, au cours

d'une excursion de la famille aux chutes Moreau, le fils d'Amédée, le frère de son mari, s'était brisé la nuque sur un rocher. Le dimanche des Rameaux suivant, Eléonore, sa cousine germaine, était tombée en état à l'église peu après l'*Agnus Dei* et était morte dans le tilbury qui se hâtait vers son habitation. Au 15 Août, deux jumelles de sa fille aînée s'étaient noyées dans un bassin sous les yeux de leur *mabo*. Trois jours plus tard, le feu avait pris dans les cannes et avait laissé une centaine d'hectares noircis, hérissés de souches calcinées. À l'église de Petit-Canal, il y avait un prêtre nègre qui s'asseyait dans un confessionnal et donnait la communion comme un Blanc. Qu'est-ce qui pouvait arriver de pire ?

Aymeric expliqua sombrement :

— Ce Razyé est revenu. Bien chaussé, bien habillé. Si ce n'était sa couleur, il aurait une figure à être reçu dans n'importe quel salon.

Une des sangsues, repue, se détacha de l'oreille de Mme de Linsseuil et tomba sur le satin de son peignoir. Elle la fit glisser à l'intérieur d'un pot de verre tout en observant :

— Alors, c'est qu'il a bien changé. Je l'ai aperçu dans le temps à l'église avec feu Hubert Gagneur et il ressemblait à Satan en personne…

— Elle hésita :

— Avec tout ce que les gens racontent sur lui, est-ce que vous allez lui défendre de remettre pied ici ?

Aymeric secoua la tête.

— C'est impossible. Vous savez bien que Cathy l'aime comme si c'était vraiment son frère…

Son frère ? Allons donc ! Pourtant, Mme de Linsseuil chérissait trop son fils pour se permettre de dire ce qu'elle pensait dans le secret de son cœur.

Cathy restait les yeux grands ouverts dans la noirceur, elle-même dépassée par la violence de ses sentiments.

Autour d'elle, l'ombre de la chambre délimitée par les pesants rideaux de reps l'enfermait comme un tombeau. Elle entendait la respiration saccadée d'Aymeric qui lui donnait dos dans le lit. Il s'était déclaré malade avec la fièvre, et une servante avait dû lui porter un thé de corossol. Elle n'était pas dupe. Tout cela n'avait qu'une cause : Razyé, le retour de Razyé. Que les hommes sont contrariants, bon Dieu ! Qu'est-ce qu'il lui reprochait ? D'avoir montré sa joie à retrouver celui qu'elle croyait perdu pour toujours ? Est-ce qu'elle lui avait jamais fait mystère de ses sentiments pour lui ? S'il l'aimait comme il le répétait, s'il se préoccupait de son bonheur, ce n'est pas de cette manière-là qu'il aurait dû le recevoir, froid, la mine inquiète et forcée, mais avec des effusions d'amitié.

Elle se glissa hors du lit.

Sous ses pieds, le plancher centenaire craquait, La nuit, toute la vieille maison grinçait, se cabrait, vibrait de tous les bruits des secrets enfermés dans ses bahuts et ses placards. Viols, meurtres, larcins de toutes sortes. Des fois, elle se lamentait comme une veuve ou une maman privée de ses petits. D'autres fois, elle jacassait comme une femme folle.

Oppressée, Cathy traversa vivement la chambre et sortit sur le palier. Une lampe à pétrole qui restait toujours allumée au rez-de-chaussée rougeoyait en bas et dessinait des ombres grotesques sur les portraits des Linsseuil alignés dans des cadres contre les murs.

Cathy entra dans la chambre de ses garçons et respira dès le seuil cette odeur d'enfant bichonné, lotionné, parfumé, qui n'avait jamais été la sienne. La pauvre Nelly Raboteur avait beau faire, elle sentait toujours le ranci, l'aigre, le sur. Sa peau de sauvageonne se fendillait comme une poterie restée trop longtemps dans le four. Elle se griffait, et les éraflures s'infectaient et, sous la pellicule de croûte, se gonflaient de pus et de chair morte. Elle avait des *lotas* plein les jambes et des coups de soleil plein la figure. Ses cheveux coiffés à deux nattes étaient roussis, hérissés de *cousins* et de minuscules piquants. Parfois, quand elle se grattait la tête, elle écrasait des poux sous ses ongles demi-deuil. À force de monter sans selle

sur le dos de Toussine, ses fesses se durcissaient de cals. Elle urinait debout, les jambes écartées, comme elle voyait Razyé le faire, et dirigeait le jet de pissat sur les fourmis toc toc qui en devenaient folles. Le dimanche matin, quand Nelly l'asseyait de force dans un baquet et la frottait avec un bouchon de feuillage, l'eau sortait noire. Razyé, c'était encore pire, et Nelly se bouchait le nez en touchant son linge.

C'était sûrement à cause de ces différences que ses enfants lui étaient tellement étrangers. Quand la *mabo* les lui apportait, les cheveux lustrés à la brillantine, enveloppés de velours et de broderie anglaise, harnachés comme des chevaux de parade, elle osait à peine porter la main sur eux. La couleur de leur peau, le duvet blond sur leurs têtes et le bleu de leurs yeux la fascinaient. C'était elle, elle-même, qui avait fait ces baveurs aux joues de porcelaine ? Effrayés par sa réserve, les enfants n'osaient venir vers elle. Ils n'en avaient que pour leur papa. Ils se précipitaient sur lui dès qu'il était à leur portée. Ils s'accrochaient à ses pantalons et passaient les mains avec délices sur les creux et les bosses de son visage. Pourtant, dans les premiers mois de ses grossesses, elle était tellement contente ! Il lui semblait que son corps, qui avait voulu mourir, se réconciliait avec elle puisqu'il renouvelait la vie. Avec un sentiment de culpabilité, elle caressa les menottes d'Isidore et de Déodat. Comme ils dormaient bien ! Pas plus dans le sommeil que dans la veille ils n'avaient besoin d'elle.

Elle s'approcha de la fenêtre. Une lune maigre, à son premier quartier, éclairait à peine l'allée de palmiers royaux, les pelouses, les massifs de fleurs et, plus loin, la houle des cannes à sucre qui roulait jusqu'à l'horizon. L'habitation était debout à la tête de son morne comme un îlot au mitan de la mer ou un phare sur son rocher. C'est alors que, malgré la noirceur, elle vit distinctement un cavalier noir droit comme un I sur son cheval de même couleur.

Razyé ! C'était lui !

Son premier mouvement fut de courir le rejoindre quatre à quatre comme autrefois. Ensuite, elle sauterait au dos de sa monture et ils galoperaient la nuit durant jusqu'au bout de leurs désirs. Dans le ciel, la lune céderait la place au soleil

avant qu'ils ne soient rassasiés. Puis son bon sens lui revint. Comme cela, elle allait laisser son mari, les pieds froids en chemise de nuit de coton dans le lit conjugal ? On pouvait se demander comment il l'accueillerait à son retour et quel prétexte elle lui donnerait pour justifier son absence. Comme s'il lui en voulait de ses réflexions et de ses hésitations, le cavalier disparut comme il avait apparu.

Cathy grelottait et elle décida de regagner sa chambre. Tout d'un coup, l'inquiétude la prit. Pourquoi est-ce que Razyé était revenu ? Pourquoi est-ce qu'il habitait L'Engoulvent ? Une idée lui soufflait que tout cela ne présageait rien de bon et qu'il n'était pas venu pour tendre chrétiennement la joue à ceux qui l'avaient offensé.

Sur le palier, une forme blanche allait la faire crier quand elle reconnut sa petite belle-sœur, une natte dans le dos, en chemise de nuit de pensionnaire. Elle s'exclama :

— Irmine ! tu m'as fait une de ces peurs !

Irmine murmura :

— Je n'arrive pas à dormir… Cathy, parle-moi de Razyé.

Cathy se moqua :

— Razyé ? On ne peut pas discuter des attachements formés dans l'enfance. Mais ne te fie pas à sa mine ni à son français-français. C'est une personne sans éducation ni culture. Une sorte de *Soubarou*, de *nèg-mawon*. De toute sa vie, il n'a pas dû ouvrir un livre et, s'il sait compter, il sait à peine signer son nom.

Irmine haussa les épaules.

— Qu'est-ce que cela peut me faire ? Est-ce que tu crois que, moi, je suis forte en français et que j'ai lu beaucoup de livres dans ma vie ? Il ne ressemble à aucun de ces *flègèdè* qu'on veut nous obliger à aimer… Je suis sûre qu'il…

Là-dessus, elle approcha sa bouche de la figure de Cathy et lui parla à l'oreille. Pour toute réponse, celle-ci, d'une seule bourrade, l'envoya rouler dans l'escalier. Elle se releva furieuse, mais à ce moment la lampe du rez-de-chaussée s'éteignit, et l'escalier fut plongé dans la noirceur.

8

Un séjour en forêt

Comme chaque année dans la deuxième quinzaine du mois d'août, sur la recommandation du docteur Louisor, Aymeric emmena Cathy à Dolé-les-Bains pour y prendre les eaux. Le vieux docteur, qui la suivait depuis son mariage, s'inquiétait de la persistance d'une toux qui la prenait chaque soir au serein et des battements de son cœur que la plus petite contrariété accélérait ou au contraire ralentissait. D'habitude, Cathy se faisait une fête de ce séjour en forêt. Elle aimait l'hôtel de Dolé-les-Bains qui dormait dans la verdure de son parc comme le château de la Belle au bois dormant. Elle adorait la suite, toujours la même, qu'elle occupait avec son mari au premier étage. Les fenêtres de la façade avaient vue sur l'archipel des Saintes joliment disposé en demi-cercle sur la soie bleue de la mer. Celles de derrière cognaient presque sur un mur vert sombre d'arbres, de lianes et de parasites emmêlés. Tout là-haut, terrible, veillait le volcan, la pipe au dent comme une mégère. À respirer un air tellement différent de celui de la Grande-Terre, moins chaud, plus humide et plus doux, Cathy avait chaque fois l'impression d'être une autre personne, non plus divisée, torturée, mais en union avec elle-même, presque heureuse. Cette année-là, pourtant, elle ne put tolérer la pensée de se séparer de Razyé qu'elle venait de retrouver. Sans même consulter Aymeric, elle l'invita à les accompagner.

Ils partirent au devant-jour dans un attelage de louage avec Irmine, Lucinda Lucius, deux autres servantes, les enfants et leur *mabo*.

À l'intérieur de la voiture, l'atmosphère était pesante. Depuis l'incident sur le palier de l'escalier, les deux belles-sœurs ne s'adressaient plus la parole que contraintes et forcées. Aymeric, de son côté, tournait et retournait les mêmes questions dans sa tête. Est-ce qu'il aurait dû s'opposer à la présence de Razyé ? Est-ce qu'il n'aurait pa dû faire peser son poids de mari ? Seul Razyé regardait le paysage aux alentours,

se cachant derrière la fumée de son havane comme si de rien n'était.

Passé la rivière Salée, le pays change du tout au tout. On entre dans la Guadeloupe proprement dite, encore appelée Basse-Terre, et on laisse derrière soi, avec la sécheresse, les terres calcaires par-ci par-là piquetées de raquettes, les anses au sable couleur de sel et les blanches falaises madréporiques. L'air se charge du goût et de l'odeur de la pluie. Le ciel mouillé se fait plus pesant, plus sombre aussi. Puis les contours des montagnes se dessinent, tantôt grises, tantôt vert sombre, couchées en travers de l'horizon comme un troupeau de vaches paresseuses. Les premières bananeraies apparaissent et la végétation alentour devient de plus en plus feuillue. Bientôt, c'est le paradis des gommiers blancs, des acomat boucans, des mapous lélé et des kaimitiers, dont la tête plane à la hauteur des nuages.

Le voyage dura presque toute la journée. On enjambait des rivières se cachant sous des ponts tremblants, et, à des détours, des villages coincés entre mer et montagne surgissaient. On arriva à Dolé-les-Bains avec la pénombre et la lumière des premières bêtes à feu. Cependant, comme toujours, Cathy n'avait pas suffisamment réfléchi à ce qu'elle faisait. Jamais à Dolé-les-Bains on n'avait reçu de client nègre, et il fallut toute l'insistance d'Aymeric pour que la direction de l'hôtel accepte un homme de couleur. Finalement, on porta le bagage de Razyé dans un cagibi sous les toits.

Pour le consoler de cette humiliation qu'il reçut avec son impassibilité coutumière, sans même attendre qu'on monte ses malles, Cathy se jeta à son cou.

— Viens faire connaissance avec la forêt. À force de venir ici, je connais par cœur chaque plante, chaque arbre et chaque liane. Je peux te nommer le nom du gommier blanc, de l'acomat boucan, ou de la siguine grand bois, de la liane à barrique, de la liane à chique…

Là-dessus, elle l'entraîna dans un éclat de rire.

Quand elle revint à l'hôtel, les étoiles étaient accrochées à leur place de tous les soirs sur le crêpe de Chine du ciel. L'air résonnait de toutes qualités de bruits : coassements des grenouilles et des crapauds jamais rassasiés de l'eau douce de la pluie, chant des sources chaudes qui coulaient sous la verdure, plaintes des ravines qui ravinaient un peu partout le ventre de la terre. Était-il donc si tard ?

Elle prit peur. Relevant ses jupes, elle grimpa à toute vitesse l'escalier qui menait au premier étage. Arrivée au salon, elle n'y trouva qu'Irmine, buvant mélancoliquement une infusion de citronnelle dans la compagnie de Lucinda Lucius.

À bout de souffle, elle interrogea la servante.

Où est Monsieur ?

Mais, avant que celle-ci ait pu lui répondre, Irmine s'écria d'une voix mourante :

— J'aimerais bien moi aussi me promener dans la forêt.

Cathy la railla.

— Je voudrais bien t'y voir. Tu tomberais et trébucherais sur les racines, toi qui ne sais pas mettre un pied devant l'autre.

Irmine se mit à pleurer.

— Est-ce que tout le séjour va se passer comme cela ? Est-ce que tu vas continuer à accaparer Razyé comme ce soir ?

Cathy s'assit en face d'elle et dit gravement :

— Écoute-moi, je t'ai déjà dit d'enlever Razyé de ta tête.

Mais l'autre hurla :

— Pourquoi ? Parce que tu veux le garder pour toi toute seule ?

Cathy hurla à son tour :

— Qu'est-ce que tu veux ? Un ventre à crédit ? C'est cela que tu veux ?

Irmine secoua la tête avec mépris :

— Tu dis que c'est ton ami et c'est ainsi que tu parles de lui ?

Cela montre bien le genre de personne que tu es. Tu n'es qu'une hypocrite, une langue de vipère…

Cathy se jeta sur elle, toutes griffes dehors, et elles roulèrent par terre comme deux esclaves se battant pour la possession d'un même nègre. Ce désordre fit sortir Aymeric de la chambre, pâle et défait tant il avait été contrarié par la conduite de Cathy. Il tonna :

— Qu'est-ce qui arrive ici ?

Cathy se releva et se trouva bien forcée de lui expliquer avec mauvaise grâce ce qui se passait. Alors, il se tourna vers Irmine et dit brutalement :

— Qu'une de vous deux soit folle de lui, cela suffit largement. Je ne parle pas de sa couleur. Le bon Dieu sait qu'à mes yeux un nègre ne se différencie pas d'un Blanc ou d'un mulâtre. Mais c'est un individu sans nom, sans éducation, sans aucune qualité. On ne sait pas ce qu'il fait, de quoi il vit. Je ne veux plus entendre son nom dans mes oreilles.

Cathy, qui n'avait jamais expérimenté la mauvaise humeur de son mari, en resta estomaquée.

À la suite de cet incident, le séjour se passa misérablement, et seuls les enfants profitèrent du changement d'air. Du matin jusqu'au soir, Aymeric lisait dans sa chambre. C'est ainsi qu'en deux semaines il dévora l'œuvre de Victor Hugo. Cathy n'osait plus quitter le salon et broda tout un chemin de table au point de croix sous l'œil vigilant de Lucinda Lucius. Quant à Razyé, chaque jour, il graissait soigneusement sa carabine et montait faire un massacre de grives, de perdrix et de ramiers tellement abondants dans les hauteurs. Il ne regagnait sa chambre qu'au milieu de l'après-midi et ressortait une heure plus tard pour une longue promenade en forêt. Quand, enfin, il revenait à l'hôtel, les lampes à pétrole s'étaient allumées et les pensionnaires dînaient dans la salle à manger. Tout le monde relevait la tête pour le regarder prendre sa place seul à une table écartée et laper sa soupe avec bruit. Après le repas, il rejoignait les

mauvais sujets qui jouaient aux cartes pour de l'argent dans les tripots du bourg de Trois-Rivières et empochait les gains qu'il se faisait en les battant à plate couture.

Cependant, Lucinda Lucius, qui avait des yeux pour voir, s'apercevait que l'humeur d'Irmine, d'abord massacrante, devenait chaque jour plus radieuse. Elle se levait en fredonnant tel ou tel air de biguine. C'étaient des *Ban mwen an ti bo* ou des *Doudou ki jou ? pa jodi la !*. Le midi, elle picorait son repas, faisait une courte sieste, puis à la fin de l'après-midi s'enfonçait sous les catalpas du parc. Quand elle revenait de ses interminables promenades, sa figure était rouge et enflammée. Lucinda Lucius décida d'en avoir le cœur net.

9

Le récit de Lucinda Lucius

Le domaine des Belles-Feuilles est la geôle de mon existence. C'est là que je suis née, qu'Estella, ma maman, est née avant moi, et Fanotte, la maman de sa maman, jusqu'à Fankora, mon aïeule bambara que des « chiens fous dans la brousse » avaient capturée en dehors des murs de Ségou alors qu'elle revenait de laver son linge blanc comme coton dans l'eau du Joliba. Son mariage avec un noble de la maison Diarra devait avoir lieu trois lunes plus tard. En guise de cérémonie, elle s'était retrouvée captive, un garrot de bois autour du cou, marchant à marche forcée jusqu'à la pointe du Cap-Vert.

Sur le vaisseau négrier qui l'emmenait à la terre de sa dégradation, un marin prit son plaisir avec elle et, arrivée à la Guadeloupe, elle accoucha d'une petite fille couleur de lait caillé que son nouveau maître, Amédée de Linsseuil, baptisa « Neige » pour se moquer. Je ne sais pas grand-chose de mes ancêtres, si ce n'est qu'elles peinèrent, souffrirent et moururent sur ce domaine où moi-même je peine et je souffre et où je vais mourir quand la volonté du bon Dieu me rappellera devant Lui. Pour ma lignée, la fin de l'esclavage n'a pas de signification. C'est la même tristesse, la même misère que nous mangeons depuis des temps et des temps.

Je suis sûre que j'aurais moins souffert si j'avais trouvé un homme, même un nègre très noir, « kongo » ou « bleu », comme nous disons, pour me relever. Mais les hommes ne me prennent pas en considération. Ils disent que je suis trop haute, que je n'ai ni devant ni derrière et que l'amour avec moi serait pareil à un plat sans sel ni piment. Cela n'a pas empêché plusieurs d'entre eux de me renverser dans la savane et de me prendre par force, mais après, quand j'ai voulu leur parler dans le grand jour, ils ont fait des jeux avec moi :

— Chabine, qu'est-ce que tu crois ? Tu as regardé la figure que tu as ?

En vérité, depuis la mort de ma maman, je vais solitaire dans le chemin à ornières de l'existence.

Je ne voulais pas m'occuper de Cathy Gagneur, ou plutôt Cathy de Linsseuil, bien que tout le monde derrière son dos l'appelait par jeu Man Razyé, car je savais d'après ouï-dire qu'elle était lunatique, effrontée, mal éduquée et sans manières, le portrait craché de son papa, un mulâtre qui se croyait et qui est mort comme le chien qu'il était. Mais c'est moi que le maître a choisie. Depuis que je suis petite, le maître a toujours été bon pour moi. Il apprécie que je marche les yeux baissés, que je ne dise pas un mot plus haut que l'autre et que je n'aie pas d'amies ou de famille avec qui cancaner. Il sait que ce n'est pas moi qui irai raconter si, la nuit de ses noces, il y avait du sang rouge sur les draps de toile blanche brodée.

Quelques jours avant le mariage, il me fit apparaître devant lui. Je baissais les yeux par respect. Tout de même, en mon for intérieur, je ne pouvais pas m'empêcher de remarquer qu'il n'avait pas l'air content et assuré de celui qui va prendre possession de la compagne qu'il a désirée. Au contraire. Il semblait angoissé, tourmenté, assis sur des charbons ardents. Il marchait de long et en large dans son bureau et se tordait les mains. Une Bible était grande ouverte sur sa table, les pages froissées, écornées comme s'il recherchait à tout instant la consolation de la parole du bon Dieu, la seule qui ne mente pas. Il me recommanda :

— Écoute-moi bien, il ne faudra pas la contrarier. Depuis qu'elle a été si malade, sa santé est restée fragile et son caractère chimérique. Mais, à force de douceur et d'amour, on obtient d'elle tout ce que l'on veut, tu verras.

Je l'assurai de mon dévouement.

Au début du mois d'avril, dans sa robe princesse, sous son voile retenu par un diadème de fleurs d'oranger, Cathy de Linsseuil entra au domaine des Belles-Feuilles, sans seulement lever les yeux sur les domestiques alignés devant le perron. Comme si elle n'avait plus le souvenir que, dans le temps d'avant, ses aïeules étaient descendues du même bateau que les nôtres, qu'elles avaient peiné sous le même soleil avant d'être remarquées par le maître et de connaître l'amère faveur

de porter ses bâtards. Elle passa devant nous sans nous regarder et monta tout droit à sa chambre. Je vins me présenter à elle et l'aider à se préparer pour le bal. Je la parfumai et recouvris sa figure de fard, car elle était de la couleur d'une morte.

Dès le lendemain, je m'aperçus qu'il n'y avait aucune exagération dans ce que les gens racontaient sur elle. Elle injuriait comme une mécréante et se mettait dans des colères que je n'ai jamais connues à personne. Plus d'une fois, dans ses rages, elle voulut lever la main sur moi. Mais, le maître avait raison, elle pouvait à des moments être babillarde, attendrissante comme une toute petite fille. Sans trop savoir comment, très vite, mon cœur s'attacha à elle.

Je l'écoutais quand elle me parlait de sa maman qui l'avait quittée quand elle avait trois ans, raison pour laquelle elle était comme elle était, dure comme une châtaigne. Elle parlait aussi de son papa, de son frère, mais jamais de Razyé, comme si elle n'avait pas la force de prononcer ce nom-là. Elle ne nommait celui du maître que pour louer sa bonté et sa générosité. L'eau emplissait ses yeux quand elle murmurait :

— Aucune homme n'arrive à sa cheville.

Mais je savais que son cœur et son corps mentaient et qu'il ne lui donnait pas ce qu'il lui fallait. Le matin, quand j'entrais dans sa chambre, je la trouvais déjà réveillée, appuyée droite contre ses oreillers, morose et insatisfaite. Je déposais devant elle le *tray* du petit déjeuner sur lequel j'avais disposé des cassaves, de la confiture de letchis et un grand verre d'eau de coco. J'essayais de la faire rire en cherchant la clé de ses songes.

— Vous avez rêvé d'un canot ? Départ ! Vous allez peut-être partir en France avec Monsieur.

— Grossesse ? Satisfaction de tous vos désirs ! Qu'est-ce que vous voulez dans le secret de votre cœur ?

Elle devenait encore plus triste.

Alors, je m'arrêtais et je démêlais ses cheveux de soie tellement longs, tellement différents de mes *kionkions grenné*.

À l'heure de la sieste, je lui racontais des contes jusqu'à ce qu'elle prenne sommeil et je la regardais dormir, des perles de sueur tout à l'entour de sa bouche. Le soir, avant le coucher, quand je lui donnais son bain, je laissais l'eau parfumée ruisseler depuis ses épaules et ses seins aux larges mamelons couleur d'aubergine qui portaient la marque du sang noir jusqu'aux doux replis de son ventre. Elle écartait les cuisses et ma main se fourrait jusqu'à la place la plus secrète de son corps. Cathy, c'était ma maîtresse, mais c'était aussi mon amante, mais c'était aussi mon enfant. C'était celle que j'aurais voulu être. Je l'adorais et parfois je la haïssais. C'est pourquoi je l'ai mise au courant de ce que Razyé faisait derrière son dos. Par compassion, je voulais qu'elle connaisse la vérité, mais je voulais aussi lui faire du mal en soulignant qu'elle n'était qu'une femme comme les autres, comme toutes les autres : trompée, bernée par celui qu'elle aimait.

C'était la fin de l'après-midi. Le jour avait été sans soleil et venteux comme souvent à ces hauteurs-là. Le ciel pesait bas comme un couvercle. C'est pour cette raison que je n'aime pas la Basse-Terre. Son climat ne convient pas à la tristesse de mon tempérament. J'ai besoin du rire du soleil et de son éclat pour réchauffer mon cœur et mon corps.

Tout le monde croyait qu'Irmine faisait la sieste dans sa chambre alors qu'en réalité, je l'avais vue monter au galetas sur la pointe des pieds. Le maître lisait ou dormait, je ne sais pas. Le front baissé, Cathy, quant à elle, piquait son aiguille dans sa tapisserie. Pauvre Cathy ! Depuis son escapade le jour de notre arrivée, elle s'efforçait d'être bien sage, lisant, brodant ou jouant avec ses enfants. La noirceur était descendue en traître des pentes de la montagne et avait rampé sur le tapis du salon jusqu'à le recouvrir. Bientôt, il me faudait allumer la lampe et habiller Cathy pour le dîner. Quand je me suis décidée à lui révéler ce que je savais, elle m'écouta la bouche ouverte, les yeux élargis sous le coup de la stupeur et déjà de la souffrance puis elle bégaya :

— Tu es certaine ?

Je secouai la tête.

— Sûre et certaine. Pas plus tard qu'hier, j'ai marché derrière eux et je les ai vus se frotter l'un contre l'autre comme des chiens en chaleur derrière un gommier rouge. Après cela, ils sont entrés plus profond dans les bois et je n'ai pas pu les suivre. Tout à l'heure, j'ai vu Irmine qui montait en douce dans la chambre de Razyé.

Elle dit, dans un souffle :

— Il ne peut pas avoir envie d'elle. C'est impossible ! Même si sa bouche me le disait, je saurais qu'il ment. Alors pourquoi ?

J'avançai :

— Peut-être qu'il veut la marier pour son argent ?

Elle haussa les épaules.

— La marier ? Tu es folle ? Les Linsseuil ne voudront jamais d'un nègre noir comme lui. Ils mettront Irmine dehors, ils la déshériteront, un point c'est tout, et il sera bien avancé !

Puis elle se tut, deux plis de réflexion au milieu du front, releva la tête et, me fixant sans me voir, ajouta :

— Peut-être qu'il veut se venger d'Aymeric ? Salir sa sœur par pure méchanceté ? Mais qu'est-ce qu'Aymeric lui a fait ? Moi seule, je suis coupable !

Brusquement, elle sauta sur ses pieds.

— Ils sont là-haut ?

Et, avec sa vivacité coutumière, elle planta là sa tapisserie et bondit hors du salon.

Qu'est-ce que se passa dans la chambre du galetas ? J'attendis en temblant et en priant le bon Dieu pendant plus d'une heure. Puis j'entendis des cris et des bruits de paroles. Enfin, la porte s'ouvrit et Cathy entra, tirant par la main Irmine, rouge, décoiffée, en larmes.

Celle-ci gémissait :

— Je n'ai rien fait ! Je jure…

Mais Cathy ne l'écoutait pas, répétant :

— Je vais le dire à ton frère. Je vais le dire… Aymeric !

Au vacarme, M. de Linsseuil finit par sortir de la chambre, déjà paré pour le dîner dans son habit gris tourterelle et sa chemise à haut col empesé, plus Chérubin céleste blanc et blond que jamais. Il interrogea avec humeur :

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Au même moment, Razyé fit son apparition. Comment décrire le contraste que présentaient les deux hommes ? Je n'avais jamais autant remarqué à quel point le maître portait bien son surnom. Il ressemblait à un enfant de chœur qui sert la grand-messe le dimanche, ou encore à un agneau qui tète le pis de sa maman ou à un lapin *blan zyé wouj* qui frétille du nez dans sa *caloge*. Razyé, lui, c'était un volcan, un cyclone, un tremblement de terre, un *mal-nèg* dont le morceau de fer pointait entre les deux jambes. Cathy cria comme une furie :

— Aymeric, je viens de surprendre ta sœur dans la chambre de Razyé et elle a été incapable de m'expliquer ce qu'elle faisait là-dedans. Demande-lui ! Demande-lui !

Mais, au lieu de s'occuper de sa sœur, Aymeric s'en prit à elle, hurlant :

— Tout cela, c'est de ta faute ! C'est toi qui nous as imposé la compagnie d'un vaurien, d'un scélérat…

Dans l'excès de sa colère, il s'avançait vers elle et semblait prêt à lever la main sur elle quand Razyé l'arrêta.

— Eh bien, le mouton est enragé et se prend subitement pour un taureau. Touche-la ! Touche-la, tu m'entends, et je fais couler ton sang au-dehors.

Là-dessus, d'une simple bourrade, il envoya mon maître valdinguer sur le tapis et prenant le bras d'Irmine, marcha tranquillement vers la sortie. Alors, il sembla que Cathy devenait folle. Elle se précipita sur lui et lui martela la poitrine de coups de poing. Devant son impassibilité, elle courut vers la porte et la barra de ses bras en croix.

— Où est-ce que tu vas avec elle ?

Il l'écarta sans brutalité, mais fermement, et elle cria à son mari :

— Fais quelque chose au lieu de rester là comme un *tèbè*. Ah ! j'ai toujours su que tu n'es pas un homme !

Aymeric de Linsseuil resta prostré par terre comme s'il n'entendait pas ce qu'on lui disait, et Razyé sortit, Irmine suspendue à son bras.

C'est aux environs de minuit que la fièvre se leva chez Cathy. La lune était haute, ronde en plein mitan du ciel quand la sueur sortit à gros bouillons de son corps et trempa la toile du lit. Elle s'assit, le buste raide, enleva sa chemise de nuit et s'efforça de la déchirer. Puis elle retomba brusquement sur ses oreillers, se redressa encore, retomba et, pendant tout ce temps-là, elle déparlait, déparlait, répétant :

— Lucinda, ne t'en va pas. Ne me quitte pas.

Je finis par avoir peur de ces bavardages sans rime ni raison et je décidai d'appeler le maître. Je le croyais enfermé dans sa chambre, mais j'eus beau frapper et tambouriner sur le bois de la porte, pas de réponse. Est-ce qu'il pouvait dormir dans un moment pareil ? Comme je retraversais le salon, une voix s'éleva dans le noir et me fit sursauter :

— Qu'est-ce que tu veux ?

J'allumai la lampe et j'eus peur. Tout habillé, la mine aussi pâle que Lazare sortant du tombeau, le maître était assis dans un fauteuil. Tout à coup, il ressemblait à un vieux corps qui traîne derrière son dos toute la souffrance et la fatigue de la terre. Je soufflai :

— Elle… Cathy… Madame… est souffrante !

Il me toisa.

— Et moi, tu crois que je ne suis pas souffrant, peut-être ? Je suis plus que souffrant, quant à moi, je suis mort.

J'insistai.

— Au nom du bon Dieu qui nous a créés hommes et femmes sur la terre, venez la voir.

Il fit mine de se lever puis retomba dans son fauteuil.

— Non ! je parie qu'elle n'a rien et qu'elle fait simplement sa gâtée. Si elle voit que je ne cours pas auprès d'elle comme son chien Pompon, elle guérira.

Hors de moi, je retournai dans la chambre.

Cathy avait jeté à terre sa chemise de nuit et était debout toute nue devant la fenêtre grande ouverte. Avec la nuit qui avançait, une brise froide coulait des pentes de la montagne et l'enveloppait. Dans la lumière de la lune, son corps apparaissait beau comme un miracle, mais sa figure ressemblait à celle d'une folle. Ses cheveux flottaient autour de sa tête comme des touffes d'algues de mer. Je ramassai la couverture qu'elle avait jetée à terre et essayai de l'en entourer. Elle éclata en pleurs dans mes bras.

— S'il part cette fois encore, je ne survivrai pas. Je te dis que je ne survivrai pas.

M. de Linsseuil finit par admettre que l'état de sa femme était grave, peut-être désespéré, et il la ramena au domaine des Belles-Feuilles.

Même si le bon Dieu a la cruauté de me garder en vie jusqu'à l'âge de cent sept ans, je n'oublierai pas ce voyage en voiture fermée qui dura toute une journée et une partie de la nuit. À cause de Cathy, les chevaux allaient au pas et j'avais l'impression de me trouver à l'intérieur d'un corbillard, tenant dans les miennes les deux mains glacées d'une morte. Les yeux fermés, Cathy ne bougeait pas. À certains moments, elle était muette, ne manifestant la vie que par le sifflement de sa respiration. À d'autres, elle recommençait de déparler. Entre ses pleurs, le maître lui mouillait les tempes avec du bay-rhum, lui faisait respirer de l'assa fœtida ou de la teinture de benjoin ou bien glissait des gouttes d'eau de fleur d'oranger entre ses lèvres.

Vers dix heures du soir, le pont de la Gabarre trembla sous les roues de la voiture. Je reconnus le port de La Pointe à son odeur de vase et de morue salée. À partir de là, les chevaux pressèrent le pas et nous fûmes vite rendus.

Comme nous cahotions en montant l'allée du domaine, je constatai avec étonnement que toutes les lumières du rez-de-chaussée étaient allumées. C'est qu'on tenait un conseil de famille. Mme de Linsseuil mère venait de recevoir une lettre d'Irmine qu'on se passait de la main à la main. Certains Linsseuil étaient offusqués. D'autres pleuraient. D'autres encore parlaient d'aller chercher la coupable là où elle était pour que son sort serve d'exemple à toutes celles qui voudraient l'imiter et salir la blancheur de leurs draps avec un nègre.

Timbrée de la Dominique, la lettre d'Irmine disait :

> *Je sais que vous ne donnerez jamais votre consentement à notre mariage et je ne vous le demande pas. D'ailleurs, à quoi bon se marier ? Pas besoin d'un prêtre et de sa bénédiction pour unir deux êtres qui se désirent. Celui que vous avez tellement calomnié et dénigré est meilleur que le meilleur d'entre vous. Son âme est plus blanche que la vôtre. Vous n'êtes pas dignes de dénouer le cordon de sa chaussure.*
>
> *Je vous hais, vous et votre société, qui n'avez jamais su inventer que l'asservissement, asservissement des nègres, asservissement des femmes…*

Moi, tout cela ne me regardait pas. J'avais ma malade à soigner. Avec l'aide de deux domestiques, je montai mon trésor à sa chambre.

La fièvre cérébrale de Cathy dura deux mois. Cette fois encore, ce ne fut pas le docteur Louisor qui put la sauver avec sa médecine apprise chez les Blancs. Ils ne servent à rien, les médicaments des Blancs. Il faut la science et la force de nos dieux d'Afrique. Aymeric alla chercher Man Victoire dans sa case derrière l'église du Moule et la ramena, petite femme noire dans sa robe de grand deuil, investie d'un pouvoir venant de plus loin qu'elle-même. Man Victoire refusa d'habiter dans l'habitation et établit ses quartiers dans les dépendances qu'occupaient les domestiques. Chaque matin, elle se levait dans le devant-jour et se ployait en prières sous un des mapous lélé du parc. Elle ne mangeait pas le manger des humains ordinaires mais se préparait des *migans* qu'elle assaisonnait de

paroles magiques. Je faisais tout ce qu'elle me commandait. J'allais chercher des plantes dans la savane ou sur le bord de mer, je les mettais à sécher, je pilais des racines, je faisais des décoctions, je préparais des sinapismes et des potions. À force de nos soins conjugués, Cathy guérit et, avec elle, l'enfant qu'elle portait, car elle était enceinte. Mais miséricordieuse, la maladie emporta son esprit. Quand elle reprit conscience de ce qui se passait autour d'elle, elle semblait avoir oublié tout ce qui s'était passé à Dolé-les-Bains. Elle était redevenue un petit enfant qui ne vit sa vie que dans l'instant, et son gros ventre devant elle choquait comme une absurdité.

C'est à peu près à la même époque qu'un bruit se mit à courir dans la région. Razyé et Irmine seraient revenus de la Dominique, où Razyé aurait augmenté sa fortune par le jeu, et se seraient installés auprès de Justin et du petit Justin-Marie à L'Engoulvent. Ceux qui prétendaient les avoir vus racontaient qu'à présent Irmine, quand elle venait à l'église, faisait pitié. Elle avait l'air d'une pauvre malheureuse dans ses hardes, avec sa peau qui avait noirci au soleil et ses cheveux qui ne voyaient plus le peigne. Elle s'occupait comme une *mabo* de Justin-Marie et, en plus, elle servait de bonne aux deux hommes, faisant leur ménage et leur manger. Certains, plus malparlants encore, allaient jusqu'à affirmer que ces âmes damnées la mettaient dans leurs couches et prenaient leur plaisir avec elle. En conséquence, elle aurait été bien incapable de décider qui était le papa de l'enfant qui pointait dans son ventre, car elle aussi était enceinte.

Je n'ai jamais perdu mon temps à écouter les médisances des nègres qui ne savent que médire et je n'aurais certainement jamais prêté l'oreille à pareilles méchancetés si, un dimanche d'octobre, tout chargé de l'odeur de l'ylang-ylang, un petit garçon n'était venu me remettre une lettre qu'une personne lui avait donnée pour moi au sortir de la messe.

— Une personne ! Quelle personne ?

L'enfant s'enfuit sans me répondre, ses talons écaillés touchant le fond de son pantalon rapiécé.

Comme tous les serviteurs du domaine, j'ai appris à lire et à écrire, le maître ne cessant de répéter que seule l'instruction parviendrait à nous faire oublier l'Afrique et à nous mettre sur le chemin du progrès. Je me suis donc enfermée dans ma chambre sous les toits et j'ai déplié la mince pelure de papier.

L'Engoulvent, ce 13 octobre 189.

Chère Lucinda,

Que de fautes nous commettons au cours de notre passage sur cette terre ! Quand notre mort se présentera devant nous, nous ne pourrons compter que sur la miséricorde du bon Dieu ! J'ai gravement offensé mon frère et toute ma famille. Je n'ai pas voulu écouter Cathy et je l'ai traitée de tous les noms. À présent, je suis à l'agonie. Une seule question me brûle. À tout moment, je la tourne et la retourne dans ma tête sans trouver de réponse. Est-ce que Razyé est un homme ? Est-ce qu'il est sorti du ventre d'une femme comme toi, comme moi ? Est-ce que c'est du sang qui coule dans ses veines ? Ou est-ce que ce n'est pas du pus, comme le guiab *de Ti-Marie ? Est-ce que le lait des sentiments humains arrose son cœur ? Des fois, je me dis qu'il est un esprit venu de l'Afrique, malfaisant comme un* soukougnan, *avide à détruire le bonheur autour de lui.*

Nous sommes restés deux mois à Roseau, en Dominique. Quelle belle petite ville que celle-là ! Tellement différente de La Pointe, sale et encombrée. Les maisons sont en brique rose avec des balcons et des fleurs sur les balcons. Le dimanche, les hommes, tout de blanc vêtus, jouent au criquet, un jeu que leur ont appris leurs maîtres, les Anglais. Car on y est anglais, mais on y parle aussi le créole, comme chez nous. Rien de rien ne s'y passe. Le temps, la vie semblent arrêtés avec leur cortège de malheurs, et les habitants semblent heureux. Pour moi pourtant, j'y ai vécu l'enfer. Nous sommes descendus dans un hôtel en bord de mer appelé le Keskedee et fréquenté par des dames-gabrielles, *reconnaissables à leurs soies et à leurs colliers en chrysocale. Je ne sortais jamais de ma chambre de peur de les rencontrer avec les hommes qu'elles prenaient. Razyé passait tout le temps au-dehors et ne rentrait guère que vers deux ou trois heures du matin, plein d'injures et de rhum. Les premiers temps, il montait constamment sur moi. Il me déchirait, m'abreuvait de caresses et me couvrait de sa semence blanche et mousseuse. Puis, je ne sais pas pourquoi, il cessa complètement de s'occuper de moi. Il ne me touchait plus et me donnait dos dans le lit. Ah, Lucinda, tu ne me croiras pas, mais j'ai souffert de cette indifférence plus que de ses viols répétés. J'étais devenue comme une chienne qui a besoin que son maître lui donne des coups et en redemande. Un beau jour, il m'annonça brutalement que le lendemain nous retournions à la Guadeloupe. Je n'ai même pas eu le temps de protester. Au petit matin, nous prîmes un bateau, le* Southampton. *Quel bateau ! Une coque de noix badigeonnée de goudron que les lames de la mer semblaient vouloir avaler à chaque minute. Tu connais la réputation du canal de la Dominique ! À peine avait-on quitté les côtes que les gens commençaient à vomir de droite et de gauche. Je rendis mes tripes et mes boyaux sans que Razyé jette un seul coup d'œil sur moi*.

À présent, je suis dans un enfer plus brûlant encore. Razyé m'a « donnée » à Justin et se sert de la passion indécente que celui-ci éprouve pour moi pour le dépouiller de ses biens. L'Engoulvent est déjà grevé d'hypothèques. Tous les soirs, Razyé joue aux cartes avec Justin et

l'encourage à boire du rhum ou, ce qui est plus mauvais encore, de l'absinthe. Justin ne songe même pas à son enfant, le malheureux Justin-Marie. Je suis livrée à un homme que je déteste et méprisée par un homme que, malgré tout, je ne cesse d'aimer.

Je n'ose écrire ni à ma mère ni à mon frère, car je sais qu'ils ne me liront pas, avec raison. Je pleure ma jeunesse. Demande son pardon à Cathy.

Irmine.

Je ne pris pas la peine de parler de cette lettre à Cathy. Savait-elle encore qui était Irmine ?

10

Le récit de Lucinda Lucius (suite)

Un après-midi du mois de novembre, j'installai Cathy sur la terrasse. Sa grossesse en était maintenant à son septième mois, et on ne voyait guère que la charge de son ventre, car toutes les formes de son corps avaient fondu. Elle n'était qu'un paquet d'os. Ses cheveux aussi étaient tombés par grosses touffes ; sa peau fripée avait jauni. En un mot, sa beauté n'était plus qu'un souvenir. N'empêche que je la chérissais comme une maman son enfant pâlotte, disgraciée par la nature, qui n'aura pas de chance dans la vie. Le maître, lui, était parti à l'usine et n'était pas près de réapparaître. Il s'absentait comme cela toute la journée. On aurait dit que, malgré son amour, il ne pouvait pas supporter la compagnie de sa femme, voir le contraste entre ce qu'elle avait été et ce qu'elle était devenue.

Cet après-midi-là, le ciel était plombé et l'alizé soufflait, chargé d'eau et de sel. On venait de fêter les morts. D'un bout à l'autre de la Grande-Terre, les tombes s'étaient couvertes de flammes et de fleurs, et chaque cimetière s'était mis à ressembler à un grand plateau chargé d'offrandes pour les invisibles. J'aidai Cathy à s'allonger sur une chaise longue et je m'apprêtais à lui raconter une histoire, un conte qui occuperait son esprit, quand elle me demanda posément, gravement, comme si toute sa tête lui était revenue :

— Lucinda, est-ce que tu crois qu'après la mort nous retrouverons ceux que nous aimions sur la terre et que nous passerons le temps éternel réunis avec eux ?

Je répondis, d'une voix que je m'efforçais de rendre apaisante :

— Est-ce que vous n'entendez pas le curé nous le promettre tous les dimanches en chaire ?

Elle secoua la tête.

— Il parle du ciel. Mais du ciel, je me moque. Ce n'est pas là que j'ai envie d'aller pour y trouver les saints et les anges.

Le ciel n'est pas pour moi. Je rêve d'un au-delà où nous pourrions exprimer tous les sentiments, toutes les envies que nous avons dû étouffer pendant notre existence. Un au-delà où nous serions enfin libres d'être nous-mêmes.

Je la grondai.

— Si on vous entendait ! Ce n'est pas chrétien de parler comme cela.

Elle murmura :

— Je sais, je sais. Tu vois, depuis petite, je me demande si la religion chrétienne n'est pas une religion de Blancs faite pour les Blancs ; si elle est bonne pour nous autres, qui avons du sang d'Africain dans les veines. Est-ce qu'il ne devrait pas y avoir une religion pour chaque race, chaque peuple de la terre ?

C'était bien la première fois que je l'entendais revendiquer sa part africaine. Je fus stupéfaite. Et puis quelque chose dans sa façon de parler me faisait peur. On aurait dit qu'elle se trouvait déjà de l'autre côté du monde. Elle chuchota :

— La religion qu'on nous enseigne dans les églises interdit tout ce qui donne du sel à l'existence. À cause d'elle, les besoins de notre corps se transforment en malédictions.

Dans mon saisissement, je courus à la cuisine pour prendre le plateau du goûter. Dans l'antichambre, je me heurtai à quelqu'un qui se cachait derrière une armoire, la dernière personne que j'aurais souhaité voir, Razyé ! Je ne pus que le regarder avec haine et terreur. Est-ce que, par sa félonie, il n'était pas responsable de l'état de ma maîtresse ? Il me serra le bras dans sa main dure comme une serre de rapace et gronda :

— Je veux la voir !

— Jamais, jamais de la vie, vous m'entendez ! C'est la tuer que vous voulez, à présent ?

Il répéta, comme si j'avais parlé pour ne rien dire :

— Je veux la voir.

Je plaidai :

— Elle ne se souvient de rien. Je ne sais même pas si elle vous connaît encore.

Il rit amèrement.

— Est-ce que tu crois vraiment qu'elle peut m'oublier ?

Quand nous sommes sortis sur la terrasse, lui marchant derrière moi, Cathy releva la tête et le regarda avec une mine intriguée comme si elle cherchait à le remettre dans son esprit. Puis la couleur vint d'un seul coup à ses joues. Elle s'agita et prononça des mots sans suite. Il tomba à ses pieds, pressa sa figure contre la couverture de laine qui recouvrait ses genoux tandis qu'elle caressait ses cheveux frisés, lui reprochant d'une voix de petite fille :

— Sans cœur ! Tu vois dans quel état ton départ m'a mise ? Tu es content ?

Aux mouvements de ses épaules, je compris qu'il pleurait ; mais, pour autant, je n'eus pas pitié de lui. Cathy continua, de la même voix enfantine :

— Je vais mourir, et c'est toi qui m'as tuée !

Il se releva en vitesse et, les yeux pleins d'eau, protesta sauvagement :

— Ce n'est pas moi. C'est toi. C'est toi-même. Tu as eu honte de tout le bonheur que nous avons eu quand nous étions libres, sauvages, mécréants. Tu t'es mise à me mépriser. À me préférer ceux qui ont la peau blanche, qui lisent dans les livres et parlent le français-français. Tu ne t'es pas rendu compte que c'est toi-même que tu méprisais, que tu reniais. Et, en fin de compte, cela t'a finie, car on ne peut pas mentir à son sang. On ne peut pas.

Cathy se mit à pleurer. Nullement ému par sa détresse, il continua, plus férocement encore :

— Est-ce que tu penses à la vie que je vais mener quand tu ne seras plus là ? Tu as vu des gens vivre sans leur âme ?

Elle pleura plus fort et il la prit dans ses bras, la mangea de baisers que, malgré sa faiblesse, elle lui rendit avec une grande violence. J'étais saisie de leur impudeur. On aurait dit qu'ils

avaient oublié qu'ils étaient sur une terrasse en plein air, que j'étais là, que des domestiques pouvaient arriver. Qu'est-ce qu'ils devaient faire quand ils étaient tout seuls !

À un moment, j'entendis le galop d'un cheval sur les pierres de l'allée. Les grands dogues que nous gardions autour de l'habitation pour nous protéger se mirent à frétiller de leurs tronçons de queue et à aboyer comme des fous. C'était le maître qui revenait plus tôt qu'à son habitude, comme si, là où il était, il avait senti le danger. Je crus que j'allais devenir folle et je me suis précipitée pour les séparer.

— Voilà M. de Linsseuil ! Il ne faut pas qu'il vous trouve ici.

Mais il me repoussa.

— Alors, qu'il me fasse sortir !

C'est cette nuit-là que Cathy, Cathy Gagneur, Cathy de Linsseuil, que tout le monde appelait Man Razyé derrière son dos, passa. C'est cette nuit-là que naquit sa fille, enfant sans maman, que son papa baptisa Cathy, comme celle qui venait de nous quitter.

11

La veillée et le dit de Cathy

Revêtue de sa robe de mariée, son diadème de fleurs d'oranger enserrant le velours sombre de ses cheveux, Cathy était étendue sur un lit disposé dans le mitan d'un des salons du rez-de-chaussée, le salon aux hortensias qui donnait de plain-pied sur la terrasse. Un crucifix de perles était suspendu à son cou et un chapelet d'argent était enroulé autour de ses doigts tandis que de grands lis trompettes et des tubéreuses à corolles froissées étaient répandus tout partout sur la couche. Ô magie de la mort ! Voilà que d'un seul coup elle avait retrouvé la jeunesse et la beauté qu'elle avait perdues et qu'elle ressemblait à celle qu'elle était avant de vouloir à tout prix entrer dans la bonne société.

Ah non ! malgré ses objets pieux et ses mains religieusement croisées, personne n'aurait pu la confondre avec une vraie dame. D'abord, la couleur de sa peau n'était pas assez blanche. On aurait dit que le sang nègre, qu'elle ne pouvait plus contenir, prenait sa revanche. Victorieux, il l'envahissait. Il épaississait les traits de sa figure, il distendait sa bouche, donnant en même temps des reflets violets à ses lèvres, il redessinait d'un coup de pinceau appuyé l'arc de ses sourcils. Il faisait éclater ses formes. On se demandait ce que cette descendante d'Africaine faisait là, par quel mystère elle était allongée sur ce drap, entourée de ces békés qui se forçaient à prendre des mines de circonstance.

Dans la clarté des bougies, allumées à profusion, celle qui conduisait les prières était une *ma-sœur, ma-sœur* Léa, une Linsseuil qu'on avait reléguée à Saint-Joseph-de-Cluny à ses vingt-deux ans parce qu'il y avait trop de femmes dans la famille et qu'on ne pouvait plus leur trouver de maris. Depuis qu'elle était entrée en religion, ses joues et le dessus de sa bouche s'étaient couverts de poils rêches, sa voix était devenue aussi profonde que celle d'un mâle, ce qui fait qu'on

entendait tonner ses Notre-Père et ses Je vous salue, Marie jusque dans la cuisine où les domestiques se bousculaient autour des fait-tout de soupe grasse, des corbeilles de pains nattés, des bouteilles de rhum agricole et de vin bouché ou des cafetières, remplies de café assez noir pour tenir le monde en éveil jusqu'au matin. Aucun d'eux n'éprouvait vraiment de chagrin à voir Cathy partir vers sa dernière demeure, mais les circonstances qui entouraient cette mort les frappaient de stupeur. Tous étaient pleins d'apitoiement en songeant au bébé nouveau-né.

— *Po pitit'à manman*, répétaient les femmes en sanglotant dans leurs tabliers.

Et les hommes de hocher la tête.

Ma-sœur Léa avait emmené avec elle le chœur des élèves du pensionnat, adolescentes qui chuchotaient et parfois pouffaient entre elles quand elles ne chantaient pas le *Libera* de leurs voix fluettes. Elle avait beau leur lancer des coups d'œil sévères, rien n'y faisait, et le chahut continuait. À la tête du lit, Mme de Linsseuil mère, massive et décatie, était assise à côté de son fils. Tout en dodelinant de la tête, elle caressait doucement sa main, molle et inerte. Malgré sa tenue de grand deuil, on pouvait suivre sur son front le cheminement presque joyeux de ses calculs : Aymeric n'avait guère que vingt-sept ans. Les droits de la jeunesse l'emportent fatalement sur ceux de la douleur. Dans un ou deux ans, il serait sinon consolé, du moins résigné, de nouveau bon à marier et, cette fois-là, on ferait attention ! On lui choisirait une femme, une bonne chrétienne qui élèverait les enfants du premier lit. Elle n'était pas la seule à songer ainsi. Somme toute, dans toute la foule de ceux qui étaient à l'entour de la couche, outre Aymeric, il n'y avait de vraiment désolé que Justin et Huberte de Linsseuil, qui avait éprouvé une sincère affection pour sa belle-sœur.

Aymeric était sans force ni couleur. Les yeux fixes, bourré de comprimés destinés à le tranquilliser prescrits par le docteur Louisor, il ne pouvait effacer de son esprit les péripéties de la journée précédente. Il avait passé la matinée entière au tribunal de Petit-Canal pour témoigner au procès d'un de ses ouvriers injustement accusé de viol. Ni le juge ni les jurés – tous des

békés – n'acceptaient l'idée de l'innocence d'un homme noir, et l'avocat qu'il avait dû payer de sa poche avait fort à faire. Sur le chemin du retour, les oreilles bourdonnant encore des propos racistes qu'il avait entendus, il laissait son cheval vagabonder comme il voulait sur les pierres de la route bordée de champs de canne cependant qu'une seule et même idée l'absorbait. Quand le monde serait-il pareil à un jardin où toutes les races de la terre se promèneraient en harmonie ? Quand ce pays mettrait-il à mort ses démons ? Tourmenté, découragé, il était arrivé chez lui pour trouver sa femme dans les bras d'un autre homme. Il savait qu'il parviendrait jamais à oublier cette image de Cathy lui tenant tête, le repoussant, brûlant d'une passion qu'elle ne lui avait jamais manifestée et qui la transfigurait entièrement.

Elle n'avait jamais été très active dans l'amour, se laissant prendre avec passivité, voire avec indifférence. Les derniers temps, elle s'efforçait de cacher une véritable répulsion. À cause de cela, il avait honte de son désir sans fin. Nuit après nuit, honteux de lui-même, il retenait la même question et le nom de Razyé.

— Pourquoi est-ce que tu le préfères à moi ? Est-ce que la qualité d'un homme se mesure à la sauvagerie de son coq ? Est-ce que mon cœur n'est pas plus vaste et plus chaud que le sien ? Mon esprit plus cultivé ?

Se rappelant les doux moments où il l'avait fait fondre en larmes en lui lisant des passages de *La Case de l'oncle Tom* ou en lui exécutant de petits capriccios sur son violon, Aymeric eut soudain les yeux en eau comme ceux de son beau-frère, assis, raide, à sa gauche. Sur quoi sanglotait Justin ? Sur le peu d'affection qu'il avait manifestée à sa sœur et la responsabilité qu'il portait lui aussi dans sa mort, lui qui ne s'était jamais soucié que de la vendre au plus offrant ? Sur lui-même et sa déchéance ? Razyé venait de lui gagner L'Engoulvent à coups de cartes. Son enfant n'avait plus de toit au-dessus de sa tête. Plus un morceau de terre. Plus rien. Les gens qui l'observaient à la dérobée notaient comment son teint était couleur rouge brique, comment ses cheveux avaient blanchi avant l'heure, en un mot, comment les vices et le rhum agricole étaient en train de le finir. Il avait amené avec lui son garçon, le petit Justin-

Marie, et l'enfant, impressionné par tout l'attirail de la mort, fixait sans ciller cette tante qu'il n'avait pratiquement pas connue. Les autres assistants bâillaient en douce, lisaient au galop les prières des défunts, n'aspirant dans le fond d'eux-mêmes qu'à voir le jour s'infiltrer par les persiennes et, après la corvée de l'enterrement qui allait probablement durer deux grandes heures sous le soleil, retourner dans leurs habitations. Arrivés là, avec une pleine carafe de vin de Bordeaux rafraîchi de glaçons, ils laveraient le mauvais goût que leur laissaient ce mariage et sa fin prématurée. À leur surprise, ils avaient appris qu'Aymeric ne ferait pas ouvrir le caveau des Linsseuil qui s'élevait à Petit-Canal. Qu'il préférait coucher sa bien-aimée dans le petit cimetière de L'Engoulvent, comme si, par ce geste, il la rendait au monde qu'il n'était jamais parvenu à effacer de sa mémoire.

Au premier étage, Lucinda posa dans son berceau la petite fille gavée de lait qui ne verrait jamais de ses yeux le visage de chair de celle dont elle portait le nom. Minuscule comme elle était, la nouvelle Cathy affichait qu'elle n'avait rien pris à personne. À la différence de ses frères, un hâle déjà foncé l'obscurcissait, comme si elle était remontée dans le temps à la recherche d'une généalogie oubliée. Cela lui préparait un bel avenir ! On ferait la moue, on comparerait, on dirait : « Comme elle est brune ! »

Triste société, où les qualités sont définies selon la couleur de la peau !

Lucinda s'approcha de la fenêtre pour la fermer. Qu'était devenu Razyé ? Où se terrait-il ? Est-ce qu'il ne devrait pas être assis, en bas, avec ceux qui veillaient la morte ?

Le messager qu'on avait bien dû dépêcher à L'Engoulvent après la mort de Cathy n'y avait trouvé qu'Irmine, Justin et le petit Justin-Marie. Lucinda n'aurait pas été étonnée d'apprendre qu'il avait commis quelque action irréparable. Qu'il s'était jeté du haut de la falaise. Qu'il s'était saoulé à mort. Ou alors qu'il avait pris le premier bateau en partance pour une région inconnue. Lucinda appuya le front contre les persiennes. Comment démêler celui qui avait fait le plus de mal à l'autre ? Lequel avait fini l'autre ? Quand le corps et le

cœur sont en lutte avec l'égoïsme et le désir de paraître, chacun se donne plus de coups qu'il n'en peut supporter.

C'est alors qu'on frappa à la porte et qu'une petite bonne entra, tenant, une lettre à la main. Celle-ci n'était pas signée et commandait seulement :

Rejoins-moi sous le grand mapou.

Lucinda n'avait pas besoin de signature. Elle descendit l'escalier, bourdonnant de la rumeur des voix. Un défilé de domestiques traversait le hall, tenant à bout de bras de grands plateaux chargés d'assiettes en porcelaine de Limoges qui s'entrechoquaient. Les verres de Baccarat tintinnabulaient aussi joyeusement. Au-dehors, des adieux s'échangeaient. On entendait les roues des tilburys qui emportaient les plus pressés – ceux qui n'en pouvaient plus de rester là à faire semblant d'être tristes – grincer sur les pavés de l'allée. Non, ce n'était pas cette veillée-là que Cathy méritait. Mines hypocrites, bouches en cul de poule sur des prières prononcées du bout des lèvres, litanies de bien-pensants. Où était Maroudé, le conteur ? Où étaient les *tambouyés ?* Où était le rhum agricole ? Les danses, les rires, les plaisanteries robustes qui n'avaient pas peur de tirer la leçon de la réalité ?

« Mesdames, messieurs,

Venez entendre ce qui arrive au crapaud qui veut se faire roi, à la génisse qui se croit jeune fille, à une chaude mulâtresse qui épouse un béké sans graines… Venez voir comment on meurt quand on renie sa culture… »

Lucinda essuya les larmes qui coulaient sur ses joues et sortit. Dans la nuit barbouillée à l'encre de Chine, le vacarme des grenouilles réclamant la pluie assourdissait. À la moiteur de l'air, on sentait que leurs prières ne tarderaient pas à être exaucées et que, bientôt, le ciel crèverait en eau. Un vent lourd comme un mouchoir de deuil couchait déjà la tête des arbustes et agitait les branches des arbres. En frissonnant, elle se dirigea vers le grand mapou. Une forme qui se tenait cachée dans son ombrage s'en détacha et marcha vivement vers elle.

— Ne viens pas me raconter des bêtises. Qu'elle est morte comme une sainte, qu'elle ressemble à un ange et patati et patata. Je ne veux savoir qu'une chose. Est-ce qu'elle m'a demandé avant de passer ? Est-ce qu'elle a nommé mon nom ?

Lucinda se remit à pleurer de plus belle.

— Elle n'a nommé le nom de personne. De personne, vous m'entendez ?… Tout ce qui est arrivé, c'est de votre faute, et vous ne venez même pas prier pour le repos de son âme ?

Razyé ricana.

— Tant que je vivrai, elle n'aura pas de repos. Elle sera à côté de moi à chaque moment. Elle collera à moi comme la victime à son meurtrier. Puisque d'après toi, d'après vous tous, c'est moi qui l'ai tuée, pas vrai ?

Lucinda ne répondit pas et, après un silence, Razyé reprit, cette fois d'une voix qui implorait :

— Est-ce que tu ne pourrais pas me procurer une photo, une boucle de ses cheveux, une robe qu'elle a portée, je ne sais moi !

Cela semblait un désir légitime et pourtant Lucinda se méfiait. On peut faire tellement de choses avec un vêtement, une mèche de cheveux et un portrait ! Elle leva la tête vers Razyé.

— Je ne vous fais pas confiance. Pourquoi avez-vous besoin de cela ?

Il répondit avec impatience :

— Quelle question ! Tu es une vraie sans-cœur. Il ne me reste rien d'elle. Est-ce que je ne mérite pas un souvenir ?

Elle hésita, puis fit oui de la tête, murmurant :

— C'est entendu. Je vous donnerai un médaillon et une boucle de celles que j'ai gardées. À présent, venez prier pour son âme !

Mais Razyé secoua violemment la tête :

— Ce n'est pas elle qui est là !

Haussant les épaules, elle lui donna dos et retourna vers l'habitation. Dans la chambre funéraire, le parfum des tubéreuses, des lis trompettes et des bougies dont le suif coulait dans les chandeliers d'argent se mêlait à une odeur âcre, prenante et intime, comme si les secrètes humeurs du

corps de la défunte commençaient à s'échauffer sous sa peau. C'était le premier signal de ce qui attendait ces formes un temps admirées et convoitées quand elles seraient à l'ombre de la terre. Lucinda se signa, se glissa à la place que venait de libérer Mme de Linsseuil et essaya de répéter les prières qu'entonnait *ma-sœur* Léa. Adossée contre ses oreillers, Cathy remuait doucement les lèvres et s'adressait à ceux qui avaient des oreilles pour l'entendre.

Je ne suis plus.

J'en ai enfin fini avec la vie et tous ceux qui ne pouvaient pas me sentir sont là, hypocrites, à faire semblant de me pleurer. Même Mme de Linsseuil qui sort son mouchoir et cherche de l'eau dans le désert de ses yeux.

Qu'importe ! Amour des uns. Haine des autres. Tout cela ne me regarde plus.

J'ai peur. Je ne connais pas ce qui m'attend de l'autre côté de cette porte que je dois pousser pour me glisser dans l'au-delà et commencer mon éternité. Pourtant, je comprends déjà que ce qui m'attend ne sera pas plus amer que ce que j'ai connu dans l'existence par ma faute, ma très grande faute.

Où es-tu ?

Je ne te vois pas dans l'assistance. Est-ce que tu ne m'aimes pas assez pour me pardonner le mal que je t'ai fait ? Il faut que tu saches que nous ne nous reverrons jamais, car la mort n'est que nuit. Elle est migration sans retour. Tu vois, c'est moi qui avais raison.

Quand nous étions petits et que nous faisions nos jeux dans le cimetière à côté de la tombe de ma défunte maman, tu me faisais la promesse de ne jamais me quitter. Tu me disais que, si tu partais le premier, tu ne rejoindrais pas l'au-delà mais tu resterais sur la terre à tourner et à tourner autour de moi. Tu serais dans l'arbre qui frémit, dans le bois qui gémit, dans l'eau qui coule, dans l'eau qui dort, dans la cave, dans la foule. Tu ne partirais jamais.

J’affirmais que c’était impossible. Mais tu me répondais qu’il suffisait d’apprendre les secrets des *kimbwazè*, eux qui sont en contact perpétuel avec les disparus, et tu rôdais auprès de l’endroit où habitaient les séanciers. Une fois qu’il était sorti, tu m’as entraînée à l’intérieur de la case du vieux Carnot. Nous avons regardé avec curiosité les clous, les crucifix, les portraits des saintes et des saints accrochés sur les cloisons, les morceaux d’os, les têtes de morts et les bocaux pleins de racines baignant dans l’eau trouble qui étaient déposés un peu partout. Malheureusement, le vieux Carnot est rentré avant l’heure et il nous a donné plus de coups que nos corps n’en pouvaient prendre. Cela ne t’a pas guéri et tu as essayé de t’approcher d’autres séanciers. En vain ! Ils t’ont toujours repoussé. Tu leur faisais peur. Ils sentaient qu’avec toi leurs secrets seraient dans de mauvaises mains.

Pendant que j’étais sur la terre, j’avais l’impression que tu étais en moi, toujours là, dans ma tête, dans mon cœur, dans mon corps. Même, j’avais l’impression que j’étais toi. C’était souvent pénible, parce que tu n’étais pas un compagnon bien agréable. Pas plus que moi, d’ailleurs, plus riche de défauts que je n’ai jamais eu de qualités. Mais, à présent, que je ne suis plus, je t’ai perdu. À jamais, Et ce vide m’oppresse.

Si je réfléchis, mes années de bonheur se sont arrêtées à mes quinze ans, quand j’ai été invitée au domaine des Belles-Feuilles. Justin a pris cette invitation-là comme un grand honneur. Tout excité, il m’a emmenée à La Pointe pour m’acheter des affaires, au moins de quoi remplir un panier caraïbe, car je ne pouvais pas me rendre dans une maison respectable avec les hardes que j’avais sur mon dos. Jusque-là, je n’avais quitté L’Engoulvent que pour me rendre à la messe à Petit-Canal avec Nelly Raboteur, en cachette de mon papa, parce que d’après lui toutes ces histoires de bon Dieu, ce n’étaient que des macaqueries. Si le bon Dieu existait, il n’aurait jamais toléré l’esclavage, les guerres et toutes les vilenies que connaît le monde. Je n’avais donc jamais mis pied dans une ville et je me rappelle ma stupeur à découvrir les rues droites encaissées entre les hautes façades des maisons serrées les unes contre les autres. Dans certains quartiers, tout était calme. Des sabliers bordaient une place, ouverte d’un côté sur

la mer, les bateaux et le zigzag bleuté d'une chaîne de montagnes. De l'autre, au contraire, c'était le désordre. La foule encombrait les trottoirs, noircissait les rues et, à tout moment, les chevaux des tilburys manquaient écraser des imprudents. Devant les magasins, mystérieux comme des grottes et débordant de toutes espèces de pacotille, des énergumènes vendaient à la criée des pièces de coton ou de soie chamarrées cependant qu'assises sur de petits bancs, à deux pas des tas de crottin, des femmes fessues, la figure en sueur sous leurs larges chapeaux en paille, attrapaient les passants par les jambes et essayaient de leur faire acheter du boudin, de l'eau de coco, des *nèg an sak*, du *kilibibi* avec des litanies de mots doux :

— *Coco, chéri-doudou, bel pitite an mwen, chouboulouteà manman !*

Justin m'offrit un verre de jus de canne au coin de la rue Frébault puis entra Au Bon Marché. Il m'acheta des culottes, un jupon et une robe en soie bleue avec des fleurs grises. Ensuite il marchanda le prix d'un corset. Un corset ! Je n'avais jamais rien vu de pareil ! Je l'ai tiré par la manche et j'ai murmuré :

— À quoi est-ce que cela sert ?

— Toutes les filles de la bonne société en portent, m'a-t-il répondu en faisant son important. C'est pour avoir ce qu'on appelle une taille de guêpe !

Une taille de guêpe ! Je me rappelai les guêpes maçonnes dont je saccageais les nids avec Razyé et renonçai à comprendre. Pour mieux le regarder, je pris dans mes mains cet objet surprenant avec ses baleines et ses tiges en fer. Mais je ne compris pas qu'il symbolisait le tournant que prenait ma vie. Je ne compris pas que c'était pour moi le commencement de la fin. Que je m'apprêtais à mourir à tout ce que j'avais été.

Par la suite, je n'ai pas vécu une minute de bonheur. J'ai connu l'opulence. J'ai possédé ce que je n'avais jamais possédé auparavant. Pourtant, les jours de bal, quand je regardais dans les glaces ma figure peinturlurée, des boucles à

mes oreilles, des chaînes autour de mon cour, je savais que derrière ce masque se cachaient la solitude et les regrets.

J'ai fait souffrir tous les hommes qui m'ont chérie. Razyé. Aymeric. Mais Razyé pouvait tenir tête à la souffrance. Le pauvre Aymeric ne pouvait pas. Il essayait de me transformer à force d'amour. Tâche impossible ! L'amour doit se boire à petites gorgées avec le lait du sein maternel, sinon, il ne sert de rien. Quand j'étais petite, personne ne m'a vraiment aimée. Personne n'a pris la peine de m'apprendre quoi que ce soit. Le Bien. Le Mal. Le Beau. Le Laid. Le Juste. L'Injuste. J'ai grandi comme un suretier dans une savane. Mon papa était une mauvaise tête et un ignorant. Il a fait de Razyé son jouet avant que Justin n'en fasse une brute. Lui-même, Justin, quand il a fini par savoir lire et écrire, il a gardé son savoir pour lui tout seul. Comme l'avare qu'il est. Lui, Aymeric, tenait ma main pour écrire. Il m'achetait des livres. Il corrigeait mes fautes et m'expliquait les tournures difficiles du français. Il me lisait des poèmes à la mesure de ma compréhension.

Roseau qui mûris dans la plaine
Faisant la haie au chemin roux,
Je cueillerai tes tiges fières
Les assouplirai brin à rin,
Je les tresserai de mes mains…

Il m'apprenait le nom savant des fleurs, des plantes et des animaux. Il riait.

— Ne dis pas *kongolio*. C'est de l'iule qu'il s'agit. Ne dis pas *manzè Marie*. C'est sensitive, son nom.

Il faisait tourner une mappemonde et me montrait la place verte des forêts de l'Afrique et de l'Amérique, la blancheur des champs de glace du pôle et les océans, grands bleus répandus tout partout à la surface de la terre. Il me parlait de Dieu à l'image duquel tous les hommes ont été créés, même les Noirs, précisait-il. Leur péché leur avait brûlé et craquelé la peau, mais ils pouvaient, s'ils marchaient droit, se racheter tant l'amour de Dieu pour Sa Création était un torrent sans fond. À ces moments-là, l'eau emplissait mes yeux parce que je ne pouvais pas m'empêcher de penser à Razyé. Lui non plus,

personne ne l'avait jamais aimé. À part moi qui, en fin de compte, l'avais trahi.

À quoi sert de mentir ! Je suis au désespoir de quitter la vie, tout amère qu'elle ait été pour moi. Est-ce que je regrette mes enfants ? Ils seront trop entourés pour avoir besoin de moi. On dit que les filles n'appartiennent jamais qu'à leur maman. Alors peut-être Cathy cherchera-t-elle mon image dans les tiroirs des commodes où dorment les portraits couleur sépia, les nœuds de velours passé et les vaporisateurs sans parfum. Elle posera des questions à ceux qui m'ont connue.

— Comment est-ce qu'elle était ? Est-ce que je lui ressemble ? Dites-moi que je suis son portrait.

Pourtant qu'est-ce que j'aurais pu lui offrir, moi qui ne suis rien de bon ?

Je regrette surtout des choses impalpables. Le goût du sang qui coulait chaud salé de mes blessures quand je tombais sur les roches, les griffures du soleil, la brûlure de la mer quand son ventre s'ouvrait pour moi, l'écume des vagues, l'âpreté de l'icaque arrachée par-dessus la haie. Je regrette la chaleur de Toussine, ma jument, et l'arête de son dos quand elle dévalait la savane, moi en croupe. Surtout, je regrette mon corps et celui de Razyé, merveille de chair et de sang faite pour ma satisfaction. La première fois que nous avons fait l'amour, c'était par hasard. Nous ne savions pas ce que nous faisions. Simplement, nos mains, nos bouches ont suivi un chemin que nous ne connaissions pas et, au bout, la lumière rouge du plaisir nous a aveuglés. Nous avons recommencé encore et encore, chaque fois plus savants et plus éperdus. Qu'on appelle cela vice, si l'on veut. Moi, je sais que c'était innocence.

J'ai entendu qu'Aymeric voulait enterrer mon corps dans le petit cimetière de L'Engoulvent à côté de celui de ma maman. C'est bien une idée de vivant, car cette réunion tardive ne servira de rien. Nous ne nous sommes pas connues, nos cœurs n'ont pas eu le temps de s'aimer. Ce n'est pas maintenant que nous commencerons. Nos os tomberont en poussière les uns à côté des autres. Un point, c'est tout.

La vie est derrière. L'éternité devant. L'éternité. Un temps sans limites à passer. Sans limites.

12

Arrive ce qui est déjà arrivé

Dans la noirceur de la nuit, Razyé quitta le parc du domaine et emprunta à grandes enjambées un chemin creux qui coupait par les cannes. La douleur et la révolte s'étaient pour ainsi dire diluées dans son sang et irriguaient chaque particule de son être. La pluie battait son dos ; mais il ne la sentait pas. Il savait qu'il allait porter cette fièvre en lui aussi longtemps qu'il vivrait, mêlée aux fluides vitaux de son corps. Elle ne s'apaiserait qu'avec la mort.

Celui qu'il cherchait habitait sur les terres des Linsseuil, car, lorsqu'il ne conversait pas avec les invisibles, Ciléas, nègre Nago, fils de Ciléus Ciléas, l'Ancien, connu depuis la Pointe-des-Châteaux jusqu'à Matouba, enfilait un *konoko* de drill et purgeait le jus de canne à l'usine. Il avait même perdu deux ou trois doigts dans cette affaire. Cependant, comme tous sur la plantation le redoutaient, Aymeric lui avait assigné une place reculée, loin des autres cases à nègres, à proximité d'un moulin abandonné tout rongé de chardons. Malgré cet éloignement, les compagnes des travailleurs se plaignaient que, sitôt la noirceur arrivée, elles se heurtaient dans les chemins creux à toutes sortes de formes terrifiantes, sans doute des esprits déguisés s'apprêtant à leur malfaisance, *Ti-Sapoti, jan gajé* courant retrouver leur peau, *soukougnans* buveurs de sang frais. À cause de cela, elles vivaient dans l'inquiétude et tenaient leurs petits sous leurs jupes de peur qu'ils n'attrapent une maladie mortelle. Une lampe tempête éclairait les alentours de la case de Ciléas, qui semblait pareille aux autres, à toutes les autres jusqu'au moment où on levait la tête vers l'arête du toit. Une rangée de malfinis, les ailes tombantes, montaient la garde de jour comme de nuit, et l'on comprenait que celui qui habitait sous ce toit-là n'était pas une personne ordinaire. Un chien créole aux yeux jaunes commença par aboyer comme un furieux à l'approche de Razyé puis brusquement rampa devant lui, servile comme un esclave. Au vacarme, la porte s'ouvrit sur la figure d'une toute jeune

femme, un enfant suspendu à son sein. Razyé l'écarta brutalement.

— Écoute, je n'ai pas de temps pour toi. C'est ton homme que je viens voir.

Ciléas était un petit nègre noir et fluet d'une trentaine d'années qu'on n'aurait pas remarqué sans son regard, qui arrêtait comme un abîme. Toute la profondeur du temps roulait entre les boursouflures de ses paupières. Depuis son retour de Cuba, Razyé avait fréquent commerce avec lui. Ils s'étaient rencontrés un soir devant une roquille de rhum dans l'ombre du bar de Childéric, et Ciléas s'était glissé aux côtés de Razyé pour le questionner sur Melchior. Comme Razyé sursautait : « Comment cela ? Tu as connu Melchior, toi ? » Ciléas avait souri mystérieusement. « Pourquoi est-ce que cela t'étonne ? Est-ce que nous ne venons pas tous du même endroit ? Est-ce que ce n'est pas la même terre acariâtre sous nos pieds que nous partageons ? »

Depuis ce jour-là, les deux hommes étaient devenus inséparables, l'un montrant à l'autre la couleur de son or, l'autre lui donnant en échange la connaissance de ses secrets. Razyé murmura d'une voix pressante :

— Voilà, j'ai ce que tu m'as demandé. Est-ce que tu pourras, comme tu me l'as décrit si souvent, te saisir de son esprit et l'enfermer dans le ventre d'une jarre avant qu'il ne s'embarque pour le voyage ?

Pendant un moment, Ciléas ne dit rien, puis il rejeta la tête en arrière.

— Que veux-tu que j'en fasse ? Que je l'abrite dans le corps d'un enfant nouveau-né ? D'un animal familier ? Ou que je le lâche parmi les vivants pour leur enlever le sommeil et la paix ?

Razyé secoua la tête.

— Livre-la-moi prisonnière. Je répète : qu'elle ne me quitte jamais. Qu'elle soit avec moi à chaque instant qu'il me reste à vivre ! Qu'elle ne me quitte pas d'une semelle comme la victime son meurtrier…

Il acheva avec un rire amer et triomphant :

— Puisque c'est moi qui l'ai tuée !

Habitué aux manières de Razyé, Ciléas ne s'offusqua pas de tant de violence. Il dit seulement :

— Bon, laisse-moi travailler à présent ! Cette nuit, je ne vais pas chômer !

Le lendemain, on retrouva Ciléas couché dans les hautes touffes du *malanga*. Son corps ne portait la marque d'aucune blessure. Pas de sang au-dehors. Simplement, il était froid comme marbre. Raide et lourd comme une bille de gaïac.

La police ne fit aucune enquête, elle se borna à poser quelques questions vite fait à la femme de Ciléas, en pleurs, son enfant entre les bras. Cette affaire-là, on le voyait tout de suite, n'était pas une affaire ordinaire. Quel mortel dans son bon sens oserait s'attaquer à un *kimbwazè*, surtout s'il avait la réputation de Ciléas ? C'était à n'en pas douter une querelle entre grands. Entre esprits s'ébattant hors du monde quotidien que nous piétinons tous.

Aussi, sans prendre la peine de le veiller, on se hâta de mettre Ciléas en terre, et c'est ainsi que son cortège croisa celui de Cathy à la sortie de l'église de Petit-Canal. Enfin, « cortège » est un bien grand mot ! Quelques nègres et négresses dépareillés, frissonnant sous la pluie qui n'arrêtait pas, ôtèrent leurs chapeaux bakouas devant la procession des Linsseuil et de leurs amis qui, dans leur pompe et leurs soies, ne les regardèrent même pas. Pendant ce temps-là, papa Legba, assis au carrefour, la pipe aux dents, hochait la tête : Ciléas et Cathy n'allaient-ils pas tous les deux au même endroit, là où il n'est plus ni blanc ni noir ni mulâtre ni pauvre ni riche ni bâtard ni légitime ?

À moitié caché derrière un amandier pays de la place de l'Église, Razyé regardait ceux qui suivaient Ciléas s'égrener

dans le serein et revoyait un autre cortège, imposant celui-là, celui de Melchior. Ainsi, ce qui était déjà arrivé se reproduisait encore. Pour la deuxième fois, les invisibles le moquaient. Par deux fois, ils l'avaient laissé cogner sa face à la lucarne opaque de la mort, pour, en dernière minute, lui cacher son secret. Le grand rêve qu'il avait caressé ne se réaliserait jamais. Celle qu'il aimait était hors de son atteinte, à présent. Comment vivrait-il sans Cathy ? Un être humain peut-il vivre sans son âme ?

13

Le récit d'Irmine de Linsseuil

Il arrive.

Comme chaque jour, il vient de passer de longues heures tourné vers la mer et la silhouette de La Désirade, assis sans bouger sur la pierre sèche de la tombe de Cathy. Tout ce qui reste d'elle est là. Qu'est-ce qui se passe dans son cœur ? Il ne dit rien. Ses lèvres ne marmonnent pas une prière. Ses yeux ne sont pas en eau.

Raide comme un **I**, je le vois traverser la savane, ombre noire dans l'ombre naissante. Les derniers rayons du soleil couchant brûlent son cou. Mais il ne les sent pas. Il ne sent que le chardon de la douleur griffant son cœur. Je ne ressens aucune pitié à son égard. Qu'il souffre à son tour, lui qui m'a tellement fait supporter. Catherine avait bien mauvais goût, qui pouvait aimer d'amour un monstre pareil ! Mais peut-être sa bouche qui ne sait que m'injurier et me maudire s'adoucissait-elle pour elle ? Peut-être son étreinte, qui n'a jamais su que me forcer et m'humilier, pour elle, se chargeait-elle de tendresse ?

Il y a cinq jours, au même moment que cette pauvre Cathy, mon ventre s'est ouvert et les douleurs de l'accouchement m'ont prise. Autour de moi, personne pour aller chercher la sage-femme. Dieu seul sait où était Razyé. Justin ronflait dans la cuisine. Zébulos, l'homme à tout faire, avait disparu. Alors, j'ai poussé le fœtus dans des flots de sang ; j'ai coupé le cordon ombilical avec un couteau et j'ai lavé le nouveau-né dans un seau d'eau tiédie. Si j'avais eu des doutes sur celui qui était son papa, j'ai été fixée tout de suite. Au sortir de mon ventre, le bébé était, en plus clair, le portrait tout craché de Razyé. Mêmes yeux brillants comme la braise, même front. On aurait dit que tout mon sang n'avait servi de rien. J'aurais dû le haïr, ce garçon planté dans ma chair par un homme que j'avais fini par détester. Pourtant, dès le moment où je l'ai serré contre ma poitrine, j'ai ressenti des sentiments que je n'avais jamais éprouvés. Car l'amour maternel est sournois. Il

s'infiltre par les fissures du cœur comme les chauves-souris par les moindres crevasses des toits. J'ai baisé ses paupières, sa bouche en bouton de rose en me promettant de lui apprendre un tout autre langage que celui de son papa. Quand il a fourré mon sein dans sa bouche sans dents, mon cœur a fini de fondre.

C'est pour lui que j'ai pris ma décision. Je ne resterai pas un jour de plus dans cette maison, qui n'a jamais abrité que la peine. J'irai chercher ailleurs la lumière du bonheur. Quand j'étais petite, une seule personne me comprenait : c'était *mabo* Julie. Elle était ma véritable maman. Noire comme un fond de chaudière avec des cheveux tout *grenné* qui s'échappaient à l'entour de son madras et une odeur de sueur cachée sous les plis de ses robes à corps. Tout le monde trouvait que j'étais trop raisonneuse, curieuse, répliqueuse. Sauf elle. Elle répondait à mes questions et m'aidait comme elle le pouvait à déchiffrer le monde.

« Oui, on dit que la Terre est ronde comme une boule, plate aux deux bouts, et que si l'on part d'un point en marchant droit devant soi on finit par y revenir. »

Sans doute le bon Dieu avait-il une idée dans sa tête quand il a créé les hommes noirs, blancs, jaunes et même rouges. Il voulait montrer par la couleur que les uns ont toute la déveine possible et imaginable ; et que les autres sont ses préférés. Pour arriver jusqu'à l'école, il fallait franchir à gué la Ravine-Blanche. Après chaque pluie, elle recouvrait largement les pierres et, parfois même, débordait. Alors, *mabo* Julie me juchait sur ses épaules et me faisait traverser. Quand elle a entendu tout ce qui m'était arrivé, une escapade, un ventre à crédit, un enfant sans nom, elle a cherché à savoir où j'étais pour me faire adresser une lettre. Quand je suis revenue de la Dominique, elle est montée me voir à L'Engoulvent et, sans se fatiguer à me faire des reproches inutiles, elle m'a proposé son aide, en m'assurant de son affection. C'est chez elle que j'irai me cacher avant de partir pour quelque coin secret de la terre où personne, personne ne pourra nous trouver, mon enfant et moi.

Il arrive raide et droit comme un **I**, coupant à travers la savane. Il marche à grands pas mécaniques, et l'impression qu'il donne est celle d'un zombie. Cathy était le sel de sa vie et il l'a perdue. Il ne mange plus ni ne dort plus. La nuit, je l'entends qui rage et supplie devant sa fenêtre ouverte à deux battants sur la noirceur sèche et poreuse.

— Où est-ce que tu es ? Dis-moi où est-ce que tu es ? Est-ce toi qui te caches dans l'étoile filante qui vient de tomber dans la mer ? Ou dans la bête à feu qui n'éclaire que pour elle-même ? Dans la guêpe maçonne qui affûte son dard ? Dans la grenouille qui racle son gosier en vain pour de l'eau ?

Dans le devant-jour, épuisé, il se jette sur son lit et se tourne et se retourne jusqu'au matin. Parfois, en pleine nuit, il va rejoindre Justin, qui noie sa peine dans le rhum agricole, et les deux âmes damnées vident bouteille sur bouteille au milieu des injures les plus grossières. À des moments, je les entends chanter *Faro dans les bois*.

Non, je ne resterai pas une minute de plus dans cette maison. J'ai déjà couché dans un panier caraïbe les quelques hardes que nous possédons, mon enfant et moi. Quand l'œil ne distinguera plus un fil blanc d'un fil rouge, je me glisserai au-dehors et je laisserai derrière moi toute cette honte et ce deuil.

Razyé est debout au mitan du glacis de la cour, la tête levée. On croirait qu'il me regarde et pourtant, j'en suis sûre et certaine, il ne me voit même pas. Il scrute la forme des nuages dans le ciel et mesure le vide du temps qui lui reste à vivre. Encore trente, encore quarante ans. Qu'est-ce qu'il va en faire, de toutes ces années ? Il finit par entrer dans la maison, et je l'entends qui apostrophe Justin.

— Qu'est-ce que tu attends ? Je t'ai déjà dit que je ne voulais plus te voir chez moi ! Prends ton enfant, prends tes cliques et tes claques et fous-moi le camp.

Où est-ce que ce malheureux Justin pourrait aller ? Il n'a plus un sou qui l'appelle maître. J'aurais pitié de lui si je ne le détestais pas autant. Ses mains sur mon corps ! Son haleine chargée de rhum ! Une nuit, il m'a offert de rompre avec

Razyé et de recommencer la vie avec lui. Je l'ai menacé de le dénoncer à la police et il n'a pas répété sa proposition.

Razyé monte l'escalier et passe devant la porte de ma chambre. Comme chaque soir, mon cœur bat dans l'espoir déraisonnable que, peut-être, il va s'arrêter, qu'il va venir regarder à quoi ressemble son enfant et, qui sait ? que les jours d'autrefois vont recommencer. Il ne m'a jamais aimée. Pourtant, dans le temps, le désir de son corps m'en a donné l'illusion. C'est tout ce que je regrette. Il rentre dans sa chambre, rouvre la fenêtre, et je l'entends commencer à gémir comme tous les soirs :

— Cathy, Cathy !

Au fond de moi, je le méprise de se mettre pareillement au désespoir pour une femme ! Après tout, qu'est-ce qu'elle avait de plus que nous, cette Cathy ?

Mabo Julie habite à Petit-Canal, un bourg sans beauté, que les gens traversent sans voir. Sa case est située à l'entrée d'un *lakou* qui ouvre sa bouche à deux pas de la cathédrale. Ses deux pièces sont propres et décentes, pieusement décorées avec des images des saintes et des saints. Depuis que, trop vieille, elle ne trouve plus à se louer, elle s'est mise en association avec ses cinq filles, elles-mêmes mères d'enfants. Ensemble, elles lavent et repassent le linge des békés et des bourgeois mulâtres de toute la commune. Comme personne ne manie aussi bien qu'elles les lourds carreaux suiffés, on les a surnommées « Mains de fées », et leurs pratiques ne se comptent plus.

En un sens, me retrouver chez *mabo* Julie peut passer pour une déchéance pire encore que vivre à L'Engoulvent. Là, je dépends de la bonté d'une servante. Je vis entièrement à ses crochets parmi nos anciens esclaves. Mais je n'ai jamais connu aucun orgueil de ma couleur.

Avant même de connaître Razyé et de mettre au monde son enfant, je m'intéressais aux Noirs. Je suis née bien après l'abolition de l'esclavage, et *mabo* Julie m'en a toujours parlé comme du temps de l'enfer. Pourtant, je n'imaginais pas comment la condition des esclaves avait pu être pire que celle

que je connaissais. Je voyais les Noirs partout subalternes, ombres soumises, allant et venant à travers l'habitation et satisfaisant aux moindres caprices. Mon père soutenait qu'il fallait s'en méfier ; ma mère rappelait les devoirs des chrétiens à leur endroit. En réalité, personne ne s'occupait de savoir exactement qui ils étaient. Je crois que leurs passions sont plus fortes que les nôtres et leurs rêves plus fous à l'intérieur de leurs têtes. Je crois qu'ils sont anarchiques. Parce qu'ils ont beaucoup souffert, ils sont susceptibles, agressifs, lents à se confier et à dire la vérité. Dans leur idée, rien jamais ne pourra venir à bout de la scélératesse de l'existence.

Quand le bruit de ma présence chez *mabo* Julie s'est répandu, les gens sont sortis de tout partout pour me regarder comme une bête curieuse. Ce n'était pas tous les jours qu'une Blanche tombait aussi bas ! La maison ne désemplissait pas, et c'était toute une rumeur de paroles et d'exclamations en créole qui m'entourait. Les commères s'arrêtaient sur le chemin du marché ou bien leur seau sur la tête en revenant de la corvée d'eau à la fontaine. Les enfants ne connaissaient pas de meilleur jeu que celui de me toucher. Les filles peignaient mes cheveux sans se fatiguer. Les garçons caressaient mes bras ou mon cou. De mon côté, je les regardais avec curiosité. À cette époque, le pays vivait des temps très difficiles. Des politiciens noirs parcouraient le pays à cheval en beuglant des discours sur l'égalité et la justice raciale. On voyait à présent des Noirs maires, députés, sénateurs. Mais cela ne changeait pas grand-chose à la condition de leurs frères de couleur. D'abord partis vers les villes où, croyaient-ils, l'existence aurait meilleur goût, les hommes étaient bien vite revenus se mettre à la charge des femmes comme autant de bouches à nourrir. Les ateliers créés par M. Victor Schoelcher ne fonctionnaient plus, et ceux qui ne voulaient pas retourner périr à petit feu dans la grattelle de la canne n'avaient d'autre solution que de mourir de faim. On disait que des bandes de pillards rançonnaient les voyageurs en plein midi, et une aussi courte distance que celle de Petit-Canal à l'Anse-Bertrand était remplie de dangers. Comme les prisons étaient pleines, la police exécutait devant la cathédrale tous ceux qu'elle attrapait, et les voleurs mouraient le défi à la bouche. Un nouveau fléau menaçait : celui des incendies volontaires. Chaque nuit, les plantations

flambaient. Le feu était allumé dans la même pièce de canne à plusieurs endroits sans qu'on arrive jamais à mettre la main sur les coupables. Pendant ce temps, la république ayant déclaré l'instruction obligatoire, une école était ouverte quelque part dans le bourg. Mais personne ne la fréquentait. D'ailleurs, avait-elle seulement un maître ?

J'ai profité de mon séjour à Petit-Canal pour faire baptiser mon enfant. Je l'ai appelé Aymeric, comme mon frère, que j'ai tellement offensé dans l'espoir que le prénom de ce saint combattrait le mauvais sang qui noircit ses veines. Le curé a fait exprès de m'humilier en me forçant à porter Aymeric sur les fonts baptismaux un samedi, jour réservé aux enfants illégitimes et adultérins. Sans protester, j'ai pris ma place dans la longue file des femmes bafouées, portant dans leurs bras des bébés de toutes les couleurs, qui s'allongeait sous les palmiers et les amandiers pays de la place. Celles qui ne l'avaient pas encore vu se tordaient le cou pour regarder l'enfant de Razyé endormi dans sa modeste casaque de batiste. Mon plan, je l'ai dit, était de passer quelques semaines à Petit-Canal puis de chercher à m'installer dans une autre partie du pays, voire dans une autre île de la région. Nombreux étaient ceux qui partaient pour Haïti où, disait-on, le pays était à présent gouverné par des Noirs, mais très intelligents, pareils à des Blancs, et où le travail ne manquait pas. Or, le lendemain du baptême, j'entendis résonner sur le trottoir un pas que je reconnaîtrais entre mille. Tout mon corps se changea en glace. Razyé entra, plus noir, plus beau, mais aussi plus effrayant que ne l'avait gardé mon souvenir. Ses deux yeux jetaient des éclairs. Ses cheveux se tordaient sur sa tête comme des serpents. Sans prononcer une seule parole, il me donna deux calottes qui me jetèrent à terre. Puis il s'agenouilla à côté de moi et me martela dans l'oreille pendant que je sanglotais :

— Tu as osé donner à mon enfant le nom de celui que je hais le plus sur cette terre ? Est-ce que tu croyais que j'en avais fini avec toi ? Toi et ton enfant, vous êtes les instruments que je vais utiliser pour me venger. Car je vais me venger, et d'une façon éclatante, de ce que le ciel, de connivence comme toujours avec vous, les békés, m'a fait. Et mon histoire passera dans celle de ce pays.

Puis il me força à me relever et à le suivre.

Je retournai à L'Engoulvent.

Le 1er janvier 1900, le jour où naissait ce siècle, j'épousai Razyé à la mairie de Petit-Canal. Ne me jugez pas ! J'aimais cet homme, mon bourreau !

Comme j'étais encore mineure, Razyé avait dû écrire à mes parents pour obtenir leur permission et ma mère avait répondu d'une main vieillie, toute tremblotante :

Pour nous, Irmine est déjà morte. Faites ce que vous voulez avec elle.

Celui qui nous maria était un gros nègre à bajoues, ébéniste de son état, qui, à la fureur des békés et aussi des mulâtres, venait de conquérir la mairie sous l'étiquette d'un nouveau parti politique, le parti socialiste. Refusant de parler tout simplement son créole, il fit une petite homélie en mauvais français, décrivant un avenir où la couleur de la peau ne signifierait plus rien. Mais ses yeux démentaient les paroles de sa bouche, et il était clair, comme la source qu'il me haïssait parce que j'étais blanche et qu'il me méprisait d'épouser un nègre. Justin et Zébulos nous servirent de témoins et, comme le deuxième ne savait pas écrire, Justin tint sa main pour qu'il dessine une croix sur le grand registre de l'état civil.

Quand la cérémonie fut terminée, tandis que Razyé remontait sur son cheval et galopait le long de la rue principale sans s'occuper de ce que nous devenions, derrière lui, Justin et moi, nous prîmes à pied le chemin de L'Engoulvent. Le couteau du soleil traçait la figure de midi au-dessus de nos têtes. La route était poudreuse entre les champs de canne et je souhaitais mourir. Comme nous arrivions en vue du petit cimetière où les tombes des Gagneur s'éparpillaient parmi les *banglins*, Justin qui, pas plus que moi, n'avait prononcé une seule parole, prit mon bras et souffla :

— Dieu merci, je n'en ai plus pour longtemps à charroyer mon corps. Tout ce que je te demande, quand je ne serai plus là, c'est de continuer à veiller sur mon malheureux Justin-Marie. Il n'a personne que toi !

Je ne pus rien répondre.

C'est vrai que je m'étais attachée à Justin-Marie comme à mon propre fils, le petit Aymeric. Il marchait sur ses quatre ans, et c'était vraiment un bel enfant. Il ressemblait trait pour trait à sa tante Cathy. Il avait ses yeux, son sourire, ses moues chagrines. Néanmoins, on sentait que la sensualité qui l'avait perdue, quant à elle, serait tempérée chez lui par l'intelligence et la réflexion. À cause de cette ressemblance, Razyé ne pouvait s'empêcher de lui témoigner des sentiments. Lui qui ne regardait pas son propre garçon, il lui rapportait, serrés entre chemise et peau, une goyave à chair blanche, des icaques à peau noire, une orange bourbonnaise sucrée comme miel, et je voyais bien qu'il se retenait souvent de le manger de baisers. Pourtant, cet amour, qui à travers l'enfant s'adressait encore et encore à une autre, possédait quelque chose de pervers et de redoutable.

À quelques jours de là, Justin passa.

Un matin, des cris me réveillèrent. Gertrude, la souillon que Razyé avait engagée pour m'aider dans la maison, était entrée dans sa chambre et l'avait trouvé entortillé dans ses haillons, déjà raide, une expression de libération sur le visage. Comme il n'y avait pas une paire de bons draps dans la maison, je dus en emprunter à *mabo* Julie, et Zébulos allongea le corps dans le salon. À ma surprise, poussées par la pitié ou la curiosité, quelques personnes montèrent des bourgs environnants, et, autour de minuit, nous nous trouvâmes une vingtaine à ânonner les paroles de l'Ecclésiaste dans l'odeur du café et de la chandelle chaude.

« Tous les fleuves se jettent dans la mer, sans jamais la remplir ; et les fleuves continuent de couler vers la mer dans laquelle ils se jettent. Toutes choses sont en travail à ce point

que l'homme ne peut l'expliquer ; jamais l'œil n'est rassasié de voir, jamais l'oreille ne se lasse d'entendre. »

De la nuit, Razyé ne parut pas. Il n'avait aucun souci de cette mort dont il portait l'entière responsabilité. Je sortis dans la cour et, comme la lune était pleine, je le vis parcourir la savane la tête levée vers le ciel, pareil à un chien qui aboie à la lune. Il pleurait encore pour sa Cathy. Vers les quatre heures, dans la blancheur sale du matin, il revint, échevelé et les yeux creux. Il traversa le salon comme si de rien n'était, sans faire le signe de croix ni donner le bonsoir à personne, et monta à sa chambre. Le lendemain, à l'enterrement, il ne parut pas non plus. Comme les curés des trois paroisses voisines avaient refusé de mettre les pieds à L'Engoulvent, sans cérémonie, Zébulos glissa dans la fosse péniblement ouverte au flanc de la terre rocailleuse le grossier cercueil de bois du Nord qu'il avait fabriqué. Nous jetâmes là-dessus quelques tubéreuses. Ce soir-là, Razyé entra dans ma chambre. Depuis mon retour, j'avais espéré et redouté ce moment-là. Comment l'accueillir ? Comment me comporter ? Je me plaisais à m'imaginer me refusant à lui et lui opposant une farouche résistance. Pourtant, cette nuit-là, pas plus que les nuits suivantes, je n'eus la force de le repousser. Il me prit avec sa sauvagerie coutumière sans même prendre la peine d'ôter ses vêtements. Comme je reprenais mon souffle, il me jeta, en se dirigeant vers la porte :

— Prépare-toi et prépare les enfants. Demain, nous quittons L'Engoulvent.

Je crus que j'avais mal entendu et je bégayai :

— Nous quittons L'Engoulvent ? Comment cela ?

Il ouvrit la porte d'un maître coup de pied.

— Nous allons nous installer à La Pointe.

À La Pointe ? J'avais fini par m'attacher à L'Engoulvent comme un prisonnier, j'imagine, à sa geôle. Le monde alentour lui fait peur et il se rencogne dans sa captivité. Et puis cette partie de la Grande-Terre est celle où je suis née. Je suis habituée à la rumeur des cannes, aux sécheresses, aux pluies rares, aux coups de vent inattendus et violents. Je ne l'ai quittée que pendant quatre ou cinq années pour étudier le latin,

le grec, la géographie, le calcul et surtout l'hypocrisie au pensionnat des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny à Versailles. Avant de vivre avec Razyé, j'avais toujours considéré ces années-là comme les plus douloureuses de mon existence.

J'ai passé la nuit à prier et à pleurer. Que ferai-je dans une ville ? Que me réservait le lendemain ?

14

Le récit de *mabo* Julie

J'ai soixante-douze ans aujourd'hui. Pendant cinquante ans de ma vie, j'ai servi les Blancs. J'ai dit : « Oui, tout de suite. » J'ai baissé la tête. J'ai récuré les planchers, fait la cuisine. J'ai satisfait les envies, celles du maître comme celles de ses amis ou de ses visiteurs. Parfois debout dans l'escalier. Ou couchée dans le galetas. J'ai calé l'estomac de mes bâtardes avec un peu de dictame ou de tolomane et j'ai gardé le bon lait qui moussait de mes seins pour les enfants dans l'habitation. J'ai veillé leurs fièvres, leurs crises de vers et leurs diarrhées. Je leur ai chanté les chansons de notre folklore. Plusieurs fois, le curé a nommé mon nom en chaire pour me féliciter et, pour finir, un représentant du gouverneur est sorti de Basse-Terre pour accrocher une médaille en argent sur ma poitrine. Je la garde avec d'autres trésors, une image du Sacré-Cœur de Jésus bénite par monseigneur l'évêque, une boucle de cheveux de Julie-Marthe de Linsseuil, ange rappelé par le bon Dieu dès sa naissance, les dents de lait d'Irminette.

Et, malgré cela, il n'y a en moi que deuil, haine et ressentiment pour le sort qui, m'infligeant ma couleur, m'a condamnée à l'enfer. Des deux hommes que j'ai aimés, l'un, le nègre Bois d'en Bois est mort, la rate pétée par le coup de tête d'un *driver*. L'autre, le mulâtre Cyrany, a été pendu. Sous mes yeux. J'ai vu son corps tournoyer aux branches basses d'un fromager puis lacéré de zébrures rouges, je l'ai reçu dans mes bras, inerte et lourd comme un tronc de malimbé. Tout cela s'est passé dans les jours de tourmente qui ont précédé l'abolition de l'esclavage, jours de fièvre et d'espoir, avant que le pays ne retombe dans son ornière de misère et de désespoir. La seule place de douceur dans mon cœur est pour Irmine, Minette, comme je l'appelais quand elle était petite. Pourquoi ? C'est que, depuis le moment où elle a commencé à penser et à parler, j'ai vu qu'elle n'était pas pareille au restant de sa famille, M. Aymeric excepté. Leur cœur est rempli de vraie bonté et de compassion. Mais le monde est mal fait. Ce

sont ces deux-là qui souffrent et sont tombés dans le piège de leur naïveté.

Quand j'ai appris que le Démon, car, d'après moi, il ne mérite pas d'autre nom, après lui avoir fait ce qu'il lui a fait, voulait l'emmener à La Pointe, toute vieille et cassée que je suis, je suis venue lui offrir mes services. Mes filles m'ont rappelé mon âge et m'ont traitée de tous les noms. Ah non ! l'esclavage n'était pas fini pour une personne comme moi. Je resterais toujours et toujours une négresse à Blancs.

Nous partîmes pour La Pointe de bonne heure matin, Razyé galopant devant nous, le soleil derrière nous, comme un geôlier qui ne perd jamais de l'œil ses prisonniers. Les cloches des églises, Petit-Canal, Anse-Bertrand, Morne-à-l'Eau, Le Moule et même Saint-François et Port-Louis sonnaient à toute volée, car les champs de canne flambaient. Plus de mille hectares partaient comme cela en fumée noire. Cette fois, on avait arrêté un certain Siriapin arrivé de Calcutta un mois plus tôt, et les Zindiens couraient tout partout dans leur peur des gendarmes. Ils prenaient refuge dans leurs temples dont on apercevait les drapeaux rouges flotter sous les manguiers.

Vers quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes dans les faubourgs de La Pointe grouillants de monde, ce qui ne m'étonne pas puisque, à ce qu'on dit, La Pointe compte vingt mille habitants, trois églises dont une cathédrale en pierre et deux hôpitaux avec des médecins qui ont étudié en France.

Sans moi, sans la grâce des enfants, ces deux innocents qui ne comprennent pas encore dans quel triste berceau le sort les a fait naître, comment Irmine supporterait-elle sa nouvelle existence ? Le numéro 2, place de la Victoire, où nous nous sommes installés était une maison entre cour et jardin peinturée en blanc et rose qui dans le temps avait appartenu à la famille de Romilly. Razyé l'avait achetée pour une bouchée de pain quand, deux mois plus tôt, ses propriétaires l'avaient vendue aux enchères pour payer leurs dettes. Ensuite, la famille, complètement ruinée comme tellement de Blancs-pays dans les temps que nous connaissons, était rentrée à Arles où elle avait gardé des attaches. Si, du dehors, cette maison pouvait à la rigueur tromper le monde, dès l'entrée, on se

trouvait dans une enfilade de pièces au plancher à moitié défoncé. Presque pas de meubles. Le papier peint des murs se gondolait et l'eau trouble des miroirs ne reflétait que pauvreté et saleté. En vérité, cela n'avait pas d'importance puisque la pauvre malheureuse Irmine ne recevait pas une seule visite. Nos voisins, tous des Blancs-pays, est-il besoin de le dire, directeurs des chambres de commerce et propriétaires des maisons d'import-export des quais, me regardaient comme un tas d'ordures quand, au serein, je m'asseyais sur un banc de l'Allée des *mabos* avec les enfants, pourtant si mignons qu'on croirait que la Sainte Vierge Marie en personne les a faits. La journée, à part les vendeuses de légumes et de racines sorties des communes leur charge sur la tête, la seule personne qui franchissait notre seuil était un prêtre plus vieux et plus délabré que moi-même. Razyé l'avait engagé pour apprendre ses lettres à Justin-Marie, à la condition expresse de ne jamais nommer le nom de Dieu devant lui. Toute la journée, Razyé restait enfermé au galetas. Une fois, j'ai collé mon œil au trou de la serrure et je l'ai vu agenouillé à deux genoux devant une table. Sur cette table, autour de l'agrandissement d'une photo de la défunte Cathy de Linsseuil, il y avait tout un désordre de cruches, de bouteilles de vin ou de liqueurs, de carafes, de pierres baignant dans l'huile, de cartes à jouer. Deux « lampes éternelles » donnaient un peu de clarté à la pièce. Des chromos étaient épinglés au mur. Un coutelas à lame recourbée était fiché en terre. Malheureusement, je n'avais pas pu épier longtemps, car Razyé s'était tourné vers la porte en hurlant :

— *Va ki là ?*

Le soir, Razyé sortait et ne revenait à la maison que vers les deux ou trois heures, accompagné de *dames-gabrielles,* négresses ou mûlatresses à odeur de vice sous leurs parfums et leurs fards qu'il ramassait probablement au Bas-de-la-Voûte ou à Cayes, quartiers où habitent ce genre de personne. Tout ce monde buvait, criait, faisait ripaille jusqu'aux petites heures du matin. Irmine ne me parle jamais de ses rapports avec Razyé, et, moi, je n'essaie pas non plus de l'interroger. Certaines plaies ne peuvent pas être débridées et pansées. Le pus et les sanies s'amassent à l'intérieur des chairs et finalement gangrènent tout le corps. J'ai remarqué qu'elle portait à

nouveau un enfant. À sa mine, je devinais qu'elle se haïssait de céder à son bourreau. Mais que celles qui n'ont jamais été faibles avec un homme lui jettent la première pierre. Moi, je ne le ferai pas.

Un matin, je venais de laver à grande eau notre trottoir quand deux gaillards ont posé dessus leurs semelles boueuses. Deux gaillards cossus, vêtus à la dernière mode, veston, col glacé, cravate, souliers vernis, chapeau huit-reflets, mais la peau aussi noire que la mienne. L'un se moqua de moi grossièrement :

— Je croyais qu'on ne fabriquait plus ces laideurs-là depuis l'abolition de l'esclavage !

L'autre ordonna :

— Va chercher ton maître, et plus vite que ça.

Je lui tins tête.

— De de la part de qui ?

— De la part de M. Jean-Hilaire Endomius, le député-maire de La Pointe !

Le député-maire de La Pointe ? Qu'est-ce qu'il pouvait vouloir à Razyé ?

15

Le temps retrouvé

Jean-Hilaire Endomius considéra Razyé de haut en bas. L'individu correspondait bien à ce qu'on lui avait décrit. Haut comme un arbre de la forêt mésophile, musclé sans lourdeur, habillé comme un dandy et la peau aussi noire qu'une nuit sans lune. Content de son examen, il prit sa mine charmeuse.

— Assieds-toi, assieds-toi. Et buvons un coup. C'est dans le rhum qu'on scelle les vraies alliances.

Les deux hommes trinquèrent et firent couler une rigole de rhum sur la pente de leurs gosiers. Puis Jean-Hilaire questionna :

— On m'a dit que tu as racheté la maison d'un Blanc-pays ? Que tu as engrossé la fille d'un autre avant de l'épouser ?

Sur un signe affirmatif de Razyé, il fit, approbateur :

— C'est cela même que nous devons tous faire. Les ruiner et les humilier.

Il reprit, au bout d'un silence :

— J'ai créé un parti. Tu en as entendu parler ?

Razyé eut une moue.

— Je ne m'occupe pas de politique.

Cela ne plut pas beaucoup à Jean-Hilaire, qui dit sévèrement :

— Tu as tort. Deux choses nous sauveront, nous feront passer des derniers barreaux de l'échelle sociale aux premiers : l'instruction et la politique. Tu sais lire et écrire, au moins ?

Razyé grogna :

— Oui, j'ai appris quand j'étais à Cuba.

Jean-Hilaire le regarda avec curiosité.

— Parle-moi de ta vie à Cuba.

Razyé haussa les épaules.

— Et qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je n'ai pas choisi Cuba ; c'est Cuba qui m'a choisi. J'étais comme un aveugle dans ma peine, pleurant sans fin celle qui m'avait trahi quand, un beau matin, le bateau a touché les quais de ce pays qui, comme le nôtre, cache ses plaies sous l'or et la pourpre de sa Nature. Des juges féroces sont descendus dans la cale où je croupissais sous la vermine et m'ont proposé :

« – Que préfères-tu ? Mourir en prison ou bien garder la vie en tuant d'autres hommes ?

« Illogique, j'ai préféré la deuxième solution. On m'a donné un uniforme trop petit pour moi, un fusil trop lourd, beaucoup de munitions, et je suis monté dans la forêt, la *manigua*, pour traquer les partisans et ceux qui les soutenaient. C'est-à-dire tous les paysans. Car le peuple en avait plus qu'assez des Espagnols. Je ne chômai pas une minute. Tous les jours, même celui du Seigneur, j'incendiais des villages, je torturais des femmes et des enfants, je massacrais du bétail. Parfois, sous les arcanes et les acajous de la forêt, je tombais nez à nez avec des nègres tout nus qui se cachaient là, ne sachant pas que l'esclavage était fini. Ils ne savaient plus l'espagnol et étaient revenus aux langages de l'Afrique. Ceux-là, je les tuais quand même, mais avec mauvais cœur. J'étais dans la plaine de la Boca de Dos Rios quand on a abattu José Marti qui venait d'être nommé le major général de l'Armée de libération. Je l'ai vu sauter de son cheval et rouler ensanglanté vers nos lignes. Après cela, la rébellion a perdu son âme, et les partisans ont traîné les pieds. Alors, les mercenaires et moi, nous les avons tous finis. Ensuite, les mains bien rouges, je suis descendu à la ville revendiquer ma liberté.

« Celui qui n'a pas vu La Havane de ses yeux en 1895 n'a rien vu. On parle de Paris. De Bordeaux. De Nantes. Je n'ai pas vu ces villes-là, mais je sais qu'on ne peut pas les comparer. Entourée de murailles, La Havane est couchée sur un promontoire qui s'allonge au nord jusqu'au fort de La Punta. Dans le port, en deçà des carcasses rouillées des

vaisseaux coulés par le grand fond de l'océan et de la petite île de Luz, il ne clapote pas plus de trois mètres d'eau verdâtre.

« Les châteaux d'Atares et de San Carlos del Principe défendent son côté ouest. Entre ces mastodontes s'étendent les faubourgs de Horcon, Jesus Maria et Salud, le mal nommé, puisque, en toute saison, on y crève du *vomito negro*. Quand l'air fraîchit, à la tombée du soleil, les femmes n'ont plus peur de se noircir la peau. Elles sortent se promener sur l'Alameda, et les hommes, avec des mots enflammés, leur jettent de gros bouquets de *mariposas* et de frangipane.

« Assez vite, j'ai trouvé à louer une chambre dans la rue de Soroa, assez sordide, empestant la viande salée, le *tasajo*. Je menais la vie sans souci des hommes de couleur libres de La Havane, nègres, mulâtres, Chinois qui sont au paradis sur terre. Ils dorment tout le jour et ne se réveillent qu'à la nuit pour se saouler et remplir les tripots de jeux. Je trichais sans vergogne et j'amassais des fortunes considérables. Pourtant, j'avais peur d'être repris par la police et d'être renvoyé là d'où je venais. Aussi, je cherchai un semblant de travail. Je le trouvai dans la *tabaqueria*, la fabrique de cigares de M. de Fonseca. Je m'étais lié avec M. de Fonseca, un Espagnol de pur sang bleu, mais de bien mauvaises mœurs à force de le rencontrer dans les mêmes maisons de jeux et les mêmes bordels. Et puis, une nuit que des Chinois enragés en voulaient à son or, je ne sais pourquoi, j'ai détourné la lame de leur couteau. Après, entre deux verres d'*aguardiente*, je lui ai raconté mon histoire. Il voulut me montrer qu'il était reconnaissant et, en échange d'un peu de contrebande pour son compte, il m'inscrivit sur le registre de ses employés.

« Ah, le tabac ! Tu crois que la canne, c'est pire ? Ou bien le coton ? Partout où le nègre besogne, il perd sa vie ! J'ai passé quelques mois dans cet enfer et je sais de quoi je parle ! Malgré mes relations avec M. de Fonseca, je ne pouvais pas être pris comme ouvrier spécialisé. J'ai donc été affecté à la préparation des feuilles de tabac. Longues de cinquante centimètres chacune, rougeâtres et rêches, elles nous arrivaient par paquets de cinq depuis les riches terres noires de Pinar del Rio. Nous les mouillions soigneusement une par une et les suspendions pour répartir également l'humidité pendant deux

ou trois heures. Puis nous les placions sur des étagères de bambou à l'intérieur de hangars en bois à toits couverts de palme pour qu'elles sèchent. Quelquefois, nous étions obligés de les envelopper avec de la mousseline pour les protéger. Couchées dans la pénombre l'une à côté de l'autre, elles nous faisaient presque peur, pareilles à des nourrissons, difformes et gigantesques. Ensuite, nous les triions selon leur dimension, leur couleur, leur résistance avant de les envoyer vers les ouvriers qui devaient les broyer à la machine pour en faire du tabac haché pour les pipes ou au contraire les rouler à la main pour fabriquer les cigares.

« C'est là que j'ai entendu parler pour la première fois de la *santeria*. Par Carlo, un compagnon de la *tabaqueria*, un nègre nago affecté à la fabrication des boîtes de cigares.

« Jusqu'alors, pour moi, ces affaires de bon Dieu, ce n'était qu'un attrape fabriqué par les Blancs pour mieux nous soumettre. Cathy et moi, quand nous étions petits, nous avions inventé une prière de notre convenance. Au coucher, nous la braillions aux oreilles de cette pauvre Nelly Raboteur, qui devenait folle et courait derrière nous en criant : "Paix là, mécréants !"

« "Nous te haïssons, toi qu'on ne voit jamais, mais qui es assis là-haut dans le ciel. Tu partages sans justice la couleur, les habitations, les terres. Nous ne t'appellerons jamais notre père parce que tu ne l'es pas."

« Mais là, c'était tout autre chose. La religion venait d'Afrique. Olorun-Olofi avait créé la terre, l'eau, les plantes, les animaux pour le bénéfice de ses enfants à peau noire. Un samedi, Carlo m'emmena voir Melchior. *Le babalawo* à tête blanche suspendit autour de mon cou un collier fait de six perles rouges et de six perles blanches alternées et commença mon instruction. Je revenais le voir tous les soirs entre cinq et sept heures. Au cours d'une leçon, il me dit que la séparation entre les êtres n'est rien, ni même cette étape qu'on croit finale et qu'on appelle la mort. Si mes yeux apprenaient à voir, jamais je ne serais loin de cette Cathy que je pleurais tout le temps. Je pourrais savoir ce qu'elle faisait à la minute même. Ce qu'elle sentait. Ce qu'elle pensait. Si elle était heureuse ou

malheureuse. Si elle se souciait de moi. En entendant cela, je sautai en l'air.

« — C'est vrai ce que tu dis là, maître ? Alors, apprends-moi tout de suite, tout de suite !

« Mais, sévèrement, il m'ordonna de me calmer. Le moment n'était pas encore venu. Quand il viendrait, il s'en chargerait. Hélas ! Melchior est mort avant de terminer mon initiation et, moi, je suis resté dans ma nuit avec deux yeux pour ne rien voir. »

Malgré sa question, Jean-Hilaire avait écouté ce long parler sans trop d'intérêt. Il était obsédé par autre chose. Sans arrêt, des chiffres tournoyaient dans sa tête : prix de la tonne de canne, rendement en sucre mélasse, salaire journalier, prix du kilo d'engrais et, même quand il faisait l'amour avec ses maîtresses du Morne-à-Cayes, ils ne le laissaient pas tranquille. Quand Razyé se tut, il se leva et se mit à marcher de long en large dans le bureau tout en prenant un ton de discours politique.

— Tu dois savoir que notre pays connaît une profonde mutation. Peu à peu, les usines ont remplacé les habitations-sucreries du temps longtemps. Ces usines traitent les cannes d'un groupement de planteurs qui leur sont liés par contrat. Du point de vue des patrons, cela signifie productivité accrue, abaissement des coûts. En réalité, cela veut dire simplement pour nos travailleurs agricoles : paupérisation plus grande. Tu sais que le béké Aymeric de Linsseuil…

Razyé sursauta à ce nom détesté. Mais Jean-Hilaire ne s'en aperçut même pas et continua :

—… a constitué avec la maison Savilor de Paris la Compagnie sucrière de La Pointe et construit dans le nouveau quartier de la Carène l'usine Dargent, la plus grande usine des Antilles françaises, se vante-t-il avec raison. Pas plus tard que le mois dernier, en tant que maire, j'ai dû prononcer un discours d'inauguration qui me brûle encore la bouche. Entends plutôt : « Honneur à vous tous qui avez coopéré à

cette œuvre. Vous avez bien mérité de votre pays. Votre mémoire sera bénie par toutes les générations qui viendront après vous. » En même temps, son domaine foncier couvre vingt pour cent des superficies de la Grande-Terre. C'est le vrai maître du pays… Razyé, je veux sa peau.

Razyé dit en écho dans son cœur : « Nous sommes deux. Mais moi, pour des raisons différentes des tiennes. »

Il fit tout haut :

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse contre un type pareil, moi qui suis moins que rien ?

Jean-Hilaire se rassit derrière son bureau. Il prit un crayon et une feuille de papier.

— J'ai tout prévu.

Quand Razyé sortit de la mairie, La Pointe vivait ses dernières heures de clarté. Bientôt, des lumières s'allumeraient dans toutes les maisons et des lumignons dans les cases. Une forte averse venait de tomber, rendant les rues boueuses, mais apportant enfin un peu de fraîcheur.

Razyé tremblait de contentement. La mort de Cathy l'avait laissé désemparé, vide comme quelqu'un à qui l'on a arraché tous les organes vitaux. Il traînait son corps. Jean-Hilaire l'avait gonflé d'une énergie nouvelle. Ruiner Aymeric de Linsseuil avec l'aide et pour le compte des politiciens socialistes ? Il s'y emploierait. Il avait quitté L'Engoulvent un peu sur un coup de tête, sans plan bien précis, comprenant seulement qu'il lui fallait émerger de ce trou de Grande-Terre s'il voulait inscrire sa vengeance en jambages étincelants dans le ciel de la Guadeloupe. Mais, depuis son arrivée à La Pointe, il ne faisait que pleurer sa bien-aimée, boire, s'emplir les poches dans les maisons de jeux ou faire l'amour sans même regarder la figure des femmes qui criaient de plaisir sous lui. À présent, sa vie avait retrouvé sa direction.

Il se dirigea vers le nouveau quartier de la Carène qui s'étendait sur le flanc est de la ville, saisi, depuis la rue de la

Voûte, par l'odeur rêche du vesou dans laquelle il avait grandi. Aussitôt, toute la mémoire de son enfance avec Cathy lui remonta en tête, mais il la fit taire fermement. Malgré l'heure déjà tardive, les roues des charrettes à bœufs, chargées de canne, faisaient trembler les rues mal empierrées tandis que des chalands pareillement chargés arrivaient aussi par le chemin de la mer, plate et grise dans le crépuscule. Il s'entendit héler.

— Mais est-ce que ce n'est pas Razyé ?

Deux jeunes garçons en haillons conduisaient à grands coups de fouet un attelage crotté tandis qu'un troisième pareillement vêtu, perché tout là-haut, épluchait une canne kongo avec ses dents. Ils étaient trois ouvriers agricoles de l'Anse-Bertrand sur la plantation L'Espérance, qui appartenait aux Linsseuil. La sucrerie avait fermé ses portes, et ils étaient sur les routes depuis le petit matin. Ah ! les temps n'étaient pas bons ! On allait voir encore plus de misère. Avant, on commençait à sept heures ; on finissait à dix-sept heures avec un repos bien mérité de onze heures à treize heures pour se caler la panse, *pa vré ?* Voilà qu'on parlait maintenant de remplacer ce travail journalier par le travail à la tâche. Alors, qu'est-ce qui arriverait ? Ces salauds de géreurs augmenteraient la tâche de telle façon qu'aucun travailleur ne serait capable de la finir dans une seule journée et serait obligé de la continuer le lendemain.

Razyé ne perdit par le nord. Il dit dans un murmure :

— Quand est-ce que vous pourriez vous réunir pour que je vienne causer avec vous ?

Les garçons se regardèrent. Depuis l'Anse-Bertrand jusqu'au Moule, le nom de Razyé n'était connu que sous le rapport des saoulographies et des femmes engrossées. Il n'avait jamais été associé à la politique, qui était l'affaire de M. Légitimus et de ses supporters.

Razyé sourit et assura, superbe :

— Cela va changer, croyez-moi. Je serai souvent parmi vous, à partir d'aujourd'hui.

Puis il poussa la porte d'un débit de boissons curieusement appelé Le Tricolore pour célébrer sa nouvelle vocation. Le Tricolore était rempli de monde. Spectacle habituel de braillards buvant jusqu'à plus soif, roulant des dés ou claquant des dominos sur le bois des tables. Il s'assit dans un coin relativement tranquille et commanda une bouteille de rhum agricole BellePlaine. Il buvait toujours par petits coups la même quantité d'alcool, à peu près trois quarts de litre, pas plus ; car il ne tenait pas à dériver dans l'inconscience. Il voulait seulement engourdir la vieille douleur qui, sans jamais desserrer ses crocs, le mordait comme un dogue de Cuba. À des moments, il avait tellement mal qu'il restait ployé en deux, ahanant comme un vieux corps, incapable d'avancer ou de terminer la phrase, le geste entamés. Il en venait à souhaiter un peu de consolation, la douceur d'une main ou d'une parole. Il n'avait que Justin-Marie.

Il avait toujours caché une place tendre dans son cœur pour le garçon à cause de sa ressemblance avec Cathy. Au fur et à mesure qu'il grandissait, cette ressemblance était devenue purement et simplement hallucinante. D'abord, il ne s'en était pas trop aperçu. Puis, un dimanche, il était entré dans la petite case aux parois de tôle où les mâles de la famille prenaient leur bain hebdomadaire. Justin-Marie sortait du baquet d'eau mousseuse, serrant dans sa main le bouchon de feuillages avec lequel il avait frotté ses côtes, et la vision de ce corps gracieux, si peu viril, avait aveuglé Razyé comme celle du soleil. Il lui était venu une idée folle. Est-ce que ce n'était pas celle qu'il cherchait vainement tout partout qui, dans un jeu pervers, lui revenait travestie ? Elle en était bien capable ! Depuis ce jour, lui, qui ne s'occupait de personne dans la maison, ne perdait pas une occasion d'examiner Justin-Marie, de le presser de questions, de l'attirer auprès de lui sous un prétexte ou un autre. Il lui était arrivé plus d'une nuit d'entrer dans sa chambre et de le regarder, sans oser le réveiller, caché derrière les replis de sa moustiquaire, ému au plus profond de cette ressemblance. Alors, des larmes ravageaient ses yeux qu'ils croyaient secs à jamais tandis que des paroles de tendresse venaient adoucir sa bouche.

Tu étais mon nord et mon sud, mon carême et mon hivernage.

Mon grand vent, ma pluie et mon soleil.

Mon midi, mon minuit, ma parole, ma chanson,

Bien aimée, tu fais des jeux avec moi[1] *!*

Lui, qui ne voulait jamais rien dépenser pour personne, envisageait d'envoyer Justin-Marie étudier le droit à Bordeaux pour devenir le fer de lance de sa vengeance. L'adolescent étudiait bien à l'école malgré l'animosité dont professeurs et élèves l'entouraient.

Razyé en était à la moitié de son litre de rhum et commençait à planer, léger, léger, au-dessus de la réalité. Les souvenirs de son amour avec Cathy, de leurs farces et de leurs attrapes, pouvaient défiler devant ses yeux sans éveiller d'autre sentiment qu'une sorte de molle révolte. Quoi ! C'était tout le temps de bonheur qui lui était imparti ? Le sort gave les uns, affame les autres. Combien d'années encore allait-il continuer à se survivre ? Il avait beau s'épier, il ne sentait aucune faiblesse dans son corps. Ses yeux distinguaient une fourmi noire d'une fourmi rouge dans la noirceur. Il pouvait dévorer son fruit à pain et son vivanot entiers. Chaque matin, dans le devant-jour, son membre se dressait avec la même vigueur. Ah non, sa fin n'apparaissait pas à l'horizon ! Et puis, est-ce qu'elle les réunirait ? Il finissait par en douter. Il faut s'y résigner : la mort n'a peut-être pas de remède.

À ce moment, un homme lui demanda permission de prendre place à sa table. Un nègre entre deux âges, rouge, dégingandé, mal arrimé dans ses gros bleus, mais le regard profond. Comme il s'asseyait, Razyé remarqua le chien qui se coulait contre sa jambe, une femelle efflanquée, tachée de jaune et de noir, les mamelles traînant jusqu'à terre. Il dit avec irritation :

— Depuis quand les bêtes viennent boire à la même place que les hommes ?

L'inconnu le fixa de ses yeux vieux comme la terre.

— Tu dis que c'est une bête ? Oui ! c'est bien ce qu'elle paraît, en vérité ! Et, pourtant, ses deux oreilles entendent ce que tu n'entends pas. Ses deux yeux voient ce que tu n'oses même pas deviner.

Razyé comprit alors à qui il avait affaire et fit, d'un ton de contrition :

— Pardonne-moi ! Je n'avais pas reconnu qui tu étais.

Au cours des années, dans l'espérance de revoir Cathy, il n'avait jamais cessé de fréquenter les *kimbwazè*, les *gadèdzafe*, toutes les espèces de maîtres vrais ou faux de l'invisible. Un temps, Pulchérie, une haute *dormeuse* du Morne-la-Loge, lui avait fait absorber des potions et des décoctions qui le torturaient de vomissements et de diarrhées vertes avant de le laisser, vidé, le souffle court comme celui d'un petit enfant. Il avait compris trop tard qu'elle n'en voulait qu'à son argent. Une autre fois, maître Mano, venu de Marbial, lui avait décliné tous les loas du panthéon vaudou et avait promis de le placer sous la protection spéciale d'Azaka-médé, qui est sorti depuis la Guinée dans les couleurs de l'arc-en-ciel. Trois jours plus tard, un coup de couteau dans le dos avait presque eu raison de sa vie. Après tant de déceptions, Razyé se méfiait. Pourtant, quelque chose dans la mine de cet homme ranima sa confiance.

Il rapprocha sa chaise de la sienne.

1- Inspiré de W.H. Auden.

Deuxième partie

La Guadeloupe

1

Une rencontre lourde de conséquences

Le jour de ses dix-sept ans, Justin-Marie tomba une nouvelle fois en état. Il y avait assis autour de la table, pour manger le gâteau marbré avec ses trois couleurs, marron, rouge, jaune et boire l'épais chocolat à la vanille du goûter, ses « frère et sœurs », comme il considérait les enfants Razyé, et Irmine tenant la dernière-née, Cassandre, pareille, malgré son nom, à l'innocent Enfant Jésus de Prague dans sa casaque bleue serrée contre sa poitrine. Justin-Marie tomba sur l'accoudoir de son fauteuil puis glissa à terre, les jambes molles, les paupières battantes, les veines se dessinant, sinueuses comme des cordes, en travers du front. Il ne revint à lui qu'au bout de trente interminables minutes, quand Hosannah, la servante qui avait remplacé *mabo* Julie, rappelée par le bon Dieu l'hivernage précédent, lui eut frotté les tempes avec de la teinture d'arnica. Après cela, il fut longtemps à reprendre ses esprits et choisit d'aller se coucher.

L'adolescent monta sous les toits retrouver sa paillasse de maïs. Chaque soir, l'Indien Curibamgo s'étalait en travers de son ventre et lui racontait des histoires d'avant avant. Avant que Christophe Colomb et sa bande de soudards n'aient pillé le pays, paradis des perruches, des aras et des grues à tête couronnée. Des poissons dorés à cheveux lâchés de mulâtresse nageaient dans les rivières ou bien mettaient leurs écailles à sécher sur les roches de la rive. Au-dessus des bambousseraies, des arcs-en-ciel capturaient les nuages au lasso. Parfois son « petit frère » préféré, Zoulou, venait le rejoindre et, dans la clameur : « Les Blancs débarquent, les Blancs débarquent », ils rejouaient les batailles d'antan. Ils étaient toujours vainqueurs et refaisaient l'histoire à rebours. Zoulou avait douze ans ! Nouveau-né, il était resté des jours et des jours à vagir au fond de son moïse sans que quiconque l'approche jusqu'à ce que Razyé lui ait trouvé ce nom. Car il

ne voulait pas qu'Irmine lui joue le même tour qu'avec Aymeric. Après Zoulou, étaient venus Gengis et, pour finir, Cassandre. Seul Aymeric portait un prénom chrétien et était baptisé. Pour toutes ces raisons, sans doute, Razyé le battait encore plus que les autres enfants, même s'il était son portrait craché. Il avait défendu qu'on l'appelle Aymeric, et tout le monde, même la maîtresse d'école, le nommait Razyé II de peur d'offenser son cruel de père.

Ce nouvel état de Justin-Marie, si long, tellement plus long qu'à l'habitude, joint au souvenir de la fièvre qui l'avait brûlé tout l'hivernage terrifièrent tellement Irmine qu'elle finit par l'emmener à l'hôpital où, lui avait dit Hosannah, la visite pouvait être gratuite.

Irmine ne sortait jamais de chez elle, même pas pour aller à la messe et à confesse, si bien que, depuis longtemps, elle ne prenait pas le chemin de l'église, pourtant située à deux pas. La raison était qu'elle n'avait pas un bon linge à se mettre. Elle ne possédait qu'une seule robe matelassée par les raccommodages comme celle d'une *ammareuse*, coupée dans une pièce de taffetas qu'un colporteur libanais lui avait vendue à crédit. Parfois, elle tremblait en songeant à l'enfer, et puis elle se disait que le bon Dieu qui comprend tout lui avait sûrement pardonné. Dehors, l'or fondu du soleil ruisselant dans la Darse l'éblouit. De grands papillons dansèrent devant ses yeux, puis de menus insectes. Enfin, elle distingua clairement les sabliers, les amandiers pays de la place de la Victoire et les façades colorées des maisons. Des paquebots blanc et rouge bloquaient la rade, et la mer riait de son grand rire jamais lassé.

Le matin, une fois les tinettes ramassées et leur place nauséabonde hâtivement arrosée par la voirie municipale, La Pointe ressemblait à une danseuse qui se prépare pour ses entrechats. Elle pirouettait, virevoltait, tournoyait sur elle-même. Elle chantait par les trilles de ses Zindiens vendeurs d'eau qui pour quelques sous remplissaient seaux, fûts et bassins, glapissait par les vociférations de ses marchandes offrant des bougots ou du boudin, sifflait par la gorge de mille chenapans offrant leurs services de maison en maison et prêts à chaparder tout ce qui leur tomberait sous la main. Pendant ce

temps, le rouge des bougainvillées en pot claquait sur les balcons. Irmine se signa d'un grand geste en passant devant la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul, comme si elle espérait ainsi apaiser les grands saints de pierre à l'abri dans leurs niches.

L'Hôpital général, dont La Pointe venait d'être dotée, faisait l'orgueil de toute la colonie et avait été inauguré en grande pompe par le gouverneur comme s'il s'agissait d'une salle des fêtes. Construit à la tête d'un morne, au milieu d'un parc verdoyant planté de toutes qualités d'arbres, c'était une bâtisse en bois, haute de plusieurs étages, ceinturée de balcons sur lesquels voletaient les cornettes blanches des nonnes. Une foule se pressait au rez-de-chaussée réservé aux consultations externes, et Irmine eut beaucoup de mal à trouver son chemin parmi tous ces gens, le long de ces interminables corridors qui brusquement revenaient sur leurs pas, faisaient des tours et des détours. Le docteur Bellisle était un mulâtre brun, aux yeux langoureux, aux belles mains fines. Il trouva Justin-Marie bien maigre, grandi sans force, le souffle court et l'intérieur des paupières sans couleur.

Irmine avança une explication.

— Il ne mange pas.

Mais le docteur ne l'entendit pas. Il regardait encore et encore le torse étroit de Justin-Marie et paraissait soucieux. Il se remit à son stéthoscope, écouta, frappa par-ci, frappa par-là, fit tousser le garçon, répéter « ah » des dizaines de fois. Enfin, il lui ordonna :

— Rhabille-toi à présent et va attendre ta maman sur le balcon.

Resté seul avec Irmine, il la regarda dans les yeux, prenant malgré lui une expression agressive. Il les connaissait tellement, ces békés à présent sans un sou, méprisant tous les gens à peau plus foncée que la leur, mais bien obligés de faire semblant, vu leur nouvelle condition. Celle-là n'avait même pas pu payer sa consultation et s'était inscrite aux indigents. Il l'interrogea brutalement :

— Est-ce qu'il y a une histoire pulmonaire dans votre famille ou celle de votre mari ?

Irmine commença par jurer ses grands dieux que non. Quand ils ne mouraient pas d'accident, les Linsseuil finissaient nonagénaires dans leurs couches. Quant à Razyé, n'en parlons pas. Solide, éternel comme Satan. C'est qu'il lui était sorti de l'idée que Justin-Marie n'était pas l'enfant de son ventre. Soudainement, elle se ressouvint. Il était en réalité l'enfant de Marie-France de La Rinardière, le descendant d'une famille qui, depuis des générations, ne faisait pas long feu sur terre. Voyant son hésitation, le docteur se fit encore plus brutal.

— Madame, ici, c'est comme au confessionnal. Ne me cachez rien.

Elle raconta l'histoire. Quand elle eut fini, il se fit plus grave encore.

— Nous allons continuer les examens, mais je crains que ce ne soit la tuberculose.

La tuberculose ? Du coup, Irmine tomba elle-même en état. Le docteur Bellisle avait l'habitude de ce genre d'incident. Après lui avoir mouillé le front et les tempes avec de l'*assa fœtida*, il lui offrit deux doigts de vin d'Espagne mêlé d'un jaune d'œuf qu'il avait battu lui-même. Quand il la jugea suffisamment remise, il la raccompagna jusqu'à la pièce voisine où l'attendait son prochain patient, Aymeric de Linsseuil.

Aymeric n'avait pas croisé le chemin de sa sœur depuis près de dix ans et ressentit un grand coup au cœur à la voir tellement changée. Quoi ! c'était là ce qu'était devenue cette jeunesse narquoise et pimpante ? Sa mine était tragique, sa figure sillonnée de rides : pattes-d'oie à l'angle des paupières, sillons autour de la bouche. Des mèches s'échappaient de son chignon poivre et sel. Son corps alourdi était engoncé dans une robe dont une pauvre négresse n'aurait pas voulu. Et ses yeux étaient rouges et gonflés par les larmes qu'elle venait de verser. Il ressentit sa culpabilité et manqua lui demander pardon du mal que la famille lui avait fait. Irmine elle-même regardait, atterrée, ce qui restait du beau Chérubin céleste : un

grand front déplumé, des bajoues molles, une maigreur squelettique et, malgré cela, l'amorce d'un ventre bombé comme une potiche. Après un moment d'hésitation, le frère et la sœur s'embrassèrent. Puis Irmine se remit à pleurer dans son mouchoir.

— J'ai entendu dire que maman est partie la Noël passée.

Aymeric murmura, avec un sentiment de remords plus vif encore :

— Comme une vraie chrétienne. Le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur les lèvres.

Il songea à ajouter qu'elle l'avait demandée avant de mourir mais n'arriva pas à prononcer ce mensonge. À ce moment, Justin-Marie, qui s'ennuyait sur le balcon, entra dans la salle d'attente, ce qui surprit Aymeric. Était-ce sa Cathy qui lui était rendue, rajeunie, rendue au plein éclat des premiers jours de son mariage ? Elle avait coupé au ras des épaules et en frange sur le front ses cheveux noirs, et au-dessus de ses joues, quand même plus creuses qu'il n'en gardait le souvenir, ses yeux bleu-vert débordaient d'un éclat de vivante. Il faillit courir vers elle, la prendre dans ses bras, l'embrasser, quand, détruisant l'illusion, Irmine ordonna affectueusement :

— Justin-Marie, viens embrasser ton oncle.

L'adolescent fronça les sourcils et interrogea, de sa voix qui muait :

— M. de Linsseuil ?

Le ton était nettement hostile. Si Justin-Marie ignorait tout de l'ancienne rivalité entre Razyé et Aymeric, il n'en prenait pas moins ce dernier pour le symbole d'une classe haïssable et qu'il fallait abattre. De plus, n'avait-il pas forcé à vivre dans la solitude et le dénuement celle qu'avec cette commisération qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver pour les femmes il aimait comme sa maman même ?

Aymeric était à mille lieues de se douter de ce qui se passait dans l'esprit de Justin-Marie. Il murmura, sans pouvoir retenir son émotion :

— Tu es son portrait !

Irmine rougit. Elle n'avait jamais parlé de Cathy à Justin-Marie, car elle ne savait quel ton prendre. Elle ne lui pardonnait pas de s'être mise entre Razyé et elle. Même morte, elle se heurtait à son souvenir tout au long des jours et, pour finir, la trouvait dans son lit.

Aussi, sans comprendre pourquoi, Justin-Marie se trouva-t-il étreint, caressé par un inconnu.

Au sortir de l'hôpital, Justin-Marie courut vers le lycée Carnot. Il avait déjà manqué les deux heures de français et l'heure de sciences naturelles. Il n'entendait pas manquer le cours de géographie. C'était celui qu'il préférait, rêvant de voir un jour de ses deux yeux ces pays lointains dont les cartes étaient dessinées sur les pages des atlas : Afrique, Inde, Chine… M. Oriol, le professeur métropolitain, les décrivait si bien. Il était chagriné de n'avoir pas suffisamment montré son antipathie à Aymeric et de s'être laissé traiter comme un petit enfant. C'est qu'Aymeric n'avait pas du tout la mine qu'il attendait et qui aurait convenu à quelqu'un de son espèce. Il avait l'air timide, rêveur, peu assuré de lui-même.

Comme il atteignait l'angle de la rue Schoelcher et de la rue Sadi-Carnot, la cloche du lycée sonna la reprise des cours. Il prit ses jambes à son cou mais arriva au pied de la monumentale volée de marches qui menait aux salles de classe juste à temps pour tomber à nouveau en état. Sa tête résonna sur les pavés, et il ne retrouva ses esprits qu'à l'infirmerie, dans l'odeur du bay-rhum. La femme du concierge, qui faisait fonction d'infirmière, lui conseilla de rentrer chez lui.

Justin-Marie se sentait vanné.

Longeant à nouveau la rue Sadi-Carnot, pour la première fois, il fut inquiet. Que se passait-il avec son corps ? Depuis quelques mois, la nuit, il brûlait de fièvre. Chaque matin, il se réveillait dans l'odeur de la sueur au milieu de ses draps trempés à les tordre. Le moindre effort, monter l'escalier, jouer à la balle avec les petits, porter Cassandre dans ses bras, lui coupait les jarrets. Des fois, il toussait à en perdre le souffle. Il

n'avait pas peur de la mort, à condition qu'elle ne vienne pas le chercher trop tôt, avant qu'il n'ait prouvé à tous ceux qui le négligeaient présentement qui il était. Sûrement, c'était sa mère qui lui avait légué, avec sa couleur, son sang vicié. Il se savait l'enfant d'une adolescente, à peine plus âgée que lui-même, et qui n'avait pas pesé bien longtemps sur la terre. Un matin qui devait être celui de la Toussaint, Irmine lui avait remis son portrait dans un médaillon en le suppliant sur un ton mélodramatique de ne jamais s'en séparer. Il avait considéré ses joues pâles, ses yeux sans couleur, sa coulée de cheveux sans force, puis avait jeté le bijou au fond d'un tiroir. Tout bien réfléchi, il n'éprouvait aucun sentiment pour cette défunte. Rien que de la rancœur, car elle ne s'était guère souciée de lui, lui donnant dos à ses sept mois.

Brusquement, un cortège de nègres en haillons, armés de coutelas, la mine résolue sous leurs *bakouas*, se dirigea vers l'hôtel du gouvernement en braillant des slogans et coupa la rue Frébault. Le spectacle était devenu tellement quotidien que les passants ne ralentirent même pas leur marche. Seul Justin-Marie se planta sur le bord du trottoir pour les admirer. Tout le monde en avait assez. Depuis plus d'un an, ce n'étaient que grèves sur grèves, dont *Le Peuple, La Cravache, Le Libéral* et *Le Nouvelliste* rendaient compte point par point, mais toujours de façon divergente, comme si leurs reporters n'assistaient pas aux mêmes événements. La semaine passée, à Morne-à-l'Eau, les ouvriers de l'usine Dubost avaient séquestré leur patron pendant deux jours et deux nuits. À Belle-Plaine, les gendarmes avaient dû donner de la matraque et laisser trois hommes pour morts sur les pavés de la distillerie. Justin-Marie découpait soigneusement tous les articles qui, le nommant comme la créature de Jean-Hilaire Endomius et des socialistes de M. Légitimus, traînaient Razyé dans la boue, l'assimilant tout bonnement à Satan. Cette haine que les nantis du pays lui portaient le réchauffait comme un boucan. Lui aussi, quand il serait grand plus que Razyé, il la déchaînerait, et l'on saurait quelle sorte de personne était ce garçon dont personne n'avait fait cas dans sa jeunesse. Debout dans le soleil, Justin-Marie, exalté, ne se lassait pas de regarder défiler ces figures de nuit, burinées, remodelées par la main de la misère. Oui ! peut-être deviendrait-il avocat, pour les venger et châtier les possédants.

Irmine l'attendait dans la pièce la moins mal meublée de la maison, qui servait de salon. Il remarqua soudain avec un peu de dégoût qu'elle était encore enceinte. Malgré cela, elle paraissait joyeuse, ce qui n'était pas son humeur ordinaire. Elle lui prit les mains, les pétrit dans les siennes et annonça, de cette voix excitée de fillette qu'elle prenait quelquefois :

— Imagine ! Ton oncle… ton oncle t'a invité à passer quelque temps à Belles-Feuilles.

Justin-Marie baissa les yeux pour cacher ce qu'il pensait et dit, maussade :

— Et l'école ?

Irmine éclata de rire.

— Est-ce que les congés de carnaval n'arrivent pas dans huit jours ? Tu pourras te reposer au bon air, et le médecin dit que tu en as besoin.

Là-dessus, elle se précipita sur lui et le couvrit de baisers. Il se dégagea avec irritation. Elle ne comprenait donc pas qu'il était un homme ? Qu'une arme dont il n'avait jamais encore expérimenté la puissance, mais dont il connaissait le caractère meurtrier, se logeait contre son flanc ? Il se demandait comment lui donner une bonne leçon, quand Razyé, qu'on ne voyait jamais dans la maison avant la nuit, fit son apparition. Au cours des années écoulées, Razyé avait peut-être pris du poids. La graisse avait peut-être amolli les fibres de ses muscles. Il n'en restait pas moins d'une apparence saisissante. Toujours droit, tiré à quatre épingles, vêtu de noir. À présent, sa tignasse poivre et sel coiffait sa tête d'une couronne barbare. Les journalistes ne jugeaient sa mine diabolique que parce qu'ils ne lisaient pas au fond de ses yeux ce qui séduisait tellement les femmes, toutes les femmes, de la *dame-gabrielle* à la bourgeoise. Irmine sauta littéralement à son cou, et il la repoussa, s'exclamant :

— Qu'est-ce qui prend à cette femme-là ? Tu deviens folle ou quoi ?

Sans se démonter, Irmine lui raconta ce qui s'était passé à l'hôpital. Il prit un ton ironique :

— Et voilà ! la grande réconciliation est consommée ! Pendant des années, il ne s'occupe pas de savoir si tu es morte ou vive, si je ne t'ai pas tuée à force de coups. Tu le rencontres par hasard et, brusquement, tout est oublié.

En même temps, son esprit, jamais en repos, se livrait à un rapide calcul. Ne serait-il pas bon d'avoir un espion dans la place ? Justin-Marie ne lui avait jamais rien caché. S'il séjournait quelque temps à Belles-Feuilles, il saurait bien lui faire raconter tout ce qui s'y passait. Il se dirigea vers l'escalier et dit, hypocritement :

— Faites ce que vous voulez ! Est-ce que vous croyez que vos affaires m'intéressent ?

Étonnée de cette victoire qu'elle n'avait jamais espérée, Irmine revint serrer Justin-Marie, confondu, dans ses bras.

2

Retour au domaine des Belles-Feuilles

Depuis trois ans, Aymeric de Linsseuil souffrait d'un ulcère au duodénum. Pour le docteur Bellisle qui le soignait, cet ulcère était de nature psychosomatique. Il s'était manifesté au moment où Aymeric connaissait ses premiers ennuis financiers. L'usine Dargent ne méritait pas son nom. Elle était devenue un gouffre. Plus fine à flairer les mauvais vents, la société Savilor s'était désengagée très vite, tandis que lui, aveugle, rachetait ses parts à coups d'emprunt. À cause de cette crise du sucre qui n'en finissait pas et de ces droits de sortie de plus en plus élevés, il avait été obligé de demander un dur sacrifice à ses ouvriers agricoles : accepter une baisse de leurs salaires. Ceux-ci ne l'avaient pas compris, et cela avait été le commencement des grèves, attisées par les socialistes et leur âme damnée. Mais la réduction des salaires n'avait pas suffi, et, la mort dans l'âme, il avait dû vendre morceau par morceau au Crédit Foncier colonial ses bonnes terres à canne de Calvaire, Blanchelande, L'Espérance. Aujourd'hui, le domaine était amputé, réduit au tiers de sa superficie. Lui-même n'avait pratiquement plus de liquidités, et il se réveillait au beau milieu de la nuit en se croyant exproprié par les banques.

Pourtant, en apparence, rien n'avait changé au domaine des Belles-Feuilles, où la famille venait de s'installer pour les vacances de Pâques : vert des frondaisons sous le bleu violent du ciel, taches jaunes des matalpas, flammes des flamboyants et des bougainvillées. C'était la même harmonie, la même sérénité, alors que le monde s'effondrait. Bientôt, les anciens propriétaires des habitations-sucreries allaient errer comme des âmes en peine sur les terres qu'ils avaient possédées tandis que les esclaves d'autrefois feraient la loi. Après tout, ce n'était que justice. Il n'avait pas lui-même souhaité des temps

différents, à présent qu'ils se profilaient, pourquoi est-ce qu'il éprouvait tant de colère et de rancœur ? Et contre qui ?

Avec un sentiment de remords, Aymeric regarda sa fille Cathy qui trempait sa cassave dans son bol de chocolat. Quel avenir est-ce qu'il lui préparait ? Dans quelques années, deux, trois, il faudrait la marier. Quelle dot pourrait-elle apporter à son prétendant ? Cathy était sérieuse, pour ses quinze ans et demi, grave, même, sujette à des accès d'exubérance qui étourdissaient le monde. Les religieuses du pensionnat Saint-Joseph-de-Cluny écrivaient à l'encre rouge sur les bulletins trimestriels : « Fantasque. » Physiquement, on aurait cru qu'elle avait rejeté tout le sang blanc des Linsseuil et de sa mère pour priviligier sa lointaine part de sang noir. En temps de carême, quand le soleil grille les êtres et les choses, sa tresse noire lovée comme un serpent au milieu de son dos, elle devenait pareille à une capresse. Aussi sombre, aussi juteuse. On ne pouvait s'empêcher d'envier celui qui, le jour venu, la déshabillerait à belles dents. Le dimanche, quand ils la voyaient accompagner à la sainte table son papa et ses frères, tous les trois blancs, blonds, roses, les békés sursautaient sur leurs bancs. Depuis quand était-ce la mode d'emmener ses bâtards dans la maison du bon Dieu ? Et puis ils se rappelaient cette triste histoire de passion, d'interdit et, pour finir, de mort hâtive. Les mauvaises langues ne se gênaient pas pour s'activer. La première Cathy de Linsseuil, née Cathy Gagneur, mais que tout le monde appelait par dérision Man Razyé – paix à ses cendres –, on s'en souvenait fort bien. Elle aurait mis le feu à un bénitier. Elle seule savait ce qui se tramait dans le secret de son ventre, et Razyé y aurait glissé sa goutte de sperme que personne n'en aurait été étonné.

Aymeric n'avait jamais laissé de pareilles pensées effleurer son esprit. Il s'efforçait de garder confiance en sa Cathy. Même, à mesure que les années passaient, il s'était mis à la révérer, oubliant ses caprices, ses bouderies, ses crises de larmes à tout propos et hors de propos et considérant ses relations avec Razyé comme une faute de jeunesse dont elle s'était sincèrement repentie. Quand il parlait d'elle à Marie, l'épouse qu'il avait dû prendre pour tenir sa maison et élever ses enfants, c'était comme d'une perfection. Il ne voulait se

souvenir que de sa dernière image quand, portrait d'une sainte, elle reposait, mains jointes et tout de blanc vêtue, sur sa couche fleurie. La couleur de leur fille, il la mettait au compte des errements de l'hybridation.

Cathy acheva de manger son œuf à la coque et déposa sa cuillère sur le bord de sa soucoupe. Puis elle fixa son papa.

— Pourquoi est-ce que tu l'as invité ?

Aymeric hésita. À son âge, est-ce qu'elle pouvait comprendre ? À la vue de sa sœur, tellement vieillie et défaite, un remords violent comme un coup de vent avait emporté les souvenirs douloureux, la haine de Razyé et toute autre considération. De plus, le pauvre Justin-Marie, lui avait confié Irmine, était malade. Aymeric ne voulait pas s'avouer le coup au cœur que lui avait porté la vue du garçon, qui semblait une nouvelle version de la première Cathy. Cathy poursuivit :

— Les garçons et moi, nous sommes étonnés que tu reçoives ici l'enfant de ce Razyé qui te fait tant de mal.

Aymeric crut avoir mal entendu. Il ne lui avait jamais rien révélé du passé. Que savait-elle exactement ?

Devant sa stupeur, elle se moqua :

— Parce que tu crois que nous ne lisons pas les journaux ? Nous savons que c'est sa faute si tu as dû vendre toutes ces terres et si tu es aujourd'hui presque sans argent !

D'une certaine manière, Aymeric se sentit rassuré. Elle ne connaissait que le présent. Il dit, avec légèreté :

— Tu exagères ! Je ne suis pas encore fini. Celui qui coupera mon linceul n'est pas encore sorti du ventre de sa maman.

Cette plaisanterie ne la fit pas rire. Elle reprit, en fronçant les sourcils :

— J'ai lu que nos ouvriers sont d'accord pour arrêter de faire la grève ?

Oui, M. Légitimus avait un nouveau slogan. Il se disait partisan de l'entente capital-travail. Qu'est-ce qui se cachait derrière ces mots ? Est-ce que ce n'était pas un stratagème

pour se gagner le conseil général ? Lui-même, Aymeric s'était presque laissé convaincre par l'ensemble des planteurs de se présenter aux prochaines cantonales. Il dit, un peu sévèrement :

— Justin-Marie n'est pas responsable des mauvaises actions de son papa. D'ailleurs, ce n'est pas son vrai papa !

Cathy demanda, sans transition :

— Parle-moi de ma maman. Ne me répète pas les bêtises que j'ai déjà entendues : qu'elle était belle comme un ange du bon Dieu, qu'elle était douce et sage comme une image. Je veux savoir la vérité.

Terrifié, Aymeric bégaya :

— La vérité sur quoi ?

Cathy fit un grand geste.

— Sur tout. Ce qu'elle aimait, ce qu'elle n'aimait pas. Ce qu'elle disait. Ce qu'elle faisait. Ses envies. Ses idées. Est-ce que je lui ressemble, même un tout petit peu… En plus noire, bien sûr !

Elle prononça les derniers mots d'une toute petite voix. Car les gens, y compris les membres de la famille, ne se gênaient pas pour faire des remarques désobligeantes sur sa surprenante couleur. Les religieuses au pensionnat, qui ne pouvaient perdre les généreuses donations d'Aymeric, la traitaient comme une épreuve que le bon Dieu, dont les vues sont impénétrables, aurait envoyée à Cathy ! Elle-même ne savait trop qu'en penser. Sa *mabo* Sandrine lui répétait en la mangeant de baisers que cela ne l'empêchait pas d'être la plus belle des petites princesses de contes de fées. Aymeric aussi le lui affirmait. Pourtant, elle avait des doutes.

Aymeric considéra les contours de la jolie figure qui se levait vers lui. Front court et bombé. Yeux noirs fendus en amande. Bouche très charnue. Teint brun foncé. De quelle aïeule bambara s'était-elle souvenue ?

Il dit, avec un peu de regret :

— Non, tu n'as rien pris d'elle.

À ce moment, un bruit de roues sur les pierres de l'allée les interrompit, et l'on vit s'arrêter au pied du perron un équipage sans élégance. Son cocher était mal vêtu. Le cheval qui le tirait bavait et semblait à deux doigts de rendre l'âme. Un jeune homme en habit un peu râpé en descendit puis s'avança à grands pas, rendu gauche et contraint par un sentiment qui était peut-être la timidité. Aymeric se leva d'un bond puis dégringola les marches en s'exclamant :

— Justin-Marie ! Quel bonheur de te voir !

En effet, depuis longtemps, il n'avait semblé si heureux, et il avait retrouvé l'usage de ses jambes de jeune homme. Justin-Marie regarda autour de lui et fit observer :

— C'est beau ici !

Il avait dit cela d'un ton de reproche, comme s'il comparait cette splendeur à la misère des bourgs et des communes qu'il venait de traverser. Car le spectacle n'était pas réjouissant depuis La Pointe, si l'on exceptait la toile de fond de la Nature. Cases en tôle ou en bois rapiécé. Enfants au gros ventre coiffés d'une timbale de chair se vautrant dans l'ordure. Femmes offrant leurs mamelles sans lait à des nourrissons aussi étiques qu'elles-mêmes.

Aymeric sembla ne s'apercevoir de rien.

— Tu n'as encore rien vu. Généralement, les gens préfèrent La Basse-Terre à cause des parasols de fougères arborescentes, des pieds-bois, du climat plus frais. Mais, pour moi, rien ne vaut notre Grande-Terre.

Il lui prit le bras et l'emmena vers la maison d'où, attirés par le bruit de la voiture, les domestiques sortaient en foule. Cathy demeura seule et oubliée à la table du petit déjeuner. Ses yeux s'emplirent de larmes, et elle dit, moqueuse :

— C'est le portrait d'une fille !

Elle remonta dans sa chambre et s'assit à une place près de la fenêtre qu'elle affectionnait pour bouder et rêver. À travers la mousseline à petites fleurs, elle apercevait un morceau de balcon et au-dessous un grand pan de terrasse blanchi par la luminosité du soleil. Malgré son affection pour les siens, elle

s'en sentait séparée par une cloison invisible qui la retenait de prendre goût à leurs jeux et à leurs fréquentations. Quand elle entendait son oncle préféré maudire les Noirs et souhaiter carrément le retour de l'esclavage, il lui semblait qu'il parlait pour elle. Quand son père disait : « Mes nègres », elle avait envie de le corriger vertement, même si l'affection emplissait sa voix. Parfois, elle rêvait de vivre dans un pays où ni les classes ni les couleurs n'existaient.

C'est là, recroquevillée dans une berceuse, que sa *mabo* Sandrine la trouva. Qu'est-ce qu'elle faisait là, alors qu'on la cherchait partout pour aller prendre un bain à Saint-François ?

Cathy ne bougea pas. Elle interrogea :

— Tu as vu le nouveau cousin ?

La bouche de *mabo* Sandrine se plissa de mépris.

— Un grand inutile, si tu veux mon avis, et qui n'a même pas un maillot de bain pour mettre sur lui. Monsieur est bien bon de recevoir des scélérats de cette espèce dans sa maison.

Cathy supplia :

— *Mabo* Sandrine, tu as connu ma maman, n'est-ce pas ?

Si elle avait connu Cathy de Linsseuil, née Cathy Gagneur, que tout le monde appelait Man Razyé derrière son dos ? Le dimanche, celle-ci accompagnait son mari à la chapelle de la plantation et, après l'*Ite, missa est*, yeux baissés, elle distribuait des pièces aux gens. On lui aurait donné le bon Dieu sans confession alors qu'en réalité c'était une dévergondée de première. Mais est-ce qu'on peut dire pareille chose à une enfant ?

Mabo Sandrine dit, avec douceur :

— Dépêche-toi, je te dis. Tout le monde t'attend.

Le docteur Vercors, qui soignait la famille depuis que le docteur Louisor était à la retraite, avait sa mine embarrassée des tristes circonstances. Il expliqua :

— Notre climat ne lui convient pas du tout. Avec sa maladie, il lui faut la montagne. Saint-Claude, Matouba…

Tout en jugeant clairement la situation, Aymeric ne se laissait pas abattre et dressait des plans. Sa cousine, Marguerite de Linsseuil, possédait une habitation caféière à Papaye. Comme le café ne rapportait plus grand-chose, l'endroit était presque à l'abandon. Elle-même n'y mettait plus les pieds, se fiant pour l'entretien à Sanjita et à Apu, une paire de domestiques Zindiens dont les parents avaient été au service de la famille. Elle ne ferait aucune difficulté pour la lui prêter. On y transporterait Justin-Marie aussitôt que possible, et, le bon Dieu est bon, la santé lui reviendrait. Si Irmine avait à cœur l'intérêt de Justin-Marie, elle ne pourrait s'opposer à ce projet et persuaderait son mari.

Il laissa le docteur retrouver tout seul le chemin de l'escalier et retourna dans la chambre de Justin-Marie. Celui-ci, en nage malgré la fraîcheur de la pièce, aussi blanc que la toile du lit à badalquin au milieu duquel il était couché, mais les joues curieusement barbouillées de rouge, s'efforçait de trouver son souffle. Il regarda Aymeric d'un air terrifié.

— Enfin, qu'est-ce qui m'arrive ?

Aymeric n'eut pas le cœur de répondre directement à la question. Il dit d'un ton décidé :

— Nous allons t'emmener à Papaye.

Malgré sa faiblesse, Justin-Marie se redressa vivement, appuyant son torse creux contre les oreillers, et protesta :

— À Papaye ? Mais je dois retourner au lycée !

Aymeric s'assit sur le bord du lit et prit sa main qui reposait, paume ouverte sur le drap pareille à un poisson mort dérivant sur l'eau d'une rivière.

— Il ne faut plus songer à l'école.

C'était brutal. Mais c'était un trait de son caractère : depuis tout petit, le mensonge lui faisait horreur. Il n'était pas capable de changer sa mine ou, en face d'une tragédie, d'inventer ces paroles fades et encourageantes qui détournent

l'inquiétude et l'angoisse. Sous le choc, Justin-Marie retomba en arrière et s'affola.

— Je suis si malade que cela ?

Dans sa chemise de nuit de coton froissé, il ressemblait tellement à Cathy, quand la maladie commençait de la défaire sans encore détruire sa beauté, qu'Aymeric eut l'impression de revivre une scène déjà vécue, comme si l'existence lui était donnée une deuxième fois pour un supplément de souffrances. Il serra Justin-Marie contre lui et, tout naturellement, sa bouche retrouva à la base de son cou une place moite, mais chère aux baisers d'autrefois. Justin-Marie se laissa faire sans s'en rendre compte. Il était trop préoccupé. Il voyait sa vie se rétrécir et s'arrêter sous ses pieds comme un chemin de montagne qui brusquement bute sur un précipice. C'est là tout ce qu'il allait être ? Un adolescent anonyme chichement élevé dans un foyer sans lumière ? Un nom sur le registre de la seconde À du lycée pour l'appel des matins : « Gagneur Justin-Marie. – Présent » ?

Il éprouvait de la rancune envers ceux qui n'avaient pu le protéger contre la fatalité : les professeurs, Irmine, Razyé, surtout Razyé. Il l'avait admiré. Il avait cru en lui. Il avait écouté ses diatribes contre l'injustice, et voilà qu'il lui laissait connaître la pire qui soit : la mort à seize ans ! Lui qui parlait de défendre et de protéger les ouvriers du pays, il ne pouvait même pas défendre et protéger celui qu'il appelait son enfant ! Ce n'était qu'un monument de faiblesse et d'hypocrisie. Il s'agrippa à Aymeric comme s'il allait se noyer et approcha sa bouche de son oreille, suppliant.

— Tu vas me guérir, pas vrai, mon oncle ?

Répandant l'eau de ses yeux, Aymeric le jura.

Là-dessus, il se leva et sortit rapidement de la chambre. Sans perdre plus de temps, il allait adresser un pli à Irmine. Marie, sa deuxième femme, le guettait sur le palier. Elle entrait dans son huitième mois de grossesse, et il se demanda avec étonnement qui lui plantait tous ces enfants dans le ventre. Elle interrogea anxieusement :

— C'est très grave, n'est-ce pas ?

Deux jours après son arrivée au domaine des Belles-Feuilles au beau milieu du déjeuner qu'on prenait sur la terrasse, une quinte de toux avait plié Justin-Marie en deux, terrifiant tous les convives, surtout Elodie et Clémentine, les jumelles du deuxième lit. Le surlendemain, il était tombé en état en revenant d'un bain de mer. Plusieurs fois, il avait dû s'excuser, quitter la compagnie et s'appuyer sur le bras d'un des domestiques pour monter à sa chambre. Marie de Linsseuil qui, membre de la confrérie du Bon-Pasteur, connaissait tous les visages de la maladie, avait convaincu Aymeric d'appeler le docteur. Sur son signe de tête affirmatif, elle bégaya :

— Alors, nous ne pouvons pas le garder ici.

Et, comme il ne semblait ni l'entendre ni faire cas d'elle, elle insista :

— La contagion. Avec tous ces enfants dans la maison…

Il balaya l'objection d'un geste et alla s'enfermer dans son bureau.

Pour Marie, ces dix années au domaine des Belles-Feuilles n'avaient pas été plaisantes à vivre. Elle avait commencé par se battre avec le fantôme d'une morte pour se faire une place dans la maison dans la journée et, le soir, dans le lit conjugal. Finalement, elle y avait renoncé et avait atteint la résignation. Elle ne serait jamais que celle qui serrait les clés des armoires aux provisions et distribuait leur paie aux employés de maison les samedis. Ses trois enfants ne seraient jamais que des bâtards sans aucun des droits affectifs des héritiers légitimes. L'arrivée de Justin-Marie lui avait apporté de nouveaux soucis. L'un après l'autre, tous les enfants, sauf Cathy, toujours tellement fermée avec elle, étaient venus pleurnicher sur son épaule que leur papa leur préférait un intrus, un étranger, même pas un Blanc, qui n'avait que la peau de ses fesses. Elle-même voyait bien qu'Aymeric, qui était bon papa et même papa gâteau, n'avait en ce moment ni yeux ni temps pour personne. Le petit matin, il calait Justin-Marie entre ses genoux sur le dos de sa monture et disparaissait dans le domaine. Sous prétexte que le garçon n'avait jamais assisté ni à la fabrication du rhum ni à celle des cassaves, il galopait avec lui jusqu'à L'Arjenac, une ancienne habitation-sucrerie

convertie en distillerie, ou jusqu'à la *platine*. Les servantes venaient lui rapporter comment les ouvriers étaient scandalisés. Le maître mettait un râteau de bois entre les mains de Justin-Marie, et celui-ci, dans la chaleur du feu de bois, s'amusait comme un petit enfant à brasser la semoule sur les plaques de fonte. Sans parler des cadeaux en livres et en vêtements ! Il est vrai que le jeune garçon n'avait rien à se mettre. Il était arrivé au domaine avec de véritables hardes dans une valise en carton. Les jours de lessive, la bonne se tordait de rire en exhibant son linge. À présent, il portait costume de drap et escarpins vernis. Aymeric le laissait manier le gramophone qu'il avait commandé à grands frais de Métropole et que personne n'avait le droit de toucher. Lui ayant soi-disant découvert de l'oreille, il lui faisait suivre les cours du maître de musique des jumelles. Tout cela serait risible si ce n'était tellement pathétique. Passe encore si Justin-Marie avait été quelqu'un d'intéressant ! Loin de là ! Un petit arrogant et un sournois qui n'arrêtait pas de faire son intéressant. Il n'était paroles sucrées et sourires que devant son oncle et Cathy, qui, d'ailleurs, ne se laissait pas attraper par son miel. Il rudoyait les domestiques, les déclarant « indignes de leur liberté ». Un jour, elle l'avait entendu qui menaçait Isidore et Déodat.

— Bientôt, les békés n'auront plus rien dans ce pays. Et nous, nous aurons tout. Nous, les mulâtres. Et aussi les Noirs.

En plus, il n'avait aucune manière. Il rotait avec bruit et bâillait la bouche grande ouverte sur ses trente-deux dents.

Marie descendit lourdement l'escalier, évitant de croiser les regards des Linsseuil, crucifiés les uns à côté des autres sur les cloisons, prisonniers de leurs cadres trop riches. En cet instant, il lui semblait qu'elle haïssait cette lignée, depuis le premier qui s'était installé à la Guadeloupe jusqu'au dernier, son propre fils, Eugène, âgé de deux ans. Si elle avait eu son mot à dire, si elle avait compté dans cette maison plus qu'un zéro devant un chiffre, sans perdre de temps, elle aurait poussé Justin-Marie et sa valise à présent bien remplie dans une carriole en partance pour La Pointe.

Bon vent ! Bonne route !

Ensuite, elle aurait fait fumer des feuilles de salsepareille mêlées à une poignée de marjolin et de gros sel dans la chambre qu'il venait d'occuper pour la purifier de ses miasmes. Mais Aymeric n'en ferait comme toujours qu'à sa tête.

Dans la cuisine, une petite servante plumait une volaille au cou coupé. Le sang s'égouttait dans une bassine émaillée cependant que le duvet, pareil à la bourre du fromager, s'ébouriffait sous la voûte du plafond et voletait tout partout.

Bonheur, bonheur, t'attrape qui peut !

3

Les perdants sont toujours les perdants

Le papier était élégant, couleur crème. L'écriture déjà assurée. La signature enfantine dans un pompeux paraphe.

Domaine des Belles-Feuilles

2 avril 19.

Bien chers parents,

Mon oncle est très bon pour moi. Sa demeure est magnifique et je m'y plais beaucoup. Le docteur a trouvé que je suis gravement malade. Si on ne fait pas attention, je peux même mourir. Mais mon oncle a promis de me guérir. Il m'emmène à Papaye pour me soigner. Je suis sûr que vous serez d'acord dans mon intérêt.

Votre fils aimant,

Justin-Marie.

Razyé lut et relut la courte lettre. Ces caractères portaient l'inscription de sa défaite. Encore une fois, il était vaincu. Pourquoi avait-il laissé Justin-Marie partir pour les Belles-Feuilles ? Il ne pouvait blâmer personne d'autre que lui. Aymeric n'avait eu qu'à paraître avec ses grands airs, son habitation, ce qui lui restait de terres, ses portraits d'ancêtres sur les murs et sa porcelaine de Limoges marquée d'un chiffre sur les tables pour retourner la situation et séduire Justin-Marie. Celui-ci lui donnait dos sans hésiter, sans regarder derrière, sans se rappeler son affection, ses projets. Une fois de plus, il restait le cœur et les mains vides. Saccagé. Vandalisé.

Il releva la tête vers Irmine, debout devant lui, avec son ventre ballonné de quatre mois et lui demanda gravement, sans colère :

— Dis-moi ! Qu'est-ce que vous avez de plus que nous ? Hein ? Vous n'êtes pas plus beaux, plus forts ni plus intelligents, et quand même vous gagnez à tous les coups.

Irmine, habituée aux paroles obscures de son mari, ne chercha pas à comprendre. Elle esquissa un signe de croix et

s’exclama assez tristement, car elle était frappée de l’ingratitude de Justin-Marie – pas un mot pour elle :

— Quelle chance pour lui d’avoir trouvé dans son malheur une personne comme Aymeric !

C’était trop ! Razyé se leva et d’un revers de main la fit taire. Puis, pour ne pas l’entendre pleurnicher, il sortit de la maison. Dans la cour, les enfants faisaient planer le triangle orangé de leur cerf-volant au-dessus du toit. Vite, ils étouffèrent leurs hurlements et coururent se mettre à une sage distance. Il avisa Razyé II, celui qu’il haïssait le plus depuis qu’il était tout petit, et l’appela près de lui. Quand le garçon fut à sa hauteur, il l’interrogea. D’abord calmement. Cependant, au fur et à mesure que sa colère montait, sa voix enflait.

— Pourquoi est-ce que vous venez sur la terre ? Pour mettre de l’eau dans nos yeux ? Pour nous rendre fous ? Tout bonnement fous ? Tonnerre me brûle ! Mais, moi, je vais vous faire retourner là d’où vous sortez !

Razyé II soutint son regard sans le braver ni ciller de peur. Au fond de ses yeux noirs clapotait un lac de tranquillité. Razyé en fut tellement saisi qu’il prit la mesure de son premier-né. Taillé dans un courbaril comme lui-même, presque aussi haut, noir, à peine moins noir que lui, avec de beaux traits rabotés. Il y eut un silence, puis le jeune garçon demanda calmement :

— Justin-Marie ne va pas revenir ?

Sans attendre, Razyé l’écarta d’une bourrade.

Dehors, La Pointe était barbouillée en rouge. Les façades des maisons, les murs, les balcons saignaient, et de l’outre percée du ciel dégoulinaient des rigoles écarlates sur la tête des passants qui s’aplatissaient sur les trottoirs. Le soleil brûlait et crépitait comme boucan en carême et des ondes de chaleur parcouraient l’air. La mer n’était pas en reste et se gonflait, brandissant sa toile peinte. Razyé arriva à la mairie et monta à son bureau au premier étage, juste derrière celui de Jean-Hilaire Endomius. Oisifs sur un banc, ses sbires l’attendaient, hommes de tous les mauvais coups qu’il payait

pour exciter les ouvriers agricoles et, quand il le fallait, les aider à faire flamber les plantations. Les journaux prétendaient qu'ils avaient pas mal d'assassinats, politiques et autres, sur la conscience. Mais, de cela, la preuve n'avait jamais été donnée. Razyé ordonna à Nelson, un borgne fier-à-bras qui faisait figure de chef de troupe :

— Prépare les chevaux et prends quelques hommes. Nous partons pour Petit-Canal. Je veux que tout ce qui reste de terres à Aymeric de Linsseuil s'envole en fumée ce soir même.

Nelson parut étonné.

— Ce n'est pas ce que le grand patron nous a dit. Avec l'entente capital-travail, il nous a commandé de rester les deux bras croisés.

Razyé dit, avec colère :

— Ouais, ouais ! L'entente capital-travail ? C'est une foutaise. Les socialistes se querellent entre eux là-dessus… Tout doit flamber ce soir, je te dis.

Nelson ne protesta plus et, avec ses acolytes, courut seller les chevaux, à la chaîne dans la cour de la mairie.

Les hommes quittèrent La Pointe par le canal Vatable. Razyé allait toujours, enveloppé de brouillard rouge, et les passants sur les trottoirs, les enfants qui revenaient de l'école se demandaient où allait ce cortège qui galopait, sauvage, un homme tout de noir vêtu à sa tête. Peureux, certains se signaient et, on ne sait jamais, marmonnaient une prière. D'autres les reconnaissaient comme la bande de Jean-Hilaire Endomius et se signaient plus vite encore.

Une fois sorti des Abymes, on entrait directement dans le bassin cannier. À certains endroits, la récolte venait tout juste d'avoir lieu et, dans la terre nue, les souches ne tigeaient pas encore. À d'autres, on n'avait rien coupé, et la canne était drue, vigoureuse, de la hauteur d'un homme fait. Des bœufs balançant leurs cornes broutaient l'herbe sur les talus, vaguement surveillés par leurs gardiens Zindiens vautrés sous les manguiers. Des bourriquets au piquet hennissaient midi. Malgré lui, Razyé sentait son cœur fondre. L'odeur sèche de la

terre cuite au soleil et de l'air surchauffé lui remettait toute sa jeunesse en mémoire. Cette route-là, des années plus tôt, à moitié fou de douleur, il l'avait suivie, trébuchant, manquant tomber dans les ornières. En ce temps-là, un débit de boissons s'élevait à côté du calebassier de ce trois-chemins. Il y était rentré, s'était affalé sur une table, et les bois-sans-soif, debout en rond autour de lui, le regardaient, goguenards. Un mal-nèg comme lui qui pleurait ? On aura tout vu en ce bas monde. Quand même, c'est là que la serveuse l'avait pris en pitié et l'avait emmené chez elle. Un chien famélique gardait sa case où dormaient deux ou trois enfants sans papa. Il avait mangé son *diriémori* et s'était couché à côté d'elle sur la paillasse de maïs. Mais il ne lui avait pas dit merci ni donné ce qu'elle espérait. Alors, dans la lumière jaunâtre du devant-jour, elle l'avait mis dehors et il était reparti droit devant lui sur la route qui n'en finissait pas. Les chiens jappaient sur son passage et, méfiantes, les portes s'entrebâillaient.

Après deux heures de grand galop, ils entrèrent dans Morne-à-l'Eau aux portes duquel resplendissaient les maisons des morts. Sur le glacis noir et blanc des tombes, des archanges Saint-Michel ne se fatiguaient pas de brandir leurs épées, et les croix de perles ne se désenfilaient pas. Les hommes arrêtèrent leurs bêtes devant les grilles pour laisser passer un corbillard et reçurent en pleine figure les regards d'une poignée d'endeuillés, curieux malgré leur peine. À en juger par la mine de ceux qui le pleuraient, c'était un malheureux qui était enterré là, sous le gros soleil de deux heures de l'après-midi, sans fleurs ni couronnes. À peine un flonflon de musique. La vie ne l'avait pas gâté, gardant pour d'autres ses douceurs. Qu'importe ! Il était entré dans le repos. Razyé l'envia, comme il enviait toujours ceux qui avait fini leur temps. Il n'espérait plus grand-chose de la mort à présent, même s'il s'obstinait à chercher sa clé. Madhi, le *kimbwazè* rencontré par hasard au Carénage et qu'il avait revu fréquemment, avait redécouvert des choses enfouies dans son passé mais ne s'était pas encore hasardé sur le territoire de l'avenir et de l'au-delà. Il prenait son argent et lui remplissait la tête de prophéties mystérieuses qu'on pouvait comprendre de n'importe quelle façon. Razyé fouetta son cheval, qui reprit son galop. Morne-à-l'Eau éparpillait sa douzaine de cases,

pareilles à des mottes de caca-bœuf après la pluie sur un plateau, cerné très vite par les champs de canne. C'étaient les anciennes terres des Linsseuil, vendues au Crédit Foncier colonial les années précédentes. Celles qui leur restaient couvraient un dernier carré dessiné de manière très lâche aux alentours de Port-Louis. Il ne faudrait pas plus d'une heure et demie pour les atteindre. Comme le soleil était encore trop haut pour ce qu'ils avaient à faire, Razyé entraîna les hommes dans la direction de L'Engoulvent, laissé à la garde de Zébulos et où il n'avait pas mis les pieds depuis des mois.

Le jardin potager, pour lequel les Zindiens s'étaient donné tellement de peine dans le temps, était à l'abandon. Rien n'y poussait plus. Quelques choux montés en graine et des pieds-piments. Par contre, la vieille demeure restait toujours debout, fixant à travers les persiennes de ses fenêtres mansardées la savane jaunâtre hérissée de cierges, de cactus et de *razyés*. Au loin, les vagues passaient toujours leur rage sur les rochers plantés en désordre dans la mer et sur les murailles rectilignes de La Désirade. Un canot pointait sa voilure. Laissant les hommes continuer vers la maison, Razyé galopa vers le petit cimetière, au bout de la falaise, à quelques mètres du vide. Il mit pied à terre devant la tombe de Cathy. À la différence de celles des autres Gagneur, dont la pierre s'écaillait, nue et grisâtre, elle s'élevait, blanche, couverte de bouquets de fleurs fraîches et parfumées. Pris d'un accès de fureur, il jeta à terre les vases contenant des tubéreuses, des lis, des arums et les écrasa sous ses pieds. Il savait que Cathy n'était pas sous cette dalle, sans cela, il serait allé la rejoindre. Mais ce soin assidu qui la lui disputait encore et encore l'exaspérait. Son coup de colère passé, il ne sut que faire et resta debout, là, les bras ballants, sentant le soleil lui enfoncer ses clous dans la tête. Il lui semblait qu'il perdait Cathy une deuxième fois sous la forme nouvelle qu'elle avait eu la fantaisie de se donner.

À minuit, un mur orangé atteignit la hauteur du ciel. Des paquets d'étincelles explosèrent dans la noirceur et y dessinèrent des signes d'or cabalistiques. La chaleur fut telle qu'elle reflua vers des communes lointaines et tira les gens de leurs couches. Enveloppés des hardes de leur sommeil, ils

coururent sur le pas de leurs portes et virent la lueur de l'incendie. Alors, un seul et même cri sortit de leurs poitrines :

— *Kann-la ka brilé !*

Le spectacle était coutumier. Pourtant, il éveillait toujours la même terreur. La canne, c'est la maman du Guadeloupéen. Si elle est frappée à mort, qu'est-ce qui lui reste ?

Le feu avait été allumé en des quantités d'endroits à la fois, et des flammes jaillissaient tout partout. Comment en venir à bout ? Impuissants, dans l'attente des pompes à eau des mairies, les habitants du domaine, hommes, femmes, enfants s'armèrent de seaux, de bidons ou même de brocs et firent la chaîne depuis les mares disséminées dans les savanes. Tout en charroyant l'eau, ils se perdaient en conjectures. Certains affirmaient avoir croisé des cavaliers noirs, portraits crachés des hommes de main de Jean-Hilaire Endomius. D'autres soutenaient avoir vu, de leurs yeux vu, vers les dix heures du soir, le ciel lâcher une boule de feu qui d'un seul coup avait embrasé les cannes. Cet incendie-là n'était pas naturel. Pendant que les gens se disputaient, leurs efforts ne servaient à rien. Le feu se moquait pas mal du monde et bondissait sous leurs yeux, dévorant une pièce de canne après l'autre. Aymeric galopait à cheval comme un fou. Alors que ces feux de Bengale, comme on les appelait dans le pays par mauvais jeu, avaient frappé les uns après les autres tous les planteurs de la région, ses propriétés avaient toujours été épargnées. Aux réunions de la chambre d'agriculture, il s'en vantait un peu et mettait ce traitement au compte du respect que ses ouvriers, même quand ils étaient incités à faire grève, gardaient pour lui. Maintenant, humilié, il tournait en rond et s'énervait. Où étaient les pompes municipales à incendie ? Il est vrai que toutes les mairies de la Grande-Terre, à l'exception de celles de l'Anse-Bertrand et de Saint-François, étaient entre les mains des socialistes. Ils devaient bien rire de ce qui lui arrivait. Plus il s'égosillait, hurlant des encouragements aux sauveteurs, plus sa voix se perdait dans le crépitement et la chaude rumeur des flammes.

À quatre heures et demie du matin, quand les premières pompes à eau arrivèrent enfin de l'Anse-Bertrand, il ne restait

pratiquement rien à sauver. Près de quatre mille hectares de canne étaient partis en fumée, et Aymeric de Linsseuil était sur la paille.

4

Le récit de Sanjita, la gardienne

Le 21 décembre 1867, l'*Allahabad* quitta le port de Calcutta à destination de la Guadeloupe avec Shashi, mon père, à son bord. Mon père était le fils d'une poissonnière séduite par un brahmane, qui cachait sa haute naissance sous des haillons de voyageur. De telles histoires ne sont pas rares en Inde, notre terre d'origine. On peut même dire qu'elles courent les chemins et les rues. L'Indien le plus pauvre sait deviner le sage sous le travesti du misérable itinérant qui se tient sur son seuil. Alors il lui ouvre toute grande sa porte, lui offre à boire et à manger ses mets les plus fins. La nuit venue, il couche sa plus belle fille dans le lit que sa femme lui a préparé. Pourtant, les choses ne s'étaient pas tout à fait passées de cette manière-là pour mon père. Sa mère écaillait du poisson sur les bords du Gange, notre fleuve sacré, quand elle vit la barque du brahmane flotter au fil de l'eau. Avant qu'elle ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, il s'était jeté dans le courant avec un grand splash et avait nagé à brasses rapides dans sa direction. Puis il l'avait entraînée derrière un rideau d'arbres et l'avait enfourchée gaillardement. La mère de mon père avait seize ans et elle était vierge. Un viol ? Non, quand le feu de Dieu se manifeste, ce mot ne convient pas. En se retirant d'elle, le sage lui dit suavement :

— Je suis Parashar et je suis un saint. Un fils naîtra de notre union.

Bientôt, comme il l'avait prédit, le ventre de la mère de mon père commença à enfler. Son père, lui aussi un pêcheur qui gagnait chichement sa vie, s'en aperçut, allait la jeter dehors quand elle lui fit le récit de sa visitation. Alors il s'inclina. Neuf mois plus tard naquit Shashi, mon père.

Du moins, c'est là l'histoire que mes parents nous racontaient, et je suis convaincue qu'ils avaient fini par y

croire. Ils ne répondaient jamais à nos questions. C'est ainsi qu'ils ne nous expliquèrent jamais comment ce début à la manière d'un conte de fées pouvait avoir pour épilogue l'exil de mon père, son abaissement dans les plantations de la Guadeloupe et la pauvreté dans laquelle nous vivions, mes sept frères et sœurs et moi. Je pense que c'étaient des rêves dans leur tête et que tout homme a le droit de rêver, surtout si sa vie est misérable. En vérité, mon père et ma mère étaient probablement des paysans du Bengale qui cultivaient le jute et vagabondaient à la recherche de travail. Un sirdar les séduisit sans difficulté aux abords d'un marché.

Mes parents ont toujours été au service de la famille Linsseuil, la branche de la Basse-Terre, celle qui possède ses terres dans la région de Gourbeyre et au-delà. Amédée de Linsseuil, à sa mort, laissa à mon père la disposition de près de sept hectares situés dans le fond de son domaine La Solitude, à Plaisir. Mais, en réalité, c'était un cadeau empoisonné. Ces hectares étaient couverts de boisettes et de bois de haute futaie. Malgré un labeur acharné, mon père ne put jamais rien en tirer. J'ai vu ses cheveux devenir blancs, tout blancs, pour quelques choux, carottes, navets, salades, même pas de quoi vendre le dimanche aux portes du Carmel. Jusqu'à sa mort, le seul plaisir que je l'ai vu prendre était un après-midi par-ci par-là au *pitt*. Il était trop pauvre pour parier. Il se contentait de regarder se battre les coqs des autres.

Ni mon père ni ma mère n'étaient jamais entrés dans une école. Ils ne savaient ni lire ni écrire, et, les jours de paie, mon père traçait une grosse croix sur le registre du contremaître. Comme, en Guadeloupe, on avait ouvert l'école pour tout le monde, il nous y envoya. Mais les autres enfants se moquaient de nous ; ils se bouchaient le nez en disant que nous sentions mauvais ; quand ils nous frappaient pour un oui ou pour un non, la maîtresse leur donnait raison. Aussi, au bout de quelques années, j'ai laissé tomber et j'ai commencé à me louer pour les békés de la région. C'est comme cela que j'ai connu Apu, qui cassait son corps comme jardinier dans une habitation voisine. Ah ! notre mariage n'a pas été facile. Mes parents étaient des « Calcutta », presque pareils à ces Blancs que nous servions. La famille d'Apu venait du sud de l'Inde.

Ils avaient tous la peau aussi noire que celle des nègres et les traits grossiers. Aussi, mon père a commencé par dire non. Il a sorti toutes ses histoires de Parashar et a raconté par le détail l'histoire de sa mystérieuse naissance. Comment sa mère sentait fort le poisson, mais cela n'avait pas arrêté le saint qui cachait un vrai pieu sous son *dhoti*. Comment il avait fait surgir une sorte de nuage qui les avait abrités aux yeux de tous ceux qui le matin encombrent le Gange. (On ne parlait jamais de l'origine de ma mère ; je suppose qu'elle ne comptait pas.) Mais nous avons tenu bon et finalement nous nous sommes mariés à l'église parce que nos parents étaient devenus de bons catholiques qui priaient le bon Dieu.

À présent, le café est mort en Guadeloupe ou presque. Les habitations caféières sont tombées en ruine les unes après les autres. Aussi, on ne peut pas se représenter la merveille que c'était. Quand Madame Marguerite nous a proposé de garder sa propriété pour elle, j'ai senti que, là, j'allais connaître mon paradis sur la terre. Un chemin pavé de deux ou trois kilomètres bordé de palmiers et de fougères géantes conduisait à la maison, elle-même assez rustique. À gauche s'étendait la grande terrasse carrelée qui servait dans le temps au séchage du café. Une clôture de roses blanches séparait le jardin des boucans où s'empilaient autrefois les sacs de café et des plantations étagées en quatre plans successifs qui épousaient les contours de la montagne. À notre arrivée à Papaye, les caféiers, alignés en rangs serrés, étaient couverts d'une nappe de fleurs pareilles à des étoiles et leur parfum se mêlait à celui des roses de la clôture. Aux alentours, le parc contenait les plus beaux arbres que j'ai jamais vus, non pas des *pieds-bois* ordinaires de chez nous, gommiers, mapous ou génipas, mais des arbres de Métropole, des pins, des thuyas, des chênes et surtout un pêcher qu'il avait plu à Alphonse de Linsseuil, défunt mari de Madame Marguerite, de planter. Il aimait à répéter : « C'est mon verger, mon petit coin de France », et, quand il est mort, c'est là qu'on l'a enterré.

Nous nous sommes installés dans les communs bâtis pour accommoder la vingtaine de domestiques d'autrefois ; habitués à notre case, nous nous y perdions. De tout partout, nous voyions le volcan qui ne dormait ni de jour ni de nuit et

grondait en sourdine. De temps en temps, il lâchait dans l'air des ronds de fumée comme un vieux corps qui tire sur sa pipe. À Papaye, la terre est une bénédiction. Elle donne en pagaille tout ce que l'homme peut désirer pour les besoins de son ventre. Avec la permission de Madame Marguerite, nous avons arraché une partie des plantations de café qui ne servaient plus à rien et nous avons dessiné quatre planches de dix mètres sur un mètre vingt chacune que nous avons plantées avec des légumes. Choux de Chine, carottes, navets, haricots nains.

Nous nous levions avant le devant-jour et nous nous couchions dans la noirceur. Nous charroyions de l'eau depuis la ravine en trébuchant le long des traces qui serpentent sur les flancs de la montagne. Nous allions chercher du caca-bœuf et nous en tartinions la terre. Le soir, nos corps étaient tellement *krazé* que nous tombions sur nos cabanes sans avoir dans l'idée de faire l'amour. Mais, au bout de quelques mois, quel prix pour notre peine ! Nous avons été capables d'approvisionner la table de tous les Linsseuil, depuis ceux de Basse-Terre jusqu'à ceux de Grande-Terre, et il nous est même resté de quoi vendre au marché de Saint-Claude. Trois fois la semaine, je descendais, mes marchandises sur la tête, trop contente de montrer à tout le monde qu'Apu et moi nous n'étions pas pareils à ces fainéants de Zindiens qui vagabondaient sur les routes, remplissaient les geôles et que tout le monde voulait renvoyer là d'où ils venaient. Mes pratiques étaient nombreuses, car elles aimaient à voir ma figure. Je prenais goût à leurs réflexions : *« Fanm Zindien bel tou bònnman ! »*

À la fin de la journée, je remontais avec mon panier vide et dans mes poches un peu de tabac pour Apu, des friandises pour les enfants, pour moi un mètre de madras.

Hélas, ce bonheur-là n'a pas duré !

Il y avait environ quatre ans que nous restions à Papaye quand, un beau jour, notre chance a tourné comme le vent. Mes garçons sont morts. Eugène, mon premier-né de quatorze ans, le plus beau, le plus blanc, celui que je préférais, ensuite Ernest et Etienne, tous les trois à quelques jours d'intervalle. Mes yeux n'avaient pas fini de sécher que l'eau salée venait

les tremper encore. Cette année-là, l'année 19., la Guadeloupe a connu un grand malheur. La fièvre typhoïde a débarqué avec les bœufs de Porto Rico, ces mastodontes qu'on mène à l'abattoir et dont on voit les quartiers noircis de mouches pendus par les pieds dans les loges à viande du marché. En trois mois, la typhoïde a couché 3 265 personnes. Cinq cents se sont relevées la peau sur les os ; les autres ont rejoint leurs places réservées dans les cimetières. Très vite, l'Hôpital général de La Pointe et l'hôpital du Camp-Jacob à Saint-Claude ont été trop petits pour contenir les malades, et le gouverneur a dû faire dresser des bâches sur la place de la Victoire et le Champ-d'Arbaud. Des médecins militaires en uniforme kaki sont arrivés depuis la Guyane où ils se faisaient la main sur la lèpre, le pian et toutes les maladies de ce pays. Dans les églises, les gens n'arrêtaient pas les neuvaines, et les prêtres en chaire suppliaient les nègres et les mulâtres de se repentir. Pourquoi persécutaient-ils les Blancs-pays ? Pourquoi volaient-ils leur bétail et mettaient-ils le feu à leurs cannes ! À cause de cela, le bon Dieu n'était plus bon, et sa colère brûlait le pays. Mes garçons sont morts. Tous les trois. L'un après l'autre. J'ai vu leur ventre déverser un caca puant. J'ai vu le sang gicler de leurs narines, ouvertes comme des naseaux, et tout leur corps devenir dur comme les roches. Pourquoi est-ce que cela m'arrivait à moi ? Est-ce parce que j'avais donné dos aux dieux de l'Inde, notre vrai pays d'origine, et que j'adorais celui des békés ? Dans ma peur, je déchirais les images du Bon-Pasteur, du Sacré-Cœur de Jésus et de la Sainte Vierge Marie collées sur les cloisons de ma chambre et je les remplaçais par celles de Kalimaï, de Vinayagar, le dieu à tête d'éléphant, et du dieu-singe Hanouman. Puis ces idoles me dégoûtaient. J'avais encore plus peur et je les décollais en vitesse. Jusqu'à la journée d'aujourd'hui, je n'ai pas de réponse à mes questions, et, à des moments, je crois que je vais devenir folle. De tous mes enfants, il ne m'est resté que ma dernière, Etiennise. Une fille n'a pas beaucoup de valeur. Ma mère me disait qu'en Inde on les tuait à la naissance et qu'on les jetait aux carrefours où nos vaches sacrées les piétinaient. Malgré cela, cette enfant-là est devenue la prunelle de mes yeux mais je ne le montre pas par peur que le sort la reprenne.

Il ne m'est resté qu'Etiennise. Et le travail. Rien n'était plus comme avant. Apu et moi, nous n'avions plus aucun bonheur de ce que la terre nous donnait, et tout aurait pu se dessécher sur pied ou pourrir, ç'aurait été du pareil au même.

Aussi, c'est depuis ce temps-là qu'Apu est devenu un habitué du débit de boisson de la Régie. Cela aussi, c'est une croix bien lourde que je porte.

Un matin, Etiennise venait de partir pour l'école, Apu ronflait son rhum dans la chambre, je buvais mon café dans la lumière du petit matin, quand Madame Marguerite est arrivée à cheval sur Pénélope. La jument était en sueur. Elle l'avait fouettée depuis son habitation de Plaisir sur une route tout en courbes et en montées. Dans la famille, on appelle Madame Marguerite la « grande béké » parce qu'elle est haute, coupée comme un homme, et que sa voix résonne à des kilomètres. Elle fait peur aux enfants de ses enfants quand elle les prend pour les embrasser. Elle m'a commandé :

— Sanjita, tu vas ouvrir la maison et tout propretter. Mon neveu Aymeric vient y passer quelque temps. Je compte sur toi et sur Apu pour qu'il ne manque de rien.

Elle a eu l'air soucieux.

— Dans sa lettre, je n'ai pas bien compris qui est malade. Pourvu que ce ne soit pas l'un de ses enfants, avec tout le malheur qu'il connaît déjà en ce moment !

J'ai interrogé :

— Quel malheur ?

Elle a soupiré.

— Comment cela ? Tu n'as pas entendu ce qui lui est arrivé ? Toutes ses cannes ont brûlé comme du papier à cigarette. Il avait tardé pour faire la récolte et, pour lui, c'est une perte sèche. Il paraît qu'il ne peut même pas payer ses travailleurs. Cette fois, il sera obligé de prendre une hypothèque sur l'usine, qui est déjà en déficit. Ah, Aymeric ! Pour lui comme pour nous tous, c'est la fin… Des fois,

Sanjita, je me demande si c'est le bon Dieu qui a créé les nègres. Ce n'est pas possible, parce que c'est une race impie. Pourtant, dans le temps, les nègres n'étaient pas comme ils sont à présent. Tu te rappelles Adélia, cette négresse noire, qui s'est occupée de Mathilde quand je l'ai sevrée ? Elle adorait l'enfant, tout bonnement. Jusqu'à présent, chaque fois qu'elle me voit, elle me demande pour Mathilde et elle m'embrasse les mains. Mais ils ne perdent rien pour attendre, car le jour du jugement va arriver.

Sans attendre ma réponse, Madame Marguerite m'a donné dos, et j'ai entendu les fers des sabots de sa bête cliqueter sur les pierres de l'allée. Elle retournait dare-dare à Plaisir. Toute la journée, je n'ai pas chômé. J'ai ouvert les fenêtres, j'ai frotté, récuré, balayé. Ensuite, je suis descendue à la ravine, là où fleurissent les héliconias géants, et j'en ai rapporté une belle charge. Le surlendemain, vers la fin de l'après-midi, j'ai entendu le grelot d'un équipage. Je me suis précipitée et j'ai vu arriver une voiture à quatre chevaux fermée comme un corbillard. M. Aymeric en est descendu d'abord puis a tendu la main à une personne à la figure blême et aux cheveux en désordre qu'il a soutenue tendrement. Je dis personne, car, fille ou garçon, on ne pouvait pas deviner. Elle était enveloppée dans une pèlerine qui traînait jusqu'à terre et qui la faisait ressembler à un paquet. M. Aymeric m'a saluée avec sa gentillesse habituelle. Il a demandé des nouvelles de ma santé, de celle d'Apu, de celle d'Etiennise qu'il a connue toute petite, mais je sentais bien qu'il avait d'autres pensées dans son esprit. Puis il s'est tourné vers la personne.

— Regarde comme c'est beau par ici, Justin-Marie. Remplis tes poumons de ce bon air. Dans quelques semaines, je te dis que tu vas trotter et gambader comme un poulain.

Justin-Marie… C'est en entendant cela que j'ai compris que la personne était un garçon. Il a jeté un coup d'œil autour de lui et a dit d'une manière assez déplaisante, sur un ton pleurnichard comme celui d'un petit enfant, et en même temps en colère :

— Plaise au bon Dieu que tu dises la vérité.

J’ai pris les bagages et je les ai précédés à l’intérieur de la maison. J’étais fière de moi, car les fleurs resplendissaient dans les vases, les plantes dans les jarres, et tout était en ordre. Malgré cela, personne ne m’a fait de compliments. Tandis que M. Aymeric s’installait dans la chambre de Madame Marguerite, que nous appelons la « chambre aux bleuets », à cause du papier sur les murs, j’ai conduit Justin-Marie dans la pièce d’à côté, qui donnait directement sur les caféiers. À ce moment de l’année, ils étaient en fleur et couverts d’un voile blanc et parfumé. Tous ceux qui occupaient cette chambre ne manquaient jamais de pousser des cris d’admiration. Justin-Marie n’a même pas pris la peine de regarder la vue et s’est assis sur le lit, essoufflé par la petite marche qu’il venait de faire. Je le considérais d’un air de compassion, quand il a crié sauvagement :

— Qu’est-ce que tu as à rester devant moi et à me regarder avec tes yeux de vache sacrée ? Aide-moi plutôt à me déshabiller !

Je me suis dépêchée d’obéir. Au fur et à mesure que je le débarrassais de ses vêtements, j’avais le cœur retourné devant sa maigreur. Je ne sais pas pourquoi, il me semblait revoir les corps torturés de mes pauvres enfants, de mon Eugène. Ses cuisses étaient grêles comme des bras. Sa chemise s’ouvrait sur une double rangée de côtes qu’on aurait dit près de percer sa peau. La main d’un enfant aurait fait le tour de son cou, pas plus gros que celui d’un poulet et flasque de la même manière. C’était d’autant plus triste que sa figure était belle, pas ravagée du tout. En même temps, elle faisait peur avec ses yeux fixes et luisants de fièvre, ses joues comme fardées et sa grosse bouche d’Africain. On voyait bien que la mort rôdait alentour de lui, pressée de lui enlever ce qui lui restait de vie. Quelle était sa parenté avec M. Aymeric ? Est-ce que c’était son bâtard ? Je ne lui en connaissais pas. Mais est-ce qu’on sait jamais, avec les hommes ?

Mon attention l’a agacé, et il a crié à nouveau :

— Qu’est-ce que tu attends ? Va-t’en, à présent !

Je suis retournée dans la cuisine. Apu avait allumé la lampe et remplissait le coffre à bois avec des branches qu’il

venait de couper. Il m'a dit sans me regarder, car nous ne nous regardons plus tellement à présent, lui perdu dans son rhum, moi dans la mémoire de mes garçons :

— Fais attention, c'est un poitrinaire. Il crache déjà le sang. Il ne va pas durer six mois. Madame Marie ne voulait pas le garder dans sa maison, raison pour laquelle M. Aymeric l'a amené ici.

Stupéfaite, j'ai demandé :

— Comment est-ce que tu sais tout cela ?

Il a versé un peu d'eau dans une cuvette pour se laver les mains tout en m'expliquant :

— C'est Joseph, celui qui conduit la voiture, qui m'a dit cela. J'ai pris un sec avec lui avant qu'il reparte sur la route.

C'est de ce moment-là que la pitié s'est éveillée dans mon cœur. Eugène avait presque l'âge de Justin-Marie quand le bon Dieu me l'a arraché. Je comprenais maintenant pourquoi il était tellement désagréable. C'est qu'en dedans de lui-même il était révolté. Finir en pleine adolescence ! Quand on n'a même pas ses vingt ans ! Certains sont là qui empilent mois sur mois, année sur année, qui traînent sur la terre, vieux corps sans dents ni force, tout tordus de douleurs, une charge pour la famille ; d'autres n'ont même pas le temps de prendre le goût de ce qui est bon dans l'existence ! Est-ce qu'une femme lui avait déjà appris l'amour ? *Pò guiab !* Comme mon Eugène, il allait mourir sans rien connaître. J'ai pris une décision. Pour le temps qui lui restait, j'allais l'entourer comme si c'était mon enfant. J'allais lui faire mijoter les meilleurs ragoûts, les meilleures daubes, les meilleurs courts-bouillons, écraser les légumes en purée, cueillir les fruits les plus fondants, sapotilles, pommes malacca, bananes tigrées.

Pour le distraire, je n'allais pas lui redire les sempiternels contes ennuyants, les bêtises du gros Zamba ou les malices de Lapin. Non ! j'allais le faire rêver avec les merveilleuses aventures de Rama et de Sita. Shashi, mon père, ne connaissait même pas les lettres de l'alphabet et pourtant il nous les racontait sans jamais varier d'un mot comme s'il lisait dans un livre invisible ouvert devant lui.

Ma bien-aimée, ma dévouée Sita ! fille d'un royal lignage

Nous devons nous séparer à l'instant, car voici venu le temps où je dois commencer mon errance à travers les grands bois

Avant de te quitter, bien-aimée, donne-moi une dernière preuve de ton amour

Sers le roi, mon frère, avec toute la dévotion que tu me dois à moi…[1]

Le lendemain, j'ai commencé à mettre mes résolutions en pratique. J'ai rempli un panier de letchis à écorce rose qui ne viennent que tous les sept ans. J'ai ajouté des oranges bourbonnaises, des goyaves blanches, des fraises et des pêches cueillies dans le verger de M. Alphonse, comme nous l'appelons encore maintenant.

J'ai arrangé les fruits dans les plus jolies soucoupes que j'aie pu trouver et je les ai placés sur un *tray* recouvert d'un napperon brodé. Puis j'ai couru porter tout cela pour Justin-Marie. Je pensais qu'il dormait toujours, car il était grand bonne heure matin, et que ce serait une bonne surprise. Quand il aurait mangé, je l'aiderais à se laver et à s'habiller. J'avais déjà mis de l'eau à tiédir. J'ai toqué tout doucement à la porte et je suis rentrée sans attendre qu'on me dise d'entrer. Une fois dans la chambre, je suis restée saisie, à me balancer comme une gourde. Je ne savais plus si je devais avancer ou bien reculer. De toutes les manières, j'étais clouée là où j'étais.

Car M. Aymeric était déjà là, assis dans une berceuse, à la tête du lit. D'une main, il tenait un livre qu'il lisait à haute voix.

Des figuiers entouraient les cuisines ; un bois de sycomore se prolongeait jusqu'à des masses de verdure, où des grenades resplendissaient parmi les touffes blanches des cotonniers ; des vignes, chargées de grappes, montaient dans le branchage des pins ; un champ de roses s'épanouissait sous…[2]

De l'autre, il caressait la main de Justin-Marie qui, l'air ennuyé, flottait sur le grand lit comme un gommier sur la mer. Autour d'eux, la chambre sombre, volets fermés et persiennes baissées, ressemblait à une geôle. Justin-Marie a été le premier à me voir. Il s'est redressé, s'appuyant contre la pile d'oreillers et m'a apostrophée :

— C'est toi ? Qu'est-ce que tu veux encore ?

En l’entendant, M. Aymeric s’est interrompu et s’est mis debout d’un seul bond. Enragé, il a marché sur moi. J’ai cru qu’il allait me battre ou me jeter à terre d’une bourrade. Puis il s’est ressaisi et m’a pris le *tray* des mains en me remerciant.

1- *In* Rāmāyana
2- G. Flaubert, *Salammbô*.

5

Le récit d'Etiennise, la fille de Sanjita

C'est jeudi et je n'ai pas d'école. Ma maman m'a recommandé de ne pas déranger M. Aymeric. Quant à son neveu, je ne dois m'approcher de lui sous aucun prétexte. Il paraît que si je respire l'air qui sort de sa bouche je peux attraper sa maladie et mourir. C'est le docteur Sacripant qui l'a dit.

De là où je suis, je le vois. Il est couché raide sur une chaise longue placée sur le glacis. Il est enveloppé d'une couverture qui s'arrondit en bosse à la hauteur des genoux. Je me demande s'il dort. Ou s'il fait semblant pour que son oncle ne vienne pas remplir sa tête avec des lectures. D'après la tête qu'il fait chaque fois, je comprends bien que ce sont des lectures ennuyeuses comme la pluie. Ennuyeuses comme celles de l'école communale où on ne fait jamais rien d'intéressant. Le voilà qui bouge, qui écarte les couvertures et s'assied presque. Il tousse. Il crache dans son mouchoir. Il regarde soigneusement ce qu'il a craché. Est-ce que c'est du sang ? Le docteur Sacripant a dit que les poitrinaires crachent tout le sang de leur corps. Comme cela, ils se vident et meurent.

Je sors un peu de ma cachette pour qu'il me voie. Hier, nous avions réussi à nous murmurer quelques paroles pendant que M. Aymeric écrivait des lettres dans son bureau et que ma maman était descendue au marché.

Il regarde autour de lui et m'aperçoit là où je suis, le dos contre la clôture de rosiers blancs. Je me demande s'il est plus vieux que moi. Pas tellement, en tout cas. Un ou deux ans, pas plus. Finalement, il me fait un petit signe d'approcher. Je calcule. Les fenêtres de la cuisine où ma maman remue ses casseroles ne donnent pas sur le glacis. Je prends le risque. De près, il me fait presque peur. Qu'est-ce qu'il est maigre ! Il a

beau être blanc comme un linge, ce n'est pas un béké. Cela se voit tout de suite : il a une trop grosse bouche et quelque chose dans la forme de ses pommettes. Il me demande, tout en m'examinant de la tête aux pieds :

— Comment tu t'appelles ?

Je réponds :

— Satyavati.

C'est le prénom que je me suis donné, car je déteste Etiennise, celui que je porte en réalité. Il interroge :

— Tu es l'enfant des gardiens ? Ta maman me fait peur. Elle ressemble à un vampire.

Il peut dire tout ce qu'il veut, je n'ai pas du tout envie de discuter de mes parents. Je ne réponds pas, et il continue :

— Tu es en quelle classe à l'école ?

Je tourne mon dos.

— Bon ! si c'est tout ce que tu as à me dire, je te laisse.

Il sort à moitié de sa chaise longue, manque de tomber, attrape ma jupe et me supplie :

— Ne pars pas ! Je m'ennuie trop…

Je reviens vers lui et il me demande, boudeur :

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

Je me penche. Sous la lavande, il sent le bébé malade, le lait suri. Cela me dégoûte un peu.

— On raconte beaucoup de choses sur ton compte. On raconte qu'en vérité, tu es l'enfant bâtard de M. Aymeric. Comme tu as une mauvaise maladie, il ne peut pas te garder chez lui. Il est obligé de te cacher ici…

Il me coupe avec colère.

— Couillonnades ! Ce n'est pas mon papa. Il me soigne, il va me guérir, c'est tout. Tu sais qui c'est, mon vrai papa ?… Razyé !

Je n'ai jamais entendu nommer ce nom-là. C'est ce que je lui fais comprendre. Il a l'air déçu, choqué comme si devant une statue de saint Michel Archange ou devant le Christ en croix je demandais qui c'était. Il s'exclame :

— Tu ne connais pas Razyé ?

Là-dessus, il se lance dans une explication qui n'en finit pas. D'après lui, le nom de Razyé est dans tous les journaux sans exception. La Guadeloupe entière a peur de lui. Il travaille pour les socialistes, mais il est plus fort qu'eux. Plus fort que M. Légitimus. Plus fort que Jean-Hilaire Endomius. C'est lui qui met le feu dans tous les champs de canne. Il va tuer les Blancs depuis le premier jusqu'au dernier. Et les Noirs et les mulâtres vont prendre leur place et gouverner le pays.

Je demande :

— Si tu n'aimes pas les Blancs, qu'est-ce que tu fais ici ?

Il hausse les épaules.

— Je me soigne, je te dis…

Il se met à tousser. Je crois qu'il ne va jamais s'arrêter. Une mousse rouge apparaît au coin de ses lèvres. C'est affreux. Il finit par reprendre son souffle et soupire :

— C'est drôle, au début, mon oncle m'impressionnait. C'était tellement beau chez lui, à l'habitation. Des tapis par terre, des draperies sur les murs, des meubles en acajou, des portraits accrochés tout partout. Je suis sûr que tu n'es jamais rentrée dans des maisons comme celle-là. À table, on mangeait des choses que je n'avais jamais mangées. Du blanc de poulet, des vols-au-vent avec des champignons, des fraises. Le soir, on écoutait de la musique. Pas n'importe quelle musique. Du violon, du piano. Il jouait des disques sur son gramophone : *La Flûte enchantée,* les *Concertos brandebourgeois.* Et puis, un jour, je ne sais pas comment, tout cette vie-là a commencé à me taper sur le système, et mon oncle aussi. Surtout, mon oncle. Maintenant je ne peux plus le sentir. Si je n'étais pas si malade, il y a longtemps que je serais parti.

Je n'apprécie pas qu'il parle comme cela. M. Aymeric est gentil. Chaque fois que je le rencontre, il me donne le bonjour,

fouille dans son gousset pour trouver des pièces. Il n'est pas comme les autres békés, qui sont tout le temps à vous commander, à vous traiter comme si vous étiez à leur service. C'est ce que je lui dis, et il hausse les épaules.

— Oui, mais il est trop gentil. Cela même m'énerve… Ce n'est pas naturel. Ce n'est pas une vraie personne. Il n'est pas… il n'est pas réel.

À mon tour de hausser les épaules et de me moquer :

— Qu'est-ce que tu appelles « une vraie personne » ? Qu'est-ce que tu appelles « réel » ? Les gens qui parlent le gros-créole, qui injurient, qui boivent du rhum et sont sauvages avec tout le monde ? Viens donc rester avec mon papa.

Pourtant, la vie n'a pas toujours eu le goût qu'elle a aujourd'hui. Je me rappelle le temps d'avant, quand mes frères étaient en vie. C'est depuis qu'ils sont morts que mon papa est tombé dans le rhum et que ma maman est devenue une autre personne. Elle est devenue une femme habillée en noir en toute saison, les cheveux coiffés en un chignon tellement serré que la peau de son front est plissée. Je sais bien ce qui lui rendrait sa jeunesse. Avoir à nouveau trois bébés. Cette fois, c'est moi qui les ferai pour elle. Mais avec qui ? Des garçons de Papaye, Noirs ou Zindiens, l'un ne vaut pas l'autre.

Plongée que je suis dans mes réflexions, je l'ai oublié à côté de moi, quand je l'entends qui parle.

— Tu sais, à la maison non plus ce n'était pas très gai. Les gens soutenaient que mon papa était riche ; riche comme Crésus. Pourtant, personne à la maison ne voyait la couleur de son argent. Nous n'avions rien. Parfois, pas même un morceau de bougie pour nous éclairer ou de savon de Marseille pour nous laver. Nous ne mangions que des racines avec de la viande ou de la morue salée, comme les derniers des nègres. Tous les jours, pour aller à l'école, je mettais le même linge. Les garçons m'appelaient « Mon seul et mon tout ». Je n'ai jamais entendu mon papa dire une bonne parole à ma maman. Il la traitait comme sa bonne. Même pire. Quand j'ai commencé à comprendre certaines choses, je me demandais

comment il faisait avec elle, la nuit. Il devait s'occuper d'elle puisqu'elle était tout le temps enceinte. Les soirs, il emmenait des femmes dans la maison…

Je l'interromps.

— C'est cet homme-là que tu admires tellement ?

Il réfléchit un moment puis déclare :

— Oui, je l'admire. Ce sont les gens qui l'ont rendu comme il est, une femme qu'il a aimée et qui n'a pas voulu de lui parce qu'il était trop noir et qu'il n'avait que la peau de ses fesses. Elle lui a préféré un riche béké.

Moi, je serais plutôt du parti de la fille, mais je n'ose pas lui exprimer mon sentiment. Il se tait, me regarde dans le blanc des yeux et murmure :

— Est-ce que tu peux garder un secret ?

Quelle sorte de secret ? Il murmure tellement bas que je dois me pencher pour entendre ce qu'il dit :

— Je crois que le riche béké qui a pris sa femme, c'était mon oncle Aymeric…

Quelle histoire sans queue ni tête ! J'éclate de rire.

— Tu inventes ! Tu dis n'importe quoi ! Ton oncle est marié à une demoiselle Le Dentu, tout le monde sait cela. Les Le Dentu ont une propriété tout près d'ici, à Matouba…

Il chuchote :

— Sa deuxième femme. Celle que j'ai vue aux Belles-Feuilles. Mais la première ?

La mémoire de ce jour-là restera gravée dans ma tête, car c'est le jour où tout a commencé. Un jeudi du mois de mars, pareil aux autres. Je me préparais à m'ennuyer, comme je m'ennuie tout le temps. Le soleil n'était pas plus chaud, ni le dessin de la Soufrière plus dentelé dans le ciel. Le vent dans les arbres chantait la même chanson familière comme un air de

vidé qui revient carnaval après carnaval et qu'on n'écoute plus à force de l'entendre…

Ses histoires de famille ne m'intéressaient pas. Seulement j'avais pitié de lui. Il avait l'air d'un vieux corps, allongé sur sa chaise longue, sous sa couverture de laine.

Je n'allais pas me fatiguer à interroger ma maman, elle ne me dirait rien, même si elle connaissait le nom de la première femme de M. Aymeric. Pour elle, les affaires des békés, c'est comme les affaires du bon Dieu. C'est sacré ! Aussi, vers la fin de l'après-midi, je suis allée rejoindre mon papa dans le jardin potager derrière les caféiers. À cette heure-là, il était dessaoulé, debout, les poings sur les hanches, à respirer un peu de fraîcheur. Quand il m'a vue, par acquit de conscience, il a donné quelques coups de coutelas aux mauvaises herbes comme s'il était occupé à travailler. De là où nous étions, nous apercevions la trouée bleue de la mer au bout d'un entassement de verdure. Je lui ai demandé :

— Bapu…

Je l'appelle comme cela par jeu entre nous.

— J'ai entendu dire que M. Aymeric a été marié dans le temps une première fois. Tu sais si c'est vrai ?

Il m'a regardée, l'air faussement en colère. Ses joues et son menton sont recouverts d'une barbe grise en désordre. Mais ses cheveux, qui restent noirs comme l'encre, sont bien huilés et soigneusement peignés en arrière.

— Qu'est-ce que cela peut te faire ? Depuis quand est-ce que les enfants s'occupent des affaires des grandes personnes ?

Puis il s'est mis à rire, comme s'il repassait un bon souvenir dans son esprit.

— Une sacrée donzelle que c'était ! Peut-être que si j'avais essayé j'aurais eu ma chance. Parce qu'elle prenait des hommes, des hommes ! C'était un vrai four à pain.

J'ai demandé :

— Comment est-ce qu'elle s'appelait ?

Il a été bien incapable de trouver son nom, et j'ai compris qu'il ne connaissait rien sur cette première femme, qu'il ne faisait que répéter les bêtises qu'il avait entendues dans la bouche des malparlants. Les gens sont comme cela. Pas la peine de perdre mon temps ! Je suis revenue vers la maison. Près de la cuisine, Abélard, le chasseur, était venu offrir les oiseaux qu'il avait tués dans les grands bois, et ma maman marchandait :

— C'est combien, tes grives ? Je veux faire un pâté.

Elle se donne de la peine, elle qui, depuis que mes frères ne sont plus là, ne fait jamais que lâcher de la viande salée, des pois et des racines dans de l'eau. Mais j'ai remarqué que ni Justin-Marie ni son oncle ne touchent à ses préparations et que les plateaux lui reviennent pareils qu'elle les a portés. Je suis rentrée dans la bonne odeur de la cuisine, d'habitude froide et sans feu, et j'ai demandé, en m'approchant du *potager* comme si je voulais découvrir le *canari*.

— Qu'est-ce que tu cuis ce soir ?

Elle a pris son air affairé.

— Le pauvre malheureux ! Il ne mange rien.

Et voilà ! Il lui suffisait d'un garçon dans les parages pour lui redonner goût à la vie, ce que je n'ai jamais pu faire ! Je ne suis qu'une fille, et mes sentiments pour elle ne comptent pas. Je suis ressortie en traînant la semelle de mes sandales sur le carreau comme elle déteste, elle n'a même pas remarqué, occupée à hacher menu des fines herbes et des échalotes. Près du jasmin de la clôture, Abélard remettait ses oiseaux dans sa gibecière. Le sang s'enroulait autour de ses doigts pareils à des cigares et il les essuyait sur l'herbe. Cela m'a fait penser au massacre des innocents. J'espère que les chasseurs vont en enfer. Abélard m'a adressé un clin d'œil et a murmuré :

— Quand c'est qu'on te marie, toi ? Si tu continues comme cela, un de ces jours, je vais te faire ton affaire.

Je savais qu'il parlait seulement. Il m'a vue toute petite et ne toucherait pas un cheveu sur ma tête. En plus les gens racontent que son vrai fusil d'homme, celui qu'il a entre ses

deux jambes, ne tire pas de coups. C'est pour cette raison qu'il n'a pas de femme. Il vit tout seul dans un ajoupa au fond des bois. Une fois, avec mes frères, je suis montée là-haut et nous avons mangé des agoutis rôtis.

Il a fouillé dans la poche de son vieux *konoko* de drill et m'a montré quelques pièces :

— Viens. Je vais t'acheter un cornet de pistaches bien grillées.

Ma maman n'aime pas que je sorte de la propriété, sauf pour aller à l'école, parce que, d'après elle, les gens du bourg sont des sans éducation. À l'en croire, ils n'ont qu'une idée en tête : me donner un ventre. En ce moment, j'avais envie de lui désobéir. Aussi, j'ai serré la main d'Abélard et nous avons traversé le jardin. Une fois franchie la grille, nous nous sommes retrouvés sur la route coupée comme une blessure dans la chair des arbres. Mine de rien, j'ai vérifié au passage si Justin-Marie était sur le glacis. Mais il était déjà rentré à l'intérieur de la maison. À pareille heure, la fraîcheur descend de la montagne, et l'air est trop frais pour lui. Sans doute, son oncle assis à la tête de son lit était en train de lui lire des pages de *Salammbô*, ce livre qu'il déteste tellement. Il devait l'écouter avec ennui, prisonnier de sa maladie, incapable de lui crier, comme il en avait l'envie : « Paix, paix à ta bouche ! Va-t'en ! À côté de toi, on meurt d'ennui ! »

Abélard et moi, nous sommes descendus vers le bourg. Autour de nous la noirceur était là, qui allait tomber. Pour le moment, elle hésitait encore, planant, ses ailes grandes ouvertes au-dessus de la montagne. Mais d'un moment à l'autre elle allait fondre sur nous. Dans les cases, les lampes à pétrole ou les chandelles de suif allaient s'allumer et les grands bois allaient clignoter des mille points de lumière des bêtes à feu. Dans le village, déjà vide et paré pour la nuit, les marchands de *sinobol* quittaient l'unique morceau de rue en agitant leurs clochettes. Les femmes s'étaient déjà installées avec leurs pistaches derrière la fumée de leurs quinquets. Pour garder de l'humidité, elles étalaient des morceaux de papier journal sous leurs fesses à même le trottoir.

J’ai mangé mes pistaches. Puis, profitant des dernières lueurs du soleil, je suis allée toquer chez Astrélise. Connaissant la sévérité de ma maman, c’est elle qui a été étonnée de me voir débarquer ! Astrélise est ma meilleure amie d’école. Je pourrais même dire ma seule amie. Pourtant, ce n’est pas une Zindienne. Elle descend d’Africains. Elle se vante que l’ancêtre de la famille de sa maman était Nago et pouvait lire l’avenir dans les noix de palme. Elle se vante aussi que le grand-papa de son papa était un *nèg-mawon*, caché dans la montagne des Deux-Mamelles. Malgré tout son carnage, le général Richepance n’avait jamais pu l’attraper et, bien vivant, il était parti pour Haïti avec toute une bande sur un tronc d’arbre évidé. C’est bien la première fois que j’ai entendu une personne tirer du contentement d’une parenté pareille. Les gens les plus noirs se vantent d’avoir des parents blancs, c’est une manière d’éclaircir leur couleur. Mais Astrélise n’est pas une personne ordinaire. Ni ceux de sa famille. Son papa, sa maman, ses frères marchent bien debout sur le plat de leurs pieds en regardant tout le monde de haut. Évidemment, les gens à Papaye ne peuvent pas les sentir. Il les appellent *nèg-Kongo* et jettent du goudron devant leurs portes.

Je lui ai demandé :

— Est-ce que tu as déjà entendu nommer le nom de Razyé ?

Elle a ri.

— Évidemment ! Qui est-ce qui n’a pas entendu ce nom-là ? Mais tu t’occupes de politique, à présent ?

Puis, sans autre explication, elle m’a entraînée dans la cour derrière la case. La cour était remplie de monde. Un des frères d’Astrélise battait du *gwoka* ; un autre l’accompagnait au *ti-bwa* et un autre encore à l’harmonica. À la lueur des *chaltounés*, toute la famille dansait, les petits qui commençaient à marcher, de même que ceux qui se préparaient pour le cimetière. Bonne-maman, comme tout le monde l’appelle, qui n’est pas loin de ses cent deux ans et qui n’a plus une seule dent entière dans sa bouche, tenait les bords de *sa golle* et sautait en l’air comme un cabri. Au bout d’un moment, le feu a pris dans mon corps. Cela a commencé par

mes mains, que je ne pouvais pas empêcher de frapper l'une contre l'autre. Puis mes cuisses ont frissonné, mes genoux ont cogné l'un contre l'autre. Quand le mouvement est descendu dans mes pieds, je n'ai plus pu me contrôler et je suis rentrée dans la danse. Je ne pouvais pas me contrôler, mais j'avais honte. J'aurais voulu faire taire tous ces gens à l'entour qui applaudissaient et criaient :

— On aura tout vu ! *Mi Zindien ka dansé léwoz !*

Cela a duré un temps qui m'a paru aussi troublant que le temps des rêves, quand on fait toutes sortes de choses qui ne sont pas autorisées. Finalement, la musique s'est arrêtée et je suis tombée dans les bras de Florimond, le grand frère d'Astrélise, celui qui aime tellement me voir. Il en a profité pour me donner un baiser dans le cou.

J'ai rejoint Astrélise pendant que des bassines de manger commençaient à circuler. Du boudin. Du riz et des pois rouges. Du migan de fruit à pain avec de la viande salée. Des figues et des tripes. Astrélise et moi nous avons partagé le même *kwi* et, tout le temps que je remplissais mon ventre, je pensais à Justin-Marie. Qu'est-ce qu'il aurait pensé de ces gens-là autour de moi ? Est-ce qu'il aurait dit qu'ils étaient réels parce qu'ils buvaient du rhum et battaient le *gwo-ka ?* Qu'ils chantaient et dansaient en remuant sans retenue leurs *bondas ?* Est-ce cela, être réel ? Est-ce qu'il voulait dire que les manières des Blancs empêchent d'être réel ? Alors, je ne veux pas de la « réalité ». Ah non ! Je n'en veux pas ! Pourtant, elle était en moi, la « réalité », cachée quelque part, prête à sortir sans me demander mon avis.

Parfois mon cœur est trop grand pour ma poitrine. Je le sens qui bat, qui bat et vient se poser sur le bord de ma bouche. Il voudrait s'envoler. Quitter cette *krazur* de terre malmenée par toutes sortes de guiabs, volcans, cyclones, incendies et tremblements de terre. Je voudrais fermer les yeux, prendre sommeil et me réveiller dans un autre pays, avec une autre couleur bonne à porter. Pas la mienne, qui est malédiction et deuil.

Hélas ! je sais bien que toutes ces idées-là, ce sont des rêves dans ma tête et que je ne serai jamais que ce que je suis.

Quand je suis rentrée à la maison, ma maman était debout devant la grille, l'air inquiète, à me guetter. Elle s'est mise à crier :

— Qu'est-ce que tu cherches à traîner dehors à pareille heure ? Hein ! Qu'est-ce que tu cherches ?

Je n'ai même pas pris la peine de lui répondre et je l'ai regardée tirer la grille sur nous comme la porte de la geôle. Et l'habitation aussi me faisait penser à la geôle. Volets fermés, persiennes baissées, sans une lumière ni un bruit qui filtraient. Toute la nuit, couchée dans ma cabane, j'ai rêvé que Justin-Marie me serrait dans ses bras et qu'il m'emmenait loin. Loin.

6

Retour sur la terre

Aymeric relut la lettre qu'il venait de recevoir.

Mon très cher,

Dieu nous envoie une nouvelle épreuve. Il n'a pas voulu nous laisser notre petite Angèle et l'a rappelée à lui dès le lendemain de sa naissance. Vous ne pourrez pas être des nôtres pour la veillée. Mais nous vous attendrons pour la mise en terre. Mon ami, soyez courageux comme je m'efforce de l'être moi-même.

Votre affectionnée

Marie.

Elle venait le déranger fâcheusement, mais il n'éprouvait aucune émotion véritable. D'abord, au cours de sa vie commune avec Marie, ce n'était pas la première fois qu'ils mettaient en terre un petit. Au fil de ces douze années, ils en avaient bien perdu trois ou quatre, emportés par les vers, la fièvre, l'anémie pernicieuse ou quelque autre maladie de l'enfance. Si, chaque fois, Marie semblait défaite au point qu'on se demandait si elle n'allait pas descendre en terre elle aussi, il s'était, quant à lui, endurci. Surtout, depuis qu'il était à Papaye, il était devenu un autre homme, rajeuni, indifférent à tout ce qui, jusqu'à ce moment, avait fait le souci de sa vie. Sa famille ? L'incendie de ses champs de canne ? L'usine ? Ses ouvriers sans salaire ? Ses dettes pressantes ? Il n'y songeait plus. Même, il ne souffrait presque plus de ce départ de Cathy qu'il n'avait jamais fini de pleurer. Il était occupé à guetter les progrès de Justin-Marie. La nuit, le garçon dormait mieux. Sa température était moins haute. Il mangeait davantage et avait repris un peu de poids. S'il toussait toujours autant, il n'y avait jamais de sang aux commissures de ses lèvres. Depuis peu, bien emmitouflé, il faisait une promenade quotidienne sans trébucher sous les arbres du parc. Le docteur Sacripant, qui montait deux fois la semaine depuis Saint-Claude, affirmait qu'il ne faut jamais perdre espoir avec la jeunesse. Le mieux, répétait-il, ne faisait que commencer. Malgré ces réserves, Aymeric était trop homme de devoir pour songer à ignorer l'appel de sa femme et dressa rapidement des plans. S'il

prenait la route à l'instant même, avant la nuit, il arriverait à Capesterre. Là, il pourrait dormir à l'habitation Bois-Baril chez ses cousins de Saint-Esprit, où il prendrait d'autres chevaux.

Il se leva et marcha jusqu'à la fenêtre. Dans le jardin, il aperçut le dos noir de Sanjita, pareille à une araignée géante plaquée contre la verdure. Elle allait et venait de son pas sans grâce, coupant des roses et des fleurs de glycine. La présence et les regards de cette femme qui tournait à toute heure du jour autour de Justin-Marie l'exaspéraient, car, tel un jaloux, il aurait voulu garder son malade pour lui tout seul. Une vague inquiétude le saisit. S'il s'absentait, qu'est-ce qui allait se passer derrière son dos ? Puis il se raisonna. De quoi avait-il peur ? Sanjita était simplement en mal de maternité.

Il la héla et observa, quand elle fut tout près, sa figure anguleuse sous les cheveux tirés en arrière, ses yeux effilés et fuyants. Il expliqua sèchement :

— Je dois m'absenter quelques jours. Je compte sur toi pour prendre grand soin de Justin-Marie.

Elle ne trahit rien de ce qu'elle ressentait, disant seulement d'un ton de soumission :

— Mais oui. Comptez sur moi, maître.

Et pourtant Aymeric aurait juré qu'il voyait un frisson de contentement courir tout à l'entour de sa bouche. Pendant qu'Apu préparait l'attelage, il rentra dans la chambre, où Justin-Marie, étalé au beau mitan de son lit, considérait son petit déjeuner d'un air maussade. Pourtant, Sanjita y avait mis tout son zèle, allant jusqu'à offrir trois jus de fruits de couleur différente. Il s'assit tout contre Justin-Marie et sentit son recul. C'était pareil dans le temps, quand, d'un mouvement secret de son corps, Cathy refusait ses caresses. Qu'est-ce qu'il faisait pour les indisposer, l'un comme l'autre ? Il percevait l'impatience de Justin-Marie quand il lui faisait la lecture, son ennui à l'entendre parler et sa lassitude à le voir constamment auprès de lui. Des fois, il le savait bien, comme Cathy, Justin-Marie faisait semblant de dormir pour échapper à sa compagnie. Néanmoins, il ne put se retenir de lui serrer très

fort les épaules avec le bras, affligé de sentir les os percer la peau, et lui annonça la mauvaise nouvelle qu'il venait de recevoir. Justin-Marie se dégagea et le fixa d'un regard tout illuminé.

— Cela veut dire que vous devez partir à Belles-Feuilles ?

Devant cette joie qu'il n'arrivait même pas à cacher, Aymeric ne put s'empêcher de demander amèrement :

— Qu'est-ce que tu comptes faire quand je ne serai pas là ?

Justin-Marie éclata d'un rire contraint et Aymeric, sans plus tarder, sortit de la chambre.

La campagne aux alentours de Papaye est sonore comme une guitare. Les creux ouverts dans la terre, les ravines, les grands bois prolongent les échos qui fusent dans l'air comme une musique. Le pépiement des oiseaux carouges se mêle au bruissement des feuilles des bananiers que le vent chatouille et au braiment sec des ânes accrochés par leurs quatre sabots aux pentes de la montagne. Dans le lointain, la mer ne cligne jamais de l'œil. Les paupières grandes ouvertes, elle foudroie le volcan du regard. Parfois, un nuage crève en eau et détrempe l'amoncellement de verdure, mais ce n'est jamais pour longtemps. Un soleil brûlant malgré les brumes qui l'enveloppent réapparaît en vitesse pour tout sécher.

Aymeric fit un crochet par Basse-Terre pour faire vérifier l'essieu d'une de ses roues. La capitale était bien différente de La Pointe. Aussi différente d'elle qu'une nonchalante femme de planteur l'est d'une vaillante travailleuse de la canne. Elle était étalée au fond de sa baie, le dos au volcan, fixant la mer à travers les lames de ses persiennes comme une coquette qui s'abrite derrière son éventail. Même à cette heure, ses rues ne présen taient pas grande animation. Genoux ployés, des revendeuses descendaient les pentes, leur charge de légumes en équilibre sur la tête : tandis que des enfants, uniformément clairs et les cheveux lissés à l'eau, se dirigeaient vers les écoles, la main dans celle de leurs *mabos*. L'entrepôt du charron était situé dans le quartier du Carmel, à l'ombre des pierres grises de la cathédrale. Aymeric resta debout sur le

trottoir pendant que deux apprentis s'affairaient autour de son attelage. Au bout de quelques minutes, il s'approcha d'un homme debout à l'angle de la rue qui offrait à la criée *La Vérité*, organe des mulâtres, qu'il ne lisait jamais. Les nouvelles se chevauchaient en première page. Une nouvelle grève pour l'augmentation des salaires des ouvriers du sucre commencée à l'usine de Grande-Anse, à Marie-Galante, s'était étendue à la Guadeloupe « proprement dite ». Les grévistes avaient encore séquestré des planteurs et, las de ces excès, le gouverneur avait chargé d'une enquête un ancien magistrat connu pour sa rectitude. Tout cela s'était décidé sans qu'on songe seulement à l'en informer, comme si, déjà, il ne comptait plus parmi ses pairs. Aymeric se sentit triste et las.

Il était quatre heures de l'après-midi quand il aperçut les fûts verticaux des palmiers royaux de l'allée Dumanoir. Alors, il prit le chemin qui conduisait à Bois-Baril. Dans le ciel, le soleil se balançait. Basse et trapue, l'habitation ne payait pas de mine. La tôle de son toit était laidement rapiécée, et sa façade aurait mérité un sérieux coup de peinture. Pourtant, ses propriétaires, les Saint-Esprit, n'avaient pas perdu un sou depuis le jour de l'abolition de l'esclavage. Au contraire. Les gens disaient même qu'ils étaient parvenus à augmenter leurs profits, et cela grâce à la contrebande. Ils arrivaient à cacher à la Régie la plus grande partie de leur production de rhum, et c'était par bonbonnes en cuivre de quarante et cinquante litres que l'agricole, libre de tout droit, filait chez les commerçants de la Basse-Terre. Jean de Saint-Esprit était un rustre. Il avait une femme, Alicia, née de Linsseuil. Mais tout le monde savait qu'il ne la touchait plus depuis des années et faisait enfant sur enfant à une négresse de Grands-Fonds-Cacao. Il écarta son chapeau *bakoua* que la sueur collait à ses cheveux couleur paille pour donner l'accolade à Aymeric :

— Condoléances ! Nous avons appris la triste nouvelle. Alicia est partie depuis hier pour Belles-Feuilles.

Puis il ajouta :

— Ce n'est pas comme si c'était ton seul enfant.

Aymeric prit place sur la galerie dans un mauvais fauteuil de bois et murmura, avec une involontaire ironie :

— Non ! j'en ai six autres.

Il n'arrivait pas à songer à son enfant mort. Il n'avait dans l'idée que Justin-Marie. Qu'est-ce qu'il faisait à cette heure ? Sur quel bras s'était-il appuyé pour traverser le parc ? Était-il parvenu à prendre un peu de nourriture ? Il venait de se souvenir que Sanjita et Apu avaient une fille du même âge que Justin-Marie. Une fois, déjà, revenant à l'improviste d'une chevauchée, il l'avait surprise en grande conversation avec Justin-Marie. Qui sait si elle n'irait pas à nouveau rôder autour de lui ? S'efforçant de se dominer, il interrogea son cousin.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de commission d'enquête que j'ai lue dans le journal ?

Mais Jean haussa les épaules et répondit laconiquement :

— Des bêtises.

La noirceur les trouva en train de boire coup de rhum sur coup de rhum cependant que les hannetons grésillaient contre le verre de la lampe de la galerie. Jean, plus qu'à moitié parti, avait maintenant la langue déliée. Il déblatérait sur les békés martiniquais qui, d'après lui, profitaient des malheurs de ceux de Guadeloupe pour racheter leurs terres à bas prix. Sur le Crédit Foncier colonial qui, sous prétexte d'aider les propriétaires en difficulté, les dépossédait en réalité de leurs avoirs. De là, il glissa aux confidences.

— Moi, comme tu me vois là, je n'ai de blanc que la couleur de ma peau. Je mange comme un nègre ; je charroie mon rhum comme un nègre ; j'injurie et je me bats comme un nègre ; quant à baiser, je baise comme un nègre, et c'est pour cela qu'Alicia ne peut pas me supporter. Pour elle, l'amour, c'est quadrilles et valses au violon.

Ce n'était pas la première fois qu'Aymeric entendait ces vantardises dans la bouche des Blancs. C'était au contraire un sempiternel sujet de conversation. Il avait toujours trouvé de telles niaiseries pathétiques. Pourtant, ce soir, elles réveillaient en lui une étrange colère mêlée de souffrance. Les femmes ne sont donc que cela ? De la chair à plaisir ? Tendresse, respect, attentions de tous les moments, cela ne compte pas à leurs yeux ? S'il l'avait chevauchée aussi rudement que Razyé, il

aurait gagné Cathy. En même temps, quelque chose lui disait que ce n'était pas aussi simple que cela. Illogique, sa rancœur s'étendait à Justin-Marie. Il avait tout fait pour lui, et cela ne servait de rien. Une fois de plus, il était floué. Vers deux heures du matin, il laissa Jean cuver son rhum agricole et gagna sa chambre au deuxième étage. Comme il longeait le corridor, ses yeux brouillés par le sommeil et l'alcool crurent distinguer une forme blanche qui sautait et reculait devant lui, insaisissable comme une fumée. Cathy ? Peu après sa mort, il croyait la voir et l'entendre partout. Dans la forme d'un nuage étiré dans le ciel. Dans l'eau de la ravine courant glacée sur les roches. Dans la lumière. Dans le vent. Et puis, un beau jour, elle avait disparu, et toutes ses prières ne l'avaient pas ramenée. Était-ce elle qui revenait ce soir ? Ah, ce n'était sûrement que pour le moquer !

Que voulait-elle lui annoncer ?

7

Noces barbares

Justin-Marie la fixa de ses yeux brillants de méchanceté et siffla :

— Ton nom, ce n'est pas Satyavati. Mais Etiennise. J'ai entendu ton papa t'appeler hier au soir. Encore un mensonge, tu mens tout le temps.

Blessée, elle ne trouva rien à répondre. De quels mensonges l'accusait-il ? C'était pour le distraire qu'elle lui avait raconté l'histoire de Shashi, son grand-père. Elle-même n'y croyait pas. Ce n'était pas plus vrai dans sa tête que les contes de Lapin et Zamba ou que ceux de Ti-Jean. Quant à son prénom… Le malheur, c'est que nous traversons l'existence avec des appellations que nos parents ont choisies pour nous, qui ne nous conviennent pas, mais que nous devons traîner jusqu'au bout derrière nous. Etiennise soupira. Elle mettait au compte de son état le caractère acariâtre de Justin-Marie et faisait de son mieux pour ne pas lui en garder rancune.

Pò guiab ! Elle le savait gravement malade. Pourtant, jusque-là, elle n'avait pas réalisé l'infini de sa faiblesse. Souvent ses narines se pinçaient comme s'il allait étouffer. Plusieurs fois, des quintes de toux, interminables, l'avaient saisi et, elle l'avait bien vu, le mouchoir qu'il appuyait sur sa bouche s'était empourpré. Du sang ? La veille, contre son avis, il avait eu la fantaisie de descendre à la ravine. À l'aller, à part quelques glissades sur les racines, tout s'était à peu près bien passé. Descendu au fond, il avait blagué et ri avec l'exubérance de celui qui, grandi à la ville, découvre soudain la campagne. Il était arrivé cahin-caha à se jucher sur une grosse roche et avait trempé les mains dans l'eau glacée, coupante comme le fil d'un rasoir. Il s'était même essayé à lever les nasses à ouassous que les gamins cachaient sous l'abri des feuilles de siguine grand-bois. Mais, au retour, quel calvaire ! Elle avait dû le soutenir et presque le traîner tout le long du sentier, haletant, plié en deux, larmoyant et pestant

ainsi qu'il savait trop bien le faire. À plusieurs reprises, il s'était arrêté pour reprendre son souffle et, chaque fois, elle avait cru qu'il allait tomber en état. Au matin, il avait été incapable de se tenir sur ses jambes, et on avait dû le déposer emmailloté comme un paquet sur sa chaise longue. De la journée, il n'avait rien pu avaler et n'avait pratiquement pas touché à son plateau. Malgré cela, ces quelques jours avaient été des jours de bonheur. Le bon Dieu se manifeste à des moments où personne ne l'attend ! Aymeric avait à peine tourné le dos qu'une crise de paludisme avait cloué Sanjita sur sa cabane. Rien n'avait laissé prévoir l'attaque. Le soir, elle s'était couchée comme la veille et l'avant-veille, les cheveux lissés au bay-rhum, engoncée dans sa longue chemise de nuit de finette après trois Notre-Père et trois Je vous salue, psalmodiés tête baissée devant l'image du Sacré-Cœur de Jésus. Le lendemain, elle n'avait pas pu se lever. La tête lui tournait. Elle tremblait et claquait des dents dans ses draps trempés d'une mauvaise sueur. Comme Apu ronflait encore, Etiennise lui avait administré deux cuillères de calomel, puis avait couru au bourg demander le secours de Dorisca qui, lorsqu'elle n'était pas dans le rhum, n'avait pas sa pareille pour faire à manger.

Dès lors, pour Justin-Marie et Etiennise, plus besoin de se cacher ! Sitôt la corvée de la classe terminée, Etiennise se débarrassait de son sac d'école et rejoignait Justin-Marie, qui prenait les derniers rayons du soleil sur le glacis. Dès qu'il la voyait, il demandait :

— Laisse voir tes cahiers ! Raconte ! Qu'est-ce que tu as étudié aujourd'hui ? Tu n'as pas eu de cours de géographie ? C'était ceux-là que je préférais. Avec ceux de composition française. J'avais toujours les meilleures notes, et M. Taranne, le professeur, lisait mes devoirs en classe.

Elle faisait la grimace, car elle n'avait aucune envie de s'attarder sur l'école, de prolonger le souvenir de ce temps morose comme un temps de prison. L'école communale à une classe qui venait de s'ouvrir à Papaye était la dernière bâtisse du hameau, un carré en tôle, maussadement planté au milieu d'un champ de manioc et de giraumons que les grands élèves désherbaient les après-midi de plein air. La maîtresse, une

maigrichonne mulâtresse pète-sec, avait l'air de s'ennuyer. Comme elle ne l'interrogeait jamais, Etiennise, assise sur le dernier banc, à côté d'Astrélise, occupait son temps à rêvasser ou à jouer à *ti point, ti croix*. À la récréation, comme toutes les autres filles, faute de mieux, elle regardait les garçons se battre autour d'un ballon, appréciant, mine de rien, la butte prometteuse de leurs sexes sous le drill de leurs *konokos*. Qu'est-ce qu'il y avait à raconter dans tout cela ? Du coup, mécontent de son silence, Justin-Marie refusait de lui adresser la parole et se mettait à bouder. Il boudait d'ailleurs pour un oui ou pour un non. Comme il se plaignait de tout. De la brise trop fraîche descendue de la montagne. De l'odeur trop entêtante des roses et du jasmin. Du soleil, qui brûlait en traître. De la citronnade trop sucrée. De la soupe trop grasse.

Parfois, il réclamait les journaux, et elle devait se faufiler dans la cuisine pour chercher les pages qui avaient servi à Dorisca à envelopper le poisson ou la viande. Il les défroissait fiévreusement et ne retrouvait sa bonne humeur que si l'on y racontait des histoires sur Légitimus, Jean-Hilaire Endomius et surtout Razyé, histoires qui l'ennuyaient, elle, prodigieusement. Il la prenait à témoin.

— Écoute ça, écoute ça ! Une grève à l'usine Les Mineurs. Les grévistes ont battu le maire ainsi que deux conseillers municipaux. Écoute ça ! Écoute ça ! Des cannes ont encore flambé à Beauport.

Comme sa mine trahissait ce qu'elle ressentait à l'entendre, il se mettait à l'injurier.

— Vous les filles, en vérité, on se demande ce que vous avez dans votre tête, à la place du cerveau. Du caca, du caca liquide et c'est tout !

Malgré cela, elle ne se lassait pas de sa compagnie. Toute la journée, elle attendait le moment où elle allait le retrouver. Ce qui se passait en lui lui paraissait unique et singulier. Il était différent de tous les êtres qu'elle avait connus, pétri d'une matière plus rare. Comme dans le conte, les paroles qui sortaient de la bouche des autres humains étaient des vipères ou des crapauds par comparaison aux siennes, précieuses comme l'escar-boucle, l'émeraude et le rubis.

Brusquement, comme cela se produisait fréquemment, il parut changer d'humeur. Il devint angélique. Ses joues se creusèrent de deux fossettes. Il nicha sa tête contre son épaule et murmura de son ton enjôleur :

— Si tu venais me retrouver après le dîner ? J'ai peur, moi, tout seul dans cette grande maison.

Elle ne put se retenir de caresser ses cheveux que la maladie rendait un peu moites, mais fit remarquer :

— Tout seul ? Est-ce que Dorisca ne dort pas dans une des chambres au galetas ?

Il eut une moue, aussi malicieuse que celle d'un petit enfant, et murmura :

— C'est ce qu'elle veut vous faire croire. En réalité, aussitôt que je suis couché, elle court en quatrième vitesse retrouver un galant ou boire son rhum, je ne sais pas. Viens ! Tu me raconteras des histoires. Des histoires du pays des ancêtres de tes parents.

Etiennise hésita. En même temps, elle avait honte d'être si timorée. Que craignait-elle ? Si elle le rejoignait dans sa chambre à la nuit, personne ne s'en apercevrait. Sanjita buvait thé sur thé de semen-contra, mais elle frissonnait et transpirait encore d'une mauvaise sueur sous trois couvertures de laine. Sitôt les racines et la morue de son dîner avalées, Apu prenait le chemin du débit de boissons. Il ne retrouverait celui de la maison que vers les trois ou quatre heures du matin. Elle baissa la voix pour éviter d'être entendue par Dorisca, qui arrivait avec le plateau du goûter.

— D'abord, demande-moi pardon pour m'avoir appelée menteuse !

Pour toute réponse, il éclata de rire, ce qui fit sursauter Dorisca.

Si elle n'était pas ravagée comme elle l'était présentement, Dorisca aurait été une sacrée belle femme. On disait qu'elle était tombée dans le rhum le jour où le nègre qu'elle traitait comme un saint-sacrement, dans l'espoir qu'il finirait par lui passer la bague au doigt, était parti pour La Désirade après lui

avoir volé tout l'or de son panier caraïbe. Les gendarmes l'avaient rattrapé au beau milieu du canal. Mais, désormais, la vie pour elle n'avait plus eu ni sel ni piment tant et si bien qu'elle avait décidé de la raccourcir à coups de delirium tremens. Sa main était réputée dans toute la région, mais, à cause de ses crises et des absences qui s'ensuivaient, elle ne pouvait pas garder une place. Elle posa devant Justin-Marie un plateau garni d'un napperon de dentelle sur lequel reposaient une coupe de sorbet à la barbadine et une tranche de gâteau marbré. Pour tout remerciement, il gémit :

— Du sorbet ? C'est trop froid pour moi.

Habituée à ses jérémiades, elle tourna les talons. Elle n'avait pas le temps pour des gâtés, des jamais contents de cette espèce. Quant à s'offusquer de la présence d'Etiennise auprès de lui, ce n'était pas son affaire. Dieu est bon ! Elle n'avait pas de fille ! Elle ne se tracassait que pour elle seule !

Etiennise posa la main sur le front inerte et brûlant de Sanjita. Celle-ci bougea la tête de droite et de gauche mais ne se réveilla pas. Rassurée, elle sortit de la chambre sur la pointe des pieds. Mais, une fois qu'elle eut poussé la porte de la maison, elle faillit retourner à l'intérieur tant la nuit était indiscrète.

Pas un nuage. Un cercle de lune orangé qu'on aurait dit dessiné au compas resplendissait dans le ciel et inondait de clarté les rosiers, la haie de jasmin, les massifs de sang-dragon, les contours de l'habitation et les grands arbres qui faisaient la ronde tout autour d'elle. La terre paraissait recouverte d'une étoffe, orangée elle aussi, précieuse comme un tapis de haute laine et déroulée aussi loin que l'œil pouvait voir. Cette lumière nocturne presque aussi violente que celle du jour, mais curieusement artificielle, donnait à la Nature une apparence maléfique. On s'attendait à des actes menaçants de sa part. Par exemple, que l'habitation ouvre toute grande sa gueule pour avaler, que les branches des arbres se transforment en lanières pour fouetter, que les rosiers dressent en l'air des piquants monstrueux comme des mordants à crabes.

Etiennise prit son courage à deux mains pour traverser la pelouse, où ses pieds enfonçaient comme dans la cire, et ne put se retenir de courir. Le silence terrifiant comme une plainte s'étendait à l'infini. Elle connaissait la jarre au fond de laquelle on cachait la clé de la cuisine, et elle n'eut aucune difficulté à se glisser à l'intérieur de l'habitation. Arrivée là, cependant, une autre frayeur la prit. La grosse lampe tempête qu'on laissait brûler la nuit dessinait sur les cloisons et le plancher des formes grimaçantes, et elle croyait être entourée d'autant de *volans* édentés, sinistres, pareils à des *mas'à lanmô*. De nouveau, elle se mit à courir, les lames du plancher couinant comme des souris sous ses pieds. C'est tout essoufflée qu'elle frappa chez Justin-Marie. Une fois la porte ouverte, elle resta interdite. Il l'attendait sur son lit, soutenu par une pile d'oreillers. À l'entour, la chambre était éclairée par une profusion de bougies. Il y en avait partout : dans des chandeliers, dans des pots de fleurs, dans des potiches, dans des verres et jusque dans un pot de chambre en porcelaine. Toutes ces lueurs se reflétaient dans les miroirs qu'elles couvraient d'un opaque voile jaune. Aussi, sa première idée fut qu'elle se trouvait dans une chambre funéraire et allait assister à une veillée comme si Justin-Marie était déjà tout mort. Elle s'attendait presque à entendre le ronron des voix des prieuses, ânonnant sans y penser les paroles du Livre saint. Ensuite, elle remarqua qu'il avait soigneusement peigné ses cheveux et revêtu pour l'honorer une chemise de nuit de coton blanc à large jabot de dentelle. Dans ce vêtement, sous le dais de ce lit à baldaquin, à la dérive comme un radeau au milieu de la mer, il ressemblait plus que jamais à une grande poupée peinte en rouge et en blanc, une figure mi-séduisante mi-repoussante dont on ignorait si elle était homme ou femme, ou les deux. Il lui sourit et en manière d'invite tapota la couche à côté de lui.

— Viens auprès de moi.

Elle hésita. Il haussa les épaules et demanda avec agacement :

— Mais de quoi est-ce que tu as peur ? Est-ce que tu es venue jusqu'ici pour faire ton intéressante ?

Il avait raison. Elle obéit et se jucha maladroitement jusqu'à lui, restant perchée, raide, tout au bord du lit. Ce soir, il ne sentait pas la maladie, la sueur ou le lait aigre comme souvent. Il avait dû s'inonder de bay-rhum et d'eau de Cologne dans l'espoir de fleurer bon comme un bouquet. Il saisit son poignet. Elle n'avait jamais remarqué auparavant comment, au bout de ses poignets fragiles, ses mains étaient larges et fortes. Il l'attira contre lui et, de si près, elle distinguait les *lotas* de sa peau. Elle respirait aussi l'odeur d'eau de Botot de sa bouche, et cela, tout en l'attirant, la dégoûtait un peu. Il murmura :

— Est-ce que tu as déjà embrassé un garçon ? Sur la bouche ?

Quelle question ! Cela lui était arrivé des quantités de fois. À l'école, derrière la cahute qui abritait les latrines. Ou à la fête de la commune, derrière les stands en palmes de cocotier tressé. Elle avait aussi embrassé Florimond, le frère de Suzelle, celui qui aimait bien la voir. Elle l'avait même laissé passer la main à l'intérieur de sa culotte. Pourtant, elle fit non de la tête parce que, elle le savait, il attendait cette réponse-là. Il souffla :

— Tu veux qu'on essaie ?

Elle hésita à nouveau. Mais, avant qu'elle ait pu formuler une réponse, refuser ou accepter, il avait saisi sa figure avec brutalité, la tournant vers lui, écorchant presque son menton, et avait, collé sa bouche contre la sienne. Elle voulut le repousser. Il la serra plus fort. À partir de là, tout se passa très vite. Si vite que des années plus tard, à la fin de son âge adulte, malgré son imagination presque chaque jour mise à la torture, des bribes d'images sempiternellement recollées dans l'angoisse et les remords, des questions sempiternellement répétées, elle ne put jamais restituer ce qui était arrivé exactement cette nuit-là. À un moment, elle se trouva sous lui, étouffant sous le poids frêle et tenace de son corps. D'une main ferme, il força ses cuisses. Elle eut la vision d'un sexe dressé, parfaitement robuste, qui la remplit de panique. Et, tout le temps, il soufflait et grognait.

Elle se débattit, sa violence augmentant à la mesure de la sienne. Après, qu'est-ce qu'elle fit exactement ? Est-ce qu'elle martela sa poitrine à coups de poing ? Est-ce qu'elle le balafra avec ses ongles ? Est-ce qu'elle lui prit la gorge comme un mauvais nègre dans un caboulot ? Est-ce qu'elle la serra, la serra de toute sa peur, de toute sa révolte ? Toujours est-il que, brusquement, il s'écarta et retomba, flasque, à côté d'elle sur les oreillers revêtus de taies de toile brodée. Un silence. Un gargouillis. Puis le sang monta à sa bouche sans couleur. D'abord, il sortit en mousse rougeâtre. Puis en flots baveux. Ses paupières battirent comme deux ailes de pigeon ramier. Ses yeux se fermèrent.

Dorisca avait affronté dans sa vie pas mal de situations compliquées. Des békés, des nègres de bien, tout ce qu'il y a de plus respectable, et même des curés passés de vie à trépas en plein doux moment avec leurs maîtresses. Mais des situations comme celle-là, jamais ! La chambre illuminée comme dans le grand jour. Des bougies brûlant tout partout et leur cire coulant en flaques épaisses sur les meubles. Des bouquets de fleurs flétries par la chaleur. Etiennise débraillée, hurlant sans pouvoir se retenir et aussi blême que la couleur de sa peau le lui permettait. Justin-Marie, les yeux clos et le poitrail ensanglanté comme les draps et les taies d'oreiller sous sa tête. Elle ne perdit pas son temps à poser des questions auxquelles, en vérité, personne ne répondrait. D'ailleurs, elle avait son idée sur ce qui s'était passé. Est-ce que ces deux sournois s'imaginaient qu'elle ne devinait pas ce qu'ils complotaient ? Toujours à faire des messes basses qui s'interrompaient à son approche ! Elle jeta un coup d'œil sur Justin-Marie et tira sa conclusion sans avoir besoin des services d'un docteur. Pas nécessaire d'aller appeler la mort pour lui, elle était déjà sur le chemin.

Elle marcha sur Etiennise, qui, Dieu merci, avait fini de hurler mais restait debout, là, pareille à un zombie, et la secoua comme un pied de prune café en saison.

— Rentre chez ta maman tout de suite.

L’autre ne bougea pas. Dorisca lui administra une magistrale paire de calottes. D’abord parce qu’elle le méritait. Ensuite pour la remettre dans sa conscience. Sous le choc, Etiennise vacilla, retrouva ses esprits et, du coup, se mit à pleurer sans bruit. Dorisca dit, plus doucement :

— Rentre chez toi, je te dis, et garde ta bouche fermée. De la nuit, tu n’as pas quitté ta *kabann*. Moi, je dirai que vers onze heures du soir, comme d’habitude, je suis venue lui apporter son remède et que je l’ai trouvé comme ça.

Etiennise gémit :

— Est-ce qu’il est… ?

Dorisca hocha la tête :

— Pas loin, en tout cas.

À ces mots, les pleurs d’Etiennise redoublèrent. Fermement, Dorisca la poussa vers la porte de la chambre. Restée seule, elle ne perdit pas de temps. En vitesse, elle souffla sur les bougies à présent presque entièrement fondues et gratta la chandelle qui s’était solidifiée sur l’acajou des meubles. Elle rangea les objets qui les avaient contenues, fit disparaître les fleurs qui penchaient la tête dans les vases, tapota les draps du lit, témoin d’un bien malheureux combat. En un mot, elle s’efforça de redonner à la pièce son apparence anodine de chambre de malade. Quand elle eut fait de son mieux, elle s’approcha de Justin-Marie et, pour la première fois, elle sentit son cœur s’émouvoir. Si jeune ! Si beau ! Encore un qui aurait pu tout avoir si la vie l’avait permis. Les uns sont là, à héler la mort qui fait la sourde oreille, tandis que, pour les autres, elle est trop pressée. Comme est regrettable que le fruit vert tombe à terre avant le fruit mature !

8

Le récit de *mabo* Sandrine

L'habitation dormait encore, nous, les domestiques, buvions le café dans la cuisine quand Madame Marie est venue nous apprendre la nouvelle : Justin-Marie était mort soudainement à Papaye. Ses yeux étaient en eau en annonçant cela, parce qu'il y a des gens qui ne peuvent pas s'empêcher de pleurer rien qu'en nommant le nom de la mort. Peut-être aussi qu'elle pensait à sa petite Angèle, que le bon Dieu avait rappelée auprès de lui la semaine passée et que le tourment de son cœur se réveillait. Les autres, autour de moi, se sont mises à pleurnicher pour lui plaire, à faire semblant d'avoir de la compassion. C'était toute une cacophonie de soupirs et de « Jésus, Marie, Joseph, les saints ». Quant à moi, mes yeux sont restés secs. Je ne peux pas prétendre que cela me faisait de la peine, car, depuis le premier jour où il a débarqué ici avec son air de se croire et ses hardes dans sa valise à deux sous, je ne portais pas Justin-Marie dans mon cœur. Quand il a voulu me commander comme il commandait tout le monde, je lui ai dit : « Basta, l'esclavage des nègres, c'est fini », et je lui ai donné mon dos.

Aussi, j'ai haussé les épaules et fait observer à Madame Marie :

— Vous avez bien de l'eau salée en trop que vous l'usiez pour un presque étranger.

Elle connaît mes manières. Pourtant, elle m'a regardée d'un air peiné, s'exclamant :

— Presque étranger ? L'enfant du frère de la première femme de mon mari ? Tu devrais réciter une dizaine de chapelets pour ce que tu viens de dire là.

Puis elle a ajouté avec tristesse :

— Le pauvre malheureux Aymeric est tombé malade tellement il se tourmente. Il se croit coupable !

Coupable de quoi ! D'avoir imposé à sa famille un garçon qui ne savait ni donner le bonjour ni dire merci ou s'il vous plaît à personne, qui regardait le monde comme un cheval qui a jeté son maître ? Au début, il a commencé par être tout doux avec ma Cathy. Mais elle l'a vite rembarré.

Je suis née le mois où l'on a annoncé l'abolition de l'esclavage. Précisément ce mois-là. Depuis des semaines, on chuchotait la nouvelle dans les champs, à la sucrerie. À la rivière, quand les femmes lavaient le linge. Ou dans les cases, quand elles écossaient les pois Kongo. Mais les vieilles personnes de la plantation qui avaient déjà entendu cette histoire-là secouaient la tête. Elles se rappelaient ce qui était arrivé à ceux qui l'avaient prise pour argent comptant et s'étaient crus pareils aux autres hommes. Un beau jour, des escadres avaient débarqué dans tous les ports du pays, puis les soldats de Bonaparte avaient pendu des grappes de nègres et de mulâtres à tous les *pieds-bois* qui pouvaient les soutenir. Ceux qu'ils ne pendaient pas, ils leur passaient tout bonnement leurs piques en travers du corps et les laissaient, boyaux à l'air, pourrir dans les champs de canne. En conséquence, leur conseil était de rester tranquille et de continuer comme si de rien n'était. Continuer comme si de rien n'était ? Ce n'était pas possible ! L'odeur de la liberté montait à la tête ! Les gens les plus endormis devenaient des enragés. Quant à ceux qui étaient déjà soupe au lait, ils étaient comme des fous. On n'arrêtait pas de fouetter ou de mettre des nègres au cachot.

Finalement, un matin, M. de Linsseuil, avec M. Alix, le papa de celui-là, accompagné de son intendant, qui tenait un grand registre ouvert devant lui, et de deux contremaîtres, a assemblé tous ses nègres dans la cour de la sucrerie. Ensuite, il leur a confirmé la grande nouvelle et leur a donné un nom à chacun. C'est comme cela qu'Isaumar, mon papa, est venu à s'appeler Saturne. Isaumar Saturne. C'est à peu près tout ce que je sais de lui : son nom. Et aussi qu'il n'était pas très noir, haut, de la hauteur d'un cocotier, avec de beaux cheveux qu'il avait pris à quelque grand-papa planteur. Parce que, à peine il avait entendu ces mots : *« À pwézen nèg lib »*, qu'il avait roulé ses quelques linges dans un baluchon, ramassé sa guitare et disparu dans la direction de La Pointe. Ma maman ne l'a

jamais revu de ses deux yeux de vivante. Et, pourtant, elle était enceinte, à quelques jours d'accoucher. Et, pourtant, elle avait quatre autres enfants, tous de lui. Mais les hommes sont comme ça, on ne peut pas les comprendre. Ma maman a pleuré toutes les larmes de son corps. Mais elle a été forcée de rester comme avant au domaine des Belles-Feuilles, avec moi, venue avant terme à cause de tout le chagrin que mon papa lui avait causé, et mes frères et sœurs. Bien contente parce que M. de Linsseuil avait eu pitié et l'avait gardée comme blanchisseuse. Bien contente parce que, en guise de paie, deux fois dans l'année, il achetait du linge neuf pour ses enfants. Bien contente parce que nous avions toujours une tranche de fruit à pain, le midi.

À cinq ans, je charroyais du bois. À sept ans, je fouaillais du linge sur les roches de la rivière Blanche. À dix ans, j'éventais le feu pour la cuisinière et tournais les sauces. À dix-huit ans, mes genoux dans l'eau savonneuse, je récurais les kilomètres de plancher de l'habitation. Puis, comme on avait remarqué que les enfants, même les plus brigands, se calmaient auprès de moi, on m'a fait entrer au service de M. Aymeric pour m'occuper de la petite Cathy.

M. Aymeric a été très bon pour moi. Comme à tous ceux qui travaillent pour lui, il m'a fait apprendre à lire et à écrire. Au début de chaque mois, il dépose ma paie à la banque pour sauvegarder mes vieux jours. Mais un maître, c'est un maître. On ne peut pas l'aimer. Des fois, la haine que je lui porte remue dans mon estomac, monte à ma bouche, fétide comme la bave d'un crapaud. Elle est sur le point de s'écouler en injures enfiévrées comme la lave du volcan, aiguisées comme la lame du couteau. À ces moments-là, les gens qui m'entendent sont scandalisés. Ils me demandent :

— *Sandrine, ka ki pasé ?*

Une bête est en moi et ne veut pas lâcher. C'est pour cela qu'un soir, en cachette, je me suis jointe à un groupe de travailleurs du domaine qui allaient écouter Jean-Hilaire Endomius à Petit-Canal. C'était l'année d'avant que les socialistes ne prennent les mairies de presque toute la Grande-Terre à la grande rage des békés. La réunion se tenait à l'école

des frères dans une salle décorée du drapeau républicain. Il y avait des gens partout. Ceux qui n'avaient pas trouvé de place en dedans s'étaient juchés dans les branches des manguiers. Des affiches aux murs portaient des slogans qu'à ma satisfaction j'arrivais à déchiffrer sans trop de mal : « L'école est l'avenir de nos enfants », ou encore : « Debout ! tous en avant vers la gloire, les honneurs, la richesse, comme les autres. » Jean-Hilaire Endomius ressemblait à l'un de ces taureaux de Porto Rico qui vident les quais et les rues quand ils descendent des navires et galopent la queue dressée, meuglant et pétaradant jusqu'aux abattoirs. Il était tellement noir qu'il était bleu, tout de blanc vêtu, ce qui le rendait plus noir encore. On aurait dit qu'il faisait cela par exprès pour montrer que le temps où un nègre avait honte de sa couleur était passé. Il était entouré de plusieurs hommes qu'on ne regardait même pas. On ne voyait que lui et Razyé, assis à sa gauche, les yeux à demi fermés. Si vous me demandez ce que Jean-Hilaire Endomius a dit exactement, je ne saurais pas le répéter. Tout ce que je sais, c'est que son discours est entré dans mes oreilles et puis s'est répandu comme une eau-de-vie guildive à travers tout mon corps. Je sentais mon cœur trouver ses battements, mes muscles se dénouer et tout mon sang devenir vif et allègre. Je criais, je trépignais, je battais des mains comme une jeunesse. Bon Dieu, pourquoi faut-il que j'aie déjà mes soixante ans ? Je ne serai pas sur cette terre pour voir le soleil se lever, pour voir naître ce monde où enfin les Noirs seront les premiers et les Blancs les derniers ainsi que Pauvres et Riches dans le royaume des cieux. Aussi, pourquoi faut-il que je sois une femme ? Les hommes n'ont pas d'âge. Si j'étais un homme, je me serais levée debout et j'aurais suivi ces socialistes. On disait qu'ils mettaient le feu aux champs de canne. Alors, j'aurais allumé les incendies avec eux. Pendant que la salle tempêtait et bourdonnait, Razyé ne prononçait pas une parole. On m'a dit qu'aux réunions politiques il se tenait toujours comme cela. Il ne parlait pas, il ne serrait pas de mains, il ne donnait pas d'accolades, comme s'il n'avait pas de temps à perdre et méprisait tout ce qui n'était pas l'action. À cause de cela, les femmes se pressaient autour de lui comme des mouches à miel. Il les prenait sans même les regarder.

Je suis montée réveiller ma Cathy, que la mort de sa petite sœur nous avait ramenée pour quelques jours. Quand elle est là, c'est comme si une eau de rosée tombait sur la sécheresse de mon cœur. Cette enfant, qui n'est pas sortie de mon ventre, mais que j'ai surveillée quand elle se traînait à quatre pattes, qui a tenu ma main pour marcher debout, que j'ai baignée, peignée, pomponnée est tout ce que je possède. Je voudrais qu'elle ait une bonne vie. Et pourtant, lorsque je réfléchis à sa position, je la vois sans remède. Je la vois seule, pour toujours seule dans l'existence. Quel garçon de sa qualité voudra jamais se marier avec elle ? Elle n'a même plus de dot et, ainsi, elle ne pourra même pas trouver un type de condition inférieure pour la faire madame. Elle ne peut vouloir que ceux qui ne voudront pas d'elle.

Sur la première marche de l'escalier, je me suis heurtée au docteur Vercors, qui descendait, deux plis en travers du front, l'air préoccupé. Après l'avoir salué, je lui ai demandé pour rire :

— Le maître est malade, à ce qu'a dit Madame Marie ? Car c'est là un sujet de plaisanterie qui n'en finit pas. Depuis que je travaille pour la famille, j'ai toujours vu M. Aymeric couché, malade pour un oui ou un non. Quand ce n'est pas pour un rhume qu'une autre personne ne remarquerait même pas, c'est pour un chaud et froid sans fièvre ni sueur, des coliques ou des maux de tête. Dans la cuisine, il y a toujours un thé d'herbe à fer ou de semen-contra qui réchauffe pour lui.

Le docteur Vercors s'est arrêté et m'a regardée dans les yeux.

— Je te connais, tu ne mets pas de l'eau dans ta bouche pour parler. Fais comprendre à Madame Marie que l'état de M. de Linsseuil est sérieux.

J'ai répété, étonnée :

— Sérieux ? comment cela, sérieux ?

Le docteur Vercors a murmuré, plus bas encore :

— Je lui avais pourtant recommandé de prendre des précautions. Apparemment, il n'a rien fait, et il a été en

contact prolongé avec ce tuberculeux.

Toute saisie, je suis entrée dans la chambre de ma Cathy, qui était assise sur son lit. Elle a tourné la tête vers moi et a dit froidement :

— Je connais déjà la nouvelle. Les jumelles sont venues me réveiller. Justin-Marie est mort.

J'ai fait remarquer, tout en ouvrant les rideaux :

— On dirait que cela t'est bien égal ?

Elle non plus n'a pas mis de l'eau dans sa bouche pour me répondre et a déclaré :

— Je le détestais.

Je suis venue m'asseoir à côté d'elle sur le lit et j'ai commencé à défaire ses épais cheveux noirs, moites comme un sous-bois, qui deviennent de plus en plus bouclés et même carrément frisés au fur et à mesure qu'elle sort de la puberté, puis j'ai demandé :

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ? Tu ne me l'as jamais dit.

Elle a réfléchi un instant.

— Tout ce qu'il faisait, c'était par calcul. Il m'a dit que j'étais belle et m'a demandé de l'embrasser sur la bouche. Mais ce n'était pas moi qu'il voyait. C'était ma classe, mon milieu. Pendant que son papa brûlait les champs de canne des Blancs-pays, lui, il voulait prendre leurs filles. Ce n'était que cela. C'était d'autant plus bête qu'il n'avait qu'à me regarder pour savoir que je ne suis même pas une vraie Linsseuil.

Je suis restée sans voix et n'ai pu que bégayer :

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es folle, ou quoi ?

Elle s'est dégagée et m'a suppliée à nouveau :

— Parle-moi de ma maman.

Cette fois encore, je ne pouvais rien répondre. D'ailleurs, qu'est-ce que je savais, à part des cancans et des ragots ? Celle

qui aurait pu parler, Lucinda Lucius, était partie dormir au cimetière l'année passée. Tout n'était que bruit et rumeur dans cette affaire-là. Au bout d'un long moment de silence, elle a repris, avec force, comme si elle était en colère :

— Eh bien, moi, je vais te dire ce que je connais, ce que j'ai deviné en mettant bout à bout vos airs embarrassés, vos paroles sans signification, vos petits rires. C'était une mulâtresse pauvre comme Job qui aimait à la folie un nègre plus pauvre qu'elle encore ; elle a sacrifié tout cet amour pour s'appeler Mme de…, pour posséder des hectares de canne, une habitation-sucrerie, un compte en banque et des chevaux dans une écurie. Je ne vais pas l'accabler puisqu'elle s'est elle-même punie. Elle en est morte. Mais je ne veux pas finir comme elle. Encore deux ou trois ans, et je vais partir d'ici où ce n'est pas ma vraie place. Quel endroit ? Je ne sais pas encore. Mais loin, loin. Tu m'entends, *mabo* Sandrine ? Loin.

Brusquement, elle s'est mise à pleurer. Je l'ai prise dans mes bras. Mais j'ai senti qu'à partir de ce moment-là je ne pouvais plus rien faire pour elle. Rien de rien. C'était fini, le temps où, quand elle avait une bosse au front, une écorchure au genou, je me précipitais avec des compresses d'arnica. Elle était une grande personne à présent, et la vie l'attendait avec sa charge de souffrance. Car la vie n'est pas un bal masqué ni un *léwòz*. Loin de là.

Au bout d'un moment, elle s'est calmée. Comme une enfant, elle a reniflé, essuyé ses yeux dans les draps, puis elle a déclaré, du ton avec lequel on prête serment :

— Je ne chercherai jamais à savoir le nom de mon véritable papa. Ce n'est pas mon affaire. C'est le secret de ma maman, je le respecte. Et puis je n'en veux pas d'autre que celui qui m'a aimée depuis toute petite.

J'ai protesté.

— Enfin, qu'est-ce qui te fait croire…

Elle m'a coupée.

— J'ai deux yeux pour voir ce que personne ne veut voir. Viens me laver, à présent.

Nous sommes rentrées sans parler dans le cabinet de toilette. Les servantes avaient déjà rempli un baquet d'eau tiède et j'ai frotté avec un bouchon de feuilles parfumées ce corps que je connais depuis l'enfance. C'est vrai que dans le fond de mon cœur sa couleur m'avait toujours étonnée. Mais je la mettais tout bonnement au compte de la famille de sa maman. Le sang africain est traître. Il est tenace. Il circule en cachette, puis il reparaît au grand jour au moment où personne ne l'attend plus. Un beau jour, l'aïeule bambara avait décidé de se venger. Elle m'a demandé, pendant que je l'entourais avec une serviette-éponge :

— Je suppose que la veillée se fera chez Razyé. Est-ce qu'il nous faudra aller chez ce type-là ?

J'ai secoué la tête :

— Je ne crois pas. À ce qu'il paraît, ton papa est couché malade.

Elle a souri et je n'ai pas osé l'inquiéter. Mais, moi, je me rappelais les plis sur le front du docteur Vercors. Bon Dieu, faites qu'il se trompe ! N'ajoutez pas à la liste de nos malheurs !

9

La cérémonie des adieux

Comme on avait transporté le corps depuis Papaye jusqu'à La Pointe par une chaleur torride, il avait commencé à se décomposer. En arrivant place de la Victoire, il répandait une telle odeur qu'Irmine avait dû donner l'ordre de clouer le cercueil à toute vitesse. L'entrepreneur des pompes funèbres avait simplement veillé à ménager dans la paroi supérieure un carré vitré qui permettait de voir une dernière fois un visage qui commençait sérieusement à se défaire. Des boursouflures gonflaient le front, les lèvres paraissaient tuméfiées, et l'on devinait que mille formes de vie nouvelle naissaient au fond des globes oculaires.

Des tubéreuses penchaient le col dans des bouteilles enveloppées de papier de couleur. Quelques roses blanches étaient éparpillées sur la couche funéraire, et Irmine avait descendu son portrait de l'Enfant Jésus de Prague. À part elle, Hosannah, les enfants, deux ou trois voisins qui venaient plier les genoux quelques minutes par pure politesse, personne n'assistait à la veillée. Même les charognards, comme on appelle ceux qui adorent la mort, son odeur de chandelles et de De profundis brillaient par leur absence. C'était mieux ainsi. Car Razyé, qui était toujours tellement ladre, n'avait consenti qu'au prix d'un enterrement de troisième classe, sans orgue, sans harmonium ni chœur des enfants de Marie et n'avait rien voulu débourser de plus. À l'entendre, Justin-Marie les avait trahis. On aurait cru qu'il avait choisi exprès de s'en aller mourir chez les Linsseuil. Curieusement, Irmine n'était pas loin de penser pareil, mais elle ne pouvait pas se résigner à laisser un garçon qu'elle avait chéri partir sans un verre de rhum, une soupe grasse ou même un bouillon de légumes. Aussi, elle avait dû accepter l'offre de Hosannah et emprunter sur ses maigres économies, humiliation qui ajoutait à son accablement. Dans sa robe raccommodée, elle se tenait, tête baissée et mains jointes, les cheveux peignés à la diable, le corps déformé par sa récente grossesse, et il semblait qu'elle

n'allait pas perdre de temps avant de descendre en terre elle-même. Les enfants, quant à eux, surtout les plus jeunes, avaient ces maintiens empruntés que ceux de leur âge prennent au voisinage de la mort. Malgré leur effroi, ils ne pouvaient s'empêcher d'avoir envie de rire d'une ombre, d'un gros hanneton qui se grillait les ailes à la chandelle ou d'une anoli qui frétillait et tirait son couteau, juchée sur le cercueil. Seul Razyé II, du haut de ses quinze ans, avait la mine qui convient à la circonstance. Il tenait le saint Livre grand ouvert devant sa figure et articulait d'une voix grave des psaumes que Hosannah reprenait en traînant après lui. Il ne lisait pas très bien, car sa scolarité était loin d'être terminée quand l'avarice de son père l'avait retiré de l'école et l'avait envoyé comme apprenti chez un forgeron des Abymes. Elle le condamnait aussi à s'affubler d'un pantalon et d'une chemise en drill gros bleu comme en portent les gens de la campagne, trop courts, trop serrés, tellement usés par les lessives qu'on voyait à travers. Pourtant, sa force et sa beauté débordaient de ses vêtements comme l'éclat d'un soleil de la maussaderie des nuages. Il n'était pas vraiment triste, car il n'avait pas beaucoup aimé Justin-Marie. Entre eux, il ne s'agissait pas simplement de la rivalité, banale entre deux frères, proches par l'âge. C'était plus grave. Il en voulait à celui-ci, orphelin, recueilli dans la maison par charité, d'avoir accaparé et la tendresse d'Irmine et tout ce que Razyé semblait capable d'éprouver comme sentiments paternels. Pourtant, au moment où celui-ci s'en allait après un passage sur la terre si court et si peu rempli, il s'apercevait que la haine et l'amour ne sont jamais très éloignés l'un de l'autre et même se ressemblent au point qu'on s'y trompe. En plus, puisqu'il était vivant et l'autre mort, enfermé à l'étroit dans un cercueil, il était vengé et se sentait prêt à lui pardonner toutes les avanies que, par sa faute, il avait endurées. Il était venu sur la terre pour rester, quant à lui, le corps chaud, les cheveux poussant dru sur la tête, le cœur battant à grands coups, le sexe rigide. La semaine d'avant, à cause de sa bonne mine, une prostituée du Morne-à-Cayes l'avait dépucelé gratis et il s'était découvert pareil à Dieu. Aussi, par instants, malgré la tristesse de l'heure, sa voix résonnait, triomphante, et Irmine, remuée, levait les yeux sur lui. Ses sentiments pour Razyé II n'étaient pas aisés à démêler.

C’était son premier garçon. Il ressemblait trop à son père pour que son cœur ne les confonde pas. Elle ne savait jamais si elle avait envie de l’injurier ou de l’embrasser, de le repousser ou de le serrer contre elle. Elle ne cessait de songer à sa virilité naissante. À le regarder grandir, vigoureux comme un arbre, elle s’imaginait qu’il finirait un jour ou l’autre par faire l’amour, et cela la tourmentait considérablement. Bref, pour diverses raisons, elle était toujours impatiente avec lui et avait la main leste. Hosannah vint lui souffler que Fréda, la dernière-née, pleurait pour sa tétée. Elle dut se lever et passer derrière Razyé II, respirant son odeur, cette odeur qu’elle reconnaîtrait partout. C’était aussi celle de Razyé, auquel il volait sans vergogne l’eau de toilette, la pierre ponce et la mousse à raser. Elle s’engagea dans l’escalier mal éclairé, recouvert d’un tapis de chintz effrangé et, sur le palier du deuxième étage, se heurta à Razyé. Depuis qu’on avait ramené le corps de Justin-Marie dans la maison, Razyé s’était enfermé dans sa chambre au galetas. À intervalles réguliers, il envoyait l’un des enfants lui acheter un litre de rhum agricole ou d’absinthe. Souvent, on entendait s’élever des bruits qui pouvaient être des sanglots comme des injures. On ne vit pas pendant près de vingt ans avec un homme, sans le connaître. Irmine savait qu’il souffrait. Mais elle ne comprenait pas une souffrance qui ne faisait pas plier les genoux, qui endurcissait le cœur, rendait l’esprit arrogant. À cause de sa peine, il allait pousser encore plus d’ouvriers à se mettre en grève, à incendier les champs de canne, à séquestrer leurs patrons. Il allait semer encore plus de mal autour de lui au lieu de décider de s’amender.

Elle s’arrêta devant lui et murmura :

— Est-ce que tu ne vas pas venir passer un dernier moment auprès de lui ?

Il trébucha et se retint à la cloison. Puis il la regarda d’un air de pitié.

— Tu ne seras donc jamais fatiguée de pondre des bêtises ? Des bêtises et des enfants, c’est tout ce que tu es capable de pondre. Ce n’est pas lui qui est là et, là où il est, il se fout pas mal de ceux qui le veillent.

Elle lui tint tête :

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Il la bouscula puis se mit à descendre les marches, impérial, mais tirant des bordées de droite et de gauche. Arrivé au bas de l'escalier, il retrouva son équilibre et vira vers elle.

— Si je sais une chose, c'est bien celle-là. Depuis vingt ans que je la cherche partout et ne la trouve pas.

Voilà, on allait encore en revenir à Cathy !

Découragée, Irmine s'engouffra dans sa chambre. Rien, jamais, n'allait guérir Razyé de son obsession. De sa maladie. Mais, à la fin, qu'est-ce qu'elle avait, cette Cathy, que les autres femmes n'avaient pas ? Trois seins ? Le trou du nombril tapissé avec de la nacre ? Une cocotte en or qui pendant l'amour crachait du benjoin au lieu d'eau marine ? Irmine se rappelait qu'elle n'avait pas de conversation, avait toujours l'air de s'ennuyer, qu'elle dansait la valse comme une possédée et, quand elle ne se surveillait pas, écorchait le français. Quand même, vingt ans après sa mort, elle tenait deux hommes à sa merci : Aymeric et Razyé. La vie n'a pas de justice. L'ameublement de la chambre d'Irmine était des plus rudimentaires, une table près de la fenêtre, masquée par un rideau d'indienne, une chaise, une berceuse, une commode portant une cuvette et un broc en métal. Le berceau de Fréda était placé à côté de son lit, et, sous le morceau de moustiquaire, le bébé hurlait de toute la vigueur de ses poumons. C'était une robuste petite fille qui ressemblait déjà à son papa, sombre de peau, celle-là aussi, et les yeux très noirs fendus en amande. Elle la prit dans ses bras et la couvrit de baisers cependant que l'enfant vorace promenait sa bouche sur ses joues, cherchant le sein. Pourquoi l'avait-elle fait entrer dans ce monde dont on ne réchappe pas, d'où l'on sort les deux pieds devant, après avoir pris tellement de coups ? L'inévitable souffrance qui était en partage pour cette innocente lui faisait tourner la tête, et, cette vision s'ajoutant à sa peine, elle se remit à pleurer. Elle pleurait encore quand Razyé II poussa la porte. Tout agité, il venait annoncer qu'Aymeric était en bas avec Marie, sa femme. Elle répéta, comme si elle avait du mal à le croire :

— Aymeric ?

Puis elle se ressaisit. Après tout, cela n'avait rien de surprenant. Il venait payer le respect que chacun de nous doit à la mort. Elle demanda avec agitation :

— Est-ce que tu as demandé à Hosannah de leur servir quelque chose ? Tu sais comment elle est ?

Au lieu de lui répondre, il ferma la porte derrière son dos et interrogea :

— Il paraît que papa lui a fait perdre tout son argent. On raconte même qu'il sera obligé de vendre l'usine Dargent au Crédit Foncier colonial. Qu'est-ce qu'il y a entre eux ?

Elle dit, nerveusement :

— Quelle question stupide ! Est-ce que tu ne sais pas que ton papa travaille pour les socialistes ? Ils veulent la fin des békés !

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas seulement cela. Il y a autre chose de plus personnel. Quoi ? je veux savoir.

Elle leva la tête vers lui et, comme une *dormeuse*, elle vit qu'il n'aurait jamais personne pour le consoler, pour le venger de tant de mauvaises paroles, de coups sans raison, de brutalités, de punitions injustes, de son enfance écoulée sans chaleur ni lumière. Elle se sentit coupable, et ses larmes redoublèrent. Il vint s'agenouiller à ses pieds et posa la joue sur son sein, que Fréda avait abandonné. C'était comme s'il était redevenu petit enfant à la mamelle pour recommencer avec elle une autre vie. Il murmura tendrement :

— Tu n'as jamais fait grand cas de moi. Tu m'as toujours préféré Justin-Marie, qui n'était même pas ton garçon. Pourquoi ? Parce qu'il était plus clair que moi ? Presque blanc ? Qu'est-ce que les Blancs ont de plus que nous ? Ils ne sont pas plus beaux ni plus forts. Leur cœur n'est pas plus brûlant et ils ne chérissent pas mieux.

Cela lui rappela des paroles que Razyé lui aussi avait prononcées. Elle avait honte d'elle-même.

Comme il répétait sa question : « Pourquoi ? » elle serra son visage entre ses paumes et lui donna son premier baiser de mère.

Ils avaient apporté des gerbes de lis et d'anthuriums blancs que Hosannah ne savait où mettre. Finalement, l'un des enfants eut l'idée d'utiliser des brocs de toilette remplis d'eau, et ce fut un soulagement général. Cependant, ni Aymeric ni Marie ne se rendaient compte de l'embarras qu'ils causaient avec leurs fleurs et leurs toilettes élégantes. Marie avait suivi son mari à la veillée parce que cela lui semblait son devoir et aussi parce qu'il paraissait tellement malade qu'elle n'avait pas le cœur de s'en séparer. Malgré ses paroles pieuses à son entourage, elle n'était pas loin de haïr Justin-Marie pour avoir contaminé Aymeric et maudissait le jour où il était apparu au domaine. À présent, elle regardait, horrifiée, autour d'elle. Quoi ? Razyé, à ce que tout le monde savait, était l'un des hommes les plus riches du pays. Il achetait les latifundia des planteurs blancs en difficulté, les morcelait et revendait les parts avec profit à des agriculteurs noirs avides d'acquérir de la terre. Il prêtait aussi avec usure et ne cessait d'amasser des fortunes dans les maisons de jeu du Morne-la-Loge. Pourtant, sa demeure était plus nue et plus misérable que les cases des nègres, ses enfants aussi mal vêtus et squelettiques que les leurs ! Il lui semblait être dans l'antre d'un démon qu'elle redoutait de voir surgir d'un moment à l'autre.

Aymeric, lui, n'avait d'yeux que pour le cercueil de Justin-Marie, mont des Oliviers devant ses yeux. Il n'avait pas osé regarder son visage derrière la vitre, convaincu d'y lire le reproche, car il avait la certitude que tout ce qui était arrivé l'était par sa faute. S'il n'était pas retourné au domaine, Justin-Marie serait encore en vie. Mais il l'avait abandonné et, derrière son dos, l'ennemi avait triomphé. Aussi, il lui semblait que la maladie le frappait comme un châtiment mérité, et il accueillait avec satisfaction ses vertiges et ses évanouissements ainsi que la fièvre, qui ne le quittait plus. Il avait rejeté catégoriquement la proposition du docteur Vercors d'aller respirer le bon air de Saint-Moritz ou des Alpes suisses.

D’ailleurs, avec quel argent aurait-il fait un pareil voyage ? Une fois ses ouvriers licenciés et payés, il ne lui resterait plus grand-chose. Il faudrait liquider l’usine et songer à un autre travail. S’essayer au commerce de la morue salée et du saindoux, comme tant d’autres de sa classe. Cette pensée l’écœurait et l’épuisait comme si, son temps fini, il n’avait qu’à disparaître avec élégance. Adieu, la compagnie ! Sortir de ce monde ! Se glisser petit petit dans l’utérus de la terre ! Rejoindre ceux qui étaient partis avant lui : sa *mabo,* sa mère, son père, quelques-uns de ses enfants. Cathy et Justin-Marie. Justin-Marie et Cathy. Curieux, comme il associait Cathy et Justin-Marie dans la même peine et le regret, comme s’ils n’étaient qu’une seule personne. Comme si elle s’était couchée femme, avait dormi et s’était réveillée quelques années plus tard avec toute la grâce d’un adolescent pour le séduire à nouveau.

En se levant pour saluer sa sœur, il manqua tomber tant la tête lui tournait. Il s’aperçut que les enfants pouffaient de rire en le regardant. Cela lui était bien égal !

Qu’ils rient, qu’ils continuent de rire ! Ils ne savaient pas ce qui les attendait ! Ils verraient, quand ils auraient son âge et que la scélérate leur aurait donné ces coups dont elle seule avait le secret.

10

La cérémonie des adieux (suite)

Razyé était au lit avec Mona, la prostituée qui lui faisait le mieux l'amour et qu'il fréquentait depuis dix ans. Pourtant, cette nuit-là, elle avait dû renoncer à l'exciter, et son membre reposait, flasque, ridé comme un cou de dindon. Il ne s'en apercevait même pas et n'avait pas de honte, car son esprit planait à des lieues de cette femme nue, de cette couche aux draps froissés, de cette case en planches, de ce quartier malfamé de La Pointe. Il se demandait s'il rêvait. Il lui semblait qu'il se trouvait perdu dans une région inconnue où tout avait la couleur de la nuit. Si ses yeux, bornés par un mur de noirceur, ne pouvaient rien distinguer, ses oreilles entendaient. Et elles l'entendaient qui riait. Et elles l'entendaient qui se moquait.

Elle n'en finissait pas de se réjouir du bon tour qu'elle venait de lui jouer. Elle avait disparu, réapparu sur la terre et disparu une nouvelle fois avant qu'il ait seulement le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Voilà maintenant qu'elle le laissait le cœur brisé à nouveau, avec un deuxième cadavre à veiller, à pleurer, à mettre en terre. Qu'est-ce qu'il avait fait pour mériter sa colère ? À sa connaissance, il n'avait rien à se reprocher. Il ne s'était pas passé un seul moment d'un seul jour de sa vie sans qu'il ne fleurisse sa tombe dans sa mémoire. Depuis qu'elle l'avait quitté, rien n'avait compté. Ni femmes. Ni enfants. Ni profits matériels. La richesse qu'il accumulait en un mauvais jeu, il n'en avait aucun goût. Il aurait pu s'en séparer d'un seul coup et rester comme Job, les mains vides, assis sur son tas de fumier. Mais sans doute les morts sont-ils plus vindicatifs encore que les vivants et prennent-ils ombrage de peccadilles qui pour nous ne comptent pas.

À l'autre bout du lit, Mona le considérait avec inquiétude, confondant sa morosité avec la colère. Elle ne l'avait jamais vu ainsi. Qu'est-ce qu'il lui cachait ? Est-ce qu'il savait que, la semaine passée, elle avait fait l'amour à son garçon ? Elle avait rencontré Razyé II Au rendez-vous des amis, où chaque

jour, au serein, elle venait déguster un ou deux verres d'absinthe avec ses bonnes amies. Une véritable gazette, ce Rendez-vous des amis ! On y discutait de tout. De « l'entente capital-travail ». Des bastonnades des gendarmes. Des destructions de presse de *La Vérité* et du *Libéral*. De l'emprisonnement de Boisneuf. De la défaite de Réache. Mais surtout de potins croustillants comme des pâtés de crabe. Mlle Lherminier s'était mariée en voile et couronne alors que tout le monde savait ce qui poussait dans son ventre. Bien noir, le nouveau-né des Larivière ! Et bien blanc, celui des Fourneaux. Ah oui, le mariage, c'est un foutu carnaval ! Les mains dans les poches, le garçon rôdait autour des tables, tellement pareil à son papa que les gens sursautaient, se retournaient, se croyant tout soudain rajeunis de vingt ans. Il n'avait pas un sou en poche, et Boisdur, le patron, qui n'appréciait pas les gens qui venaient chez lui pour boire du vent, se demandait comment le mettre dehors quand elle était intervenue. Elle s'était approchée de lui et avait murmuré, comme pour le raisonner :

— Si ton papa venait te trouver par ici, laisse-moi te dire qu'il ne serait pas content content.

Il avait ri de ses dents blanches comme de la porcelaine, puis il avait répondu :

— Je ne suis pas fou. Il est parti depuis hier pour Marie-Galante. Est-ce que tu n'as pas entendu que cela chauffe, par là-bas ?

Elle l'avait invité à sa table et, de fil en aiguille, sans trop savoir comment, elle s'était retrouvée avec lui dans son lit. Avant, elle s'était un peu moquée.

— Comment ? un grand garçon comme toi, tu n'as encore jamais fait ça ?

Après, elle n'y avait plus songé, réalisant combien, avec sa clientèle d'hommes nantis, quinquagénaires, sexagénaires, tous soufflant, ventripotents et souvent le front déplumé, elle avait oublié le vrai bon goût de l'amour. Même Razyé, qui n'était plus ce qu'il avait été dans le temps et des fois calait au beau milieu de la côte ! Elle avait vainement essayé de la faire

parler de lui, de son enfance, de sa pauvre malheureuse maman, de ses frères et sœurs. Tout ce qu'il avait trouvé à dire, c'est qu'il mourait de faim. Alors, pour calmer sa fringale, elle lui avait offert un restant de *fig é twip* et, pendant qu'il le dévorait à belles dents dans la cuisine, elle avait murmuré, honteuse et la gorge serrée :

— Tu reviendras me voir ?

Trop occupé à se lécher les doigts, il avait fait oui de la tête mais n'était pas revenu. Toute la semaine, elle l'avait attendu pour rien. Dans son impatience, elle avait songé à aller se promener près de la forge où il travaillait. Puis la pensée des galopins qui allaient la suivre depuis le bas du Morne-à-Caye jusqu'aux Abymes en hurlant leurs quolibets habituels : *« Zouelle ! Mi an danm gabwiel ! »* l'avait arrêtée. En plus, elle ne savait même pas comment le garçon la recevrait. Il faut de bonnes raisons pour se dérespecter. Les jours suivants, l'absinthe et le rhum du Rendez-vous des amis avaient eu raison de son *lenbé*.

En vérité, Razyé était à des lieues de se douter de tout cela. S'il avait eu la moindre idée de ce qui s'était passé en son absence, nul n'aurait pu prévoir la violence de ses réactions. Il aurait pu aussi bien assommer Mona que courir chez lui étrangler son fils de ses propres mains. Comme cette fois où, ayant trouvé Mona au lit avec un député mulâtre, il était allé chercher une machette pour les couper en morceaux. Il était pareil à un enragé. Tous les mâles du voisinage avaient dû joindre leurs efforts pour en venir à bout.

Il se leva et commença sans dire un mot à enfiler ses vêtements. De plus en plus inquiète, elle murmura :

— Où est-ce que tu vas à pareille heure de la nuit ? Tu ferais mieux de rester tranquille et d'allonger ton corps à côté de moi.

Il ne se donna pas la peine de lui répondre, saisit une bouteille sur la table de nuit et but au goulot ce qui restait de rhum. Après cela, il sembla mieux, plus concentré, comme revenu à l'intérieur de lui-même. Il fouilla dans sa poche, lui

jeta quelques billets de banque, la traditionnelle pitance avec laquelle il la récompensait de toute sa peine, et se dirigea sans trop balancer vers la porte.

Dehors, la gueule ouverte de la noirceur le happa, et il se mit à descendre le morne.

On était à cette période du mois où la lune est réduite à un quartier sans couleur qui flotte derrière les nuages. On ne voyait rien. On n'entendait que la voix de gorge de la mer, car tout semblait colorié avec de l'encre de Chine : le ciel, les arbres, les façades des maisons, les chiens errants et les chats furtifs. Comme tout à l'heure dans son rêve, Razyé allait à tâtons, se guidant sur les bruits de la nuit. Les bois-sans-soif qui sortaient des débits de boissons ne le reconnaissaient pas. Ils le prenaient pour un esprit à la recherche de quelque malfaisance et se signaient. Quand il passa auprès de la cathédrale, saint Pierre fit cliqueter ses clés en se rencognant dans sa niche, et il y eut un grand froissement d'ailes de chauves-souris dérangées là-haut dans les gouttières. Sur le Canal, des lumières brillaient aux persiennes de l'hospice Saint-Jules, puisque la souffrance et la mort ne connaissent jamais de repos. Aussi, les sœurs faisaient la ronde au chevet des agonisants avec des chandelles allumées dans l'ombrage de leurs cornettes.

Razyé s'engagea dans l'impasse Gaget, où Madhi habitait avec sa femme et ses garçons dans une case tout ordinaire, signalée seulement par quelques sacoches en vannerie accrochées aux branches d'un manguier-reposoir. Il savait d'expérience que, par des nuits semblables, le *kimbwazè* ne dormait pas. Car, ces nuits-là, celui qui a des oreilles pour s'en servir entend. Il entend les paroles de tous ces trépassés, peuplant l'autre bord de l'existence, allant, venant, se cognant, remuant dans l'invisible, se querellant, rêvant et regrettant la terre, maudissant encore et encore l'inconstance du cœur des vivants. Alors, on peut les interpeller et, par ruse, recueillir leurs secrets. Razyé ne s'était pas trompé. À peine eut-il toqué à la porte que Madhi vint lui ouvrir. Il tenait à la main une bougie dont la flamme droite et figée éclairait sa figure par en dessous, laissant ses yeux et le haut de sa tête nager dans l'ombre. Razyé l'interrogea d'une voix pressante :

— Est-ce que tu as pu lui parler ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit, hein ?

Mais Madhi, comme tous ceux de son espèce, n'aimait pas à être brusqué. Il referma la porte et, silencieusement, précéda Razyé dans la petite pièce sans portes ni fenêtres, aux cloisons tapissées de chromos et de bandes de couleurs disposées en spirale où il faisait ses dévotions. Il souffla sur sa bougie et il ne resta plus que la lumière d'une lampe éternelle pour tenir tête à la noirceur.

11

Le récit de Madhi

Je le sais, j'ai vécu dix vies, j'ai vécu cent vies avant celle que je vis aujourd'hui. J'ai été crapaud dans la vase, limace sur le bois pourri des arbres, ananas-bois à l'aisselle du gommier, oiseau quetzal me nourrissant de fruits plus rouges que mon aigrette. J'ai été vache à lait, j'ai été cabrit, j'ai même été femme et j'ai fait deux enfants.

Deux garçons, je crois.

C'était dans divers pays. En Chine. Au Japon. En Biélorussie. Quelquefois, je me souviens de toutes ces expériences, de ces amours, de ces déboires, et cela fait un grand désordre dans ma tête qui me force à rester, bouche muette, pendant qu'il est en moi. Je suis rentré dans cette vie-là un jour que le ciel était noir de toute la malfaisance dont est capable le bon Dieu. Le grand vent faisait *pailler* les cases et levait en l'air d'une seule main les bœufs moroses, laissés au piquet dans les savanes. Les douleurs ont pris ma maman alors qu'elle essayait de colmater les tôles de son toit et je suis venu là, à terre, dans un torrent d'eaux souillées de toute nature et de sanies. Je portais une membrane grise serrée autour de mon front et, déjà, mes yeux de nouveau-né voyaient toute la souffrance mise en réserve pour notre race. Quand le vent s'est calmé et que les gens ont pu relever ce qui avait été abattu, un samedi, ma maman m'a amené à l'église. On chantait un *Te Deum* et puis le prêtre m'a baptisé. Ma maman a voulu que je porte les deux prénoms de Dieu-donné-Bienvenu, car, le carême passé, elle avait encore mis en terre sa fille. Azuela. Elle n'avait plus que moi. Mais, moi, je n'ai jamais voulu de ces prénoms-là. Depuis tout petit, je me savais Madhi, qui veut dire « l'Élu », « celui que l'Invisible a choisi ».

À trois ans, j'entendais des voix. Couché dans la *kabann* au flanc de ma maman, je suivais un merveilleux ballet au-dessus de ma tête. Baron-Samedi en grand costume, redingote noire serrée à la taille, lunettes noires et chapeau haut de

forme, menait la danse. À six ans, je conversais avec Baka M…, qui connaissait toutes les opérations du ciel et de la terre. Un jour de plein soleil j'étais venu me baigner à la rivière la Rose, je l'avais trouvé qui flottait nu entre deux eaux, sa verge longue à fouetter un bourricot enroulée autour de sa taille. Il m'attendait. Après le bain, il m'avait emmené dans sa case et il m'avait fait boire une calebasse de thé de mancenil qui donne la clairvoyance. J'ai étudié huit ans avec lui. À quinze ans, mon esprit est allé à une réunion qui se tenait au fond d'une caverne, dans la plaine de la Castañeda, parmi les huttes rondes des Indiens, les chiens et les cochons noirs comme des hommes. Il y avait là les plus grands maîtres de l'invisible venus de tous les coins de la terre, ceux devant qui le monde se courbe comme une faux : Melchior, qui opérait à Cuba et qui n'avait pas encore commis le péché pour lequel il n'est pas de rémission, Ciléus Ciléas l'Ancien, qui opérait ici même en Grande-Terre, Déméter le Sage, à Fonds-Saint-Jacques, en Haïti, Escubando Premier, à Santo Domingo, et bien d'autres… Au matin, le brouillard pendait en festons aux bords déchiquetés de la caverne et l'aube brillait comme un soleil. Nous sommes restés sept jours et sept nuits à palabrer entre nous et à nous poser toutes les questions qui nous passaient dans l'esprit. Jusqu'où peut-on marcher derrière une âme depuis qu'elle a quitté son corps ? L'âme, c'est connu, enjambe sept rivières. Laquelle est la lisière finale ? Le défunt est-il présent en personne à son *Vénéré* ou est-il déjà trop avancé sur la route de l'autre monde ? À qui plaît le manger des sacrifices, le riz gluant, le rhum agricole et le maïs moulu : aux vivants ou bien aux morts ? Nous avons échangé des recettes pour les *bains démmarrés,* des noms de plantes, des signes et des paroles cabalistiques. Et puis chacun de nous est retourné chez lui par le chemin qu'il avait pris pour venir. J'ai laissé la cordillère des Andes et ses flancs d'acier. Poussé par les vents, je cavalcadais sur la crête des nuages et je voyais, île après île, la Caraïbe couchée sous moi comme une femelle soumise avec ses mornes et ses vallées feuillues, vertes de canne à sucre. Les Blancs fainéantaient sur les galeries en chapeau panama. Machette à la main, les nègres s'agitaient, le torse brillant de sueur. Les cabrouets chargés tressautaient sur les roches tandis que les usines crachaient leur venin, noir

comme fumée. Je savais que ce temps-là n'allait pas durer ; que les Blancs allaient bientôt basculer. Mais, pour autant, je ne voyais pas la lumière du bonheur éclairer nos existences. Quand les Blancs seraient finis, les nègres allaient troquer les comptes des intendants et des contremaîtres pour ceux des Assédic.

C'est quelques années plus tard, j'avais dix-huit ans à ce moment-là, que j'ai fait ce que les gens ont appelé mon premier miracle. Dans le village de Goyave. J'avais continué mon initiation avec Désiré Pulchérie, l'homme aux trois graines, et on commençait à parler de moi. On est venu me chercher dans le mitan de la nuit. Noir aveugle. Pas une seule étoile dans le ciel. Chiens gueulant tout partout. Au-dessus des sang-dragon en fleur, on sentait voler les génies de la nuit. C'est peu dire que la femme était malade. La main de la mort serrait déjà sa gorge et provoquait ces râles qui ne trompent pas celui qui les entend. Le médecin, un vieux Blanc, lui avait fait une piqûre d'huile camphrée dans la fesse gauche et était parti en vitesse, sans même demander ses honoraires. Quand j'ai mis les mains sur son front, il était déjà tout froid. Mine de rien, j'ai commencé de parlementer avec la mort, qui limait ses griffes près de la fenêtre.

— Laisse-moi te dire ! Tu gagnes à tous les coups. Personne ne finit vivant. Alors est-ce que tu ne peux pas attendre un tout petit peu ? Revenir dans quelques mois et même dans quelques années ? Son dernier garçon n'a pas deux ans. Il tète encore. Prends pitié.

Allez savoir pourquoi, la garce m'a écouté et est partie se faire voir ailleurs. Le sang est revenu aux joues de la femme. Sa figure a frémi, tiède et souple sous mes doigts. Son homme m'a baisé les deux mains.

Quand j'étais au faîte de ma renommée, Razyé est venu me trouver. Comme tout le monde en Guadeloupe, j'avais entendu parler de lui ainsi que d'un cyclone et d'un tremblement de terre réunis, plus mauvais que tous les deux à la fois. Je savais qu'à travers le pays il avait épuisé *gadèdzafè* et *kimbwazè* comme un cavalier trop exigeant sa monture. Mais son obsession était la mienne. Moi aussi, malgré mon

savoir, je ne cessais de me poser des questions. La mort est un passage qui dure combien de temps ? Quel espace sépare deux réincarnations ? Qu'est-ce qui fait que tous les efforts butent sur un seuil ? Peut-on rejoindre ceux qui nous ont donné dos et eux peuvent-ils revenir et rester avec nous ? Délia, la femme que j'avais perdue, je n'avais jamais pu l'apercevoir que fugitivement comme la traîne de la comète Halley dans le ciel. Je n'avais jamais pu la serrer dans mes bras, encore moins faire l'amour avec elle. Chaque fois que j'avais essayé de la toucher, elle m'avait échappé. Et c'est pour cela que j'ai pris l'argent de Razyé et que j'ai travaillé sans relâche pour lui, malgré le peu de résultats. Les gens qui disent que je l'ai volé sont des menteurs.

Ce soir-là quand je l'ai vu arriver, je savais ce qui le menait vers moi. Mais, cette fois encore, je n'avais pas de réponse assurée. Dans mon embarras, j'avais consulté d'autres clairvoyants qui, tous, avaient secoué la tête d'un air de confusion. J'avais fait des calculs de probabilité, étudié les heures de naissance et de mort. Le Verseau et le Poisson se croisant dans le ciel à angle équidistant m'avaient tout laissé supposer. Je ne savais que conclure. L'un était-il l'autre ? L'autre était-il l'un ?

Je m'apprêtais à donner à Razyé un bon verre de rhum agricole pour le douciner quand je m'aperçus qu'il avait assez bu. Ses yeux étaient rouges et petits comme deux icaques des bois. Son haleine sentait le fiel. Alors, je lui fis prendre un siège sous le portrait de Petro, ses trois colliers autour du cou, près de trois cierges allumés en quinconce et, penaud, je lui ai confessé mon ignorance.

— Je ne sais pas. Je ne peux pas te dire si c'est elle ou si ce n'est pas elle qui est revenue boire l'eau de misère de notre terre.

Sans un mot, il s'est levé et est reparti dans la nuit. Depuis ce jour, je ne l'ai plus revu.

Troisième partie

Marie-Galante

1

Belle Île en mer

Située à une quarantaine de kilomètres de La Pointe, l'île de Marie-Galante, ainsi baptisée par le Génois du nom d'une de ses trois caravelles, ne fut d'abord qu'un repaire de gigantesques lézards qui, pendant la journée, se chauffaient au soleil et, une fois la nuit tombée, descendaient pour dormir dans les fonds argileux. Les Amérindiens l'utilisèrent comme terre de production agricole et n'y séjournèrent jamais. Ils n'occupaient leurs carbets que le temps de défricher, planter, récolter en saison. Une fois ces activités terminées, ils retournaient vite vers la Guadeloupe à bord de leurs pirogues creusées à même les troncs d'arbres. Mêlés au sable et au sol, on retrouve de nos jours encore quantité d'instruments aratoires, de pilons, de mortiers, de pierres à cupules, de haches et de polissoirs. Pendant une longue période, l'histoire de Marie-Galante s'est résumée à une succession de tueries et de massacres caraïbes, de dévastations anglaises, de révoltes d'esclaves accompagnées de toutes sortes de cataclysmes naturels, cyclones, tremblements de terre, incendies réduisant à néant les efforts des hommes. Sur ce morceau de calcaire, plus plat que le plat de la main, mal arrimé sur un socle volcanique creusé de failles et d'entailles aux bords escarpés, bien des peuples se sont heurtés, Français, Anglais, Hollandais chassés du Brésil. Mais tous se sont donné la main pour asservir les Africains et s'engraisser de leur sueur versée dans les champs d'indigo, de coton, de café ou de tabac. Car la canne est une tard venue à Marie-Galante.

En 19., au moment où se passe notre histoire, Marie-Galante commençait à mériter le nom qui ne l'a plus quittée depuis : « l'île qui meurt ».

À deux ou trois kilomètres de Saint-Louis, derrière le moulin Massicot, sur les terres d'une habitation abandonnée par ses propriétaires, la république avait mis debout une école à une classe. On y apprenait à lire, à écrire, à faire des problèmes, avec un peu d'histoire et de géographie de France.

Depuis pas mal d'années, aucun enfant n'en avait franchi le seuil et personne ne se rappelait à quel moment le dernier instituteur, ancien élève des frères de Ploërmel, avait pris le bateau pour La Pointe sans espoir de retour. Tout était à l'abandon.

Sur les grandes dalles calcaires lapiazées de l'ancienne cour de récréation, les yuccas aux grappes blanches, les raquettes volantes et les cierges poussaient jusqu'à hauteur d'homme sans être dérangés ainsi que les *razyés* et l'acacia Saint-Domingue, devenu rapidement une plaie pour toutes les cultures. C'est que toute cette région était hérissée de fours à charbon et que les gens de Saint-Louis n'avaient qu'une seule idée en tête quand ils n'étaient pas sur la mer ou dans la canne : leur bois de campêche. Une charrette de sept cents kilos de bois de campêche pouvait donner jusqu'à six à sept sacs de charbon que l'on chargeait dans les barges à Saint-Louis ou dans les anses de Vieux-Fort et que l'on vendait au prix fort sur tous les marchés de la Grande-Terre. En ces temps de crise du sucre, c'était au moins un revenu assuré.

Aussi, c'est avec surprise qu'une fin d'hivernage, alors que les derniers nuages à pluie dérivaient vers la Dominique, les gens de Saint-Louis entendirent battre à son de caisse que l'école allait rouvrir des portes pendant si longtemps fermées et qu'on devait y emmener les enfants en âge sous peine de voir débarquer les gendarmes chez soi. La pensée de faire couper dans la toile des sacs de farine des chemisettes et des pantalons et surtout de se priver des bras de leurs rejetons pendant le temps de la récolte de la canne ne fit pas le bonheur des parents. Aussi, ils considérèrent avec des mines grincheuses une équipe de la mairie qui s'occupa de badigeonner d'un crépi de chaux la case de trois pièces en gaulette dénommée pompeusement *kaz a mètla,* de récurer et de remplir la jarre destinée à recueillir l'eau de pluie qui s'appuyait à son flanc.

Le 28 septembre au matin, soit très exactement quatre jours avant la rentrée des classes, on vit s'arrêter devant la maison du maître un cabrouet à bœufs conduit par un bougre de Grand-Bourg que l'on surnommait Roméro à cause de ses conquêtes et en descendre une mince jeune fille tout de noir

vêtue, portant une sorte de cage abritant un chat à la fourrure en deuil comme ses vêtements. (C'est Roméro qui se chargea de ses deux lourds paniers caraïbes.) Une jeune fille ! Est-ce que c'était une institutrice ? Depuis quand est-ce que les filles sont capables de lire et d'écrire et d'enseigner aux enfants ? Les habitants de Saint-Louis n'auraient pas été plus estomaqués s'ils avaient vu Lucifer en personne s'installer au milieu d'eux. Quelques heures après son arrivée dans le bourg, la jeune fille cala sa porte avec une corne à lambi et se présenta dans le *lolo* de Man Tètèche pour saluer et demander gracieusement si personne ne pourrait faire cuire son manger et laver son linge, car elle ne savait faire ni l'un ni l'autre. Elle s'efforçait de parler créole, mais ceux qui étaient présents entendaient bien que ce n'était pas sa langue maternelle, que c'était le bon français qui avait l'habitude de sortir de sa bouche et qui se battait pour en prendre le chemin. Man Tètèche la toisa de haut en bas. Quelle qualité de fille était-ce là ? Une fille qui ne savait ni laver ni cuisiner ? De quel berceau était-elle sortie ? Qui est-ce qui l'avait éduquée ?

On s'aperçut qu'elle était très, très jeune, claire – mais point trop –, jolie – mais un peu trop –, avec une forêt de cheveux noirs indisciplinés coiffés en chignon. Autour de son cou, un médaillon était suspendu par un ruban de velours noir. Ceux qui savaient lire pouvaient déchiffrer les initiales entrecroisées « C.L. » avec un petit « d » entre les deux. Man Tètèche lui ayant donné sans aménité le nom d'une certaine Romaine, qui cherchait à se louer pour nourrir l'enfant à crédit qu'elle avait gagné à La Pointe, elle se dirigea chez elle sans perdre de temps. Les deux jeunes femmes durent faire affaire, car, peu après, on les vit retraverser le bourg, l'une marchant devant l'autre en direction du marché. Ma foi, une belle paire que celle-là ! Un fruit déjà tombé à terre ! Un autre qui n'allait pas tarder à connaître le même sort !

Les jours suivants, on aurait bien aimé interroger Romaine sur sa nouvelle maîtresse. Mais avec elle, c'était motus et bouche cousue. On ignorait même le nom de l'auteur des jours de son garçon. Alors, on épia.

On ne vit pas grand-chose.

La jeune fille ne sortait guère de chez elle. Tout au plus apparaissait-elle sur le devant de sa porte pour héler son chat : « Minou, Minou », quand, la queue dressée, il s'était un peu trop éloigné dans les *razyés*. Ou bien elle descendait arroser une touffe d'hibiscus et un rosier rouge qu'elle avait plantés à droite et à gauche de la porte d'entrée de la case. Parfois, mais plus rarement, elle poussait jusqu'aux bâtiments de l'ancienne usine Desmarais et restait là, à fixer cette ruine, comme si cela lui remettait des souvenirs en mémoire. Chaque soir, elle brûlait la chandelle jusqu'à une heure avancée de la nuit et, observant ce point qui rougeoyait derrière les persiennes, les couche-tard se demandaient ce qu'elle pouvait bien fabriquer avec elle-même. Le troisième jour, Romaine mit à sécher sa première lessive, et quels jolis dessous elle suspendait fièrement sur sa ligne ! Des pantalons et des jupons à festons et à dentelles comme on n'en avait jamais vu à Marie-Galante ! Des guimpes et des caracos brodés ! Des mouchoirs de fine batiste ! Bref, tout un linge qui sentait très fort la haute naissance ! La curiosité fut à son comble. D'où sortait cette fille ? Comment s'appelait-elle ?

La veille de la rentrée des classes, elle chargea Romaine de balayer l'école, d'épousseter les bancs et les tables tandis qu'elle-même accrochait des images aux murs. D'abord, une belle lithographie d'Evremond de Bérard, représentant une habitation-sucrerie ancien système et son moulin à vent. Au premier plan, la mare et les chaudières, le gros tas de bagasse, la gouttière à vesou. À l'arrière, le moulin et les cases-nègres. Sur le deuxième tableau, des ouvriers, femmes et hommes, travaillaient dans un champ de canne. Une ammareuse se ployait pour lier une gerbe, les pointes de son mouchoir retombant autour de son cou comme deux ailes. Enfin, sur le troisième, des enfants, une fille et deux garçons, épluchaient à belles dents des morceaux de canne à sucre. Le lendemain, bien mise, depuis sept heures, la nouvelle maîtresse était debout sous le préau pour accueillir les élèves. Elle les séparait, mettant à sa droite les petits aux yeux pleins d'eau, scolarisés pour la première fois ; à sa gauche, ceux qui ânonnaient déjà dans le livre de lecture suivie. À midi, les uns et les autres rentrèrent tout énamourés et dirent à leurs parents curieux qu'elle s'appelait Mademoiselle Cathy.

Cathy ne se consolait pas de la mort d'Aymeric.

Elle entendait sa voix. Il était présent en elle. À tout moment, elle le voyait. C'était comme une toile peinte que des mains invisibles agitaient constamment devant ses yeux. Son cœur, qui ne connaissait guère les mauvais sentiments, se durcissait de haine quand elle songeait à Justin-Marie, qui l'avait contaminé de son mal, et à Razyé qui, l'ayant ruiné, avait assombri ses derniers jours.

Tout s'était passé tellement vite !

En octobre, il s'était senti trop faible pour continuer à faire face à ses responsabilités et n'avait plus quitté son lit. En novembre, il avait connu sa première hémorragie, rendant le sang par la bouche et par les narines. En décembre, il était mort. Comme un saint, demandant pardon à ses enfants et récitant ses prières. La maladie avait fait fondre ses chairs et il n'avait pas le poids d'un jeune garçon. Ainsi, il avait retrouvé sa jeunesse. Il avait demandé à être enterré auprès de sa Cathy, dans la tombe qui se dressait sur le promontoire de L'Engoulvent. Mais Marie, qui passait toujours par ses quatre volontés, s'était rebellée pour la première fois. À l'en croire, ce souhait injuste annihilait les dix ans qu'il avait vécus avec elle et tout ce qui s'était passé entre eux, surtout pendant sa maladie, elle qui l'avait veillé et soigné, avec un total dévouement. Aussi, elle avait refusé d'exaucer son vœu, et Aymeric avait trouvé sa place dans le caveau des Linsseuil à Petit-Canal, à côté de son père, de sa mère et de ses grands-parents. La cérémonie avait été sobre et touchante, le chœur des élèves du pensionnat des sœurs de Saint-Joseph de Cluny avait chanté le *Requiem aeternam,* le *Dies Irae*, le *Lacrimosa* et le « Pie Jesu » du *Requiem* de Dvorak, un compositeur tchèque qu'Aymeric adorait et qu'il écoutait constamment sur son gramophone. Le lendemain de l'enterrement, les larmes n'avaient pas séché sur les joues de la famille que le notaire l'informait qu'Aymeric ne laissait pratiquement rien en héritage. Honnête et scrupuleux, il avait vendu l'usine Dargent ainsi que la quasitotalité de son domaine foncier pour éponger

ses dettes et assurer la retraite de ses travailleurs et de ses employés de maison. Tout ce qu'il avait pu sauver, c'était l'habitation, amputée de ses terres, pareille à un îlot au milieu de son parc. Tandis que les Linsseuil tergiversaient, atterrés par ce face-à-face brutal avec la pauvreté, Cathy n'avait pas été longue à prendre sa décision. D'une certaine manière, la mort de son papa lui permettait de réaliser ce qu'elle voulait vraiment. Lui vivant, elle n'aurait jamais eu la force de briser son cœur en quittant Belles-Feuilles pour conduire sa vie comme elle l'entendait. Quant aux autres membres du clan, elle les libérait ; elle les soulageait du poids de sa présence. Il est vrai que, les jumelles exceptées, personne ne savait plus trop comment se conduire avec elle, surtout depuis que la puberté lui avait noirci le teint comme ce n'est pas permis. À tout moment, les parents hésitaient, partagés entre un reste de tendresse et l'horreur de ce qu'elle représentait.

Depuis quelques années, une école normale pour institutrices avait été annexée au cours secondaire de jeunes filles de La Pointe. Grâce aux relations des Linsseuil, elle avait obtenu sans difficulté une bourse du conseil général. Puis, sans trop de regrets, elle avait embrassé *mabo* Sandrine, ses petits frères et sœurs, surtout Elodie, dont elle était la marraine, et avait passé deux ans enfermée derrière un grillage à apprendre comment enseigner le français, l'histoire et la géographie, les mathématiques et les sciences, et à chanter pour se donner du cœur.

En avant, jeunes filles,
Aux dernières bastilles !
Il y a trop longtemps que les hommes
Occupent les premiers rangs.
Nous voulons prouver que nous sommes
Les égales de ces tyrans.

Saint-Louis de Marie-Galante était son premier poste, et elle n'était pas fâchée de voir la mer se dérouler pour la séparer complètement de sa vie d'enfant gâtée. Ses grands frères, Déodat et Isidore, l'avaient tout de même accompagnée au bateau. Ces deux-là en voulaient à Aymeric. Ils lui reprochaient de ne pas s'être suffisamment battu contre Razyé et les socialistes et d'avoir finalement pris plus de soin de ses

Noirs que de ses enfants. Il avait assuré la retraite de ses travailleurs. Bravo ! Mais ses garçons, qu'allaient-ils devenir, à présent qu'ils n'avaient plus un sou devant eux ? Ils n'avaient aucune envie d'étudier des années et des années durant pour devenir fonctionnaires de l'État ou des communes. Alors, se marier à quelque mulâtresse richement dotée et prête à tout pour éclaircir son sang ? Bien des békés se livraient à ce petit jeu-là à présent, et les curés entremetteurs avaient les poches de leurs soutanes pleines de bonnes adresses. Les écoutant se plaindre et rager, Cathy songeait que les filles ont moins d'orgueil et supportent mieux les caprices de la fortune.

Pourtant, elle se croyait plus brave qu'elle n'était, elle qui n'avait jamais vu réellement la figure de la pauvreté. Quand, après une traversée qui n'en finissait pas, elle aborda sur ce plateau caniculaire et rocailleux, elle n'en crut pas ses yeux. L'île se relevait à peine d'une épidémie de choléra qui avait tué les humains tandis qu'une épidémie de peste porcine décimait les bêtes. Les hommes, les femmes et les enfants couvraient tant bien que mal leurs corps squelettiques avec des haillons de toile de jute ou, pour les plus chanceux, de toile à sac de farine. Sur les marchés, on ne vendait que des lots de charbon de bois, de la farine de manioc charençonnée et des pois d'Angole durs comme des roches. Cathy suivait aussi la trace des méfaits de Razyé, qui était un assidu de l'île. À cause de lui, des bandes d'émeutiers, ivres d'alcool, s'étaient ruées au pillage des plantations. Bien des Blancs-pays, effrayés, avaient cédé leurs terres au Crédit Foncier colonial. Les trois usines qui avaient remplacé les sucrottes étant constamment secouées par les grèves et les conflits sociaux, leurs propriétaires menaçaient tout bonnement de les fermer et de se retirer en France, ce qui priverait encore d'emploi bon nombre de pères de famille. Bref, la misère s'inscrivait tout partout : dans les yeux luisants des enfants, les joues émaciées des mamans, les gencives sans dents des papas. Leurs petits crânes teigneux, galeux, appuyés sur le bois des pupitres, les élèves dormaient la bouche ouverte. Ils dormaient de faim et ne se réveillaient que si, en rêve, un bon morceau de viande passait à leur portée. Des clous et des furoncles gonflaient leurs membres, grêles comme des baguettes de goyavier, et crevaient dans un pus malodorant. Cathy n'était pas la fille

d'Aymeric de Linsseuil pour rien. Toute son enfance, elle l'avait passée dans l'odeur de la charité et des gestes pieux. Elle songea d'abord à organiser une infirmerie comme il en existait à Belles-Feuilles, à panser toute cette souffrance avec de la teinture d'arnica, du bleu de méthylène ou un verre de lait. Puis elle comprit bien vite que toute sa solde n'y suffirait pas. Malgré les éloges tonitruants du conseil général qui ne les appelait rien de moins que « soldats du proprès, distribuant le pain de l'intelligence », les instituteurs guadeloupéens recevaient un salaire de famine. Ils attendaient depuis des années que soit appliquée l'augmentation de leur traitement décidée par la colonie. Aussi, elle songea à user d'un autre remède qui ne coûterait rien, celui-là. Puisqu'elle ne pouvait remplir le ventre de ses élèves de nourriture, à défaut, elle pouvait remplir leurs oreilles avec des mots doux et leur cœur avec de l'amour.

Jamais enfants ne furent plus choyés, admirés, encouragés à mieux faire et à mieux se comporter. Elle exposait les barbouillis des tout-petits sur les cloisons, mer bleue, soleil orange, case à toit rouge sous la ramure d'un manguier et conviait les parents éberlués à venir admirer ces merveilles. Le carnaval à Marie-Galante était d'ordinaire plutôt rustre, trois jours de désordre où des *mass à kònn*, ou *gwo siwo* et des *bwa-bwa* portés au bout de gaules dévalaient les rues en hurlant et en gesticulant. Cathy habilla ses petits nègres et négresses en marquis et en princesses emperruqués de coton et maniant l'éventail. Elle mit sur pied une chorale qui se produisit devant le maire de Saint-Louis et ses conseillers municipaux qui n'en croyaient pas leurs oreilles. Si, sous sa direction, le jardin de l'école ne donnait rien, ni manioc ni pois d'Angole, par contre, les grands élèves étaient capables de tourner des poèmes en français-français qu'ils récitaient à qui voulait bien les écouter. L'un d'entre eux devait publier quelques années plus tard dans *La Cravache* et se faire un petit renom local.

Des Antilles, nous sommes la phalange
Du grand Parti de tous les travailleurs
Qui vont bientôt retirer de la fange
La Guadeloupe aux mains des exploiteurs.

Tant et si bien que, dès la fin de sa première année d'enseignement, Cathy obtint quatre-vingt-quinze pour cent de réussite au concours des bourses et envoya six enfants de marins-pêcheurs au lycée Carnot de La Pointe.

2

La maîtresse et Razyé II

Il la dépassait d'un bon demi-mètre. Aussi, elle devait lever la tête pour tenter de saisir sa figure dans l'ombre du chapeau *bakoua,* encore épaissie par l'heure.

Elle hésita.

— Je n'ai jamais préparé personne au brevet. Je ne sais pas si je serai capable.

Il dit :

— Vous êtes capable de transformer des petits-fils d'esclaves en marquis. Cela veut dire que vous êtes capable de tout ce que vous voulez.

Elle sentit qu'il se moquait et répondit d'un ton défensif :

— C'était pour jouer. Le carnaval est un jeu.

Il haussa les épaules.

— Vous auriez pu jouer à autre chose. À ressusciter leurs ancêtres Moudongues ou nègres marrons, par exemple.

Elle resta saisie, se demandant s'il plaisantait. Mais non ! Il paraissait sérieux, grave, même. Il continua :

— Est-ce que vous connaissez l'histoire de ce morceau de terre et de ces gens qui vous paraissent tellement inoffensifs, *pavré ?*

Elle ne dit rien, mais, malgré elle, des larmes lui vinrent aux yeux. Il se radoucit.

— Je vous emmènerai à la mare au Punch ou bien au morne Tartenson, là où il y a quelques années la foule a tenu tête aux gendarmes. Et vous saurez qui sont vraiment les gens de Marie-Galante que vous croyez tranquilles comme des tortues *molokoïes*.

Elle reprit son souffle.

— Si c'est pour me raconter des histoires de tueries et de sang versé, j'ai mieux à faire qu'à vous écouter.

Il dit, moqueur :

— C'est ça. Bouchez vos yeux et vos oreilles. Efforcez-vous de croire que tout va pour le mieux et que notre pays est un vrai petit paradis.

Elle regarda au loin, vers la mer étale qui, sous le ciel sans éclat, virait au gris, sombre, comme lui.

— Je ne dis pas cela. Je sais que nous connaissons des temps très difficiles. Tout le beau travail qu'avait fait M. Schoelcher n'a servi à rien. Les anciens esclaves ne respectent pas Dieu et ne veulent pas travailler…

À ces mots, il se mit en colère et s'écria :

— Vous parlez comme les esclavagistes ! Et puis cessez de nous rebattre les oreille avec M. Schoelcher, M. Schoelcher… On dirait que les esclaves n'ont rien fait pour gagner leur liberté.

Il y eut un silence, puis elle fit, sèchement :

— J'ai réfléchi : je ne pense pas que je pourrai vous apprendre quoi que ce soit.

Sans autre commentaire, il haussa les épaules. Comme il lui tournait le dos, se dirigeant vers la porte de la salle de classe, elle eut honte d'elle-même. En vérité, qu'est-ce qu'elle lui reprochait ? D'avoir raillé ses efforts pour le carnaval, voilà tout. À cause de lui, brusquement, elle voyait tout le ridicule de sa conduite. Quelle idée l'avait prise d'avoir poudré à frimas les têtes grennées de ses petits nègres ? Elle le héla comme il allait passer le seuil.

— Pourquoi est-ce que vous y tenez, à ce brevet ?

Il s'arrêta, barrant l'entrée et masquant le reste de jour de sa carrure. Puis il fit, ironiquement :

— Mais pour faire plaisir à votre cher M. Schoelcher. « Instruisez-vous, sauvages africains, et faites honte à vos détracteurs. » Ce n'est pas ce qu'il a dit ?

Elle finit par rire et déclara, comme s'ils avaient signé la paix :

— Je ne connais même pas votre nom !

Il hésita avant de laisser tomber avec précipitation, et l'on aurait dit qu'il récitait une leçon apprise :

— Premier-né… Oui, c'est comme cela que mon papa m'a baptisé. Après, j'ai été suivi par une trâlée d'enfants. Six en tout ; des filles aussi bien que des garçons. Mais le ventre de ma maman m'avait attendu pendant sept ans, et mes parents étaient trop contents de me voir arriver.

En réalité, Razyé II avait dû rapidement mettre un bras de mer entre La Pointe et lui pour protéger sa vie. Un soir, Mona avait fini par avouer à son père ce qui s'était passé entre eux. Confondu, Razyé II ne cessait de se demander à quel mobile elle avait obéi. Est-ce qu'elle était tourmentée par la mauvaise conscience ou bien est-ce qu'elle caressait l'impossible espoir de le rendre jaloux ? Sait-on jamais, avec les femmes ? Toujours est-il qu'il l'avait très mal pris et qu'autour de minuit il était rentré place de la Victoire, enragé et résolu à faire la peau à son garçon. Razyé II s'était réfugié aux Abymes, chez son patron, qui, brave homme, l'avait adressé le lendemain à Tonin, son petit frère, maréchal-ferrant à Saint-Louis de Marie-Galante qui lui avait demandé quelqu'un pour l'aider. C'est que, dans la belle île en mer, le travail ne manquait pas : bœufs et chevaux à ferrer, roues de cabrouets à cercler, pioches, pelles, houes, toutes espèces d'instruments à réparer et à souder.

Sans poser aucune question, Tonin avait offert à Razyé II une place dans la case en gaulettes qu'il occupait avec sa femme et sa kyrielle d'enfants. On mangeait des racines dans des *kwi*. On dormait à terre sur des morceaux de jute. On faisait ses besoins où l'on pouvait, çà et là, dans la boue des marais. On se lavait quand le ciel daignait laisser couler de l'eau. Maigre consolation, Asturia, l'aînée de Tonin, le laissait prendre son plaisir avec elle comme il l'entendait. Aussi, une nuit, alors que tous ronflaient autour de lui, Razyé II avait regardé la figure de l'existence qui se dessinait devant lui et avait pris peur. Les souvenirs de son éducation s'estompaient,

et rien ne le différenciait plus d'une bête. Son corps devenait de plus en plus lourd. Son intelligence s'atrophiait. Il restait des journées sans parler, aveuglé par les étincelles de sa forge, absorbé par son labeur de brute. Il dormait sans rêves. Était-ce pour cela que ses ancêtres africains s'étaient révoltés et avaient conquis la liberté en inondant de sang la terre des plaines et des mornes ? Alors, il s'était rappelé les propos enflammés de Jean-Hilaire Endomius sur les plats servis au banquet de l'instruction et il avait vu s'ouvrir le chemin qu'il devait emprunter. Malheureusement, au temps où il vivait à La Pointe, différent sur ce point de Justin-Marie, il n'avait pas porté beaucoup d'attention aux leçons des maîtres et n'avait pas réellement souffert quand son papa l'avait retiré de l'école. Il lui suffisait de voir son corps s'épanouir, ses épaules s'élargir, de sentir son regard planer, de plus en plus haut, au-dessus de la tête de ceux qui lui parlaient.

Ce n'était pas sans beaucoup d'hésitation qu'il était venu trouver Cathy. Elle appartenait à une famille qui lui était odieuse non seulement à cause de ce que Razyé et les socialistes racontaient sur tous les Blancs et les mulâtres, mais parce qu'elle avait donné l'exemple du racisme et des préjugés de caste en condamnant sa mère à la pauvreté et à la souffrance. Pourtant, quand il l'avait eue en face de lui, petite, fragile et, surprise des surprises, presque aussi noire que lui-même, il avait bien compris qu'elle n'avait de Linsseuil que le nom. Bon Dieu, elle était presque aussi mal sortie que lui-même ! C'était donc une bâtarde, le fruit d'un viol ! Qui était sa maman ?

Il sortit dans le crépuscule, sous le ciel maintenant sali de longues traînées noires. La nuit était presque tombée. Un alizé agitait la tête des amandiers de la place de la Nouvelle-Église, qui avait remplacé l'autre, jetée à terre par un cyclone. Au coin d'une rue, des crieurs annonçaient une réunion politique pour le prochain dimanche. Comme ils hurlaient le nom de Razyé, les gens sortaient sur le devant de leurs portes pour mieux entendre. C'était du désordre en perspective, peut-être même des coups et du sang. Dans tous les cas, les Blancs-pays allaient en prendre pour leur compte. D'abord, Razyé II trembla. Puis il réalisa que son père aurait bien du mal à le

trouver sous l'appellation d'emprunt qu'il s'était donnée, Premier-né, auquel il avait ajouté Sabrimol, nom qu'il avait forgé comme cela, tout seul dans sa tête.

Avec l'éloignement, il avait presque oublié les mauvais traitements de son enfance et ne savait s'il devait haïr son père ou le prendre en pitié. Le considérer comme une victime ou comme un bourreau. Il avait acquis une idée confuse de son passé et en savait juste assez pour en déduire que Razyé, dans sa jeunesse, s'était senti affreusement mal traité et avait tout subordonné à sa vengeance. À cause d'une passion malheureuse, il s'était refusé les joies d'une nouvelle union et avait considéré épouse et enfants comme une charge insupportable. Aucune femme ne mérite qu'on passe tout le restant de son existence à la regretter. Ce que les hommes appellent amour n'est, en fin de compte, qu'une maladie de l'esprit.

Razyé II, ou plutôt Premier-né, comme il avait choisi de s'appeler, était bien déterminé à mener sa vie tout autrement.

Restée seule, Cathy mit pensivement les barres aux grosses portes de la salle de classe. Plus elle y songeait, plus la conversation qu'elle venait d'avoir la remuait. Elle s'apercevait qu'elle n'était pas au bout de ses peines. Il ne suffisait pas de donner dos aux Linsseuil sous prétexte qu'elle n'était pas de leur sang. Il fallait découvrir qui elle était réellement. Des Moudongues, des nègres marrons, elle avait, certes, entendu parler, mais toujours de façon négative. Les pires histoires circulaient sur leur compte. Histoires de vols et de viols, de massacres et de tueries à la machette. Aussi, il ne lui serait jamais venu à l'idée d'amener ses petits élèves à ressusciter leur mémoire à l'occasion d'un défilé de carnaval.

De même, le défunt Aymeric professait une admiration sans bornes pour M. Victor Schoelcher, dont il possédait tous les livres. En particulier, il avait écorné l'un d'entre eux à force de le lire et de le relire : *De l'esclavage des Noirs et de la législation coloniale*. Pour lui, il était le grand bienfaiteur de la race noire !

Elle s'engagea dans le chemin empierré qui menait au bourg. À cette heure, les grandes dalles calcaires flottaient dans l'ombre et elle avait l'impression de sautiller sur les roches d'un gué. Bientôt, elle entra dans Saint-Louis, saluant poliment à droite et à gauche. Pourtant, malgré ses sourires et ses manières affables, les gens ne la portaient pas dans leur cœur. Ils la trouvaient trop volontaire et trop raisonneuse pour leur goût. Malgré tous ses succès scolaires, on n'appréciait pas ce qu'elle faisait à l'école. Est-ce qu'elle n'interdisait pas aux enfants de parler le créole ? Le créole, c'est la langue de notre *manman*, ronchonnaient les gens. Qui l'empêche de sortir de la gorge d'un enfant le rend muet pour la vie.

Cathy était loin de s'apercevoir des mines qu'on lui faisait. D'ailleurs, elle avait l'esprit bien loin. Jamais de sa vie elle n'avait considéré d'autres hommes que son bien-aimé papa, ou ses frères, ou quelques cousins favoris. Or voilà que le désir de revoir Premier-né la prenait comme une maladie. C'est vrai, il parlait mal le français et sentait la sueur. C'était visible qu'il n'avait jamais tenu un livre dans les mains. Mais il ne ressemblait pas à un *bitako* ordinaire. Il était haut et fort ! Il avait la voix bien timbrée ! Elle se torturait l'esprit à force de se questionner à son sujet, d'essayer de deviner qui il était en vérité.

Elle rentra chez Man Tètèche, soi-disant pour acheter de la chandelle, en réalité pour trouver quelqu'un qui la renseignerait. En effet, à côté du *lolo* il y avait un débit de boissons rempli à toute heure du jour de bois-sans-soif et de tuent-le-temps, jamais à court d'un cancan à colporter. Mais, quand elle eut passé la porte, elle se heurta à une négresse noire, jeune et la figure plaisante, vêtue d'une de ces larges *golles* que portent les femmes enceintes. Celle-ci lui jeta un tel regard qu'elle ressortit en vitesse et courut chez elle. Dans son saisissement, elle ne vit rien de ce qui se passait au bourg. Et, pourtant, il y avait un grand désordre dans la rue. À l'annonce de la visite de Razyé, les femmes partisanes des socialistes de Légitimus, les « Vraies Filles de Schoelcher », comme elles s'appelaient, étaient sorties de leurs cases et hurlaient leur fameux chant de guerre.

La socyal, la socyal,

Moun la lévé, lévé !

An Razyé, An Razyé menn !

Déjà une demi-douzaine de « donneurs de fraîcheur » patrouillaient, brandissant leurs bâtons ou faisant tourner les lassos avec lesquels ils se vantaient d'attraper les gens à peau claire.

À la maison, Romaine avait déjà allumé la lampe tempête, et les insectes faisaient la ronde. Comme tous les soirs, de gros hannetons se grillaient les pattes contre le verre. Cathy s'assit dans la berceuse, se balança en silence quelques instants puis tourna la tête vers Romaine. Elle l'interrogea en s'efforçant de dissimuler l'impatience de sa voix.

— Qu'est-ce que tu connais d'un certain Premier-né, qui travaille, à ce qu'il paraît, pour Tonin, le maréchal… ?

Romaine ne la laissa même pas terminer sa question et dit précipitamment :

— Premier-né ? Tout le monde sait que ce n'est pas le nom que sa maman lui a donné. Qui est-ce qu'il y a par-derrière ? Le bon Dieu seul le sait ! Les uns disent que ça doit être un bâtard dont la couleur faisait honte à sa famille…

C'est comme moi. Comme moi, se dit Cathy avec ivresse.

— … Les autres pensent qu'il est venu ici pour se cacher de quelque mauvais coup qu'il aurait fait à La Pointe.

— Ce n'est pas possible, protesta Cathy, se rappelant cette figure sérieuse et honnête.

Ce garçon, qu'elle n'avait vu que quelques instants, elle aurait mis sa main au feu pour le défendre. Romaine était trop fine mouche pour ne pas s'apercevoir des sentiments de sa maîtresse et voulut la mettre en garde. Elle hésita puis dit, d'un ton résolu, car elle ne voulait pas que celle-ci passe par où tant de femmes passent :

— Ce que tout le monde sait, sauf Tonin lui-même, bien sûr, les parents sont toujours bons derniers dans ces cas-là, c'est ce qu'il a mis dans le ventre de sa fille…

Cathy bondit.

— Ce n’est pas vrai. Ce sont des menteries. Ne répète jamais cela devant moi, tu m’entends.

Là-dessus, elle courut s’enfermer dans sa chambre. Mais, ce soir-là, elle n’avait nullement dans l’idée de lire ou de corriger les cahiers de ses chers élèves. Elle n’avait pas envie de dormir non plus.

Si son père avait été en vie, elle l’aurait pressé de questions. Elle savait les sentiments qu’il avait portés à sa mère et comment il n’avait jamais cessé de la pleurer dans son cœur, longtemps, longtemps après sa mort. Elle aurait aimé lui demander ce qu’est l’amour et pourquoi il naît. Dans son enfance, elle avait lu un conte où le héros était brusquement transporté sur un tapis volant. De cette hauteur, il voyait la terre plus belle qu’elle ne lui avait jamais semblé, avec ses mornes, ses creux, ses parterres de fleurs et l’enchevêtrement de ses arbres. Les sentiments qui s’éveillaient dans son cœur la hissaient sur ce tapis, et elle sentait en elle une exaltation inconnue. Oui, elle était venue sur terre pour conquérir et communiquer le bonheur. Oui, elle était venue pour accomplir de grandes choses. Pour les autres. Pour elle-même. Elle ne savait pas encore lesquelles. Un instant, elle se rappela la figure de l’inconnue qui lui avait jeté un si sale regard chez Man Tètèche, mais cela ne l’effraya plus, et elle se sentit bien sotte d’avoir eu tellement peur.

Elle pressa son front contre les persiennes et, alors, aperçut la lune, couchée à la renverse sur un coussin de nuages. Celle-ci semblait lui sourire et elle eut l’impression que c’était une amie qui venait s’enquérir de la couleur de ses pensées.

3

Le récit de la servante Romaine

Je suis née sur ce radeau de terre amarré dans la mer, que la rage des vents de l'océan n'a pas encore démâté. Notre case s'élevait sur un plateau aux flancs ravinés. Partout, l'œil ne voyait que *razyés, banglins* ou cannes à sucre plus souvent que rarement jaunies, desséchées par le soleil. Aussi, depuis toute petite, j'ai eu envie de franchir la ligne de l'horizon, d'aller au-delà de ce trait gros bleu qui cerne l'inconnu. Chez mes parents, on mangeait de la misère. Mon papa, noir comme le charbon de campêche qu'il brûlait, regardait la vie à travers les deux trouées rouges de ses yeux. Il avait perdu son avant-bras à l'usine et ne pouvait plus travailler. Alors, il essayait de se faire un peu d'argent avec son charbon et aussi avec des coqs de combat, Zyé wouj et Fésé pyé. Quant à ma maman, encore une jeunesse, à trente ans, elle était pareille à une vieille avec des outres vides suspendues le long de ses flancs. À force de privations, elle arrivait tout de même à engraisser un cochon que l'on tuait pour la Noël. C'était le seul moment où nous voyions de la viande. J'ai oublié de dire que j'étais l'aînée de huit enfants. Cela veut dire que je ne connaissais ni dimanche ni jours de répit. Aussi, chaque nuit, pour oublier ma réalité, je voyageais. Je voyais La Pointe dans mes rêves. Les gens qui avaient eu la chance d'y vivre ne finissaient pas de décrire ses maisons hautes et basses, tellement fières sous la coiffure rouge de leurs toits, avec des bougainvillées de toutes les couleurs sur les balcons, ses rues droites, allongées entre les jambes des amandiers pays ou des sabliers et ses voitures à quatre roues, plus nombreuses que les cabrits d'ici. Aussi, dès le moment où le sang a passé entre mes jambes, dès le moment où je suis devenue femme, j'ai serré ma paie de petite-bande entre mes seins tout neufs et je suis partie pour gagner la vie que je voulais.

Je suis arrivée à La Pointe un 1er janvier à la fin de la journée après un jour entier de traversée. Malgré cela, je ne sentais pas la fatigue. Je regardais autour de moi les lumières

qui brillaient comme des soleils dans toutes les maisons. Seulement, ce que les gens ne m'avaient pas dit dans leurs descriptions, c'est qu'il y avait deux La Pointe, celui des riches et celui des sans un sou. Comme moi-même. Si j'ai trouvé sans difficulté un emploi dans une buvette, Au soleil levant, tout ce que ma paie a pu m'offrir comme toit au-dessus de ma tête, ce fut une pièce au Carénage, dans un *lakou* flanqué d'une sorte d'appentis où se trouvaient les ustensiles nécessaires aux besoins et à la toilette, bassine, terrine, broc. Derrière un morceau de cretonne trônait, impérial, le *toma* en terre cuite. L'usine Dargent tenait le quartier sous sa loi. Bien avant que ne s'entrouvre l'œil du soleil, des cabrouets chargés de cannes faisaient la queue devant ses grilles. De jour comme de nuit, une épaisse fumée sortait de ses cheminées, et l'on entendait ses machines battre, battre comme un cœur qui ne se fatigue jamais. Ce qui me révoltait, c'était le spectacle des ouvriers. Pour moi, ils étaient pareils aux esclaves du temps longtemps, répondant à l'appel strident d'une sirène, sans un moment pour souffler, le corps à peine caché par des guenilles. Les plus vieux avaient les bras et les jambes creusés d'ulcères purulents sous leurs emplâtres de feuillage.

Je ne tardai pas à me lier d'amour avec l'un d'entre eux, un certain Déodat Déodatus, qui, chaque soir, quand l'usine avait fermé ses grilles, venait arroser son gosier au Soleil levant, mais sans jamais perdre sa dignité dans le rhum. Ce n'était pas n'importe quelle qualité de nègre. J'ose dire qu'il était de la race des seigneurs. Pourtant, il ne pesait pas plus lourd qu'une épluchure de canne. Il n'était pas plus haut qu'une touffe d'herbe de Guinée. Quand il se couchait sur moi, je ne sentais pas ma charge et je croyais serrer un tout petit enfant, mon enfant. Seule sa voix résonnait, rauque et basse comme une corne de lambi quand il parlait.

La première fois qu'il est venu auprès de moi pour me dire des paroles douces, j'ai failli rire, car je ne comprenais pas ce qui se passait. Depuis quand est-ce que la marmaille ose lever les yeux sur les grandes personnes ? Mais il a persisté. Il était né sur une plantation des Grands-Fonds-du-Moule, mais, tout petit déjà, il refusait cette vie de bête. Il entrait dans les cases et disait aux gens tout étonnés : « Levez-vous, levez-vous !

J’ai un rêve là, dans ma tête », et les gens ne savaient pas s’ils devaient rire ou le mettre dehors comme un fou. Un jour que Jean-Hilaire Endomius était venu au Moule en campagne électorale, il s’était tout bonnement mis à marcher derrière lui, et celui-ci était tombé sous le charme de sa voix si surprenante. Au fil des années, il est devenu, avec d’autres, des hommes comme Razyé par exemple, un de ses plus fidèles lieutenants. On raconte que, quand il parlait, tout le monde se taisait. Après, quand ils l’avaient entendu, les nègres les plus dociles saisissaient leurs coutelas par le tranchant de la lame et le brandissaient pour tout saccager.

Et c’est pour cela qu’ils me l’ont tué.

Un jour, on a trouvé son corps dans une trace de canne naviguant dans la mer rouge de son sang. Les gendarmes n’ont même pas fait semblant de chercher qui l’avait battu à mort.

Mais je ne veux pas revenir sur cette douleur-là. Pendant des semaines, j’ai voulu mourir, mais je n’ai pas pu mourir. Des figures de femmes, tristes et tendres derrière leurs mouchoirs, se penchaient sur ma couche et murmuraient :

— Prends courage ! Est-ce que tu n’as pas ton enfant, ton garçon pour te garder amarrée à la vie ? Qu’est-ce que tu veux ! Il n’y a pas de bonheur sur cette terre. Pour les nègres, en tout cas.

À la veillée de Déodat, Razyé est venu m’apporter une bourse pleine d’argent de la part des socialistes. Cet homme que tout le monde dit tellement mauvais, plus mauvais qu’un chien enragé, avait les yeux remplis de larmes. Il a serré mes mains dans les siennes.

— Moi aussi, j’ai connu ce que tu connais aujourd’hui et chaque fois que je vois un mort, que j’assiste à une veillée, mon chagrin se réveille, revient sur moi au grand galop. On dit que la peine diminue avec le temps. Ce n’est pas vrai. Plus les années passent, plus elle devient envahissante, et elle ne laisse de place à aucun autre sentiment. Tu vois, avant, elle me laissait toute la liberté de préparer ma vengeance. Jour après jour, je l’affûtais comme une arme blanche, un couteau à deux lames. Je me disais : « Non seulement je coucherai dans la

poussière l'homme qui m'a fait du mal, mais encore je détruirai tous ses pareils, tous ceux de sa couleur, tous ceux de sa classe. » À l'heure qu'il est, je n'ai même plus envie de cela. Je suis fatigué de traîner mon corps partout où je vais. Je ne veux plus que me coucher pour mourir et, enfin, la retrouver. Remarque, de cela, je ne suis même pas certain. Tous les *kimbwazè* et les *gadèdzafè* d'ici et d'ailleurs ont empoché mon argent avec des tas de promesses qui ne m'ont rien rapporté. Je ne l'ai vue qu'une seule fois, peu de temps après sa mort. Et peut-être ce n'était qu'une fantaisie de mon imagination. Un après-midi, sans la force de vivre, j'étais couché à plat dos dans un champ, le soleil dans les yeux. Une arabesque s'est dessinée à quelques mètres de moi et elle en est sortie, décidée, autoritaire, comme elle l'avait toujours été, sa natte noire tressautant derrière son dos. Elle m'a crié : « Zouelle ! Attrape-moi, si tu peux. » Et je me suis mis à courir ventre à terre derrière elle, sans jamais la rattraper, bien sûr. Depuis ce jour-là, j'ai eu beau pleurer, prier, même, elle n'est plus revenue. Des fois, je reste toute la nuit devant ma fenêtre ouverte à deux battants pour la guetter. Je respire le vent et le sel de la Darse. Mon œil s'épuise, je ne vois rien. Que les chauves-souris qui volent de sablier en sablier.

Le chagrin de cet homme m'a accablée plus encore.

Quand mon Déodat est parti, je n'ai pu supporter ni La Pointe, ni le quartier du Carénage que, pourtant, j'avais tellement aimé, ni l'usine Dargent. D'ailleurs, l'usine Dargent n'était plus l'usine Dargent. Avant sa mort, Aymeric de Linsseuil l'avait cédée pour payer ses dettes au Crédit Foncier colonial, et l'on sentait que la fin n'était pas loin, quand bien même il y avait toujours des files de cabrouets entrechoquant leurs roues devant ses grilles et des gueulements de paysans assis sur les piles de cannes. Aussi, mon enfant, mon petit Déodat, serré contre mon foulard, j'ai repris le *Notre-Dame-des-Victoires* pour Marie-Galante.

On était au mois de novembre. Quel hivernage ! Le ciel était creusé de trous que l'eau traversait comme une passoire. On ne le différenciait pas de la mer. Quand on s'est approchés de la terre, celle-ci nous est apparue comme un trait plus sombre dans le gris des alentours. Ma famille ne voulait plus

de moi, à cause de la honte que je leur avais apportée. Aussi, j'ai cherché une chambre dans le bourg de Saint-Louis et j'ai cherché à me louer pour faire des ménages. Mais le travail ne marchait pas fort, et, plus souvent que rarement, mon enfant et moi nous nous gonflions le ventre avec de la farine de manioc et du lait sucré. Des hommes s'approchaient de moi, me reniflaient, traînaient leurs pieds sur mon plancher, mais ils n'avaient rien de bon à me proposer et je les rembarrais. En un mot, ma vie, c'était la solitude, l'ennui. Jusqu'au jour où Cathy de Linsseuil a toqué à ma porte.

Je ne la connaissais pas, mais je savais de quelle famille elle sortait. Pour les gens de la Grande-Terre comme de la Basse-Terre, les socialistes mis à part, Aymeric de Linsseuil, c'était le modèle du bon Blanc, du bon patron. Quand il a passé, le pays tout entier a pris le deuil. Parmi des quantités d'autres personnes qui ne l'avaient jamais vu de leurs deux yeux, qui ne le connaissaient ni en blanc ni en noir, mais qui, malgré cela, avaient entendu parler de lui comme du bon Dieu, je m'étais plantée devant la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul et j'avais regardé défiler son enterrement. Le cortège étirait ses fourmis habillées en grand deuil, depuis le fin fond de la rue du Père-Labat, pratiquement depuis le pied du morne de Massabielle. La musique marchait en tête : l'orchestre de M. Démonin au grand complet, qui jouait des airs à vous donner l'envie de vous coucher pour mourir si vous ne l'aviez pas déjà. Derrière lui, des dizaines de garçonnets et de fillettes portant des gerbes de fleurs blanches, des petits Blancs-pays, enfants de sa parentèle ou de ses amis. Mais aussi des petits nègres, les enfants de ses ouvriers ou bien de l'école de son domaine et des petits mulâtres. Enfin, ce n'était pas affaire de couleur. Le corbillard était traîné par quatre chevaux habillés avec des housses noires brodées de dessins d'argent. On ne pouvait même pas voir le cercueil sous les roses, les lis, les tubéreuses et les arums qui le couvraient et embaumaient tous les alentours. De la même façon, on ne pouvait pas voir sa femme, empaquetée qu'elle était dans des kilomètres et des kilomètres de voile noir, ni ses filles ni ses sœurs pareillement enveloppées et, devant tout ce chagrin étalé là, une douleur vous prenait, vous faisait fondre le cœur comme si c'était aussi votre deuil. Debout sur les trottoirs, les gens se mettaient à

pleurer à chaudes larmes comme si c'était leur père, leur frère ou leur cousin que l'on charroyait ainsi vers sa dernière demeure.

Quand je me suis trouvée devant elle, j'ai été tout étonnée, saisie, même, de la couleur de Cathy, et plus je la considérais, plus quelque chose dans ses yeux fixes et brillants, la courbure de ses sourcils, le renflement de sa bouche me faisait penser à quelqu'un que j'avais déjà rencontré. Mais à qui ? je n'arrivais pas à me le rappeler.

Elle m'a prise tout de suite à son service et l'amitié s'est installée entre nous.

Comme les femmes seraient plus heureuses si, à un moment donné de leur existence, elles n'étaient pas obligées de céder aux fantaisies de leur cœur !

Du jour au lendemain, j'ai vu Cathy changer. Quand j'ai commencé à travailler pour elle, elle n'avait dans sa tête que peu de sujets de réflexion. Toujours les mêmes. Le souvenir de son cher papa, Razyé qui, d'après ce qu'elle soutenait, avait raccourci sa vie et qu'elle haïssait comme le poison à cause de cela, ses quarante élèves, leur instruction ou leurs distractions. Quand il s'agissait de son papa, elle n'arrêtait pas. Un vrai *rara* de semaine sainte. Comment son papa aimait la Guadeloupe ; comment, blanc, il aimait les nègres ; comment, riche, il aimait les pauvres, et patati et patata… Des fois, j'étais fatiguée d'entendre ces radotages, mais je devais les supporter pendant des temps et des temps. Parler de son papa l'amenait à parler de Razyé. Elle gémissait :

— Ah ! si j'étais un garçon, je me vengerais de lui !

Je me moquais, mine de rien.

— Mais comment feriez-vous ?

Elle se taisait parce qu'elle n'avait jamais réfléchi à des moyens d'action. Puis elle déclarait :

— J'irais trouver sa femme et ses enfants et je les monterais contre lui. Je les ferais le détester autant que moi.

Je haussais les épaules.

— Sa famille ? Cela ne s'est jamais vu ! Le diable même dans son enfer a des personnes qui l'aiment. Les liens du cœur et du sang ne connaissent pas la raison.

Elle se mettait à pleurer et j'essayais de la consoler.

— Une chrétienne comme vous doit apprendre à dire pardon. Est-ce qu'on ne vous a pas appris cela au catéchisme ?

En m'entendant, elle rentrait dans des colères.

— Pardonner ? Jamais ! Jamais !

Quand elle ne parlait ni de son papa ni de Razyé, elle s'occupait de son école. Pendant des heures, tête baissée, la langue pointant entre les dents, elle ne faisait que corriger des cahiers, préparer des leçons, et des fois, jusqu'à minuit passé, j'entendais les crachats de sa plume Sergent-major trempée dans l'encre rouge. Les samedis après-midi, elle se coiffait d'une capeline désolée qu'elle amarrait sous son cou avec deux rubans de velours et, sous le grand soleil, elle conduisait les petits et les grands en sortie de plein air. Tantôt elle les emmenait visiter des distilleries, des usines, des moulins, ses préférés, répétait-elle, et elle faisait admirer la cartouche, la maçonnerie faite en moellons calcaires et ce qui restait des rolles du vieux temps. D'autres fois, avec sa tralée d'enfants en rangs comme des soldats et chantant à tue-tête « J'aime la France, c'est mon pays », elle descendait vers les vasières ou la mangrove. Là, elle expliquait les diverses espèces de mangles, les rouges, les noirs, les blancs ou les gris et, même, elle donnait leurs noms en latin : *Avicennia germinans, Conocarpus erectus*… Quand les élèves, estomaqués, se permettaient de lui demander comment elle connaissait toutes ces choses-là, elle soupirait :

— C'est mon papa.

Et elle se mettait à pleurer devant les enfants, blasés, puisqu'ils l'avaient vue pleurer des centaines de fois auparavant pour la même cause.

Du moment qu'elle a connu Premier-né, comme il veut qu'on l'appelle, cela a été autre chose. Au début, c'étaient des

plaintes à n'en pas finir.

« Il fume comme un train de canne à sucre. Son haleine sent mauvais. »

« Il n'aura jamais ce brevet. Quand je lui donne un devoir de français, il cherche tous les mots dans le dictionnaire. »

« Romaine, je crois qu'il n'est pas intelligent. Il ne dit jamais rien d'intéressant. »

« Je me demande même s'il rêve, si, la nuit, il voyage dans son imaginaire. »

Et puis, brusquement, la chanson a eu un autre air.

« C'est un type très bien, tu sais. »

« Les gens racontent – et toi aussi, tu soutiens la même chose – que c'est lui qui a donné un ventre à Asturias. Jamais, tu m'entends, jamais il ne ferait une chose comme celle-là ! »

Type bien ou pas, Premier-né venait tous les jours, une fois la classe finie, sur le coup de quatre heures trente, la figure cachée par un nuage de fumée. Car c'est vrai qu'il fumait trop. Il aidait Cathy dans son jardin, arrosant, désherbant, faisant semblant d'avoir du goût pour les fleurs et lui apportant parfois, enveloppé dans du papier journal, un pied de cannat rouge, de rose de porcelaine ou d'alamanda bleu qu'il avait trouvés on ne sait où. Ils travaillaient sans parler dans le serein. Puis, toujours sans dire une seule parole, ils rentraient dans la maison pour la leçon.

Moi, j'attendais la fantaisie du destin.

4

Réunion politique à Grand-Anse

Assis sur le pont supérieur, Razyé regardait les travées de la mer et se disait quel beau suaire cela ferait, cette étoffe de deuil moutonnant à perte de vue. La pluie détrempait son chapeau de feutre noir à large bord, son habit de drap noir, ses bottes noires en cuir de vache faites à la main. Il ne la sentait pas.

Le *Joséphine,* qui avait remplacé le *Notre-Dame-des-Victoires* après qu'il eut failli verser avec son chargement au beau milieu du Canal, tenait bravement tête au mauvais temps venu depuis deux jours de la Dominique et qui, d'après ceux qui voient toujours tout en noir, n'allait pas tarder à se transformer en cyclone. Mais il gémissait, couinait, semblait à chaque nouvelle lame à deux doigts de se désarticuler. Les passagers vomissaient de droite et de gauche. Ceux qui avaient eu l'idée d'apporter des citrons pressaient la pulpe sur leurs lèvres sans couleur, ce qui ne les empêchait pas de rejoindre le clan des malades. Même les tout petits enfants, les bébés, généralement insensibles au mal de mer, n'étaient pas épargnés.

Cette réunion politique avait été décidée à la dernière minute, une violente querelle ayant éclaté entre les partisans de Jean-Hilaire Endomius, défenseurs de l'entente capital-travail, et ceux de Boisneuf, qui l'abominaient. En ce temps-là, les têtes s'enfiévraient vite à Marie-Galante (elles le font encore). Du coup, le sang avait rougi la terre, et l'on avait mis en bière un boisneuviste, le corps lacéré de coups de machette.

Razyé était envoyé pour tenter de rétablir l'unité dans le camp socialiste, une tâche dont il s'était très bien acquitté à Marquisat, à Sainte-Amélie, à Pointe-d'Or, points chauds où il y avait des troubles, mais qui, cette fois, l'ennuyait. D'ailleurs, tout l'ennuyait en ce moment. Marcher. S'habiller. Boire du

rhum. Faire l'amour. Il n'avait goût à rien. Il se souvenait à peine qu'il lui fallait prendre une tasse de café à son réveil, s'attabler le midi ou tout simplement avaler des gobelets d'eau quand il avait chaud. Lui qui n'avait jamais été bavard, il pouvait rester une semaine entière sans qu'on entende le son de sa voix, sans même communiquer par des gestes, comme autrefois. Depuis qu'Aymeric avait passé, la vengeance qu'il avait poursuivie n'avait plus de sens, et il ne voyait plus d'objet à sa vie.

En vérité, Razyé avait accepté de se rendre à Marie-Galante pour de tout autres raisons, bien personnelles. C'est qu'il avait appris par ses espions que Razyé. II se cachait dans les environs de Saint-Louis sous un ridicule nom d'emprunt. Qu'est-ce qu'il allait lui faire, une fois qu'il aurait mis la main sur lui ? Il ne le savait pas et, à dire vrai, n'y avait pas accordé une pensée. C'était comme si une partie de lui-même était habituée à la férocité et continuait à agir derrière son dos.

Le rideau de pluie s'effilocha et, entre les bords déchirés, les façades de tôle ondulée des pauvres cases de Grand-Anse et le clocheton jaune d'œuf de son église apparurent. Les pieds dans les flaques d'eau, cinq ou six hommes attendaient Razyé sur la petite jetée. Les gens s'en écartaient, car c'était des « donneurs de fraîcheur » notoires, la mine féroce et le gourdin en évidence à la main. Le groupe se dirigea vers L'Auberge du fruit défendu, nom bien pompeux pour une bâtisse qui ne payait pas de mine et qui ne pouvait donner abri et couvert qu'à quelques voyageurs à la fois. Avant de conduire Razyé à sa chambre, vrai trou à rat humide et sans air, Padéole, l'aubergiste, crut sage d'offrir une tournée. Razyé allait refuser, l'alcool ne faisant plus que lui brûler le gosier au passage sans lui procurer aucun agrément, quand il pensa à l'effet que cela causerait. Quel insensé refuse jamais un sec ? À la réflexion, il laissa remplir son verre avec du rhum Paul-Rameau à 59 degrés. Puis il toussa, ce qui n'étonna personne vu le temps qu'il faisait, et déclara :

— La politique, c'est demain. Cet après-midi, j'ai une affaire à régler. Je suis après mon garçon. Quelqu'un l'a vu ?

Les « donneurs de fraîcheur » se regardèrent avec prudence. Enfin, l'un d'eux se décida.

— Il travaille pour Tonin. Mais si tu veux le trouver, ce n'est pas là que tu dois le chercher, d'après moi.

Un autre ajouta :

— C'est plutôt chez l'institutrice, oui.

Les rires fusèrent. Razyé dit sèchement :

— Quelle institutrice ? Qu'est-ce que vous racontez ?

Il y eut un silence. Puis, parlant tous à la fois, les hommes racontèrent l'histoire, l'un d'entre eux affirmant, en guise de conclusion :

— Il paraît qu'il veut lui donner un ventre, à celle-là aussi. Ah ! c'est un fameux gaillard, ton garçon !

Au milieu des gloussements, Razyé resta sans voix. Il n'avait qu'une piètre opinion de son fils et se demandait quelle grâce une femme pouvait lui trouver. Il se trompait donc ? Ainsi, il avait commerce avec la fille d'Aymeric de Linsseuil ? Tonnerre de sort ! Mais alors, cette vengeance à laquelle il ne songeait pratiquement plus, voilà qu'elle se réalisait. Ce que la maladie ou la faiblesse de caractère de Justin-Marie n'avait pas permis s'offrait à portée de main. Il allait pouvoir greffer son propre rejeton maudit, pourri, à ce tronc respecté.

Il se leva et hurla :

— Padéole, une monture !

L'autre essaya de protester.

— Où voulez-vous aller, par ce temps ? Les éclairs font de la lumière comme en plein jour !

Razyé ne l'entendait pas. Il était déjà dans la cour à enfourcher un étalon.

Ceux qui virent Razyé galoper ce jour-là dans la pluie, les éclairs et les coups de tonnerre crurent vraiment que l'occupant du Trou-à-Diable était sorti de son gîte, creusé à quelques mètres du morne de la Treille. Pour aller plus vite que le vent, Razyé était couché sur sa bête. Il faisait corps avec

elle. Il s'agrippait aux longs poils de sa crinière, les pieds labourant ses flancs. La route qui va de Grand-Anse à Saint-Louis était en ce temps-là creusée de nids-de-poule et l'eau jaillissait en gerbes boueuses sous les sabots du cheval. Les sinistrés du dernier cyclone qui avaient pris refuge dans l'ancienne habitation Roussel-Trianon sortirent malgré les trombes d'eau pour essayer de comprendre à quelle créature ils avaient affaire. Trop tard ! Ils ne purent identifier le bolide qui filait vers la mangrove. Ils ne purent que se signer et réciter à tout hasard deux ou trois Je vous salue Marie.

Saint-Louis était déjà inondé, ses rues recouvertes par plus d'un mètre d'eau et ses habitants juchés sur les lits ou les tables de leurs cases. La plupart des arbres étant cassés, troncs et feuilles jonchaient la terre. Razyé rentra chez Man Tètèche où, contre vents et marées, les habituels bois-sans-soif prenaient le réconfort de leur sec. Il ne se donna même pas la peine de leur souhaiter le bonjour et cria :

— Où est-ce qu'elle habite, l'institutrice ?

On le reconnut et, immédiatement, vingt bouches bafouillèrent des explications, quarante mains se tendirent pour indiquer des directions. Il ressortit comme il était entré.

La case de Cathy était la dernière du village, au bout d'un ramassis de cahutes en paille. Depuis qu'elle y vivait, elle avait, à force de soins, embelli le jardin, qui se distinguait par un parterre de fleurs, de roses, pour l'heure aplaties, tête baissée sous le déluge et perdant misérablement leurs pétales. Razyé n'observa pas tous ces détails et défonça presque la porte d'un coup d'épaule. Ce qu'il n'avait pas calculé, c'est que le mauvais temps se jouerait de ses plans. Il n'y avait pas de leçons ce jour-là et il ne trouva en face de lui que Cathy et Romaine, son petit Déodat dans les bras. Un ruisseau clapotait sur le sol de terre battue. Les deux femmes avaient ouvert un parapluie au-dessus de leurs têtes et, en plus, s'étaient juchées sur une commode en bois de laurier-rose délicatement incrusté de magnolia l'un des meubles de sa chambre d'enfant dont Cathy n'avait pas eu le cœur de se séparer. Ce que Razyé n'avait pas pu prévoir non plus, c'est l'effet que Cathy produirait sur lui.

Il ne l'avait jamais vue. Il n'avait jamais eu la curiosité de la voir.

Soudain, une rumeur qu'il avait entendue circuler, à laquelle il n'avait jamais prêté attention, d'abord parce qu'il n'était pas homme à s'occuper des rumeurs et surtout parce qu'il n'avait guère la tête qu'à son deuil, lui revint en mémoire avec la force d'une certitude. Ce n'étaient pas des médisances. Il voyait devant lui, sur ce visage, ses yeux, son front, sa bouche. Comment cela était-il possible ? Les derniers temps, malgré son désir, elle était tellement fragile qu'il ne s'en approchait plus. Et ces aveugles à l'entour ne suspectaient rien ? Aymeric avait-il vraiment été un niais ? En même temps, un regret le prenait, un regret teinté d'amertume et d'une sorte de fureur. La fille n'avait rien de la mère. Rien de rien. Cette fois encore, la cruelle se dérobait et le laissait les mains vides.

Cathy descendit vite de sa commode et lui fit front, l'apostrophant.

— Qu'est-ce que vous venez chercher chez moi ?

Razyé se ressaisit et se servit du premier prétexte.

— Je venais…, je venais voir ma bonne amie Romaine. Je ne savais pas qu'elle travaillait pour vous.

Cathy pirouetta sur elle-même et, stupéfaite, interrogea la servante.

— Comment cela ? tu le connais ?

— Beau tour que vous m'avez joué là, dit Romaine, maussade. Me voilà sans travail, à présent. Et avec un enfant sur les bras !

On aurait dit que le petit comprenait son malheur, car il se mit à crier comme un goret. Razyé tira un portefeuille de sa poche et interrogea :

— Combien est-ce qu'elle te donnait pour le mois ?

Romaine ne répondit rien, la mine chagrine, et il plaça une liasse sur la table devant elle. À la vue de tant de billets, sa

figure s'éclaira. Cependant, comme elle levait le regard vers lui pour le remercier, elle eut une brutale illumination. La ressemblance qui la tracassait tellement depuis qu'elle se louait chez Cathy, c'était avec lui ! Avec lui ! C'étaient les mêmes yeux fiévreux, la même bouche un peu lourde, le même menton volontaire. Au bout de quelques instants, elle se ressaisit, se disant qu'elle perdait la tête. Qu'est-ce qu'elle allait chercher là ? La fille d'Aymeric de Linsseuil ressemblerait à Razyé ?… C'était folie pure et simple. En même temps, plus elle le regardait dans la lumière chiche des chandelles, plus elle voyait une autre figure se dessiner à côté de la sienne. C'était leur expression qui les différenciait et trompait le monde. L'une était juvénile, lumineuse et tendre, l'autre vieillissante, amère et hargneuse. L'une appartenait au devant-jour. L'autre à la noirceur des nuits de cyclone. C'était leur expression, voilà tout. Comme elle ne pouvait se retenir de l'observer, bouche ouverte, il lui demanda, avec sa brusquerie habituelle :

— Qu'est-ce que tu as à me regarder comme un cheval qui a jeté son maître ?

Elle lui saisit la main sans trop savoir ce qu'elle allait lui dire. Il se dégagea.

Autour d'eux, on les observait, et l'infernal ballet des langues commença. On n'aurait jamais imaginé qu'un type comme Razyé avait affaire avec une rien de bon comme Romaine. Que les hommes sont surprenants ! C'est sûrement quand elle vivait à La Pointe qu'ils s'étaient connus. C'est vrai, on avait entendu dire qu'elle fréquentait les socialistes. De là à déduire que son bâtard était de lui, il n'y avait qu'un pas, vite franchi. Certains résistaient. Mais non ! mais non ! Le garçon était noir comme minuit, avec des cheveux en zéro-zéro. Avec un pareil papa, il serait tout de même moins mal sorti.

Indifférent à l'agitation que sa présence faisait naître, Razyé se dirigea vers la porte et l'ouvrit, permettant à un paquet de vent chargé de pluie, de feuilles et de branchages de tourbillonner à l'intérieur. Courbant le dos, il alla saisir par la bride son cheval qui, mélancolique, prenait la fureur de la

pluie sous un flamboyant. Puis il se mit à marcher à côté de lui, à une vitesse qu'il ne pouvait pas contrôler. Il était en plein désarroi. Cette Cathy, différente de la première au point de lui être traîtresse, lui faisait horreur, et il n'avait aucune envie de la revendiquer pour sienne. Une fille qui n'a pas de ressemblance avec sa mère est un monstre. Pourtant, la revendiquer constituerait une vengeance plus cruelle que toutes celles qu'il avait imaginées. Plus de secrets. Tout le monde saurait ce qui s'était passé dans le temps. Le nom de Linsseuil serait sali. Sa marcotte prendrait la place de la plante originelle.

Brusquement, un bruit effroyable l'assourdit. On aurait dit que deux trains de canne à sucre, roulant à vive allure, étaient rentrés en collision avant de sortir de leurs rails. En même temps, les façades des maisons se détachèrent dans une clarté de grand jour, tandis qu'un arbre se fracassait à mi-tronc et barrait la rue. Razyé fut bien obligé de chercher refuge dans une des rares cases qui n'étaient pas encore aplaties par terre. La flamme d'une lampe tempête se mourait. Dans la pénombre, une grosse femme et trois jeunes enfants retenaient de tout leur poids un morceau de toiture et nommaient sans arrêt le nom du bon Dieu. À l'autre bout de la pièce, calme et presque souriant sur son matelas, un homme semblait en méditation. À son maintien, à l'expression secrète et sagace de ses yeux, Razyé, qui en avait fréquenté plus d'un, reconnut un clairvoyant. Sans façon, il prit place à côté de lui et lui offrit un peu de ce tabac à chiquer que, depuis des années, il faisait venir de Cuba. L'homme se servit de bonne grâce et dit, comme s'il parlait en l'air :

— Ce qu'il y a de bon avec l'existence, c'est qu'à nos vingt, quarante ou soixante ans elle garde toujours quelque surprise pour nous.

Razyé soupira.

— Oui, mais on aimerait parfois que celles-ci soient plaisantes.

L'homme haussa les épaules :

— Hé ! de quoi est-ce que tu te plains ? À mon avis, tu n'as plus qu'à laisser faire, à présent. C'est toi qui gagnes. À tous les coups.

Razyé allait pour le presser de questions, quand les dernières feuilles de tôle du toit échappèrent à ceux qui les retenaient et prirent leur envol. La femme hurla. Une trombe d'eau s'engouffra à l'intérieur et il se retrouva à gigoter au milieu d'un torrent glacé. Sans bruit, les corps de ses compagnons filèrent dans la nuit. Heureusement, il savait nager.

Quand il revint à Grand-Anse vers la fin de la journée, on le pleurait, le comptant parmi les disparus.

Le ciel était soudainement lavé. Anonyme[1], la tempête tropicale avait continué sa course vers d'autres îles, laissant un monceau de décombres et des centaines de sans-abri derrière elle. À l'auberge, Razyé vida un demi-litre de rhum, se fit frictionner la poitrine avec du camphre puis se rendit à l'église, seul bâtiment debout où, malgré les protestations du prêtre, la réunion politique allait se tenir. Ceux qui étaient avec lui comprenaient bien qu'il ne fallait pas lui adresser la parole tant il avait l'air sombre et replié sur lui-même. En vérité, si l'assistance était nombreuse, personne n'avait la tête à discuter des querelles des socialistes ce soir-là. La désolation et la mort étaient passées tout près, les gens se sentaient unis. On était nègre et malheureux, pas vrai ? On en finit par dénoncer, éternel sujet de conversation, les conditions des contrats de colonage consentis par les usiniers blancs. Le colon défrichait, préparait le sol. Si l'engrais artificiel était payé de moitié, c'est lui qui avait la charge du fumier de ferme, de la coupe et du transport des cannes. Ce qui fait qu'on se demandait ce qui lui restait comme profit au bout du compte. Quant aux Zindiens de Marie-Galante, l'avant-veille, les derniers avaient pris le bateau pour La Pointe sans espoir de retour. C'est qu'on donnait aux ouvriers créoles deux francs la tâche tandis qu'on leur proposait, à eux, un franc vingt-cinq.

Exploitation, mépris !

Brusquement, ce verbiage trop entendu assomma Razyé. À la surprise de tous, il sortit de l'église, se fraya un chemin à

travers les détritus et, dans les effluves salés du vent, marcha lentement jusqu'au bout de la jetée.

Autour de lui, l'immensité sans éclat de la mer. Au-dessus de sa tête, la voilure noire du ciel.

Il resta un long moment debout, puis il s'assit sur les pierres inégales, ses pieds se balançant dans le vide à quelques mètres au-dessus de l'eau. Curieux que, pendant près de vingt ans, il n'ait jamais songé à mettre fin à son existence. Ce n'était pas comme s'il craignait de déplaire au bon Dieu et d'avoir à trouver sa place en enfer. L'enfer, il le portait en lui, à l'emplacement du cœur. C'est qu'il était un lâche, voilà tout. Il n'avait pas le courage de devancer son temps. Ou, alors, c'est qu'il était un hypocrite. Quoiqu'il prétende le contraire, pendant tout ce temps, un restant de goût le rattachait à la vie. Il y avait tenu à ces petites douceurs. La chair d'une dame-gabrielle, le parfum de l'iode et du sel marin, la brûlure du soleil, la morsure du rhum, l'odeur de la sueur des hommes pendant une partie de cartes ou de dominos. Mais, à présent, il ne tenait plus à rien.

Alors, qu'est-ce qu'il attendait ?

Il ferait mieux, d'une brasse tranquille, de gagner les creux du large et, arrivé là, yeux fermés, poings fermés, roulé en boule comme un fœtus dans son élément naturel, de se laisser descendre, descendre au fond, toujours plus au fond du corps de la mer.

Les poissons ébaubis l'accueilleraient d'une aubade. Au loin, le monde continuerait d'aller de travers ; ce ne serait plus son affaire.

1- En ce temps-là, on ne baptisait pas les cyclones.

5

Un secret bien gardé

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, saint Antoine de Padoue et saint Michel Archange regardaient la scène avec des mines contrites, car, à quoi bon mentir, pour eux, le spectacle était désolant. Les quelques bancs qui n'avaient pas été emportés jusque dans la mer, étaient éparpillés en désordre dans les allées ; du feuillage, des branchages et même des morceaux de troncs jonchaient la nef ; une couche de gadoue recouvrait le sol pour la satisfaction de la volaille, qui picorait là-dedans avec des gloussements de joie. Des sans-logis avaient passé les trois dernières nuits dans la chapelle de la Vierge, à gauche du maître-autel, et avaient suspendu leurs guenilles à sécher sur les bords du baptistère. À la différence des saints dans leurs cadres, les habitants de Saint-Louis n'étaient pas vraiment désolés de l'état de leur église, eux qui pendant des années n'avaient assisté à la messe que sous des parapluies grands ouverts au-dessus de leurs têtes, le toit prenant l'eau de tous les côtés à la fois. Bruyants et indisciplinés, les enfants du catéchisme attendaient devant le confessionnal. Ils devaient tous communier lors de la grand-messe d'actions de grâces du lendemain. Le père Dupuytren se demanda s'il devait les faire taire à coups de pied comme il en avait l'habitude, puis décida de rester assis là où il était. À travers le grillage, il voyait Cathy qu'il confessait chaque samedi, car, chaque dimanche, elle communiait et offrait sa messe à la mémoire de son papa. À l'avance, il aurait pu réciter ses péchés. Véniels. Toujours les mêmes, semaine après semaine. Quelques accès d'humeur, car elle était coléreuse et s'emportait contre ses élèves. Un peu de gourmandise. Elle aimait bien les pâtés de crabe ou le calalou que lui cuisait sa servante Romaine. Du réchauffé, en somme. Rien de croustillant. Néanmoins, s'il avait été observateur, comme tout homme exerçant son sacerdoce doit l'être, il aurait noté sur la jolie figure qui lui était si familière les marques d'un souci peu courant. Tête baissée, se frappant la poitrine de la main, elle souffla :

— Mon Père, pardonnez-moi parce que j'ai péché. Gravement.

Routinier, le père répondit :

— Je t'écoute !

Cathy prit une grande inspiration, comme si ce qu'elle allait avouer l'effrayait. Puis elle se pencha en avant, le front collé au bois du confessionnal. Le sang était monté à ses joues, leur donnant la couleur d'une sapotille fraîchement coupée. Mélange de brun sombre et de rouge. Elle semblait hors d'elle-même et murmura :

— Mon père, j'ai eu envie de tuer quelqu'un.

Le père la regarda, interdit.

— Toi ?

Elle fit oui de la tête et raconta son histoire. Comment, quelques jours plus tôt, vomi par la fureur de la tempête, Razyé avait eu l'audace de se présenter chez elle et comment, devant celui qui avait assassiné son papa à coups de grèves et de révoltes d'ouvriers agricoles, qui l'avait dépouillé de ses terres, de son usine, elle n'avait eu qu'une seule envie : s'emparer du couteau de cuisine et le lui planter dans le dos. Comme une négresse marronne qui taillade à coups de machette le maître qui l'a violée. En parlant, elle revivait les événements de la nuit, et sa passion renaissait. Elle finit par s'interrompre, le souffle coupé, puis reprit, avec une violence plus grande encore :

— À un moment, j'ai eu une sorte de rêve, plus effrayant que la réalité. Je me trouvais dans une pièce dont la fenêtre était grande ouverte sur la pluie et le désordre du vent. Quelque part, j'entendais claquer un volet. Il était couché par terre, son linge trempé, ruisselant non pas d'eau, mais de sang. Ses horribles yeux noirs et fixes étaient ouverts mais ne voyaient rien. Que la noirceur de la mort. Et c'est moi qui l'avais tué. Je me penchais sur lui. Je poussais son cadavre au-dehors et l'eau le charroyait vers l'enfer…

Le père protesta, atterré :

— Voyons, Cathy !

Il ne s'était attendu à rien de pareil et comprenait bien que les pauvres dizaines de chapelets qu'il allait prescrire seraient une bien piètre pénitence. Comme si elle en avait encore gros sur la conscience, elle se remit à parler.

— Cette nuit-là aussi, j'ai mis Romaine dehors avec son enfant, le pauvre malheureux petit Déodat. Mais, cette fois-ci, ce n'était pas en rêve. C'était dans la réalité. Elle, qui m'a toujours servie comme *mabo* Sandrine même ne me servait pas chez mon papa. J'ai voulu la frapper. J'ai pris un bois… oui, un bois !

Elle se mit à pleurer. Le prêtre ne put que balbutier :

— Romaine ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Elle leva un visage à l'agonie.

— Je m'étais mis dans l'idée qu'elle avait commerce avec Razyé et qu'elle s'était louée chez moi pour m'espionner.

Que dire en pareil cas ?

Le père Dupuytren chercha dans les souvenirs déjà lointains des leçons du séminaire, puis bafouilla, se rendant compte, au fur et à mesure qu'il parlait, du caractère piteux de son homélie :

— On ne rend pas le mal pour le mal. Le bon Dieu ne veut pas cela. Même si Razyé est un démon, et cela, tout le monde est au courant, tu dois l'avoir en compassion dans ton cœur. Comme ton frère ou ton papa même, à qui il a fait tant de mal. Car nous sommes tous les enfants du bon Dieu. Il nous a créés. C'est pour nous que Son fils Jésus-Christ est mort en croix. Cette pauvre Romaine, qu'est-ce qu'elle va devenir avec son petit ? Toute fille mère qu'elle est, ce n'est pas une mauvaise personne. Tu sais bien cela ! Tu dois lui demander pardon et la reprendre chez toi.

Cathy baissa la tête et gémit :

— Est-ce qu'elle voudra ?

Le prêtre ordonna avec force :

— Va lui demander. Pour les mauvaises pensées…

Là-dessus, il recommença à bafouiller. Quand il se tut, Cathy, toujours en pleurs se signa. Puis elle alla s'agenouiller devant saint Antoine de Padoue, dont elle aimait depuis petite les yeux bleus et les bonnes joues mangées de barbe. La main sur le cœur, elle récita ses cinq dizaines de chapelet, ce qui l'apaisa un peu. La prière a cet effet sur ceux qui croient à ses vertus.

Quand elle sortit de l'église, le soleil, songeur, hésitait à l'horizon. Allait-il prendre son bain quotidien ?

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. On n'aurait jamais cru que, moins d'une semaine plus tôt, la nature s'était déchaînée. Pour l'heure, la mer, douce comme une image, lissait le sable des plages et les nasses des pêcheurs qui séchaient à côté des canots. La brise du serein faisait voleter la bourre du fromager et l'air semblait plein d'ailes de papillons, blanches comme coton.

Dans le temps, elle s'en souvenait, Romaine habitait à deux pas de la prison, dans un *lakou,* le *lakou* Luttrel, du nom de son propriétaire, Siméon Luttrel, un commerçant des plus respectables. Le *lakou* s'ouvrait sur la rue par un boyau puant resserré entre deux cases. Vu le temps qu'il avait fait ces derniers jours, on avait jeté une passerelle en planches sur la gadoue, et Cathy eut fort à faire pour garder son équilibre. Comme il était principalement occupé par des femmes seules, certaines avec enfants, les mauvaises langues ne se gênaient pas pour dire que c'était une tanière de *dames-gabrielles* sur laquelle la mairie ferait bien d'ouvrir les yeux. Heureusement pour lui, Siméon Luttrel avait des amis au conseil municipal. La tempête tropicale avait fait ses délices des morceaux de tôle et des bouts de planches qui composaient les deux étages du *lakou,* et les malheureuses, qui avaient tout perdu, linge, meubles, vaisselle, s'efforçaient de redonner un abri à leur nudité.

On regarda Cathy d'un œil torve, considérant comme autant d'insultes sa jeunesse, sa robe de percale, le grand nœud de velours dans ses cheveux et ses minuscules pantoufles brodées, à présent souillées de boue.

Après une visible hésitation, l'une des locataires se décida à répondre à ses questions et l'informa qu'on n'avait pas revu Romaine ni le petit Déodat depuis la tempête. Ils avaient probablement été emportés par la mer, qui avait envahi le bourg. Elle disait tout cela d'un ton philosophe qui rendait l'information qu'elle donnait plus horrible encore. Cathy fut atterrée.

— Disparue ? mais c'est impossible !

Une autre femme, qui mettait en tas des détritus, haussa les épaules.

— Il paraît qu'il y a des centaines de disparus à Marie-Galante et qu'à La Pointe, on ne les compte même pas.

Cathy, défaite, se retrouva dans la rue. La conscience de son péché brisait son âme. C'est elle qui avait envoyé Romaine à sa perdition. C'était comme si elle les avait tués, elle et son enfant. De qui tenait-elle ce caractère emporté qui la conduisait à des actions qu'elle regrettait ? Pas d'Aymeric, bien évidemment, lui qui n'avait jamais donné qu'une seule et même réponse au mal ! Une fois de plus, elle pensa à sa mère, dont personne n'avait jamais voulu lui révéler la vraie nature, et elle se surprit à la haïr. C'était d'elle que lui venait en héritage ce tempérament violent dont elle ne pouvait venir à bout. On disait qu'elle ne lui ressemblait pas en apparence. Mais elle la portait en elle, invisible et toute-puissante sous sa peau. Elle se mit à courir comme pour échapper à un agresseur qui quoi qu'elle fasse, allait la rattraper.

Hors d'haleine, elle arriva devant la boutique de Man Tètèche au moment précis où Asturias en sortait.

La forme de son ventre, arrondie comme une calebasse sous les plis de sa robe, ne laissait aucun doute sur son état. En outre, elle portait à présent sur son visage le masque défraîchi, usé de la grossesse. Cathy ralentit sa course. Premier-né et elle ne s'étaient encore rien confié. Soir après soir, ils s'asseyaient sur le même banc et jouaient gravement à la maîtresse et à l'élève, la tête penchée sur les mêmes exercices de calcul et les mêmes leçons de sciences naturelles. À la fin du mois, il lui portait, en guise de rétribution, un panier d'œufs frais pondus,

une *kreye* de tanches ou de vieilles tachetées ou quelques ignames *pakala* qui fondent sous la langue. Leurs yeux ne se recontraient pas. Leurs mains ne se touchaient pas. Parfois, les mots tremblaient sur leurs lèvres, mais ils les retenaient, car ils avaient la conviction partagée, à ce qu'ils croyaient, par le restant du monde, qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, comme si le même sang coulait dans leurs veines, qu'ils étaient proches comme un frère et une sœur séparés à la naissance et qu'il leur suffisait d'attendre sans se presser le moment inévitable de leur complète fusion.

Asturias n'était pas de ces effrontées qui, outragées, toisent leurs rivales ou leur jettent des paroles. Elle savait bien qu'elle n'était pas de taille à lutter contre pareille demoiselle, si jolie et tellement instruite, qui, à la surprise de tout le monde à Saint-Louis, honorait Premier-né de ses faveurs. Les filles de sa condition étaient nées pour être séduites, prises et abandonnées avec leurs ventres. C'était ainsi depuis le moment où la terre s'était mise à tourner sur elle-même comme une toupie. Aussi, elle se contenta d'adresser à Cathy, avec un involontaire salut, un regard de haine et de douleur qui à lui seul valait tous les certificats de paternité.

Ce regard se planta dans le cœur de Cathy, qui se remit à courir sans trop savoir où elle allait, et ceux qui la voyaient filer comme le vent devant leurs portes sortaient pour voir ce qui se passait. La dernière personne qui avait couru comme cela, c'était Eudora, l'après-midi où Gelbrant, son homme, était tombé depuis la tête d'un cocotier et s'était brisé les reins en touchant terre. Personne n'avait pu l'arrêter, et on l'avait retrouvée brisée en mille morceaux au pied des rochers.

Cathy quitta le bourg et prit la même direction qu'Eudora. Mais, arrivée au Fort, elle s'arrêta. On appelait le « Fort » les restants noircis d'une construction bâtie par les premiers colons sur l'avancée de la falaise qui leur avait peut-être servi à commercer avec les Caraïbes. De là, on avait vue sur le cercle immense de la mer et, étincelants dans la lumière rouge du soleil, les îlots des Saintes. Cathy se laissa tomber par terre sans s'occuper des épineux qui plantaient leurs aiguilles dans ses mollets et ses fesses. La vue de cette mer hypocrite, qui roulait tellement d'hommes, de femmes et d'enfants dans ses

replis, la remplissait de terreur. Elle était pareille à elle. Un jour toute douce, un autre jour en furie. Elle avait voulu tuer Razyé. Elle avait tué Romaine. Elle s'apprêtait à commettre un troisième crime, car, à cause d'elle, un innocent allait entrer dans ce monde sans papa et une malheureuse se retrouver, toute seule, avec ses deux yeux pour pleurer. Là où il était, comme Aymeric devait avoir honte d'elle ! Pour lui, elle essaya de prendre de bonnes résolutions. Quand Premier-né reviendrait pour sa leçon, elle ne le laisserait ni entrer ni s'asseoir. Elle lui ferait comprendre où était son devoir. Il l'écouterait debout devant elle, tête baissée, à sa manière un peu gauche. Puis, un jour, dans le fracas des cloches, elle assisterait à son mariage. En même temps, elle pleurait de plus en plus plus fort, car elle savait que tout cela c'étaient des tromperies de son imagination. Rien ne pouvait défaire le lien qui la nouait à Premier-né corps à corps, cœur à cœur.

Quand elle se releva, la bête de l'ombre avait avalé les environs. Elle entra à tâtons dans le bourg, se guidant à la grande croix de l'église qui se détachait, plus noire que la nuit. Derrière les portes des cases, les cauchemars nocturnes avaient commencé de torturer les petits enfants. Terrés sous les feuilles, crapauds et insectes hurlaient à l'unisson pour se donner du courage.

6

La mort du loup

Hosannah ouvrit la porte du salon, portant à hauteur de visage la grosse lampe qu'elle allumait à la dernière minute pour économiser le pétrole. La nuit était tout à fait noire à présent. Il faudrait bientôt servir le dîner, des *dasheens* et quelques bas morceaux de cabrit qu'elle avait cuits en colombo. Mais à peine était-elle entrée dans la pièce, qui gardait, même si on l'aérait, une odeur de vieux et de moisi, qu'elle sursauta, manquant tomber : Razyé, immobile, le dos droit et les mains reposant grandes ouvertes sur les genoux, était assis dans le fauteuil grenat. Ce qui la terrifia, c'est que, depuis plus de dix ans qu'elle se louait dans la maison, elle ne lui avait jamais vu pareille expression. Il souriait dans le noir, et ce sourire, ce rictus, plutôt, était plus effrayant qu'une grimace. Elle posa la main sur son cœur et dit dans un souffle :

— Bon Dieu, pourquoi est-ce que vous restez assis comme cela sans bouger ?

Il ne sembla pas l'entendre. D'abord, pour commencer, qu'est-ce qu'il faisait dans la maison à une heure pareille ? D'habitude, il se trouvait sur le Morne-à-Cayes chez l'une ou l'autre de ses maîtresses à boire du rhum, à jouer aux cartes, à faire toutes sortes de vices. Bon Dieu ! plus elle le regardait, plus elle le voyait pareil à un *soukougnan*. Est-ce qu'il était un homme comme les autres ? Hosannah tourna les talons et monta à toutes jambes alerter sa maîtresse. Irmine avait enfin endormi Fréda et lisait, comme chaque soir, quelques pages de *David Copperfield,* un roman anglais traduit en français qu'un des enfants avait emprunté pour elle à la bibliothèque de l'école. L'histoire de ce malheureux petit garçon, à peine plus malheureux que ses propres enfants, la passionnait. Pourtant, elle avançait très lentement dans sa lecture, une demi-douzaine de pages chaque fois, car, par moments, trop de réflexions tristes se superposaient aux caractères du livre. Elle se tourmentait. Que devenait Razyé II ? Elle ne savait pas ce qui s'était passé entre son père et lui. Un beau jour, le garçon avait

disparu, et Razyé avait seulement défendu qu'on prononce son nom devant lui. Quelques jours plus tard, Razyé II lui avait fait parvenir une lettre mal écrite et incohérente qui ne lui fournissait aucune explication. Il lui renouvelait son affection tout en lui reprochant de l'avoir si mal aimé et l'assurait qu'elle entendrait bientôt parler de lui en Guadeloupe. Depuis, plus rien. Hosannah tenait de certains qu'il se cachait soit à la Dominique, soit à Marie-Galante. On racontait encore qu'il s'enrichissait tout tranquillement grâce à la contrebande du rhum dans la région de Basse-Terre. Il y posséderait une habitation et trente hectares de terre à l'entour.

Irmine écouta Hosannah et ne fut pas étonnée de ce qu'elle lui contait. Depuis que Razyé était revenu de Marie-Galante – avec une forte bronchite qu'il refusait de soigner –, et peut-être même avant, elle l'avait trouvé changé. Il ne sortait plus et restait des journées entières enfermé au galetas sans boire, sans manger, sans faire aucun bruit. Seule l'épaisse fumée de sa pipe s'infiltrant sous les portes prouvait qu'il était bel et bien en vie. Des fois, au contraire, elle l'entendait qui se parlait tout seul à voix forte. D'autres fois, il grinçait des dents avec tant de violence que le bruit se répercutait à travers toute la maison. Il descendait l'escalier à grand bruit pour le remonter aussitôt. Quelques nuits auparavant, un rêve l'avait terrifiée. Il avait passé. Elle avait la charge de composer une inscription pour sa tombe et n'y parvenait pas, puisqu'elle ne connaissait ni son âge ni l'endroit où il était né. De plus, il n'avait pour appellation que ce mot, « Razyé », et n'avait ni nom de baptême ni nom de famille inscrits sur les registres de l'état civil à la manière des autres humains. Elle avait rouvert les yeux dans le devant-jour pour le trouver étendu tout contre elle, comme s'il avait eu besoin de sa chaleur. Pourtant, quand elle avait timidement posé la main sur son épaule, il s'était levé d'un seul bond et était remonté chez lui.

Elle se précipita au salon.

Razyé trônait toujours dans le fauteuil grenat, fixant le papier incolore du mur en face de lui. On aurait cru qu'il distinguait quelque chose au-dessous de la méchante reproduction d'une *Vue du Moule,* de Clémence Genelès de Sourville, qu'elle y avait accrochée. Elle s'approcha de lui,

prit sa main sans qu'il la lui retire brutalement comme il aimait à le faire, et proposa :

— Est-ce que tu veux manger ?

Il ne répondit pas et elle insista.

— Au moins, est-ce que tu veux un peu de café ou un thé bien chaud ? Cela fait combien de jours que tu n'as rien dans l'estomac ?

Au bout d'un moment de silence, il tourna la tête vers elle et demanda, presque égaré :

— Est-ce que nous sommes tout seuls ici ?

L'étrangeté de la question la fit trembler. Elle regarda autour d'elle et bégaya :

— Mais oui, nous sommes tous seuls… Avec notre fidèle Hosannah.

La « fidèle Hosannah » se tenait rencognée et semblait sur le point de tomber en état. Il retourna à la contemplation du mur, bougeant les yeux à droite et à gauche comme s'il suivait les déplacements d'un rayon invisible, puis, brusquement, il se leva de toute sa hauteur et, sans une parole de plus, il quitta la pièce. On entendit les talons de ses fortes chaussures résonner sur le pavé de la cour puis du trottoir.

Ce fut pour Irmine un triste dîner. Razyé n'était-il pas malade ? N'était-il pas en train de perdre la tête ?

En rond autour de la table, les enfants conduisaient leur sabbat habituel, se tenant mal, se barbouillant, se battant, riant aux éclats. Gengis chuchotait à l'oreille de Cassandre qu'un serpent python l'attendait, lové sous les draps de son lit, et la fillette s'égosillait à l'avance. Irmine les considérait. Leur égoïsme la confondait. Ils semblaient n'avoir aucun souvenir de leur grand frère, disparu depuis trois mois, ni aucun souci. Pourtant, ils avaient semblé lui porter les sentiments qu'il méritait ! Il était affectueux, protecteur. On aurait cru que Cassandre avait une prédilection pour lui. Elle se roulait comme un chat à ses pieds quand il jouait des airs à la clarinette et le couvrait de baisers pour le féliciter de son talent. Quand, enfin, les enfants montèrent dans leurs

chambres, elle regagna la sienne. Cependant, il était près de onze heures et elle n'avait pas encore pris sommeil. Des images de cauchemars la gardaient éveillée. Elle entrait dans une pièce et assistait à sa propre veillée ou à celle d'un de ses enfants. Elle marchait dans la campagne et la terre se creusant sous ses pieds l'engloutissait.

À minuit, la pluie, qui, depuis la tempête, s'était donné un répit, se remit à tomber avec fracas. Elle piétinait les toits, fouettait les façades et s'efforçait de s'infiltrer à travers les persiennes. Bientôt, le vent se joignit à la partie, et ce fut un grand désordre, tandis qu'il cassait les branches des sabliers de la place de la Victoire. Puis il se mit à souffler bruyamment par les rues et à bousculer les maisons.

Razyé rentra vers trois heures du matin, et elle éprouva un profond soulagement. D'habitude, il trébuchait sur chaque marche de l'escalier, mais, cette nuit-là, il n'était pas saoul, et son pas était assuré. Pourtant, au bout d'un moment, elle l'entendit pousser de si profonds soupirs et nommer le nom de Cathy d'une telle manière que l'inquiétude la reprit. Elle monta tout doucement jusqu'à sa chambre. La porte était ouverte, et des dizaines de bougies allumées sur un autel devant des images bariolées et païennes, des flacons, des calebasses, des clous et des objets de fer-blanc éclairaient la pièce comme en plein jour. Dans la chaleur qu'elles donnaient, la figure de Razyé était couverte de sueur. Il semblait hors d'haleine, prêt à sortir de lui-même. Ses yeux tachetés de rouge brillaient d'une flamme insoutenable. Il demanda d'une voix nasale et singulière :

— Il est quelle heure ?

Effrayée, car elle se rappelait les histoires de sa *mabo,* où les esprits parlaient tous du nez, elle bégaya :

— Pas loin de quatre heures du matin.

En elle-même, elle se reprochait d'avoir peur. Celui qui était devant elle, elle avait fait l'amour avec lui, elle avait porté ses enfants. Elle savait bien qu'il n'était qu'un humain, un peu plus désespéré, un peu plus seul que les autres.

Il la regarda et déclara :

— Je n’ai pas encore écrit mon testament. Tous ces biens que j’ai mal acquis, je voudrais m’en débarrasser.

Elle eut le courage de relever la tête et de protester.

— T’en débarrasser ? Pense à nos enfants. Ils ne t’ont jamais fait de mal. Il faut que nos garçons étudient, que nos filles soient dotées pour faire de beaux mariages.

Il ne lui prêta aucune attention et reprit :

— Le prêtre ne viendra pas, je suis tranquille de ce côté-là. Mais je ne veux pas de veillée. Pas de fleurs, de bougies, de couronnes. Je ne veux qu’une seule chose : être enterré à côté d’elle dans le cimetière de L’Engoulvent. Les enfants, Hosannah et toi, vous pouvez m’accompagner si vous le voulez. Mais je ne veux personne d’autre. Surtout pas les socialistes.

Il était mesuré, presque souriant, et cette douceur était plus terrifiante que sa brutalité habituelle. C’était comme s’il était déjà mort et que son fantôme dictait ses dernières volontés. Irmine se dit qu’elle devrait faire venir un docteur et, à la première heure, à la faveur d’une embellie, elle dépêcha Hosannah auprès du docteur Bellisle, seul médecin, à sa connaissance, qui pouvait lui faire crédit. Celui-ci arriva sans tarder, avec ses yeux mourants, sa barbe soignée et sa petite trousse de cuir noir. Mais il eut beau cogner à la porte, Razyé ne la lui ouvrit pas. De l’intérieur, il s’excusait fort poliment, à sa manière nouvelle, répétant :

— Je vous assure que je n’ai pas besoin de vous. Mon corps ne souffre d’aucune maladie.

Le docteur redescendit l’escalier. Il en profita pour examiner Cassandre et Fréda, qui jouaient à la marelle dans la cour, et les trouva bien venues pour leur âge, belles et en santé. Par contre, il trouva Irmine maigre, anémiée, lui prescrivit du fer et lui recommanda de manger du sang de bœuf en friture. Vers dix heures, la pluie, qui s’était arrêtée, recommença de plus belle à tambouriner sur les tôles. À nouveau, les dalots débordèrent, et l’eau ruissela au flanc du morne de Massabielle tandis que les vagues inondaient les sacs de sucre des entrepôts des quais. Les volets de la chambre de Razyé

grinçaient sur leurs gonds, et, à chaque coup de vent, c'était un son lugubre qui s'élevait.

À midi, Hosannah et Irmine n'en purent plus de l'entendre. Elles montèrent au galetas, collèrent l'oreille à la porte et, n'entendant aucun bruit, à coups d'épaule, elles réussirent à faire sauter la serrure.

La pluie avait éteint les bougies et détrempé l'autel. Razyé était couché par terre au milieu de la pièce, la chemise déboutonnée sur son torse velu. Son corps ne portait aucune trace de blessure. En sanglotant, Irmine pencha son visage. Elle écarta les cheveux de son front et, sous les longues algues noires, ses yeux apparurent grands ouverts, écarquillés comme s'il avait vainement tenté de discerner l'indiscernable.

La mort a ce privilège qu'elle rabote les humains.

Quand la nouvelle de la fin de Razyé eut fait le tour de La Pointe, les gens s'apercevant qu'il n'était qu'un mortel comme eux-mêmes commencèrent à le dénigrer. Qui savait le nom de son papa ? De sa maman ? Il n'avait pas passé un jour à l'école. Il ne connaissait ni lecture ni écriture. C'était un ladre et un coureur de jupons. Les femmes qui avaient fait l'amour avec lui assuraient à présent qu'il ne changeait jamais son linge de corps et qu'elles étaient embarrassées avec son odeur. Tous faisaient remarquer que, malgré ses diatribes contre les békés, il avait pris sa femme – qu'il cachait à tous les regards – parmi eux. Pourquoi est-ce qu'on avait eu tellement peur de lui ? En fin de compte, il avait servi de domestique aux socialistes, d'esclave, de nègre. Quand ils lui commandaient de couper, il coupait. De hacher, il hachait. De brûler, il brûlait, un point c'est tout. Quand il les accompagnait aux réunions politiques, sa bouche ne s'ouvrait pas plus que celle d'un poisson-coffre. On ne l'avait jamais entendu improviser en français de France l'un de ces discours à la Jean-Hilaire Endomius, qui mettaient les électeurs en transe.

Toute la nuit, les langues claquèrent de cette manière irrespectueuse dans les débits de boissons de la Régie et dans

les bars où l'on frappe l'os des dés et des dominos contre le bois des tables. Au petit matin, Razyé qui de son vivant avait touché au moins les deux mètres de hauteur ne mesurait plus que quelques centimètres.

On n'a jamais qu'une seule maman, un seul papa. Aussi, Irmine espérait que l'annonce de la mort de Razyé ferait sortir Razyé II de l'endroit où il se cachait et qu'il se présenterait à la maison de la place de la Victoire, en larmes, le cœur torturé de peine et de remords. Mais les nuages de la nuit blanchirent, le soleil réchauffa les goélettes et les gabarres de la Darse, la noirceur revint sans qu'il réapparaisse. On ne pouvait plus attendre. La mort dans l'âme, elle envoya Hosannah avertir les deux employés des pompes funèbres qui prenaient patience dans la cour. Ils firent descendre le cercueil et le portèrent dans la première voiture, tandis que la famille s'entassait tant bien que mal dans celle qui suivait. Irmine n'avait pas osé désobéir à son mari, même mort, et n'avait acheté ni rhum ni bougies. Elle avait laissé le cercueil au galetas et comptait passer la nuit en pleurs et en prières près de lui avec, pour toute compagnie, celle de Hosannah et de l'aîné des garçons. Elle n'avait pas prévu que les socialistes tiendraient à dire adieu à celui qui s'était donné tellement de mal pour leur cause et qu'il y aurait entre rue et jardin, rez-de-chaussée et dernier étage, des allées et venues d'hommes en habit de drap boutonné, la figure en sueur sous leurs huit-reflets. Jean-Hilaire Endomius, empêché, envoya une gerbe de gardénias et de frangipaniers blancs qu'elle ne put refuser, pas plus que celles que l'on apporta par la suite. Finalement, le galetas se transforma en chapelle ardente, et, tout au long de la nuit, elle se trouva pleurer sur l'épaule d'inconnus qui répétaient, la tête découvert :

— Ah, c'était un *mal-nèg*. Je vous dis que c'était un *mal-nèg*. Des pareils à lui, on n'en fera pas avant longtemps.

À huit heures du matin, le cortège s'ébranla.

On n'avait pas cahoté plus de quelques mètres sur les pavés que les chevaux lâchèrent une charge de crottin, doré et parfumé, ce qui fit pouffer de rire les enfants. Malgré leurs

habits de deuil, ils ne savaient pas trop comment se comporter depuis la mort de Razyé. Ne plus entendre ses railleries et ne plus subir ses brutalités à tous les moments où il était auprès d'eux leur faisait l'effet d'une libération. Hosannah leur avait dit qu'ils porteraient désormais des escarpins vernis, qu'ils se vêtiraient d'habits de popeline de soie et mangeraient, comme les Blancs, les mets les plus fins, du poulet tous les jours dans de la porcelaine de Limoges. En même temps, les yeux rouges et la mine chagrine de leur mère les affectaient. Et puis ce père sombre, silencieux et violent faisait partie du paysage de leur existence comme les allées de la place de la Victoire, la cloche de la cathédrale qui les réveillait à l'heure de la messe d'aurore et la grande maison délabrée qu'ils allaient quitter, d'après ce que Hosannah racontait, et où d'autres enfants viendraient jouer à d'autres jeux.

Le cocher claqua du fouet au-dessus du dos des chevaux, mais cela ne les fit pas presser l'allure. On descendit la rue Frébault. On traversa le Canal gonflé d'eau boueuse par les pluies de la nuit. On passa devant l'Hospice et sous les grilles toujours ouvertes du cimetière du Morne-Miquel. Les badauds, déjà nombreux, s'arrêtaient, faisaient un signe de croix et, tout étonnés, se demandaient quel était cet enterrement sans enfants de chœur faisant fumer l'encens, ni prêtres chantant en latin. Puis l'on se dirigea vers le chemin des Abymes qui tournait et retournait sur lui-même, blanc sous le soleil, entre les poiriers pays, les galbas et les gommiers rouges.

C'était une belle matinée.

7

La mort du loup (suite)

Irmine se réveilla en sursaut comme si une main glacée l'avait touchée.

Elle était seule dans le mitan du lit. Les volets qu'elle avait elle-même fermés avant de s'endormir s'étaient rouverts, et la lumière de la pleine lune ressemblait à une coulée de lait répandue sur l'armoire, la berceuse et le lit de coulée de lait répandue sur l'armoire, la berceuse et le lit de courbaril qui dérivait sur les crevasses du vieux plancher. Personne n'avait habité L'Engoulvent depuis des temps et des temps. Aussi, il n'y avait plus de place libre pour les humains. Les poux de bois, les chenilles, les chauves-souris, les araignées, toutes sortes d'insectes amoureux du silence et de l'ombre s'étaient fait leur place. Dérangés, ils marquaient leur colère devant cette intrusion par un désordre de bruits plus ou moins ténus, plus ou moins audibles, et c'étaient des crick, des crack, des crock, des pffitt, des pffutt, des humpf… Irmine se tourna sur le côté. C'était dans cette même chambre, dans ce même lit que, de retour de la Dominique, elle s'était couchée à côté de Razyé, humiliée, maltraitée, n'ayant pas assez de ses deux yeux pour pleurer, mais brûlant d'une passion que les avanies de tant d'années n'arriveraient pas à éteindre. Au moment où elle le perdait, elle devait admettre qu'elle l'aimait autant qu'au premier jour, quand elle l'avait vu descendre de cheval devant la terrasse du domaine des Belles-Feuilles. Pourtant, est-ce qu'elle pouvait prétendre qu'elle l'avait perdu, elle qui ne l'avait jamais possédé ? Il était parti rejoindre celle qui le possédait, qui le menait comme un montreur son ours. Du moins, c'est ce qu'il espérait. Et c'est pour cette raison qu'il avait accueilli sa mort sans révolte, presque avec un sourire.

Elle se leva et courut à la fenêtre.

Elle retrouvait avec un plaisir surprenant ce paysage qu'elle n'avait pas oublié dans ses mauvais rêves. Des herbes de Guinée avaient défoncé le glacis, et un goyavier sans fleurs

ni fruits poussait au milieu tout tordu. Par-delà ce qui restait des écuries, quelques pans de brique, quelques tas de tôle, rien n'avait changé. Un peu plus de *banglins,* un peu plus d'acacias sauvages, un peu plus de cierges et de raquettes, la savane étendait la même aridité désolée sous la blancheur de la lune. Les mêmes arbres se couchaient sous la sauvagerie du vent et, pour lui échapper, semblaient près de prendre leur envol vers la mer. Elle préservait sa liberté. Là-bas, là-bas, en colère, elle se jetait contre le pied des falaises et se creusait de lames jusqu'aux approches de La Désirade.

Quelque vingt ans plus tôt, oie blanche qui se croyait raisonneuse, elle avait mis pied sur ce glacis à la suite de Razyé et avait enfermé volontairement sa jeunesse dans ce trou à rats. Après, que de pleurs elle avait versés sur son oreiller ! Que de plans de révolte elle avait établis dans le plein jour, défaits pendant la nuit ! Lorsque sa mémoire faisait le compte des années passées, elle ne pouvait dénombrer presque aucun moment de bonheur : la naissance de ses enfants, leur première tétée, leurs premières caresses et leurs petits bons mots. Tout le reste du temps n'avait été que souffrance et solitude. Pourtant, à cette heure, où elle se retrouvait libre, libre, comme disent les esprits simples, de « recommencer sa vie », elle s'apercevait qu'elle n'avait envie de rien. Comme un malade qui recouvre trop tard la santé pour recouvrer son appétit. Et, même, elle s'apercevait que d'une certaine manière elle ne regrettait rien. Si le pouvoir de renaître lui était donné, elle referait sa vie de la même manière. Avec le même homme. En vérité elle ne regrettait qu'une seule chose : n'avoir pas pu changer Razyé. Peut-être n'avait-elle pas su l'aimer, car, alors, elle l'aurait guéri de Cathy. L'amour est un miracle. Il réalise des tours de magie. Elle songea à lui, solitaire comme il l'avait toujours été, abandonné par tous une fois de plus dans un espace inconfortable et resserré, sous une couverture de terre pierreuse, au bout de la falaise, et ses yeux se remplirent de larmes. Elle eut l'impression de lui avoir elle aussi donné dos. Seigneur Jésus ! Elle avait pu dormir dans la paix d'un petit enfant pendant qu'il dépérissait dans l'exil ! Elle enfila ses vêtements et se glissa dehors. Deux chambres s'ouvraient sur le palier, de part et d'autre de la cage de l'escalier pour l'instant noire comme un four. L'une d'entre elles était celle du

défunt Justin. Peut-être, s'il y avait une chose qu'elle reprochait à Razyé, c'est de l'avoir jadis forcée à partager la couche de Justin, cette loque imbibée de rhum perdue dans le regret de sa bien-aimée. Heureusement, ses chimères lui enlevaient sa capacité d'homme. Nuit après nuit, il s'efforçait inutilement de planter son pénis flasque entre ses cuisses. Quand il était mort, elle avait dit grand merci au Bon Dieu. L'autre chambre avait été celle de Rayzé. On y avait couché les petites filles qui après avoir beaucoup pleuré avaient fini par prendre sommeil. L'Engoulvent avec son odeur de caveau fraîchement ouvert, ses araignées embobinées dans leurs toiles à tous les recoins, ses chauves-souris pendues raides têtes en bas dans l'embasure des fenêtres et les couinements de ses milliers de locataires invisibles dans la poussière avait réveillé toutes leurs peurs. Sûrement, esprits et *volans* y faisaient leurs quatre volontés. Sûrement, sous la housse des lits, les *jan gajé* avaient plié leurs peaux en quatre avant de s'envoler par les lucarnes dans un grand battement d'ailes. Hosanna n'avait pu les calmer qu'en leur chantant ces vieilles mélopées qui viennent du temps de l'esclavage quand les enfants de l'Afrique se lamentaient pour tout ce qu'ils avaient perdu. Irmine posa le pied sur la première marche de l'escalier et le craquement des planches provoqua une débandade de rats qui déboulant entre ses jambes manqua la faire tomber. Dans le salon, la chandelle allumée par Hosanna avait depuis longtemps pleuré sa dernière goutte de suif, mais la lune plantait ses javelots de lumière par les trous des cloisons. Sous le potager de la cuisine, un couple de mangoustes veillait une portée et siffla furieusement à son passage.

Dehors, c'était la sérénité de la nuit.

Irmine prit la direction de la falaise. Comme on devait s'y attendre, le prêtre de Petit-Canal avait refusé sa bénédiction à Razyé, un scélérat, coupable d'avoir troublé la paix sociale et d'avoir semé des idées de vengeance dans les âmes d'enfant des anciens esclaves. Aussi, elle avait pris son courage à deux mains et récité toute seule sur le cercueil le psaume de David.

L'Eternel est mon berger ; je n'aurais point de disette.

Il me fait reposer dans des verts pâturages

Il me mène le long des eaux tranquilles.

Il restaure mon âme ;
Il me conduit dans des sentiers unis
Pour l'amour de son nom.
Même quand je marcherai
Dans la vallée de l'ombre de la mort,
Je ne craindrai aucun mal.

Au fond d'elle-même, elle se reprochait de psalmodier ces paroles vides, de respecter ces pratiques dans lesquelles elle n'avait plus de foi. Car elle ne le portait pas dans son cœur, ce bon Dieu tellement mal nommé qui gâtait les uns, anéantissait les autres, qui partageait si inégalement le bonheur et la fortune. Plus encore, elle les haïssait, tous ces prêtres qu'elle avait connus le dos rond et la bouche en cœur du temps de son enfance et qui maintenant la méprisaient parce qu'elle avait marié plus noir qu'elle. En même temps, elle était faible. Elle ne pouvait tolérer de mettre en terre comme une vieille bête celui qu'elle avait aimé. Elle arriva en vue du cimetière où les *raquettes* et les « têtes à l'Anglais » poussaient parmi les roches et rouvrit le restant de barrière. Elle avait respecté le vœu de Razyé, et les croque-morts avaient descendu son cercueil dans la tombe de Cathy, à côté de ce qui restait d'elle. Elle écarta les fleurs qui la recouvraient et s'assit sur la pierre. À présent, celle-ci portait deux noms l'un au-dessous de l'autre, unis comme sur un registre de mariage.

Pourtant, devant cette inscription, elle, qui toutes ces années avait tellement haï Cathy, ne ressentait plus aucune jalousie. Le bois des deux cercueils se touchait. Dans l'un comme dans l'autre, un peu de poussière de chair et d'os qui s'amenuisait, rien de plus. Son cœur lui disait que Razyé cheminait toujours seul dans son tunnel, qu'il se mettait les poignets et les mains en sang à force de cogner sur cette muraille élevée tout autour de lui, plus formidable que celle de Chine.

Ce serait trop facile si la mort arrivait pour nous venger des échecs accumulés quand nous étions sur la terre ; si, une fois passés dans l'autre monde, nous pouvions posséder tout ce qui nous avait fait envie. Perdants nous avons été du temps de l'existence, perdants nous restons dans notre éternité.

Soudain, elle se sentit lasse, fatiguée à mourir, effrayée à la pensée de ces années qu'elle allait traverser, plus solitaire qu'elle ne l'avait jamais été. Sans le souci d'un homme et sa brutalité même pour occuper ses journées. Sans ses vagues moments de douceur pour lui faire espérer un avenir plus lumineux. Ses enfants allaient grandir. Ils n'auraient plus besoin d'elle. Même Fréda qui, pour l'heure, s'accrochait à sa jupe et ne savait prononcer que son nom. Elle vieillirait. Elle était déjà vieille. Elle mourrait. Elle prendrait le chemin du cimetière et reposerait, seule, comme elle l'avait été pendant sa vie, pour des temps et des temps. Sans force, elle se laissa glisser par terre, sentant à travers ses vêtements la griffure des piquants et des mauvaises herbes. Elle ferma ses yeux gonflés d'eau, et la nuit se fit autour d'elle.

Un rayon de lune caressa avec tant de persistance le front de Gengis qu'il ouvrit les yeux. Un des volets de la fenêtre s'était détaché sur un grand morceau de ciel, et la pièce était blanche de lumière. À côté de lui, Zoulou ronflait, la bouche ouverte. C'est ainsi qu'il s'aperçut qu'ils avaient tous deux fini par prendre sommeil dans la chambre malodorante. Après qu'ils eurent longtemps chuchoté pour se donner du courage, il était resté sans bouger, la poitrine oppressée. Il avait beau serrer ses paupières les unes contre les autres, le sommeil ne venait pas. Sur leur écran noir passait et repassait le défilé des événements de ces terribles journées. La veillée du mort dans le galetas étouffant. Tous ces inconnus attifés comme des Barons-Samedis avec leurs redingotes, leurs cannes, leurs chapeaux hauts de forme, leurs mines funèbres et leurs paroles de circonstance.

— Ah oui, c'était un *mal-nèg !*

Si c'était la vérité, alors, pourquoi est-ce que tout le monde l'avait haï comme le poison ? Pourquoi avait-on parlé de lui comme d'un *guiab ?*

L'odeur des gardénias était plus irritante que celle de toutes les autres fleurs. Au matin, les employés des pompes funèbres, indifférents, presque rigolards, avaient porté

l'énorme cercueil bringuebalant tout au long de l'escalier, le cognant contre les cloisons à chaque tournant. Le trajet depuis La Pointe jusqu'à Petit-Canal lui avait paru interminable, avec le soleil, la poussière, les chiens qui aboyaient et les enfants qui couraient derrière les voitures. Tout le long, Irmine, emmaillotée dans son voile, s'était comportée en veuve éplorée au point qu'il avait eu envie de la secouer comme un pied de prunes café. Enfin, sur quoi est-ce qu'elle pleurait ? Sur un homme qui l'avait traitée comme on ne traite pas un animal ? Il se rappelait comment, presque chaque jour, avec des mines compatissantes, Hosannah posait des compresses d'arnica sur sa figure tuméfiée, défoncée. Comme les autres enfants, il avait encore dans l'oreille les injures et le mépris dont Razyé l'abreuvait dès qu'il mettait les pieds dans la cour. Et toutes les femmes que leur père ne se gênait pas pour emmener dans la maison et qu'on entendait glousser à des heures indues ! Une nuit, il s'était trouvé nez à nez avec Razyé et l'une de ces *dames-gabrielles* sur le palier du premier étage. Razyé avait sa figure sauvage et morne de tous les jours. Mais la femme, peinturée comme un carnaval, lui avait montré ses trente-deux dents dans un sourire. Ensuite, elle l'avait caressé de sa main qui puait le patchouli en s'exclamant :

— *Mi bel ti moun, mi !*

Razyé II les avait tous vengés quand il avait fait l'amour avec l'une des maîtresses de leur père. Ils ne se lassaient pas de l'entendre raconter en brodant et en enjolivant comment il lui avait fait connaître sa véritable condition de femme, comment, sous sa loi, elle avait appelé son papa, sa maman et demandé pardon au bon Dieu. Malheureusement, un beau jour, Razyé avait découvert le pot aux roses, et Razyé II avait dû s'enfuir pour sauver sa vie. Il leur avait fait savoir qu'il se cachait aux environs de Saint-Louis de Marie-Galante, et Gengis rêvait d'aller l'y rejoindre.

Gengis haïssait son père. À cause de cela, il se querellait tout le temps avec Zoulou, qui prenait son parti et inventait toutes sortes de raisons et de circonstances pour atténuer sa culpabilité. C'était la désertion d'une femme, c'était la méchanceté du cœur des nègres, c'était le racisme des Blancs-pays. C'était ceci, c'était cela qui l'avait rendu Satan en

personne. Gengis, quant à lui, n'éprouvait aucune de ces compassions. À chaque minute de sa vie, l'absurdité de son prénom le tenait les yeux ouverts dans la colère. Il avait appris, grâce à un dictionnaire encyclopédique, que c'était celui d'un khan de la Mongolie, resté dans le souvenir populaire pour ses tueries et son caractère redoutable. Il avait lu et relu le récit trop succinct des viols, assassinats, incendies, pillages que son homonyme avait commis. Insidieusement, il sentait ce monstrueux héritage que son père lui avait imposé à un moment où il était trop petit pour se défendre, se diluer, passer dans son sang et, à son tour, faire de lui un monstre. C'est pourquoi il était ainsi : enragé, violent, toujours à inventer des mauvais coups. Il torturait les merles et les pigeons ramiers de la cour. Il terrorisait ses petites sœurs, Cassandre surtout avec sa figure agaçante et joufflue de Chérubin céleste. Il aurait voulu violer et tourmenter les femmes, comme Razyé l'avait fait avant lui. Dans ses rêves, il parcourait les rues de La Pointe les jours animés de marché et se postait aux carrefours. Il ne se contentait pas de « donner des fraîcheurs ». Brandissant sa machette, il tailladait tous ceux qui ne se prenaient pas à courir assez vite. Le sang rougissait les dalots. La pile des cadavres montait jusqu'au ciel. Il ne s'attaquait pas seulement aux Blancs-pays sous prétexte de droit et de justice. Mais aux Zindiens, aux mulâtres, aux nègres, aux nègres, surtout, qui se croient des victimes intouchables et qui n'arrêtent pas de ressasser le mal qu'on leur a fait. Il brûlait les habitations comme les cases. Les cannaies comme les caféières ou les bananeraies. Il mettait la Guadeloupe à feu et à sang. Car, quelle que soit leur couleur, les hommes ne méritent pas la vie qui leur est donnée.

À un moment ou à un autre, voyant la peine de leur mère, Zoulou avait pleuré comme elle. Ne parlons pas de Cassandre. Les filles n'ont pas de caractère et font toujours tout ce que l'on attend d'elles. Lui seul était resté les yeux secs. Même quand les croque-morts avaient descendu le cercueil au fin fond de sa fosse, qu'on avait jeté là-dessus quelques fleurs flétries à cette heure tardive ainsi que des pelletées de roches et qu'Irmine, d'une voix mourante, avait récité le psaume de David.

Il bougea dans le lit avec précaution pour ne pas déranger Zoulou, se leva et s'approcha de la fenêtre. Là, il se demanda s'il était réellement réveillé tant la lumière de la lune transformait les alentours. Ce paysage si ingrat devenait pareil au décor de fantaisie d'une aquarelle. Le ciel et la terre se confondaient dans une couleur dorée. La désolation de la savane laissait la place au mystère d'un royaume bleuâtre où des cavaliers galopaient, leurs molles écharpes enroulées autour de la tête. Les cris des insectes, les sifflements des mangoustes et les aboiements des chiens errants s'accordaient, se mettaient à l'unisson de la voix de la mer.

En entendant cette musique inconnue, une émotion qu'il n'avait jamais ressentie de toute sa vie le pénétra. Il se pencha et vit sa mère, les cheveux grisonnants flottant dans son dos, son peignoir sans forme resserré autour de son embonpoint, traverser le glacis d'un pas pressé. Il se rendit compte combien elle avait changé depuis le temps où elle se penchait sur son berceau et le prenait dans ses bras pour lui débiter des petits mots doux. Pour la première fois, peut-être, elle lui fit pitié. Où courait-elle aussi vite qu'elle le pouvait ? Allait-elle se recueillir sur la tombe de son bourreau ?

Il prévoyait bien comment elle allait passer le restant de sa vie. Elle allait se cadenasser dans le noir du veuvage. Elle allait prier le bon Dieu pour l'absent. À force de faire la toilette de sa mémoire, elle allait se persuader qu'il n'avait pas été un si mauvais mari.

Il descendit l'escalier à son tour, sans s'occuper du vacarme que sa présence suscitait. Mais, quand il sortit sur le glacis, il eut beau regarder à droite et à gauche, Irmine avait disparu. Autour de lui, tout s'était une fois de plus métamorphosé. Brusquement, la lune s'était retirée du ciel et avait laissé la place à une noirceur d'ébène. Rampant sur le ventre à la manière d'un serpent python, celle-ci avait éteint par surprise les étoiles et recouvert tout l'espace au-dessus de la savane et de la mer. Pourtant, malgré cela, Gengis y voyait aussi bien qu'en plein jour. On aurait cru que ses sens étaient aiguisés, sa vue plus perçante, son ouïe plus subtile, comme ce jour où il avait fumé du chanvre indien avec Zoulou. Il distinguait chaque piquant de *banglin,* chaque épine d'arbre et

chacune des roches enchâssées dans la terre. Il entendait aussi les moindres bruits, depuis celui d'un défilé de fourmis sous les racines jusqu'au claquement sec des ailes d'un vol de *mal-finis,* loin au-dessus de La Désirade. Il hésita, un peu effrayé, puis il prit ses jambes à son cou, ses pieds rebondissant jusqu'à son derrière, zigzaguant à travers les *razyés*.

Quelqu'un était assis sur l'une des tombes.

Même à cette distance, il n'avait besoin de personne pour reconnaître la carrure de son père. Immobile, Razyé était habillé de son linge de mort, sa chaîne de montre lui barrant l'estomac, sa chemise blanche tranchant contre sa redingote. Ses vêtements étaient tout chiffonnés, comme s'il avait dormi là-dedans, son col était ouvert et ses cheveux bizarrement emmêlés. Le père et le fils se regardèrent. Chose curieuse, la vue de Razyé ne causa pas à Gengis le petit frisson qu'il avait toujours ressenti, petit frisson de peur et de haine. Il avait l'impression que, désormais, il ne pouvait plus rien craindre de lui : ni ses coups, ni ses mauvaises paroles, ni ses moqueries. Il lui semblait qu'il était devenu son égal, voire son supérieur, qu'entre eux les rôles s'étaient inversés et qu'en face de lui l'autre était devenu un enfant.

Il s'avança. Razyé tourna la tête vers lui et observa :

— Ce n'est pas toi que j'attendais !

Gengis, qui, l'instant d'avant, s'était senti grand garçon, eut soudain honte de se trouver là, pieds nus, dans son pyjama trop serré, et il bégaya :

— Qui est-ce que tu attends ? Petite mère ?

Razyé rit comme s'il venait d'entendre une bonne plaisanterie et secoua la tête.

— Non, ce n'est pas elle non plus que j'attends.

Il se tut un moment et reprit (à la manière dont il parlait, Gengis sentait que ces propos ne lui étaient pas destinés et qu'il aurait mieux fait de s'en aller) :

— En vérité, je ne sais même plus si j'attends. Je suis posé là comme une roche dans une pièce de terre. L'eau m'arrose, la chaleur me sèche. Je vois le soleil se lever puis se coucher

derrière les dents de scie des montagnes et se lever encore. Je vois les nuages courir l'un derrière l'autre dans le ciel, à des moments blancs comme le lait d'une calebasse renversée ou la fleur d'oranger d'une couronne de jeune mariée ; à d'autres, bleus comme l'émail de la mer par en dessous, puis violets robe d'évêque et, pour finir, noirs, une couleur que je connais bien puisque c'est celle des jours de ma vie. Un jour que je n'en pouvais plus, quelqu'un m'a conseillé : « Buvez du rhum. » Je l'ai écouté ; j'ai bu du rhum, mais son feu coulait en glace à l'intérieur de mon corps. Un autre m'a dit : « Faites des enfants, c'est le remède à tout : au deuil, à l'absence et même à la mort. » J'en ai fait. Quatre, cinq, six, je ne sais plus. Et, devant ces petits morceaux de chair, je ne ressentais rien. Parfois, je ne pouvais même pas les regarder tant ils me donnaient de la colère et du dégoût. J'ai aussi fumé des herbes qui font déparler, mais je n'ai pas déparlé. J'ai gardé toute ma tête et toute ma peine en travers de la gorge comme une arête de vivanot. À présent, je suis là et je ne sais même plus si j'attends. Je vois un chemin qui file devant moi. Je dois le suivre et, pourtant, je sais qu'il ne conduit nulle part et qu'au bout du compte je me retrouverai au même point. Là d'où je suis parti. Je suis fatigué. Je voudrais en finir.

Qu'est-ce que je vais faire de tout ce temps ?

8

Le récit de Roro, le pêcheur

Je n'ai rien fait de mal. Je n'ai rien à me reprocher. Je l'ai emmené à la Dominique parce que c'était mon ami et qu'il me l'a demandé. Quand les vents soufflent dans la bonne direction, de Saint-Louis à Roseau, c'est une promenade. Une demi-journée à peine. Aussi, je n'ai même pas eu l'idée de refuser.

La mer, c'est ma maman, ma femme mariée, ma *fanm dèwò*, mon enfant, ma sœur !

Quand je monte dans *Marie, Mère de Dieu,* mon canot peinturé en blanc, bleu, aux couleurs de la Vierge, et que j'appuie sur mes rames, c'est une autre personne que je deviens. Je ne suis plus un insignifiant dont les enfants se moquent et qu'on appelle Roro Wonm à cause du malheur de son papa. J'oublie le trou à rats où je demeure à deux pas du bord de mer. J'oublie mon linge en haillons. J'oublie que je n'ai pas de femme, que je n'ai pas d'enfant, que je n'ai plus de maman, que je n'ai plus de papa. Que je n'ai rien pour chauffer mon cœur et mon corps. À part mon canot, quelques casiers en bambou, quelques filets que je raccommode comme je peux. Et la mer.

Je préfère les jours de grain, les jours de mauvais temps, quand les lames montent à mouiller la calotte du ciel, quand une barre noire ferme l'horizon et qu'on ne voit ni Terre-de-Bas ni Terre-de-Haut des Saintes, encore moins la Dominique, généralement couchée tout près, de l'autre côté du Canal. Mais j'aime aussi les jours clairs où, dans les « fonds blancs », l'eau prend la couleur de l'espérance, où le sable rit sous le soleil comme les dents d'une belle négresse.

Ma maman est partie là où nous partirons tous à un moment ou à un autre, quelques heures après ma naissance.

Pourtant, petit garçon, cela ne me faisait pas de la peine parce que j'avais mon papa.

C'était un maître senneur. Sa famille, qui fournissait le poisson de la table des Murat, n'avait pour ainsi dire pas connu l'esclavage. C'était une fière race debout.

À ses dix-huit ans, mon papa gouvernait quatre canots, autant de suiveurs, des batteurs d'eau, des plongeurs et des guetteurs qui l'accompagnaient de bonne heure le matin pour capturer les bancs de poissons dans les grands fonds. La plupart du temps, son coup de senne ramenait des charges d'orphies, de carangues et de thons. Sous le poids, le filet se distendait comme le ventre d'une femme enceinte et semblait à deux doigts de se déchirer. Quand il revenait comme cela avec une bonne prise, c'était la joie dans Saint-Louis. Les gens sortaient des cases en dansant pour aider ceux qui arrivaient à charroyer le poisson. Les enfants « faisaient hamac », et tout le monde halait le filet sur le rivage. Le soir, quand nous nous couchions, nous avions l'estomac bien rempli, et la faim ne posait pas la tête sur nos oreillers.

Des fois, mon papa n'allait pas loin et se contentait de traîner son filet dans les anses à l'entour de Marie-Galante. Ces jours-là, il ne ramenait que coulirous et balaous, juste pour lui et son équipage.

À cause de ses belles pêches, tout le monde à Saint-Louis avait de la considération pour lui. Quand il passait dans les rues, son chapeau *bakoua* bien planté sur ses cheveux roussis par le sel, campé sur ses deux pieds, les gens lui donnaient le bonjour avec respect.

— Salut, maît' Ben !

Il ne répondait même pas. Le dimanche, il récitait les paroles de la messe plus fort que tout le monde. Il mettait des billets à la quête et marchait le premier vers la table sainte pour prendre l'hostie. Le soir, au débit de boissons, il gagnait tout le monde aux dés et aux dominos. Quand il rentrait chez lui, il n'avait qu'à regarder celle qui lui plaisait, et elle le suivait à l'instant même pour le réchauffer dans sa couche. Et puis, du jour au lendemain, il est tombé dans le rhum, et cela

l'a achevé. Les gens disent qu'un jaloux lui a jeté un *kimbwa* à cause d'une femme entre eux, et c'est peut-être la vérité. Je ne sais pas. Dans sa jeunesse, il ne descendait pas plus de secs que n'importe quel autre nègre, quelques roquilles de rhum agricole par jour. Puis c'est devenu un litre, un litre et demi, deux litres. À partir de ce moment-là, il a perdu le chemin de la mer. Il se levait et se couchait dans le vomi. Il dormait dans le chemin, à la plage, sur les roches, dans la boue, sur le sable, là où le sommeil le saisissait. Il s'imaginait que des rats, des chauves-souris, des mille-pattes marchaient sur son ventre, son estomac, sa figure, et il gueulait comme un cochon qu'on égorge. Un mauvais matin, on l'a trouvé sous un mancenillier, déjà raide. La pluie était tombée pendant la nuit, et tout son corps était brûlé. On ne le reconnaissait même plus. On l'a jeté dans un trou, sous les filaos du cimetière, et le curé n'a pas pris la peine de sortir de son presbytère pour lui. J'ai hérité de son canot, de ses filets et de sa cabane en planches à côté d'un figuier maudit. À chaque Toussaint, je vais allumer des cierges pour lui, car il n'était pas mauvais avec moi, mon papa.

Quand Premier-né Sabrimol est arrivé à Saint-Louis, tout de suite, il est devenu mon ami. Comment cela s'est passé ? Un jour qu'un sauvage à qui je n'avais rien fait voulait me frapper par pure méchanceté devant la boutique de Man Tètèche, il l'en a empêché. Oui, c'est comme cela que notre amitié a débuté. Quand ils ont vu que nous étions inséparables, les gens se sont moqués.

— Roro Wonm et Premier-né ? On aura tout vu !

Quand même, j'ai une cervelle pour comprendre et deux yeux pour voir ce qui se passe autour de moi. Aussi, malgré ses hardes, ses nu-pieds et l'air qu'il se donnait, je comprenais bien que Premier-né cachait quelque chose ; que ce n'était pas son vrai nom. Je voyais bien que ce n'était pas un type ordinaire, un type comme nous, sans papa ni maman, abandonné sous le soleil. Les beaux traits de sa figure, sa façon de parler français, de marcher bien droit, de consommer avec modération m'indiquaient que son placenta n'était pas enterré sous n'importe quel pied-bois ; plutôt sous un courbaril, un mahogani du Sénégal ou un acajou de Saint-Domingue.

Les samedis et les dimanches, je venais le chercher avant le lever du soleil et nous partions en mer. Je ramais jusqu'aux Saintes, à Petite-Terre, à La Désirade, à la Dominique. Des fois, plus loin encore. La mer n'est pas donnée à tout le monde. Au début, il montait en tremblant dans mon canot, regardait autour de lui les vagues, les vagues qui n'en finissaient pas, et il me disait d'une toute petite voix :

— J'ai peur, Roro !

Je riais.

— Mais de quoi, bon Dieu ? Si la mer te serre dans ses bras, tu oublieras Asturias. Crois-moi, ce sera le plus tendre baiser que tu auras jamais reçu. Quel corps de femme est aussi vaste et aussi doux que le sien ?

Pendant que je ramais, il se tenait tout tranquille à l'arrière du canot et fixait le ciel qui changeait ses voilures. Je ne lui posais aucune question et lui-même ne me racontait rien. Un jour que nous revenions de Terre-de-Haut-des-Saintes, brusquement, il m'a demandé :

— Tu connais le nom de mon papa ?

J'ai répondu, en haussant les épaules :

— Quelle question ! Comment est-ce que je le connaîtrais si tu ne me l'as jamais dit ?

Il a pris une grande inspiration comme celui qui se prépare à partir en haute mer.

— Razyé !

En entendant cela, j'ai fait un fameux saut en l'air. C'était comme s'il m'avait déclaré : Mon papa s'appelle Lucifer, ou mon papa s'appelle Belzébuth, ou tout autre nom que l'on donne à l'esprit du Mal. Là-dessus, il m'a confié l'histoire de sa famille. Pendant qu'il parlait, je remarquais pour la première fois des petits détails qui ne m'avaient pas frappé jusqu'à ce moment. Comment sa tignasse était drue et plantée en « pointe de veuvage » sur son front. Comment ses yeux étaient noirs, fixes et brillants. Comment sa bouche était rouge et jouisseuse. C'est vrai que, par certains côtés, sa figure était plutôt inquiétante. Il m'a fixé à nouveau.

— Tu sais pourquoi je me cache ici, dans la crasse de la case de Tonin ?

Encore sous le choc, j'ai bégayé :

— Mais non.

Il a repris :

— S'il y a une chose que j'ai prise de lui, c'est mon goût pour les femmes ! Depuis tout petit, je suis comme cela, je ne peux pas me retenir. Si Irmine, ma maman, m'avait choyé, caressé et pris dans ses bras, sûrement, cela aurait été différent. Comme tous les autres garçons, j'aurais rôdé en pensée autour de sa couche. Sans plus. Hélas ! ma maman n'a jamais pu me sentir. Aussi, le dimanche, quand, en cachette de mon papa, *mabo* Julie m'emmenait à l'église avec mes frères, je me mettais debout derrière un confessionnal et j'épiais la Sainte Vierge Marie qui donnait à téter à l'Enfant Jésus. Tout mon sang me brûlait en pensant que j'aurais pu être à la place de ce nourrisson-là ! Plus tard, j'ai commencé à traîner sur le Morne-à-Cayes, derrière la prison, aux environs de l'hospice, dans les quartiers des *dames-gabrielles*. Je rentrais dans leurs bars pour flairer leur odeur, essayer de deviner la forme de leurs seins à travers leurs *golles*. Et c'est de cette manière que tout mon malheur a débuté.

Il m'a débité cela et bien d'autres choses encore. Comment son papa avait su qu'il avait pris son plaisir dans le lit de l'une de ses maîtresses et comment il avait manqué le tuer. Pendant qu'il parlait, je me demandais s'il ne faisait pas des histoires pour rien. Le sang n'est pas de l'eau ! Qui sait si son papa n'avait pas déjà oublié ses bêtises ! En même temps, je me rappelais tout ce que j'avais entendu sur Razyé, son cœur de tigre, et je me disais qu'il avait peut-être raison.

Je ne sais rien de plus.

Quand il s'est mis à fréquenter la maison de l'institutrice, Mlle Cathy de Linsseuil, il m'a fait croire que c'était pour apprendre les sciences naturelles, l'algèbre et la géométrie. Je l'ai cru.

Les frères d'Asturias ont défoncé la porte de ma case et puis ils m'ont jeté à terre et m'ont bourré de coups de pied et de poing. Pendant tout le temps, ils criaient :

— Scélérat ! nous allons t'apprendre ! Est-ce que tu ne savais pas ce qu'il avait mis dans le ventre de notre sœur ? C'est par exprès que tu l'as aidé à prendre la fuite.

Ce n'est pas vrai. Je l'ai emmené à Roseau parce que c'était mon ami et qu'il me l'a demandé. Je ne sais rien de rien. Voilà ce qui est la vérité.

Après m'avoir battu presque à me tuer, les frères d'Asturias ont saccagé le bois de ma case avec leurs machettes et sont partis. On aurait dit qu'un mauvais cyclone venait de passer.

Quand nous avons poussé le canot à la mer, ce n'était pas loin de dix heures du soir. On pouvait compter les étoiles dans le ciel. Pas besoin du fanal pour éclairer le velours de la mer. En descendant vers Grand-Bourg, nous ne nous sommes pas écartés de la ligne de la côte le long de laquelle les quinquets des cases tremblotaient comme les bougies du cimetière un jour de la fête des Morts. Puis la noirceur a tout recouvert. On n'a plus entendu aucun bruit, à part celui de l'eau qui clapotait contre la coque du canot et du vent qui sifflait dans la voilure. Dans le noir, des poissons volants, le corps aussi brillant que des lames de couteau, sautaient en l'air comme s'ils voulaient nous surveiller. Des bandes d'oiseaux de mer volaient au-dessus de nos têtes, si bas que nous aurions pu les toucher. Ici et là, on apercevait les pirogues des pêcheurs à la traîne cherchant à surprendre les thons et les dorades dans leur profond sommeil.

Ils étaient assis tous les deux à l'arrière du canot, leurs paniers caraïbes entre les jambes. D'abord, j'ai eu de la peine à la reconnaître à cause du madras qu'elle portait attaché serré sur son front comme une vieille personne. Ils n'échangeaient

pas une parole. Ils ne se touchaient pas. On aurait dit qu'ils ne se connaissaient même pas. À les voir là, l'un à côté de l'autre, j'ai été le premier estomaqué. Je ne comprenais pas ce qui se passait puisqu'il ne m'avait jamais rien raconté sur elle. À part qu'elle lui faisait l'école et qu'elle était gentille. Pas aristocrate du tout Parfois, je lui donnais une *kreye* de poissons frais et il me rapportait son merci. J'aurais voulu lui poser des questions, mais je ne pouvais pas, puisque j'étais devant elle. Sans réponses, elles tournaient et retournaient dans ma tête. Pourquoi est-ce qu'il avait quitté Saint-Louis ? Est-ce que son terrible papa avait découvert l'endroit où il se cachait et était venu pour le tuer ? Pourquoi emmenait-il Mademoiselle Cathy avec lui ? Qu'est-ce qu'il y avait entre eux ? Autour de minuit, toujours sans parler, il a passé le bras autour de ses reins et l'a forcée à poser la tête sur ses genoux. Ensuite, il est resté raide, sans plus faire un seul mouvement, comme s'il avait peur de l'empêcher de dormir. Vers deux heures du matin, l'air a fraîchi, le vent s'est levé plus fort et le ciel a noirci comme si un mauvais grain se préparait. Heureusement, cela n'a pas duré. Les nuages se sont effilochés et la nuit est redevenue transparente. Au lever du soleil, les montagnes de la Dominique, quadrillées par les fils d'argent des rivières, se sont dressées devant nous, solides comme une muraille. Il l'a réveillée, et, tous les trois, nous avons regardé la terre qui s'avançait à notre rencontre.

Malgré l'heure – c'était le petit matin, quel désordre quand nous sommes rentrés dans le port ! Roseau est plus commerçant que Saint-Louis et même que Grand-Bourg. Les gens qui ont voyagé assurent que seul Fort-de-France à la Martinique le dépasse. On n'aurait pas pu faire le compte des trois-mâts, des goélettes, des gabarres et des petits canots de pêche coincés entre leurs coques. La fumée des bateaux-vapeur noircissait l'air. Premier-né m'a pris par le bras et m'a tendu une lettre en murmurant :

— Compte deux fois sept jours et confie-la à quelqu'un de sûr qui la remettra en mains propres à ma maman à La Pointe. Pas par la poste, s'il te plaît. On ne sait jamais.

Il m'a serré contre lui comme si je ne devais jamais le revoir sur cette terre. Alors, je n'ai pas pu m'empêcher de

demander, et mon cœur était lourd de toute ma peine :

— Enfin, dis-moi ! Pourquoi est-ce que tu t'en vas ? Qu'est-ce que tu viens chercher à Roseau ? Combien de temps est-ce que tu vas rester là ?

Pour toute réponse, il a posé son doigt en travers de ma bouche et a murmuré :

— Chut !

Il m'a encore embrassé. Puis il l'a prise par le bras et il s'est dirigé vers la ville. Je suis resté planté là, les bras ballants, les pieds dans le sable, sans savoir ce que je devais faire. Et puis, au bout d'un moment, je suis remonté dans mon canot et je suis reparti sur la mer. J'avais perdu mon seul ami.

C'est tout ce que je sais.

9

En guise de premier épilogue

« … Il a retrouvé ma trace. Alors je dois fuir encore plus loin pour lui échapper. Je me demande si nous nous reverrons quelque jour dans ce monde.

Ton Premier-né. »

Comment faire savoir à celui qui lui adressait ces lignes que le papa qu'il redoutait tellement n'était plus ? Irmine tourna et retourna la lettre entre ses mains mais ne trouva aucune indication de sa provenance. Le papier était quelconque. L'encre violette. Celui qui l'avait apportée s'était éclipsé en vitesse avant que Hosannah ait seulement pu lui offrir une timbale d'eau fraîche. Il lui sembla que la peine l'aveuglait tandis qu'elle songeait à son infortuné garçon, solitaire, exilé dans une terre lointaine.

Autour d'elle, c'était le plein jour. L'air, chargé de l'odeur de la térébenthine, résonnait aussi du bruit des coups de marteau et du crissement des scies égoïnes tandis que les ouvriers enfonçaient des clous dans la toiture, remplaçaient des poutres ou repeignaient des cloisons. Du jour au lendemain, Irmine s'était réveillée l'une des femmes les plus riches du pays. Mais elle n'avait pas suivi les conseils du notaire et n'avait pas eu le cœur de quitter La Pointe, à laquelle tellement de souvenirs l'amarraient. M. Desfossés, qui avait débrouillé la succession de Razyé, avait perdu sa peine à lui répéter sur tous les tons que la Guadeloupe marchait en ce moment sur la tête. Les possédants d'hier étaient devenus les malheureux d'aujourd'hui. Les Blancs-pays prenaient d'assaut les vapeurs et, les mains vides, repartaient pour Pau, Bordeaux, partout où ils avaient espoir de recommencer leur vie. Du coup, leurs propriétés de campagne et leurs résidences de ville s'offraient à l'encan à ceux qui les désiraient. Matouba, Grippière, Sainte-Marthe, Le Moule, les grands domaines étaient morcelés. Juste pour le prix des hypothèques. On ne comptait plus les mulâtres qui s'installaient dans les habitations ancestrales ni les nègres possesseurs de bons hectares de canne à sucre. Si elle en avait envie, elle pouvait

s'offrir le domaine le plus étendu. Elle avait tenu bon et s'était bornée à faire réparer à grands frais la maison de la place de la Victoire. Elle n'avait pas marchandé. La pierre rose était venue d'Italie, la couverture du toit de la fabrique de Trois-Ilets, à la Martinique, et le bois d'angélique des forêts de la Guyane. Dans la salle à manger, des peintres promenaient délicatement leurs pinceaux sur des tuiles et faisaient naître une ville imaginaire, des enfants, des jets d'eau, des marchandes de fleurs et des cavaliers assis tout droits sur leurs montures. Des jardiniers retournaient la terre et plantaient dans la cour des hibiscus, des citronniers et des grenades. Irmine avait aussi acheté un cheval et un tilbury, engagé, outre le cocher, trois servantes, une pour la lessive, l'autre pour le ménage et la dernière pour la table. Comme elle n'allait pas à l'église et ne rendait pas de visites, le cocher ne sortait le cheval et n'endossait sa livrée que pour la conduire une fois la semaine jusqu'à la tombe de Razyé. Hosannah, quant à elle, n'avait plus rien à faire de son temps. Sinon babier, goûter les sauces, critiquer la couleur du linge mis à blanchir dans la cour, l'épaisseur de l'empois ou la chaleur des carreaux sur la braise.

Finalement, Irmine avait trouvé un sens à sa vie.

Avec la mort de Razyé, une parenthèse s'était refermée, et tout aurait pu recommencer pour elle comme au temps de son enfance. Mais elle ne s'accommodait plus de cette existence-là. Les premiers moments de pleurs et d'abattement passés, son entourage l'avait vue manifester une détermination que peut-être elle n'avait jamais possédée. C'était comme si cette humeur du défunt dont elle-même avait été victime était passée dans son corps et qu'elle s'était mis dans la tête d'exécuter sa vengeance jusqu'au bout. C'était pour lui, pour sa mémoire qu'elle mettait splendidement debout la maison de la place de la Victoire. Elle voulait que les *mabos* berçant les nourrissons sous les sabliers, les amoureux flânant dans les allées et même les oisifs assis sur les bancs sans penser à rien lèvent la tête vers ses balcons, sa frise et ses lucarnes et se disent, troublés : « Ah oui ! c'est là que Razyé a vécu. » À la prochaine rentrée des classes, elle avait résolu d'envoyer Zoulou et Gengis dans un pensionnat de jésuites en France. Ils

étaient déjà riches. Ils en sortiraient diplômés. Pour le moment, leur vie était un enfer. Ils se frayaient difficilement un chemin dans leur nouvelle existence, car le souvenir de leur père flottait autour d'eux comme une mauvaise odeur. On ne leur pardonnait ni leur argent ni leur couleur. Au lycée, les maîtres les abreuvaient de mauvais points. Les élèves de la même classe les évitaient ; les plus grands les rouaient de coups. Tous les jours, ils rentraient à la maison avec des habits déchirés. Il fallait qu'elle les aide à fracasser les portes de la bonne société pointoise qui se verrouillaient devant eux et à incendier les hypocrisies. Son cœur lui faisait mal, car, d'une certaine façon, elle allait perdre tous ses garçons. Justin-Marie d'abord. Razyé II. Bientôt, ces deux-là. Tant pis ! il le fallait.

Elle reprit la lettre qu'elle avait laissée tomber sur ses genoux.

Je ne sais pas si nous nous reverrons un jour dans ce monde.

Malgré elle, les larmes roulèrent sur ses joues.

À ce moment, une petite main poussa la porte en douceur, et Cassandre entra dans la pièce. On aurait dit qu'elle avait senti le chagrin de sa maman, car, sans un mot, elle courut vers elle et se nicha sur ses genoux. Irmine enfouit sa figure contre ce corps doux et parfumé. En quelques semaines, Cassandre s'était métamorphosée. Comme les autres enfants, elle avait troqué les habits sans forme et sans couleur dans lesquels l'avarice de Razyé l'engonçait pour le linge le plus coûteux. Elle portait, sur une blouse piquée de nids-d'abeilles, une guimpe d'un velours de soie bleue ornée de minuscules bouquets de fleurs roses. La guimpe s'évasait légèrement à la hauteur des genoux et découvrait ses jambes potelées enserrées de bas d'un blanc immaculé brodés eux aussi de fleurs roses. Elle était chaussée de souliers de cuir verni à barrettes. On aurait dit l'une de ces poupées de porcelaine que l'on offre aux petites filles à la Noël. Pas trace de l'aïeule bambara en celle-là. Avec son teint clair, tellement plus clair que celui des autres enfants, ses cheveux soigneusement lissés à la brillantine, tout le monde pouvait oublier qu'elle n'était pas ce qu'elle paraissait. Ainsi, les religieuses du pensionnat des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, pourtant tellement

sourcilleuses, l'adoraient. Le dernier 15 Août, lors de la procession à la Vierge de Massabielle, suprême honneur, elle avait figuré un ange en aube blanche, mains jointes et les ailes de mousseline grandes ouvertes dans son dos.

Ce qui ne cessait d'enchanter Irmine, c'était sa ressemblance chaque jour plus frappante avec Aymeric, le frère tellement aimé en dépit de tout, le saint, le martyr, le patron que tous pleuraient encore, le défunt Chérubin céleste. Cassandre avait ses yeux couleur d'azur, sa bouche aux lèvres délicatement ourlées et, malgré son jeune âge, son expression grave et attentive. Quand elle parlait, c'était le même timbre de voix plein d'onction. Irmine envisageait déjà le temps où sa bonne mine et son compte en banque la feraient convoiter par les fils des familles les plus aristocratiques du pays. On se battrait pour elle, et elle ferait sa fière. Puis elle monterait à l'autel enveloppée de mètres et de mètres de tulle blanc, et ceux qui avaient malparlé de son papa et ri de sa maman seraient bien punis.

La petite, qui connaissait son pouvoir sur Irmine, lui caressa la joue et lui demanda avec tendresse :

— Pourquoi est-ce que tu pleures, mamita ?

Toute seule, elle avait inventé ce joli mot à consonance espagnole sans avoir encore appris cette langue à l'école. Irmine hésita sur sa réponse, puis dit simplement :

— Je songe à ton grand frère. Est-ce que tu l'as oublié, lui qui t'aimait tellement ?

Cassandre secoua la tête avec force avant de déclarer d'une voix apaisante :

— Cette nuit, je l'ai vu en rêve.

Car, pour réconforter sa maman, elle se donnait souvent des visions. Cependant, à la différence de son illustre devancière, les nouvelles qu'elle annonçait étaient toujours plaisantes ; les scènes qu'elle décrivait étaient pleines de joie et de gaieté. Sarabandes de nuages roses à l'heure du couchant, farandoles de demoiselles en corsage chamarré, concerts de criquets se prenant pour des violonistes dans le

serein. Toutes ces facéties faisaient beaucoup rire. Irmine sursauta.

— En rêve ? Et qu'est-ce qu'il faisait ?

Cassandre prit son air mystérieux.

— Il avait l'air content. Il habitait une grande maison avec un jardin tout à l'entour.

Quatrième partie

Roseau

1

Life in Roseau

Le vent agitait en tous sens les grands pans de la mer, et les vagues refluaient vers les maisons de Roseau.

Premier-né posa sur le sable les caisses de morue salée de Terre-Neuve dont le poids labourait son épaule et respira l'odeur poivrée du vent. Pendant des semaines, il avait frappé à toutes les portes, celles des entrepôts de commerce, celles des compagnies, celles des magasins, celles des églises et celles des prisons. Il avait essayé d'être *driver* sur une plantation de Cabot Lodge, cocher pour une famille de Blancs créoles, garde du corps pour un homme politique. Partout, on l'avait refusé et il n'avait trouvé d'autre emploi que celui-là : décharger les navires qui arrivaient de tous les coins de la terre, le ventre lourd de fûts de saindoux, de dames-jeannes de vin, de jarres d'huile, de mètres et de mètres d'étoffes de calicot ou de soie. En bout de semaine, il prenait sa place dans une file de gueux et recevait de quoi se caler l'estomac avec du riz et des pois. Cathy aussi avait cherché du travail. On l'avait refusée pour d'autres raisons. Elle était trop jolie, trop propre, trop visiblement bien éduquée. D'où est-ce qu'elle sortait, avec cette figure-là ? Aussi, elle avait appris à tresser des paniers qu'elle essayait de vendre au marché comme les autres femmes. Ils habitaient une pièce nue et sale au-dessus de Simmons and Bros. Toute la journée, quand elle n'était pas à l'église St. Mary's, elle entendait le galop des diables et les gros mots des employés qui s'injuriaient au rez-de-chaussée. Au début, les gens de Roseau, épiant Cathy et Premier-né, les avaient pris pour un frère et sa sœur à cause de la grande ressemblance qu'il y avait entre eux. Pourtant, quand le ventre de Cathy s'était mis à enfler d'une manière qui ne trompe personne depuis que le monde est monde, ils avaient compris qu'ils étaient dans l'erreur.

Cathy ne se plaignait pas et ne disait jamais un mot plus haut que l'autre. Mais la dureté de la vie qu'elle vivait creusait deux traits verticaux aux coins de sa bouche et maquillait de

noir tout l'entour de ses yeux. Ses jambes ne la portaient plus. Dans son corps décharné, seul son ventre s'arrondissait. Pour Premier-né, la regarder perdre sa jeunesse dans la solitude et la misère était la croix qu'il portait chaque jour que Dieu fait. Aussi, des centaines de fois, il avait décidé dans sa tête de revenir au pays. Plus il y réfléchissait, plus il se disait que Razyé n'était pas complètement un monstre. S'il le voyait avec sa femme mariée à son bras, sans doute il lui pardonnerait les péchés commis dans son adolescence. Si, cependant, il repoussait cette idée, c'est qu'il n'avait jamais eu la force d'avouer à Cathy qui il était. Un jour que, les yeux pleins d'eau, elle lui décrivait pour la centième fois les derniers moments de son papa bien-aimé, brusquement, elle s'était écriée :

— Tu sais qui est responsable de sa mort ? Razyé ! c'est Razyé qui l'a tué !

Là-dessus, elle lui avait raconté une histoire qu'il connaissait lui aussi, mais d'un point de vue différent. Pourtant, il n'avait pas songé à la contredire, à soutenir qu'il ne fallait pas se mêler d'une querelle personnelle. Est-ce qu'on ne chuchotait pas que, dans le temps, Aymeric avait malhonnêtement volé la femme de Razyé ? Un homme à qui l'on vole sa femme a parfaitement le droit de se venger de toutes les manières possibles et, dans ce cas, personne ne peut le blâmer. Il avait été trop terrifié par la haine qui la transformait. Il ne la reconnaissait plus. On aurait dit qu'elle était changée en sorcière. Ses joues avaient pris la couleur des braises, ses yeux s'étaient illuminés d'éclairs, sa bouche, dans laquelle les paroles se heurtaient, était tordue. Toute sa figure s'était enlaidie. Il avait fallu du temps pour qu'elle se reprenne. Bon Dieu, que ferait-elle si elle apprenait qu'il était l'enfant de Razyé ? Elle le tuerait peut-être, car il y avait, cachée en elle, une violence qui, parfois, faisait surface. Il n'avait donc rien dit. Ni ce jour-là. Ni les jours suivants. Pourtant, au fur et à mesure que le temps passait, son silence le prenait à la gorge. Il ne pouvait plus supporter l'identité qu'il s'était fabriquée, d'abord à la manière d'un jeu : celle d'un bâtard, d'un orphelin de mère dont le père, un commerçant des quais, ne s'était jamais occupé. Il ne brûlait plus que d'une

envie : se débarrasser de cette défroque et retrouver sa vraie identité.

À cause de cette tension en lui, peut-être, son amour pour Cathy diminuait singulièrement. Elle lui pesait comme une charge. Il n'avait plus jamais d'impatiences, d'angoisses et d'élans enflammés vers son corps. Il se forçait à lui faire l'amour et, chaque fois, il avait la sensation sacrilège d'étreindre un autre lui-même, curieusement changé en femme. Il en était venu à la considérer comme une sœur : chérie peut-être dans le fond de son cœur, mais quotidienne, ennuyeuse, voire pénible à supporter.

Il reprit les caisses de morue de Terre-Neuve qu'il avait posées à terre et les rééquilibra sur son épaule. Puis, enfonçant la plante de ses pieds dans le sable, il prit la direction du magasin Sherbett.

M. Sherbett était né à Roseau, mais sa famille prenait ses racines à Liverpool. Après avoir fructifié dans la canne, elle venait de vendre avec profit ses plantations et s'était reconvertie dans le commerce. M. Sherbett, qui commandait deux entrepôts, les plus grands de la place, fumait le cigare de Cuba. Il donnait la mesure de son compte en banque par la qualité des draps anglais qui l'habillaient et l'énormité de sa montre-gousset. Il fit signe à Premier-né de s'approcher, fronça le nez en respirant son odeur et lui dit en créole :

— Ce week-end, je veux faire mon inventaire. Je paie un shilling la journée

Premier-né regarda ces cheveux gras, cette figure blanche que la chaleur rendait rose et luisante. C'étaient des hommes pareils à celui-là que son père avait humiliés, ruinés, forcés à l'exil. Et lui, qu'est-ce qu'il faisait ? Il courbait le dos devant eux, il leur disait : « Oui, patron », et acceptait leur argent. Quelle déchéance ! Il se sentit pris d'une rage soudaine et rêva d'appeler à la rescousse les autres manœuvres. Pareil à un meneur, il leur donnerait l'ordre d'éventrer les caisses qu'ils charroyaient, de saccager tout partout, d'arroser le plancher avec du kérosène et, comme autrefois les champs de canne, d'incendier l'entrepôt. Les flammes rougeoieraient, et

M. Sherbett s'enfuirait devant eux comme un ravet apeuré. Au lieu de cela, il dit seulement :

— *À pa asé !*

Un peu étonné, mais assuré de trouver des dizaines d'autres volontaires, M. Sherbett haussa les épaules.

— Comme tu veux.

Puis il se replongea tranquillement dans l'examen de ses registres. Fou furieux, Premier-né sortit sur le trottoir. Les rues de Roseau, de l'avis de tous les voyageurs la ville la plus pimpante des Caraïbes, se coupaient à angles droits et dessinaient des sillons parallèles entre les pieds des matalpas et des jacarandas. Les façades roses, vertes, bleues des maisons hautes s'emboîtaient, pareilles à un gigantesque jeu d'enfant. Partout, le gazon vert des parcs, l'éclat des fleurs dans les jardins publics. Partout, une foule coquette, des tilburys élégants et des chevaux trottant vif. D'habitude, ce spectacle enchantait Premier-né, qui avait beaucoup souffert de la saleté de Saint-Louis. Mais, ce jour-là, il n'avait en tête que sa honte. Un lâche ! voilà ce qu'il était ! Combien de temps encore est-ce qu'il allait rester dans la servitude ? Depuis plus d'un demi-siècle, l'esclavage était aboli. Chez lui, des politiciens à peau d'ébène parlaient haut pour les nègres alors que lui subissait la tyrannie d'un Blanc. Il marcha jusqu'aux quais et s'arrêta devant l'*Elizabeth Regina,* le bateau-vapeur d'assez mauvaise apparence qui, une fois le mois, reliait Roseau à La Pointe.

C'était jour de départ. Là-haut, des marins se donnaient des airs. Chargés de malles, de paniers caraïbes et de toutes sortes de paquets, des voyageurs se pressaient sur la passerelle. Des parents, des amis échangeaient des baisers ou, déjà, pleuraient l'absence. La tentation le prit : il lui suffisait de se glisser dans cette foule, de se cacher quelques jours dans la cale pour débarquer clandestinement à La Pointe. Il rentrerait chez lui. Il serrerait dans ses bras ses frères et sœurs dont l'absence le tourmentait, surtout sa petite Cassandre. Il essuierait les yeux d'Irmine.

— Petite mère, je sais que je t'ai fait pleurer. C'est fini à présent. Ton garçon est revenu.

La nuit, dans son lit trop court pour lui, il retrouverait les sommeils perdus de son enfance. En vitesse, jouant des coudes comme un brutal, il s'engagea sur l'échelle de cordage, quand la pensée de Cathy l'arrêta. Et elle, qu'est-ce qu'elle allait devenir quand il serait parti ? Et avec un ventre, en plus ? Il hésita, retourna en arrière, recommença à monter, s'immobilisa encore.

Est-ce que ce n'était pas l'issue dont il avait souvent rêvé ? Car la pensée de cet enfant qui allait bientôt naître et qu'il n'avait pas désiré le mettait à l'agonie. Il avait d'abord espéré que Cathy n'arriverait pas au bout de ses neuf mois, tant il était persuadé qu'en perpétuant la vie ils avaient enfreint un ordre redoutable et très ancien. Hélas ! mâle ou femelle, l'œuf s'était accroché. À présent que le temps de la délivrance approchait, dans ses cauchemars, il voyait les cuisses de Cathy s'ouvrir dans des flots de sang sur un petit être monstrueux. Né coiffé, pied-bot, goitreux, cul-de-jatte, mongolien. Il se réveillait en nage et la regardait dormir à son côté, fiévreuse, la tête reposant sur son bras comme une enfant blessée. En séchant, les larmes avaient tracé leurs lignes sur ses joues. Désespéré, il la couvrait de baisers. Alors, elle s'éveillait à son tour et le considérait de ses tristes yeux, interrogateurs comme les siens. Qu'est-ce qu'ils avaient fait pour mériter ce qu'ils vivaient ? Quel crime est-ce qu'ils expiaient ? Quelle vengeance les poursuivait ?

Non ! il ne pouvait pas l'abandonner. Ils étaient liés jusqu'à la mort. Et peut-être au-delà !

Il redescendait la passerelle aussi vite qu'il était monté, quand une main le toucha à l'épaule. Une mulâtresse en grand costume et couverte de bijoux lui ordonna, en l'incendiant de ses yeux verts :

— Toi, là, prends mes bagages !

Un homme à tout faire ! Un porteur ! Il n'était pas plus que cela !

Sa grossesse était pour Cathy la dernière goutte d'eau dans l'océan de son malheur. Les premières semaines, elle avait tellement prié qu'elle s'était imaginée que son fruit pourrirait et tomberait tout seul. Mais le bon Dieu n'entend jamais que ce qui lui plaît. Les mois s'étaient ajoutés aux mois et elle avait continué son calvaire. Quel enfant est-ce qu'elle portait là ? Sauvage et violent comme un cheval arabe, défonçant les parois de son ventre à coups de sabot, caracolant jusqu'à son estomac, lui défendant de boire, de manger, de s'asseoir, de se coucher.

La voyant flotter dans ses hardes, verser le fiel de son estomac dans les dalots, les femmes, au marché, lui avaient dit qu'il s'agissait sûrement d'une fille. Seules les filles se prennent de ces haines-là pour leurs mères. Alors, elles ne tolèrent pas de rester tant de mois prisonnières de leur ventre et font des pieds et des mains pour briser leur geôle. Pour la tenir docile, elles lui avaient conseillé toutes sortes de thés, thé pays, semen-contra, herbe à fer, *koklaya*. Touchant la montagne de vérité, Ada, qui l'avait prise en amitié, avait secoué la tête, embarrassée.

— Tout ce que je sais, c'est que ton sang et le sang de ton mari ne sont pas d'accord. Pour quelle raison ? Ne me le demande pas parce que je ne le sais pas. L'esprit ne me le dit pas.

En fin de compte, la captive était devenue presque docile. Peu à peu, Cathy avait repris de la chair sur ses seins, ses bras, au creux de ses joues et dormait quelques heures la nuit. Une idée qu'elle n'avait partagée avec personne et surtout pas avec Premier-né, lui disait qu'elle ne survivrait pas à son accouchement. Il n'y avait pas de place sur la terre et pour elle et pour son enfant. L'histoire qui s'était déjà jouée se rejouerait encore, et elle commencerait sa migration au moment où l'autre prendrait son souffle. Chose curieuse, voire choquante, elle n'avait pas de chagrin en songeant à la petite malheureuse qu'elle avait créée pour rester sans maman en ce bas monde. Elle se préoccupait seulement d'elle-même. Alors, elle cesserait d'être une orpheline. Le cœur battant comme celui d'une esclave qui voit la côte de Guinée couchée sur l'horizon, elle imagina le moment de sa réunion avec sa

maman. Elle ne ferait pas de reproches à celle qui ne s'était jamais souciée de son existence. Trop contente de la retrouver, elle se jetterait contre elle. Elle la serrerait dans ses bras. Elle se rassasierait de tous les baisers qu'elle gardait en réserve pour elle depuis petite. Elle découvrirait l'odeur de sa peau, de ses cheveux. Puis, brusquement, elle réalisait sa naïveté. Il n'y a pas d'autre odeur que celle de la charogne.

Le marché s'ouvrait au centre de la ville. Tous les produits de ce morceau de terre à la nature bénie du bon Dieu s'y entassait. Régimes de plantains, racines, tomates, gombos, *bélangères*. Il y avait aussi des fruits à profusion : depuis la grenade, la banane tigrée et la goyave jusqu'au pamplemousse sans pépins à chair rose. Cathy se leva. La journée avait été bonne. Elle avait vendu ses paniers jusqu'au dernier, et les shillings gonflaient sa bourse. Elle s'arrêta auprès des revendeuses de poissons et marchanda un vivanot rose, sur une feuille de bananier. La médiocrité de ses occupations l'effrayait. Cuisiner. Manger pour avoir le ventre presque plein. Dormir. Cuisiner et manger encore. Le temps où elle faisait l'école, où elle préparait des leçons et s'efforçait de donner des cœurs d'hommes à de petits *bitako* avait l'inconsistance d'un rêve. Il lui semblait qu'à présent elle n'avait plus que des pensées grossières et mécaniques. Quand elle se regardait dans la glace, elle s'apercevait qu'elle commençait à être semblable aux autres femmes qui s'asseyaient à l'entour d'elle sur le marché. Dépeignée, bientôt édentée, fagotée dans des hardes, la figure dure et fermée.

C'était sans doute pour ces raisons que Premier-né ne la supportait plus. Qu'il préférait perdre des heures au Last Resort, le bar du coin de la rue, où il ne buvait même pas de rhum, plutôt que passer les soirées face à face avec elle. Qu'il lui donnait son dos dans leur couche et ne pouvait même pas soutenir son regard quand il lui parlait. Il est vrai qu'elle non plus ne le désirait pas. L'odeur de gros tabac de sa bouche, la proximité de son corps la dégoûtaient. Qu'est-ce que l'amour ? Un boucan de feuilles frivoles qu'on allume au serein et qui, au matin, n'est plus qu'un tas de cendres. C'est cela ; c'est cela même. Un piège. Un *zatrap*. C'est cela ; c'est cela même. On se couche le cœur brûlant ! On se lève les deux pieds froids

comme ceux d'un vieux corps. Il n'y a que ceux qui sont partis pour rester beaux et désirés éternellement.

Lourdement, elle remonta High Street. Des bateaux-vapeur venant des ports environnants devaient être à quai, car des équipages couraient en tous sens. La rue était pleine d'une foule à l'allure étrangère qui flânait, léchait les vitrines, se campait pour admirer les monuments : la cathédrale, le palais du gouverneur, l'hôtel de justice et le quadrilatère flambant neuf de la Lloyds Bank avec son portier en livrée escortant les clients. C'était un ancien boxeur qu'on appelait du temps de sa splendeur Battling Joe. Tous ces gens en fête alors que son cœur à elle était dans le deuil ! Ah non ! Romaine n'avait pas de pitié et se vengeait comme une féroce. Constamment, elle revoyait la figure de la servante qu'elle avait envoyée à la mort avec son garçon et se surprenait à plaider avec elle comme devant un jury. Quand même, elle n'avait pas tout le temps été une mauvaise maîtresse. Elle lui avait appris à lire, a écrire. Elle avait guidé les jambages de sa plume Sergent-major sur les lignes des cahiers. Elle avait gâté le petit Déodat. Pour la fête du 15 Août, elle l'avait habillé des pieds à la tête en velours et en soie. Comme il était *palo*, elle lui faisait boire de l'huile de foie de morue. Ce n'était pas sa volonté qui avait déchaîné la tempête. Une tempête, c'est la main de Dieu qui l'envoie. Est-ce qu'elle n'avait pas de circonstances atténuantes ?

Le révérend Bishop, qui, tout en prenant le frais devant l'église St. Mary's, observait la tenue de ses paroissiens dans la rue, la salua avec onction. Elle n'aimait pas du tout ces prêtres anglais que, même s'ils étaient catholiques, elle croyait très inférieurs à ceux du temps de son enfance. Ils avaient le nez aussi rouge que les oreilles et passaient sans vergogne de la table de la communion à celle des casinos ou à l'arène d'un *pitt*. Quand le combat de coqs n était pas fini, ils ne se gênaient pas pour retarder le commencement de la messe. Pourtant, à Roseau, l'église avait été son refuge contre une solitude trop grande, et, bien souvent, le révérend Bishop avait séché l'eau de ses yeux. Respectueusement, elle allait donc monter jusqu'à lui quand une douleur la plia en deux. Puis une seconde, arrivant sur les talons de la première. Elle fit un rapide calcul.

Sa délivrancen'était pas prévue avant Noël ; pour tout dire, elle était éloignée de quatre bonnes semaines. Mais une troisième douleur la prit, si violente qu'elle bascula et perdit le souffle. Elle redescendit les marches et se traîna comme elle le pouvait vers la case d'Ada, où elle savait trouver de l'aide. Depuis qu'elle habitait Roseau, Cathy, ne pouvant rien espérer de Premier-né, avait appris à compter sur le bon cœur des étrangers, et Ada, avec son grand corps fruste, ses mains calleuses et son odeur de revendeuse de poisson était devenue sa maman. Le moment venu, elle la conduirait à l'hospice des sœurs de la Visitation. Pour la soutenir, elle lui apporterait de la soupe au poulet et aux vermicelles ou du bouillon de légumes, car l'hospice ne nourrissait pas ses patients. Comme elle s'apprêtait à traverser la rue où tournoyaient tant d'attelages, une nouvelle douleur la laboura. Elle crut qu'elle allait tomber, là, dans les pieds indifférents des passants et le crottin jaune vif des chevaux.

Apparemment, la captive s'était réveillée.

Debout en haut du parvis, le révérend Bishop observait le dos de Cathy. Où allait-elle ainsi, en se déhanchant, malgracieuse, comme un crabe qui marche de travers ?

Le révérend Bishop était de ceux que sa ressemblance avec Premier-né ne dérangeait pas trop. C'est un fait, ils avaient les mêmes yeux fixes et réfléchis, les mêmes épais cheveux noirs, le même grand front tombé, le même sourire furtif sur des dents irrégulières. Mais si ses vingt années de Roseau lui avaient appris une chose, c'était que de l'humus tropical sortaient des sociétés aux racines et aux branches tellement entrelacées, torsadées, amarrées les unes aux autres qu'on pouvait très bien se surprendre à aimer d'amour et partager la couche d'un demi-frère ou d'un cousin germain inconnu. En outre, dans chacun des habitants des sangs semblables d'Africain, d'Européen et de Zindien s'étaient mélangés en proportions à peu près égales. Aussi, rien ne pouvait surprendre.

Il avait essayé de sonder Cathy, mais, depuis près d'un an qu'elle fréquentait St. Mary's, il ne l'avait jamais entendue avouer à travers le rideau du confessionnal que des peccadilles. Si elle avait péché, c'était sans le savoir. Il avait donc fini par voir en elle l'image même d'une bonne âme sourcilleuse et inquiète. Un temps, la curiosité l'avait pressé de s'approcher de Premier-né qui, quant à lui, paraissait un grand inutile, carrément un propre à rien. S'il ne connaissait ni dimanche ni fête du calendrier et ne mettait jamais les pieds à l'église, tous les soirs, on le voyait s'engouffrer au Last Resort, cet endroit malfamé fréquenté par ses pareils. Le plus surprenant, c'est que, d'après ce que l'on disait, il ne touchait ni à l'absinthe, ni au rhum, ni même à la bière brune Guinness, venue d'Angleterre. Il se contentait de parler de sa maman, de son papa, surtout, et de mouiller avec ses larmes l'alcool des autres. Son papa, c'était un *mal'boug',* a l'en croire, et que toute la Guadeloupe respectait. C'était un vrai grand nègre, et patati et patata !

En fin de compte, le révérend Bishop avait gardé ses soupçons pour lui et haussé les épaules. Dans les cas les plus emmêlés, le bon Dieu reconnaît toujours les siens.

2

Saison de migration

Une césarienne ?

Premier-né considéra Cathy. Un papillon de nuit avait étendu ses ailes au-dessus de son front et faisait de l'ombre sur ses traits. Elle avait les paupières plissées, le nez pincé, un grand cerne mauve tracé tout autour de sa bouche. Il savait, sans que le médecin lui ait confié rien de plus que ce mot barbare, que la mort était en train de lui parler à l'oreille et l'accaparait entièrement. Toute leur vie à deux si courte, d'abord douce, puis si amère, lui remonta jusqu'au cœur, et il se mit à pleurer comme un enfant. Il ne lui avait rien donné de ce qu'elle espérait et, voilà, elle s'en allait.

Il saisit sa main, inerte et chaude, et, alors qu'il ne s'y attendait plus, la croyant déjà bien loin, à la seule portée de ses regrets, elle ouvrit tout grands les yeux, le regarda et lui sourit. Ce sourire lui porta un coup au cœur. Il ressemblait à celui qu'elle avait eu au matin de leurs noces, quand, enfin, elle lui avait livré tout ce qu'elle possédait. Premier-né, qui ne croyait ni au bon Dieu, ni à ses saints, ni au diable dans son enfer, et qui ne craignait sur la terre que son père, aurait bien, quant à lui, fait Pâques avant carême. Mais Cathy soutenait que, là où il était, Aymeric la voyait et qu'elle ne pouvait pas lui infliger une pareille blessure. Elle avait donc attendu pour être à lui qu'ils soient passés devant le maire et le curé. Le souvenir de cette petite cérémonie, au cours de laquelle il avait inscrit un nom fabriqué de toutes pièces sur un registre d'état civil et fait semblant d'honorer le bon Dieu, avait longtemps torturé Premier-né. Quel scélérat il était ! Or voilà que, soudain, il avait l'impression que le sourire de Cathy, sagace comme celui d'une maman, signifiait aussi un pardon. Pardon pour ce qu'il avait voulu lui cacher. Pardon pour ce qu'il n'avait jamais eu la force de lui avouer, mais que, dans le secret de son cœur, elle avait deviné depuis longtemps. Soulagé, il appuya son front sur la toile rêche du drap et souffla à son oreille :

— Tu avais compris, alors ?

Il lui sembla qu'elle effleurait son épaule. Il continua :

— Tu avais compris que je suis son garçon, le premier sorti de ses reins ? Ne m'en veux pas. Tu le détestais tellement que je n'ai jamais eu la force de t'avouer la vérité. À certains moments, les paroles tremblaient sur le bord de ma bouche et étaient sur le point de s'échapper. Chaque fois, je les arrêtais, je les retenais, je les faisais descendre au fin fond de ma gorge parce que je pensais à ta colère. Quels mots est-ce que tu trouverais pour m'injurier ? Comment est-ce que tu allais regarder l'enfant de l'assassin de ton père ? Oui, je suis son premier garçon. Je porte le même nom que lui : Razyé. Remarque, il ne m'a jamais aimé. Il m'a toujours préféré ce bâtard à peau blanche, cet hypocrite poitrinaire de Justin-Marie. Quand j'étais petit, chaque nuit, je trempais mon oreiller. Pour lui, c'était comme si je n'existais pas. Il rentrait dans la maison, nous bousculait et ne remarquait rien de ce que j'inventais pour lui faire plaisir. C'est pour cela que je suis devenu ce que je suis. Cancre à l'école ; tous les jours, le bonnet d'âne et le piquet dans la cour de récréation ; plus tard, jouisseur et coureur de femmes. Pendant un temps, je l'ai détesté. J'avais dans l'idée plusieurs façons d'en finir avec lui. Comme il possédait un fusil qu'il gardait tout chargé dans son bureau, le soir venu, je rêvais de me cacher dans un coin, de l'attendre et de le tuer dès qu'il apparaîtrait dans la cour. Parricide dans la noirceur de minuit. Ou bien je le brûlais comme un rat dans un champ de canne. Après cela, je montais en clandestin dans un bateau et je partais me cacher je ne sais où. Vers Cuba, qu'on dit tellement blanc, ou vers la Jamaïque, tellement noire de *nèg-mawon,* ou vers Porto Rico. Parfois, même, je débarquais aux États-Unis d'Amérique. Je foulais le pavé de New York. Je regardais dans les yeux la statue de la Liberté avant de faire fortune à Wall Street… Aujourd'hui, je ne lui en veux plus. Je le plains plutôt. Personne ne l'a jamais aimé. À part Irmine, ma pauvre maman, et nous, ses enfants. Mais cet amour-là ne comptait pas pour lui. Si, dans la vie, on ne reçoit pas l'amour dont on rêve, on ne peut pas en donner en retour. C'est comme cela. Toi, c'est ton amour qui m'a sauvé de la perdition. Ton amour si doux, si égal. J'ai souvent

pensé que je m'ennuyais auprès de toi. Je ne voyais pas que nous sommes liés l'un à l'autre au-delà de la passion.

À ce moment, une *ma-sœur* s'approcha, les ailes de sa cornette flottant autour de sa figure très blanche et défraîchie. Elle disposa un paravent autour du lit de Cathy et dit, d'une voix pleine d'onction :

— Va-t'en à présent, mon garçon. Le médecin ne tardera pas. Au moins, il va essayer de sauver l'enfant.

Premier-né frémit en entendant confirmer son intuition. Bientôt, il serait seul. Il sortit dans la cour.

Sous la voûte des hauts manguiers et des abricotiers, l'hospice des sœurs de la Visitation était une vieille bâtisse en bois, au toit de tôle déteinte. Elle datait des années qui avaient suivi la Découverte, quand les frêles bonnes sœurs venues d'Angleterre oubliaient leurs fièvres et leurs entrailles en feu pour soigner les malheureux Indiens des maladies arrivées à bord des caravelles. Depuis, on avait beau le rafistoler, lui ajouter aile sur aile, il restait trop petit pour abriter ceux qui souffraient des épidémies nouvelles qui ravageaient Blancs et Noirs. Pian, dengue, tuberculose, dysenterie. À gauche de l'hospice proprement dit s'élevait une petite chapelle en rondins comme on imagine les chapelles du Grand Nord canadien. On n'y avait jamais célébré la messe, même si, chaque jour, les *ma-sœurs* changeaient l'eau des fleurs sur le maître-autel. Seuls les parents des malades venaient s'y recueillir et implorer la miséricorde divine.

À présent, elle avait piètre apparence. Les carreaux du sol étaient cassés. Dans les niches, les statues des saints étaient en morceaux. Saint Antoine de Padoue sans tête, une main en l'air. Et des restants de fresque perçaient par endroits sous la crasse des murs. Premier-né, qui n'avait pratiquement jamais mis les pieds dans une église, prit place sur un banc derrière une bigote, le dos arrondi dans ses prières. Il se demandait pourquoi elle était condamnée. Sûrement Aymeric punissait cette enfant sans malice d'avoir aimé le garçon de son bourreau. D'autres fois il se disait qu'elle expiait une faute plus grave qu'elle aurait commise sans le savoir. Laquelle ? Son esprit refusait de s'engager dans cette direction. Il essaya

vainement de se rappeler les paroles du Je vous salue, Marie et resta là, la tête entre les mains trop malheureux pour mesurer sa souffrance. À un moment, une main, toucha son bras. C'était celle d'Ada, qui, il le savait, avait pris Cathy en grande amitié.

Elle demanda :

— L'enfant est né ?

Il secoua la tête.

— Non ! Une *ma-sœur* m'a dit qu'on allait être obligé de lui faire une césarienne.

Les yeux d'Ada s'arrondirent de frayeur.

— Tu veux dire qu'on va couper son ventre ? qu'on va l'ouvrir avec un couteau comme un giraumon ?

Il inclina la tête, et, sans plus parler, elle s'agenouilla à côté de lui dans l'odeur de frai du poisson qu'elle revendait sur le marché. Bientôt, il l'entendit qui pleurait.

Pourquoi est-ce qu'elle était condamnée, la pauvre, douce Cathy ? Même si son amour pour lui était coupable, ce n'était pas elle qui avait fait les premiers pas. Elle ne semblait pas avoir d'autre idée que de lui expliquer les fractions ou les théorèmes quand, un après-midi qu'elle avait le dos au tableau, il s'était pressé contre elle. Elle avait accepté ses baisers et ses serments d'amour. Ensuite, c'est sans trop d'enthousiasme qu'elle l'avait suivi à la Dominique qui, d'après lui, offrait plus de ressources que Marie-Galante.

— À Saint-Louis, avait-il affirmé, je ne serai jamais que l'apprenti de Tonin, le maréchal-ferrant, tandis qu'à Roseau…

Tout cela parce qu'il se sentait tellement bien dans son voisinage. Une paix. Un bien-être jamais éprouvé. Ni fièvre ni agressivité. Ni même grand désir. Il n'avait pas tant envie de lui faire l'amour que de se perdre dans un causer qui n'aurait pas de fin, qui durerait tout ce qu'ils avaient de vie à vivre. Au bout d'un moment, Ada bougea à côté de lui et dit :

— Bon, je dois rentrer, à présent. Ne reste pas là tout seul. Viens avec moi.

Il la suivit.

Ada habitait Three Estates, lot de cases informes au milieu d'une clairière fraîchement gagnée à la forêt. Ils traversèrent Roseau puis s'engagèrent sur une route qui s'étageait par paliers dans la montagne. À travers les franges des cocotiers, ils apercevaient le sable d'or des plages, la mer hésitant entre le bleu et le gris et les voiles étincelantes des bateaux de pêche. Le monde marchait son train de tous les jours. Sa beauté continuait de rayonner, et Cathy allait perdre la vie. Mourir. Pourquoi ?

Les enfants d'Ada jouaient autour de la case tout en surveillant les monceaux de poisson mis à fumer sur des feux de bois d'Inde. Elle les appela et les présenta fièrement, un à un.

— Cinq ! j'en ai cinq.

Cinq ? Il sentit son cœur se serrer de jalousie. Puis ils entrèrent dans la case, propre mais fruste et nue, à l'exception de quelques meubles grossiers. Ada mit à bouillir de l'eau pour le thé. Comme elle disposait des tasses sur la table, elle s'arrêta devant Premier-né et dit brusquement :

— Si c'est une petite fille, on l'appellera Anthuria. C'est ce qu'elle m'a dit.

Premier-né s'assit sur le bord de sa couche. Malgré la fraîcheur de la nuit, gonflée par le vent de l'alizé soufflant depuis la mer, il était en sueur, et sa chemise de coton était collée à ses épaules. Une douleur lui déchira la poitrine. On aurait dit qu'un morceau venait d'en être arraché, la côte du torse d'Adam, et qu'il restait là avec un trou béant. Il manqua suffoquer.

À gauche, le ciel était blanc. L'arc de la nuit s'était étiré et les oiseaux défaits dans leurs habits de plumage prenaient leur envol vers l'autre bout de l'arc.

Cathy venait de partir, il en était certain.

Elle était belle ! D'après les coquillages de ses oreilles ourlés et délicats, on voyait qu'elle ne serait pas claire, mais foncée comme père et mère. Très foncée. Ses cheveux noirs, déjà fournis, coiffaient son crâne parfaitement arrondi et cachaient son front bombé. Sa petite figure ne présentait aucune des enflures et des boursouflures qui enlaidissent en général les nouveau-nés. Au contraire. Sa peau était veloutée comme celle d'un fruit cueilli juste à point sur la branche : sapotille, icaque, pomme café. Il osa caresser son poing, qui reposait sur le drap, fermé, les doigts repliés, pareil à un bouton de fleur, et sa chaleur passa en lui.

Derrière son berceau, le lit était vide.

Des brancardiers blasés venaient de charroyer le corps de Cathy vers le sous-sol, où des menuisiers indifférents allaient lui tailler sa dernière demeure dans le bois du Nord. Après quoi, sans fleurs ni couronnes, on l'emmènerait à l'église. Le révérend Bishop bénirait le cercueil et on lui ferait place dans le cimetière attenant à St. Mary's. C'était une grande faveur faite à cette enfant du bon Dieu, car elle n'était pas seulement une étrangère. C'était une indigente qu'on n'avait jamais vue mettre un farthing à la quête.

À sa grande surprise, Premier-né n'était plus désespéré, mais presque triomphant. C'était comme après la dévastation d'un cyclone. Son jardin était ravagé. Sa case en mille morceaux et son avoir dispersé par le grand vent. Mais il lui restait un bien précieux : la vie de sa fille. La *ma-sœur,* qui avait fini de dire son chapelet, l'interrogea.

— Comment est-ce que tu veux l'appeler ?

Quand elle eut entendu sa réponse, elle fit une moue.

— Est-ce que c'est un prénom chrétien, ça ?

Il ne dit mot et elle s'éloigna, mettant son silence au compte du chagrin ou de la stupidité. Il la héla.

— Quand est-ce que je pourrai l'emmener avec moi ?

Elle dit pieusement :

— C’est le médecin qui décidera.

Dehors, le matin était mouillé.

Premier-né entra au Last Resort. Non pas pour boire, il ne buvait jamais, et Cathy, qui avait tellement d’autres choses à lui reprocher, n’avait jamais flairé l’odeur du rhum dans son haleine. Il n’avait jamais fait que ramasser une fille qu’il suivait dans son lit. Le souvenir de ces créatures grossières, quand il possédait un bijou, lui faisait honte à présent. Pourtant, même à ces moments-là, ce qu’il recherchait, ce n’était pas le vice. C’était la chaleur d’autres humains, l’odeur de leur compagnonnage. Au début, les habitués du Last Resort lui avaient fait mauvaise figure. Ils ne comprenaient pas qui était ce Guadeloupéen, trop clair pour être un nègre, trop noir pour être un mulâtre, et gueux avec ça. Puis on s’était aperçu qu’il parlait le créole et, n’étant jamais saoul, qu’il ne tirait le couteau sur personne. Alors, on l’avait adopté.

À pareille heure, il n’y avait personne au bar, à part quelques bois-sans-soif pour qui seule compte la hauteur du rhum dans leurs bouteilles. Sam, le patron, profitait du calme pour faire ses comptes. Il leva les yeux de son ardoise et s’exclama :

— J’ai appris, pour ta femme ! Si ce n’est pas malheureux ! Elle avait quel âge ?

Vingt ans. Mais qu’est-ce que cela veut dire ? Qu’il y a un âge qui convient à la mort ? Soixante ? Quatre-vingts ? Quatre-vingt-dix ? On est toujours trop jeune pour s’en aller.

Sam dit avec compassion :

— Prends courage !

Puis, comme il ne trouvait pas d’autre geste de consolation, il posa un verre de rhum sur le comptoir. Machinalement, Premier-né le vida. Mais cela ne fit pas plus d’effet sur son gosier qu’un filet d’eau froide. Vers onze heures, les gens commencèrent à arriver, prenant des airs de circonstance dès qu’ils apercevaient l’endeuillé. Le grand Clay qui, à ses heures, était un peu tireur de contes, se mit à improviser, mi-attristé, mi-goguenard :

— Je vous le dis, messieurs et dames. La vie n'est pas un bol de tolomane. C'est une belle salope, en vérité. Deux tourterelles, un mâle, l'autre femelle, sont sorties depuis la Guadeloupe pour venir se cacher chez nous, à Roseau. Qu'est-ce qu'ils avaient fait pour voler jusque par ici ? Mystère et boule de gomme, je ne sais pas, et cela ne me regarde pas. Tout ce que je sais, c'est qu'ils ont fait leur nid sous la branche d'un fromager, et, toute la journée, ceux qui passaient par là entendaient des *ti-bo* et des *kiup-kiup-kiup*…

Un moment distrait, Premier-né revint à ses préoccupations. Il avait manqué à Cathy. Elle avait volontairement renoncé à la soie, au luxe et à la cohorte de domestiques de son enfance dans l'espoir d'une vie plus haute. Mais il avait été incapable de lui procurer ce qu'elle désirait. Est-ce qu'il allait aussi manquer à Anthuria ? Comment pourrait-il prendre soin d'elle comme elle le méritait s'il n'avait que son métier de meurs-la-faim ?

De sa vie, Premier-né n'avait jamais eu souci des biens matériels. Il avait grandi l'estomac plein de vents, sans bon linge ni soulier dans la maison d'un père riche à millions. Petit, il se taillait des cerfs-volants et des carrosses dans des graines d'avocat. Plus grand, il dévorait les quelques livres en *morue* de la bibliothèque de l'école. Il était riche de l'immensité de ses rêves. Soudain, il réalisa qu'il faisait partie des possédants. Combien d'argent malhonnêtement gagné Razyé cachait-il à la Banque de France et des Pays-Bas ? Combien de terres avait-il volées et de victimes avait-il dépouillées ?

C'est alors que Premier-né prit la résolution à laquelle il s'était toujours refusé. Il fallait retourner au pays. Revendiquer son héritage. Pas pour lui, qui n'avait plus de vie digne de ce nom à vivre. Pour elle. Pour Anthuria. Un moment, la figure terrible de Razyé se dressa devant lui. Il faillit perdre courage. Puis un sentiment qu'il ne connaissait pas l'aguerrit. Il se sentit capable de se battre, de porter des coups bas, de tuer, même, s'il le fallait.

Est-ce qu'il n'était pas un papa, à présent ?

Le grand Clay continuait ses facéties.

— À la fin, tout ce vacame de *ti-bo* et de *kiup-kiup-kiup* est arrivé aux oreilles de la Mort – Madame la Mort – et les a échauffées. Vous savez comment elle est ? Elle ne tolère pas le bonheur. Alors, elle a pris son coutelas et, clac, elle a sabré nos tourtereaux.

Comme les autres, Premier-né se mit à battre des mains en mesure.

3

Le récit d'Ada, la revendeuse de poissons

Il ne m'a même pas dit merci.

J'ai nourri son enfant avec le lait de mon garçon. C'est grâce à moi si elle n'a pas pris le même chemin que sa maman et si, à l'heure qu'il est, elle n'est pas couchée sous les filaos. Pourtant, pas un mot de remerciement n'est sorti de sa bouche. Est-ce que je devais m'attendre à autre chose avec un type pareil ?

Cela fait des années que je revends du poisson sur le marché de Roseau. Son odeur est partout sur moi. Dans mon linge. Dans mes cheveux. Sur ma peau. Dans ma couche. C'est pour cette raison que les hommes ne veulent pas rester avec moi. Au début, ils profitent. Ils font toutes sortes de jeux. Et puis, un beau jour, ils commencent à me reprocher et s'en vont les uns après les autres en jurant :

— Ah non ! je ne peux plus tolérer ton odeur.

Mais je n'ai pas besoin des hommes. J'ai assez avec mes enfants costauds et brigands malgré la misère. Des fois, je me dis que je suis fortunée, parce que, d'après moi, la vraie fortune ne se mesure pas à l'épaisseur de la bourse. La vraie fortune, c'est une qualité que l'on gagne depuis tout petit et même avant, quand on est encore dans le ventre de sa maman. C'est ce que je répétais à Cathy pour étirer les coins de sa bouche, effacer les plis de son front.

Les gens ne la portaient pas dans leur cœur. Derrière son dos, ils disaient que, malgré les grands airs qu'elle se donnait, elle n'était sûrement pas la femme mariée de Premier-né et qu'ils vivaient dans le concubinage comme tout un chacun. C'était peut-être la vérité, mais ce n'était pas mon affaire. Je n'ai jamais aimé respirer le linge sale des autres. Pourquoi est-ce que je me suis attachée à elle ? Parce qu'elle ne ressemblait à personne que j'aie connu. La première fois que je l'ai

rencontrée, c'était dans la salle de consultation de l'hospice. Elle était enveloppée dans un châle à fleurs et assise mains jointes sous le crucifix en bois noir. On aurait d'abord dit qu'elle priait, mais, quand on regardait de près, on voyait qu'elle pleurait. Les larmes coulaient sans bruit sur ses joues et elle tremblait comme une feuille. Cela m'a retourné le cœur : une personne qui n'était pas d'ici – cela se comprenait avant même qu'elle ait ouvert la bouche et qu'on ait pu juger son mauvais anglais ou son mauvais créole –, tellement jolie et tellement jeune. Je suis venue auprès d'elle et, sans que je lui aie posé une question, elle m'a regardé et a murmuré :

— Je suis enceinte.

J'ai grondé.

— Et c'est à cause de ça que vous pleurez ? Est-ce que vous ne savez pas qu'un enfant, c'est la bénédiction du bon Dieu ?

Elle a pleuré plus fort. À ce moment-là, le docteur Richardson, un brave type le cœur sur la main, tout Anglais qu'il est, a passé la tête hors de son cabinet et m'a demandé :

— Ramène-la chez elle, Ada !

J'ai pris ses mains froides comme glace dans les miennes et je lui ai demandé :

— Où est-ce que vous habitez ?

Elle m'a regardée comme une hébétée. J'ai insisté.

— Où est-ce que vous habitez, je vous dis ?

Toujours pas un mot. Alors, j'ai passé mon bras sous le sien, et, la soutenant, nous sommes sorties dans la cour.

Le serein, c'est l'heure que je préfère. Alors, la brise se lève. Les pêcheurs reviennent vers la rive avec leur prise bonne ou mauvaise, selon la chance du jour. Au-dessus de leurs têtes, le ciel noircit, car le soleil a disparu. Sa chaleur qui a cuit et recuit la terre pendant des heures lui donne l'odeur d'un pain tout juste sorti du four à bois et elle est sous les pieds comme une grande croûte bien craquante. J'ai répété ma question. Mais la malheureuse, pendue à mon bras, n'était pas

capable de m'indiquer quoi que ce soit. J'ai donc pris la direction de Three Estates, où j'ai ma case.

Elle n'est pas grandiose, ma case, sous son toit fait en branches de palmier, posée sur quatre pierres. Mais je l'ai mise debout toute seule avec l'aide de mes garçons. À la Noël, les *six mois-six mois* devant la porte sont écarlates. En fin de carême, ce sont les flamboyants qui la couvrent de taches de couleur. Derrière elle pousse un pied de magnolia toujours rose de fleurs. J'ai préparé pour Cathy du thé avec des feuilles de corossol, qui donne la paix et le sommeil sans rêves, de citronnelle, qui donne la force, de citronnier, qui parfume, et j'ai ajouté trois grains de poivre pour réchauffer son sang. Pendant qu'elle buvait, un peu de couleur est remontée à ses joues. Elle s'est enfin arrêtée de pleurer et s'est mise à parler, ou plutôt à déparler en trois langages, à me raconter des histoires sans queue ni tête où j'entendais continuellement nommer le nom de son papa, de sa *mabo*, de ses frères, de sa bonne, une certaine Romaine.

Comme elle recommençait à pleurer, je lui ai conseillé :

— Enlevez toutes ces idées-là de votre tête. Il ne faut pas tout le temps retourner en arrière. Ce qui est fait est fait. Regardez devant vous. Votre enfant.

Qu'est-ce que j'avais dit, moi qui espérais la consoler ! Elle s'est effondrée en bégayant :

— J'attends un enfant. Pitié, bon Dieu !

C'est ainsi que je l'ai connue.

Nos âges, nos existences ne se ressemblaient pas. Nos chemins n'étaient pas faits pour se croiser. Mais la solitude l'a poussée vers moi. À cause de cela, elle est venue me voir tous les jours à Three Estates et je suis devenue comme sa maman. C'est Patience, ma plus grande fille, qui lui a montré comment tresser des paniers avec du *carata*. C'est moi qui l'ai emmenée s'asseoir sur le marché et qui lui ai appris à ne pas décourager les pratiques avec sa mine désolée. Mais toute mon affection ne l'a pas empêchée de prendre le chemin de sa dernière demeure. J'ai porté mes enfants sans m'arrêter un seul jour. Aussitôt accouchée, je serrais mon ventre avec une bande de

coton et je retournais vendre sur le marché. Elle, elle était tout le temps malade, avec sa grossesse. J'ai senti que ce n'était pas normal. Alors, un soir, j'ai bu un thé fait avec des feuilles d'*élébiana*, qui pousse dans l'humidité des grands bois, et j'ai su que c'était son enfant qui la dévorait toute vivante. C'était son enfant qui, en se développant, épuisait son sang, sa lymphe et les fluides de son corps. J'aurais aimé en savoir plus pour pouvoir l'aider. Malheureusement, quand j'ai voulu l'emmener auprès d'Alice qui, elle, s'entretient continuellement avec les esprits et peut trouver la solution de tous les problèmes, elle a refusé. Elle m'a dit qu'elle ne croyait pas à toutes ces bêtises. J'ai fait ce que je pouvais pour elle. Malheureusement, je ne pouvais pas grand-chose. Quelques thés, quelques massages, quelques frictions. Je savais bien que cela n'était pas suffisant et qu'un jour elle nous quitterait sans retour. Elle me disait, pendant que je traçais des traits dans la noirceur de ses cheveux :

— Je suis la fille d'un sang vicié. Ma maman ? mieux vaut ne pas parler d'elle. Quant à mon vrai papa ? Ada, j'ai tellement peur. Je préfère ne pas savoir.

Je haussais les épaules.

— Et moi ? vous croyez que je sais qui est mon papa ? Nos hommes sont ainsi. Ils sèment, ils sèment, mais ne s'occupent pas de la plante qui germe.

D'autres fois, elle soupirait :

— J'aurais tellement aimé être ton enfant. Sortie de ton ventre à toi, négresse simple et vaillante, les deux pieds dans la réalité. Ma mère avait la tête farcie de rêves et d'envies. Où est-ce que cela l'a menée ?

Je répliquais :

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? Vous croyez que nous, les nègres, nous sommes meilleurs que les autres ? Je peux vous prouver le contraire.

Elle ne me répondait pas, comme si elle ne comprenait pas ce que je disais.

Les premiers temps, quand elle arrivait à la maison, elle s'asseyait dans un coin et elle écrivait sur un carnet à couverture fleurie aux pages quadrillées comme un cahier d'écolier. Comme j'aurais aimé écrire, moi aussi ! Il me semble que si je savais écrire et lire ma vie serait différente. Hélas ! je ne suis jamais rentrée dans une école. Mes frères ont fait leurs classes à Bas-Thorton où nous habitions quand nous étions petits. Ils peuvent signer leurs noms, parcourir les pages du journal. Ma sœur et moi, nous ne savons rien. Nous aidions notre maman à vendre sur le marché, à faire, en plus, tout ce qu'il y a à faire dans une maison. Par-dessus son épaule, je regardais avec admiration les lettres qu'elle dessinait et elle m'expliquait :

— Si je n'avais pas cela, mon journal, je crois que je serais déjà morte. C'est là-dedans que je mets tout, tout, tout.

Je faisais la grimace et je la moquais :

— Tout ? je me demande bien ce que vous pouvez trouver à écrire. Il n'arrive pas tellement de choses, par ici.

Elle murmurait :

— Je veux dire, tout ce qui se passe en moi.

Cela me faisait réfléchir. Qu'est-ce qui se passe en moi ? Je ne sais pas. C'est comme si je portais une forêt dont je n'ai jamais fait le tour. Pendant les derniers mois de sa grossesse, elle n'écrivait plus rien, comme si toutes ses forces s'en étaient allées. Elle laissait traîner son journal. C'est par terre que je l'ai ramassé pour le remettre à son mari avec ses quelques affaires. Il me semble que, jusqu'à mon dernier jour, je la reverrai. Elle se balançait dans la berceuse, son gros ventre posé sur ses genoux comme une charge trop lourde, sa figure triste et fermée. Ses cheveux tombaient par poignées. Sa jeunesse et sa beauté disparaissaient, et je ne pouvais rien pour elle. Elle restait de longs moments sans me parler, elle qui dans le passé avait toujours quelque chose à dire, ses doigts tressant machinalement le *carata,* et puis elle murmurait :

— Qu'est-ce qu'il y a au bout de ce long couloir ? Personne ne peut dire… Je ne suis même pas sûre de la retrouver.

En l'entendant, je savais bien qu'elle pensait de plus en plus à sa maman. Pourtant, je faisais semblant de ne pas comprendre et je lui racontais une histoire bien bête pour la faire rire. Au moins, sourire. Car, rire, elle ne savait pas ce que c'était. Je crois qu'elle ne l'a jamais su.

Quand les douleurs l'ont prise, c'est moi qu'elle est venue trouver. C'est moi qui l'ai emmenée trouver les *ma-sœurs* à l'hospice en lui chuchotant des paroles de réconfort. Mais, c'est clair, elle n'avait plus envie de vivre.

Certaines se plaignent tout le temps de leur homme et ne vous font pas grâce d'un combat, d'une scène, d'un gros mot. Elle ne m'a jamais dit un mot sur Premier-né, mais je savais que cette plaie-là la rongeait.

Il est parti. Il a pris la mer avec l'enfant que j'aimais déjà, comme je l'avais aimée, elle, sans un merci pour toute ma peine et ma fatigue. Il l'a laissée derrière lui, toute seule au milieu d'étrangers ; sans personne pour désherber les alentours de sa tombe. Pour allumer des bougies et la fleurir à la fête des Morts. Cela ne lui portera pas bonheur.

Je vois, sans avoir besoin d'*élébiana,* qu'à son âge sa vie est déjà finie. Il va passer le restant de son existence dans la solitude, sans qui que ce soit pour réchauffer son cœur. Contrairement à ce qu'il espère, Anthuria ne sera pas une consolation. Au contraire. Cette enfant-là sera un vrai bal masqué. D'ailleurs, les enfants ne sont jamais une consolation. Ils viennent pour vivre leur vie, pas pour embellir celle de leurs parents.

Il est parti comme ce qu'il était véritablement : un bon à rien.

Elle répétait que la malédiction du bon Dieu était sur elle à cause d'un grave péché qu'elle avait commis ; d'une personne qu'elle avait tuée. Je ne l'écoutais même pas. Pour moi, c'étaient des bêtises, des divagations, des paroles déraisonnables. Ce qui l'a tuée, c'est l'indifférence de son

mari, les nuits qu'il passait au-dehors et la quantité de femmes qu'il prenait. Cela, tout le monde peut en témoigner.

Malgré toute ma peine et toute ma colère, aujourd'hui est un jour pareil aux autres. Le soleil est déjà haut. À l'approche de Noël, les *six mois-six mois* sont peints d'une belle couleur vermeille et derrière la maison, couvert de fleurs, le magnolia embaume. C'est l'heure de descendre au bord de la mer pour prendre ma charge de poissons des mains d'Ethelbert. Ensuite, je m'en irai au marché. Je prendrai ma place habituelle pour que, deuil ou pas deuil, mes clientes me trouvent là où elles ont l'habitude de me trouver depuis des années.

À six heures, la noirceur tombera sur nous d'un seul coup, sans prévenir, comme elle a l'habitude de le faire. Le marché se videra, et les chiens affamés déchireront les carcasses oubliées dans les loges à viande. Je prendrai la direction de Three Estates. Montant peu à peu derrière les palmiers royaux, la lune me montrera le chemin. À la maison, les enfants auront allumé la lampe à pétrole. Patience aura mis à bouillir les racines avec un morceau de cochon salé. Avant de manger, nous ferons le signe de croix et nous remercierons le bon Dieu pour ce qu'il ne nous a pas donné.

4

Adieux à l'aimée

Les longs fils de la pluie s'emmêlaient à terre. Pour prendre place sur le bateau-vapeur *Elizabeth Regina,* Premier-né avait emprunté le prix du passage à Sam, le patron du Last Resort. Sam n'avait pas accordé grand crédit aux histoires de papa millionnaire qu'il lui racontait et n'espérait pas revoir la couleur de son argent. Mais il avait eu pitié et s'était dit qu'au jour du jugement le bon Dieu, qui n'oublie pas, lui, tiendrait compte de cette bonne action.

Sur les quais, le temps ajoutait au désordre habituel. Abritées sous des sacs de jute, les charbonnières attaquaient les piles de combustible et achevaient de remplir les cales des navires. Les voyageurs descendus des attelages confiaient leurs bagages aux porteurs. Puis, tenant à deux mains leurs parapluies, ils couraient le long de la passerelle, qui ployait comme une liane. Premier-né n'avait pris la peine de regarder ni à droite ni à gauche. Il s'était installé dans un coin du salon des deuxièmes classes, bien décidé à n'engager la conversation avec personne. Mais, autour de lui, les passagers étaient effarouchés par sa mine et ses vêtements de grand deuil, intrigués par le paquet qu'il serrait à hauteur de cœur et n'avaient aucune envie de lui adresser la parole. À travers les hublots, les maisons de Roseau avaient la dimension de jouets d'enfant.

Sans lâcher son précieux fardeau, d'une main, Premier-né tira de sa poche un objet qu'Ada lui avait remis, avec une broderie au point de croix inachevée, quelques pelotes de fil et un matériel à broder. Il s'agissait d'un cahier à couverture fleurie, forte et cartonnée, assez ordinaire, le papier quadrillé que Cathy avait dû acheter pour quelques pennies à la boutique en face de l'église qui faisait aussi mercerie. Elle avait écrit de son écriture de maîtresse d'école, qui respectait soigneusement les pleins et les déliés :

Ce journal appartient à Cathy de Linsseuil.

Adresse : 14, Oaks Road,

Roseau.

En déchiffrant ces lignes, Premier-né fut d'abord saisi d'une colère et d'une jalousie irraisonnées. Il tenait entre ses mains la preuve de son peu de poids dans la vie de sa femme. Elle n'avait pas changé son nom. Fille d'Aymeric de Linsseuil elle était née. Fille d'Aymeric de Linsseuil elle entendait rester. Fille d'un soi-disant bon Blanc, patron modèle qui n'était, en réalité, qu'un hypocrite et un vulgaire voleur de femmes. Au bout d'un moment, cependant, sa colère tomba. Il se rappela le petit sourire sagace dessiné sur les lèvres de Cathy avant sa mort, et une autre pensée vint s'imposer avec la force d'une certitude. Elle n'avait pas été dupe de sa tromperie. Elle avait deviné depuis le commencement que ce nom, Sabrimol, avait pris naissance dans son imagination. Plus grave encore, elle avait deviné celui qu'il cachait. C'était cela ! C'était bien cela ! Du coup, une quantité d'incidents que, trop confiant, il n'avait pas remarqués à l'époque affluèrent dans sa mémoire et le persuadèrent que Cathy n'était pas la naïve qu'il avait crue. Elle prenait plaisir à lui faire raconter des souvenirs de son enfance, feignant l'intérêt, mais lui posant, mine de rien, d'innombrables questions. Bien souvent, il s'embrouillait dans ses réponses entre celui qu'il était censé être et celui qu'il était réellement. C'est ainsi qu'un jour, où la nostalgie l'avait conduit à parler de Cassandre, de ses mines, de son verbiage, elle l'avait interrompu au beau milieu de l'histoire.

— Tu as donc une sœur ! Je te croyais fils unique ?

Une autre fois, elle l'avait regardé dans le blanc des yeux, demandant :

— Sabrimol ? Mais de quelle commune vient ce nom ?

Il s'était lancé dans d'interminables explications. C'était un nom… désiradien. Oui, désiradien ! Sa maman venait de Marigot. Et il s'était lancé dans une description de La Désirade, qu'il n'avait jamais fait qu'apercevoir des fenêtres de L'Engoulvent. Elle n'avait rien dit, mais il sentait bien qu'il ne l'avait pas convaincue.

Brusquement, l'appel mourant de la sirène retentit, et le bateau se déhancha comme un danseur qui va se lancer sur la piste. Il roula sur un côté avant de se redresser puis de rouler sur l'autre. Des passagers se pressèrent contre les hublots pour ne pas rater le spectacle du départ. D'autres, sans se soucier du mauvais temps, coururent vers l'échelle qui conduisait au pont. Premier-né allait les imiter quand une main le retint.

— Vous n'allez pas sortir sous cette pluie avec le bébé ?

C'était une femme entre deux âges, habillée avec sobriété d'une robe matador à ramages noirs et bleus sans anneaux ni tour de cou. Seule une *tranblant* retenait les plis de son madras. Comme Premier-né hésitait, elle prit Anthuria, qui dormait sans désemparer, et déclara avec autorité :

— Figurez-vous que je m'occupais d'enfants alors que vous n'étiez pas encore à gambader sur cette terre. Dans mon quartier, on m'appelait *manman tout moun,* c'est-à-dire maman à tout le monde.

À regret, il la laissa faire. Il n'aimait pas être séparé de sa fille. Elle était devenue l'obsession de son esprit. Il la regardait dormir. Il la peignait. Vingt fois par jour, il changeait ses couches ou passait la main dans ses langes pour vérifier la température de sa peau.

En très peu de temps, Roseau était devenue invisible. Même le dessin des montagnes se perdait déjà dans le gris, et il sembla à Premier-né que, d'un seul coup, sans qu'il l'ait voulu, un pan de sa vie était anéanti. Le pan le plus douloureux, le plus mémorable, le plus précieux, en un mot. Rien n'avait plus aucune réalité : Sam, Ada, Cathy. Il ne lui restait qu'Anthuria pour s'assurer qu'il n'avait pas rêvé. Sur ses joues, ses larmes se mêlèrent à la pluie et au sel des embruns.

Des paquets d'eau détrempaient le pont. À perte de vue, la mer était creusée de gueules de monstres qui semblaient n'avoir qu'une envie, engloutir le navire. En essayant de leur échapper, celui-ci chaloupait, cabriolait, projetait les passagers qui tiraient des bords de droite et de gauche. Ces sursauts brusques faisaient le bonheur d'un groupe de collégiens blancs

en habit bleu et or, dont deux maîtres ne parvenaient pas à venir à bout. Premier-né réussit à conserver son équilibre et se cala contre un canot de sauvetage.

Qu'est-ce qu'elle savait ? Est-ce qu'elle avait deviné sa véritable identité ?

Il tira à nouveau le journal de sa poche et le contempla. La vérité était là. Inscrite dans ces quelques pages. Pour la connaître, il suffisait de les tourner.

Mais voilà qu'au moment de faire ce geste simple en apparence il ne s'y décidait pas. Il se sentait mal à l'aise comme s'il allait commettre une malhonnêteté. Quand il était petit, il se glissait sur le palier de la chambre de sa mère et, par le trou de la serrure, il regardait Irmine se déshabiller. Après avoir convoité ce corps interdit, il restait de longs moments honteux, se jurant de ne plus recommencer et convaincu qu'il était abandonné de Dieu. Cathy avait confié à ce cahier des émotions, des sentiments qu'elle ne voulait pas partager avec lui. Elle n'avait pas seulement parlé de lui, mais sans doute de tout ce qui l'angoissait. De sa mère. D'elle-même. De leur exil. Elle avait peut-être révélé des aspects de sa personnalité qu'elle préférait cacher, et qui sait si une autre Cathy n'allait pas se dessiner au fil des pages ? S'il lisait ce cahier, toutes les images de son souvenir en seraient bouleversées.

Se tenant d'une main au bastingage, il marcha jusqu'à la poupe de l'*Elizabeth Regina,* là où les vagues écartelées refluaient les unes sur les autres en bouillonnant. Le vent plissait ses paupières, le sel brûlait sa bouche. Des grues couronnées se détachaient des cheminées du vapeur et retournaient vers le rivage en poussant des glapissements, tristes comme des adieux. Il considéra une dernière fois le cahier et sa mise en garde enfantine.

Ce journal appartient à Cathy de Linsseuil.

Adresse : 14, Oaks Road,

Roseau.

Sans hésiter, il le jeta par-dessus bord. Pendant quelques minutes, le cahier flotta au-dessus de l'eau, les ailes étendues,

pareil à un oiseau, puis il plongea dans l'écume et disparut dans le remous.

Quels qu'aient pu être les secrets de Cathy, il ne connaîtrait jamais leur difformité.

Cinquième partie

La Guadeloupe

1

Retour au pays natal

Retrouver sa ville natale après un long temps d'absence. Retrouver les places où l'on a joué, poussé un cerceau, fait courir un *mab* dans le dalot. Les rues qu'on a parcourues, sac au dos, en revenant de l'école. L'endroit où une brute vous a bourré les côtes à coups de poing.

Donnant son dos aux réverbères du port, Premier-né marchait le long des quais de La Pointe sous la couverture des amandiers pays aux feuilles vernissées. À pareille heure, les rideaux des entrepôts de commerce étaient baissés. Tout était désert. Seuls des relents de morue salée rampaient sur les trottoirs. Seuls les rats couinaient et festoyaient dans les tas d'ordures qui montaient la garde aux carrefours. Des chats intrépides venaient les braver, et c'étaient de fameux combats, de fameux cris de guerre dans la noirceur. Du marché Saint-Antoine, qui n'était qu'à une ou deux rues, s'élevait une odeur de légumes pourris qu'il respirait comme un parfum parce qu'elle était celle de son pays retrouvé. Vu les grains, l'*Elizabeth Regina* avait pris du retard. Elle n'avait heurté les quais de La Pointe qu'aux environs de deux heures du matin. Les voyageurs, que personne n'attendait plus, s'étaient bousculés pour monter dans les rares tilburys qui traînaient encore. Les moins chanceux qui allaient à pied se dépêchaient tout en inspectant la nuit avec frayeur, car, depuis quelque temps, La Pointe était devenue une caverne de brigands. La première page des journaux était encombrée d'affaires de vol commis à toute heure – parfois même en plein grand jour – par des bandits nègres échappés des plantations. Comme toujours, la police gardait les bras croisés. Seul Premier-né flânait comme s'il ne craignait rien et avait tout son temps devant lui. Pour lui, se retrouver à La Pointe relevait de la magie. D'un coup, la peur s'était envolée, le souvenir de Cathy pesait un peu moins lourd sur sa conscience, et il se sentait dispos comme il ne l'avait pas été depuis trois ans. Il avait envie de réveiller Anthuria, qui s'était rendormie, et de lui murmurer :

— Regarde ! regarde ! nous sommes chez nous !

Au lieu de bifurquer vers la Darse et la place de la Victoire, il entra dans le labyrinthe des rues commerçantes, silencieuses et noires comme un four. Il avait envie de crier à tous ceux qui dormaient derrière les grosses portes et les persiennes baissées qu'il était revenu et qu'il fallait lui faire fête comme au fils prodigue. Il arriva près de la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul, à l'ancre sur son parvis. Les grands vantaux de bois étaient fermés. Mais il entendait le froufrou des chauves-souris qui nichaient dans les yeux des saints de pierre. Comme c'était dommage qu'il n'ait jamais fréquenté l'église ! Il se souvenait de s'y être faufilé quelquefois pour cracher dans les bénitiers. C'était une grande cause de chagrin pour Cathy qu'il n'ait jamais fait sa première communion ni la renonce et ne connaisse pas un mot des prières. Les premiers temps, il s'amusait à lui tenir des propos incendiaires contre le bon Dieu, qu'il rendait responsable de l'esclavage des nègres, de l'arrogance des Blancs-pays et de toute la malhonnêteté de l'existence. Mais elle pleurait tellement qu'il avait fini par arrêter ses jeux. Oui ! au fond d'elle-même, elle était restée la fille d'Aymeric de Linsseuil, née et grandie au domaine des Belles-Feuilles. Elle croyait avoir rompu avec son milieu alors qu'en réalité elle le portait au plus profond d'elle. Il s'en souvenait : un manguier greffé poussait dans le jardin du presbytère. Combien de plans ses frères et lui, toujours le ventre à moitié creux, n'avaient-ils pas concoctés pour faire main basse sur les mangots ? Hélas ! ils n'avaient jamais réussi à tromper la vigilance des curés qui montaient la garde en se promenant dans la cour sous prétexte de lire leur bréviaire ! Il s'approcha de la grille, revivant les fringales de son enfance. C'est alors que, surgi de derrière son dos, un attelage, lugubre comme un corbillard, cahota à sa hauteur. Les sabots du cheval ne faisaient aucun bruit tandis qu'il trottait, tête basse, les naseaux reniflant les pavés. Quant au cocher, immobile sur son siège, il tenait les rênes d'une main molle et semblait dans un profond sommeil. L'homme et la bête passèrent à côté de lui et entrèrent silencieusement sous les sabliers, dans la gueule grande ouverte de la nuit. Il resta immobile puis fut saisi d'une crainte superstitieuse. C'était le cheval de la mort qu'il venait de rencontrer. *Lan-mo*. C'était

elle. La mort lui avait déjà enlevé sa Cathy. Qu'est-ce qu'elle lui voulait encore ? Voilà des années qu'il n'avait pas eu des nouvelles des siens. Est-ce qu'il allait les retrouver comme il les avait quittés ? Sa maman était-elle vivante ? Est-ce que Razyé ne l'avait pas tuée à force de mauvaises paroles et de coups ? Il n'avait pas oublié comme elle paraissait usée, fripée, les joues délavées, au moment de son départ. Il serra Anthuria plus fort et se mit à courir. Ses pas résonnèrent dans le silence et firent détaler chats, chiens, rongeurs.

Il eut un coup au cœur, car d'abord il ne reconnut pas la maison de la place de la Victoire et se demanda si ses yeux lui jouaient un tour. Un architecte, qui n'avait pas ménagé l'argent, avait métamorphosé la bâtisse délabrée, délices des jeux de son enfance. Il avait remplacé son doux bois usé par la pierre rectiligne. Il avait percé le rez-de-chaussée d'un raide alignement de portes-fenêtres. Il l'avait surélevée, lui ajoutant un deuxième étage, ceinturé par un prétentieux balcon à balustrade. Pour finir, il l'avait coiffée d'un juvénile toit de tuiles roses. Sa couleur non plus n'était plus ce qu'elle était. Une peinture blanc cassé assortie de vert sur la frise et les jambages des portes et fenêtres la badigeonnait de haut en bas. Dans la cour où, autrefois, il lançait son cerf-volant avec Gengis, une multitude de plantes poussait. Une vigne et une pomme-calebasse étaient disposées en tonnelle autour d'un bassin recouvert de tuiles bleues. Telle qu'elle était, ravalée, peinturlurée, la maison ressemblait à une vieille femme qui veut se donner des airs de jeunesse.

La première idée de Premier-né fut que ses parents l'avaient vendue et avaient déménagé. Il s'éloignait déjà, sans trop savoir où aller, quand un doute le fit revenir. Sa main agita la sonnette, et, bien vite, une lumière s'alluma à une fenêtre du premier étage, comme si quelqu'un, depuis des nuits et des nuits, n'attendait que ce bruit-là pour se jeter au bas de sa couche et courir à la porte d'entrée. Au bout d'un moment, Irmine et Hosannah apparurent dans la cour, la seconde tenant un fanal allumé au-dessus de sa tête.

Il avait cru son père indestructible, taillé dans le bois de fer qui ne pourrit pas. Et voilà qu'il n'était plus. Il éprouvait un vide immense au plus profond de lui-même et comprenait qu'il n'était revenu que pour le retrouver. Toute la vie, il s'était mesuré à son mépris. Le craindre, par moments s'imaginer le haïr avaient façonné son moi. Il était tout surpris d'avoir les yeux secs. Peut-être Cathy avait-elle emporté toutes ses larmes avec elle. Il se tourna vers sa mère, étonné qu'elle ait pu lui survivre, tellement défraîchie, il est vrai, qu'on voyait bien qu'elle n'en avait plus pour longtemps. Elle lui avait décrit sans lui passer aucun détail la veillée, l'enterrement. C'était, il s'en doutait, sa manière de lui faire des reproches. Lui, le premier garçon, il l'avait laissée seule dans un moment pareil ! Est-ce qu'il avait conscience que, depuis trois ans, elle ne savait plus ce que dormir voulait dire ? Elle restait, les yeux grands ouverts, sous sa moustiquaire à s'imaginer tous les pièges dans lesquels il avait pu tomber. En rêve, elle le voyait mort, sans personne pour le veiller, et elle se réveillait en sursaut, à moitié morte de chagrin. C'est à cause de lui qu'elle avait recommencé à prier Dieu, à faire des neuvaines et des pèlerinages, à assister aux vêpres et aux rosaires. Enfin, ses larmes séchèrent sur ses joues. Elle lui donna avec excitation des nouvelles de la famille. Ses frères étaient dans un collège de jésuites à Bordeaux. Cassandre étudiait au pensionnat des sœurs à Versailles. Elle avait joué du piano devant le gouverneur et avait baisé la main de monseigneur l'évêque.

Tout ce qu'il entendait le persuadait qu'il n'y avait aucune place pour lui dans l'existence qu'elle était en train de construire. Il était trop âgé pour retourner cirer les bancs de l'école, trop borné pour apprendre un métier, pas assez naïf pour avoir la prétention de recommencer sa vie. Il n'avait guère plus de vingt ans et, pourtant, il était déjà plus vieux qu'un vieux corps. Elle conclut, tout animée :

— Si ton papa pouvait voir cela, il serait content ! Tout ce que je fais, je le fais pour lui.

Est-ce qu'il serait content ? Voilà qu'elle l'avait déjà déguisé en papa modèle, concerné par sa progéniture. Lui qui n'avait été qu'indifférence et sauvagerie. Premier-né ne comprenait pas ce qu'il éprouvait. La pauvre Irmine

l'exaspérait. Elle lui paraissait insignifiante, mesquine. Il ne put s'empêcher de lui demander, d'un ton de reproche :

— Pourquoi as-tu tellement changé la maison ?

Elle se lança dans une explication sans fin à laquelle il ne comprit rien. Brusquement, elle s'arrêta et s'exclama :

— Mais toi ! parle-moi de toi !

De lui ? Qu'est-ce qu'il y avait à dire ? Rien. Trois fois rien. Pas d'argent gagné. Pas de découvertes merveilleuses. Pas de nouvelles terres défrichées. Il n'était pas un conquistador, Hernán Cortés offrant le Mexique au roi d'Espagne. Mais elle n'attendit pas sa réponse et désigna Anthuria, toujours serré contre lui.

— Qui est sa maman ?

Un instinct le poussa à mentir. Il sentit qu'il fallait se garder de nommer le nom de Cathy.

Il se borna à murmurer d'un ton vague :

— C'est une femme, une Anglaise que j'ai connue à Roseau…

Elle est morte, hélas ! au moment de la naissance.

Irmine prit une mine de circonstance et écarta les couvertures qui enveloppaient l'enfant. Brusquement, elle se remit à pleurer en bégayant :

— C'est son portrait !

Premier-né regarda les joues brunes de sa fille et fut étonné. Il avait toujours pensé qu'Anthuria était le portrait de Cathy.

Elle pria :

— Donne-la-moi.

Il obéit avec mauvais cœur, et elle se mit à manger l'enfant de baisers.

Ainsi, Razyé était mort et, sans sentiments, le pays allait son train. Les socialistes ne lâchaient pas la mairie de La Pointe et avaient pris celles des principales communes. Ils

tenaient en plus le conseil général. N'empêche ! la vie des nègres n'avait pas meilleur goût. Les champs de canne flambaient comme avant. Les anciens colporteurs libanais faisaient de l'or. Des Italiens débarqués des bateaux-vapeur ciselaient des bijoux au fond de leurs échoppes tandis que les Zindiens réclamaient le droit de voter.

Bon Dieu ! on aurait tout vu, dans ce pays-là !

Premier-né fixait le plafond.

Sous son dos, les draps étaient de toile fine, la couche était molle. Comme le reste, la chambre avait été entièrement refaite. Les cloisons étaient peintes en vert pâle. Au-dessus d'une commode en mahogani à six tiroirs, une aquarelle représentait la Darse et la place de la Victoire. Les troncs dorés des sabliers se détachaient contre le bleu de la mer où se pressaient des bateaux aux voiles blanches. Des enfants, des chiens couraient dans les allées fleuries tandis qu'au premier plan un couple d'amoureux se promenait bras dessus, bras dessous. Le dossier de deux berceuses était habillé de housses festonnées de dentelle. Un cupidon soutenait le globe rosé de la lampe qu'il avait laissée allumée. Ce décor sucré était écœurant.

— Je ne peux pas rester ici, dit-il à haute voix.

Il n'avait pu empêcher Hosannah et Irmine de rivaliser autour d'Anthuria, et la seconde, se donnant plus de droits que la première, avait couché l'enfant dans un berceau tout contre la tête de son lit. C'était la première nuit qu'il dormait loin de sa fille, et il se sentait dépossédé. Il en voulait aux deux femmes de leur conspiration de matrones qui le rabaissait au rang d'homme et, par conséquent, d'insignifiant. Hosannah et Irmine avaient discuté à n'en plus finir casaques à broder, chaussons à tricoter, bouillies de dictame et eau de riz à parfumer à la fleur d'oranger. Plus grave, elles avaient comploté de mener Anthuria auprès du père Angebert afin qu'il lui donne sa bénédiction en attendant la cérémonie de son baptême.

Premier-né s'assit sur le lit et regarda autour de lui, aussi apeuré que par l'approche d'un cyclone.

Il avait pris la décision de revenir au pays pour Anthuria, et voilà que celle-ci se révélait mauvaise et que ce retour prenait toute l'allure d'une catastrophe. Il s'apercevait qu'il était beaucoup plus le fils de son père qu'il ne l'avait jamais imaginé et que, sans lui, il ne supportait pas le reste de sa famille. Elle devenait pareille à toutes les autres. La maison où il avait grandi ne ressemblait plus à ce qu'elle avait été. Sa mère lui était étrangère, et jusqu'à Hosannah. Dans le milieu de la nuit, on avait réveillé Fréda pour l'embrasser, et, joufflue, minaudière, emmaillotée dans une chemise de nuit à plastron de dentelle, il n'avait pas reconnu sa petite sœur. Il se leva, s'emmêla les pieds dans un tapis, buta contre un pouf à la dérive sur le plancher et eut l'impression d'étouffer.

Dans quelle direction fuir, cette fois ?

Comme il ouvrait la fenêtre pour se donner de l'air, il vit distinctement la figure de son père qui se dessinait sur la toile peinte en noir de la nuit. L'expression de Razyé était telle qu'elle avait toujours été : dure et sombre, modifiée par un semblant de sourire qui semblait le narguer et lui demander : « Mon pauvre malheureux ! C'est pour cela que tu es revenu ? Qu'est-ce que tu vas faire, à présent ? Si j'ai un bon conseil à te donner, c'est de retourner d'où tu viens. Ou de t'en aller autre part. Vite. Vite. Car, d'ici, je la vois venir, ta vie, mesurée, quadrillée comme papier à musique, et je te vois venir, bourgeois à qui ne manqueront bientôt que les guêtres et la bedaine. D'ici peu, on te trouvera une fille à marier, assez blanche pour éclaircir la race, et tes péchés de jeunesse seront pardonnés… C'est cela que tu veux ? »

2

Retour à L'Engoulvent

Depuis des années, les gens de la région pressaient l'allure ou faisaient un grand détour pour ne pas se trouver dans les alentours du cimetière de L'Engoulvent passé la tombée de la nuit. Ceux qui s'attardaient dans les parages à ces heures-là racontaient qu'il s'y produisait des choses pas naturelles. D'un seul coup, le cieil noircissait comme si un orage menaçait, tandis que des ombres informes couraient à ras du sol. En même temps, d'un côté s'élevaient des pleurs et des plaintes, fragiles et persistantes comme celles des tout petits enfants, tandis que de l'autre, c'était une voix d'homme, avec toutes ses basses, qui se lamentait ou rageait en prononçant des paroles ordurières. Certains affirmaient avoir distingué dans une surprenante lumière de plein jour des silhouettes qui erraient les unes à côté des autres, se croisaient, se cherchaient apparemment sans se voir. Triste et effrayant spectacle ! Pas de doute, le coin était habité par des esprits pour qui « repos éternel » était loin de vouloir dire « paix », et qui risquaient fort de passer leur colère sur les vivants. C'est donc avec beaucoup de surprise qu'on apprit que le garçon de Razyé – après tant d'années à l'étranger – était retourné dans un pareil endroit pour y vivre. Et avec un tout petit enfant, encore ! Les gens se dirent que le garçon devait avoir la tête fêlée. C'était dans la famille ! Mais, comme le travail était devenu plus rare que les pépites d'or dans le lit des rivières, nombre d'anciens ouvriers des habitations, fatigués de laisser rouiller leurs machettes et leurs houes, montèrent proposer leurs services à Premier-né. Comme Justin Gagneur dans le temps, il leur donna à défricher la tignasse de *razyés* et de *banglins* qui couvrait la savane autour de la maison et à la planter en légumes. Il engagea aussi une femme pour lui faire à manger, une négresse noire comme la nuit prénommée Graziella, qui ne connaissait ni dimanches ni jours fériés et qui, du matin au soir, chantait comme un rossignol du bon Dieu en remuant ses *canaris*.

Faut-il y voir de la ladrerie ? Premier-né ne toucha à rien à L'Engoulvent, qui en avait bien besoin, pourtant, étant donné qu'on l'avait laissé tant de temps inhabité, à prendre le soleil et la pluie. Les murs restèrent lézardés, le toit peuplé de chauves-souris et de rats, les poutres rongées de poux de bois. Quant aux iguanes, ils continuèrent de dormir sur le glacis dans leurs maroquins d'écailles. Premier-né choisit pour lui l'ancienne chambre de Justin Gagneur, qui avait vue sur la savane, sur les arbres couchés devant la rage du vent et, au-delà des falaises, sur la mer qui courait aux quatre coins de l'horizon en retroussant son jupon d'étamine. Les ouvriers agricoles, qui peinaient pour faire germer de la pierraille tomates, laitues et carottes, s'aperçurent vite que chaque minute de l'existence de Premier-né était consacrée à sa fille. Il la baignait, la poudrait, la pomponnait, la bichonnait, faisait cuire lui-même ses purées de patates douces ou ses bouillies de dictame. Il avait placé son berceau dans sa chambre et, alors qu'elle dormait, sereine, épanouie, sur son oreiller, toutes les cinq minutes, il appuyait l'oreille sur sa poitrine pour vérifier si son souffle ne s'arrêtait pas. Un peu avant le serein, il la serrait dans ses bras et marchait avec elle jusqu'au surplomb de la falaise. L'enfant tenait bien droite sa tête et regardait sans ciller les oiseaux qui planaient. Parfois, elle poussait des cris pour les inviter à jouer avec elle. Ensuite, elle fermait les yeux et, narines palpitantes comme une grande personne, respirait le parfum de la brise qui se rabattait vers la terre. Quand la noirceur commençait de tomber, Premier-né retournait à petits pas vers la maison, où Graziella les attendait, en chantant devant un grand bain de feuillages et d'eau tiédie au soleil.

Aucun visiteur ne franchissait le seuil de L'Engoulvent. À part Irmine. Chaque samedi matin, le jour avait à peine enfilé son habit de clarté qu'elle descendait de son tilbury. Les premiers temps, elle ne venait pas toute seule. Elle se faisait accompagner par Fréda ou par Cassandre quand celle-ci était en congé de son pensionnat. La mine renfrognée des deux fillettes, les regards de mépris qu'elles jetaient autour d'elles indiquaient bien qu'elles n'étaient là que contraintes et forcées. Bientôt, d'ailleurs, sous un prétexte ou un autre, elles espacèrent leurs visites puis les cessèrent. Après avoir remis à

Graziella les paniers amoureusement remplis de toutes sortes de victuailles par Hosannah, Irmine se jetait sur Anthuria afin de l'examiner sous faces et coutures. Elle critiquait vertement la manière dont Premier-né et Graziella s'occupaient d'elle. Est-ce qu'on la poudrait à la farine de moussache qui donne belle peau ? Est-ce qu'on lui lissait les cheveux à l'huile de carapate ? Quand elle avait fini son inspection, elle se dirigeait vers le cimetière. Elle y passait des heures et des heures, sans boire ni manger, comme si son corps ne comptait plus, à prier, à pleurer, à rêvasser, à planter des tubéreuses ou des trompettes dans des pots de terre, à changer l'eau des fleurs, à gratter la chandelle avec la pointe d'un couteau, à planter des bougies dans les candélabres, à renfiler les perles des croix et des couronnes. Pendant ce temps, elle parlait à voix haute et rabâchait interminablement à l'attention d'un invisible interlocuteur l'ordinaire de ses journées.

Premier-né n'accompagnait jamais sa mère au cimetière. Une fois qu'elle prétendit y emmener l'enfant, il entra dans une grande colère. On aurait dit que quelque chose qui s'y trouvait lui faisait peur. C'est que les jambages entrelacés dans la pierre : CATHY DE LINSSEUIL-RAZYÉ lui avaient fourni la preuve qui lui manquait. Ainsi, les malparlants n'avaient pas fait que malparler. Et les cancaniers que cancaner. Ses suppositions étaient la vérité. Ces retrouvailles dans la mort le prouvaient : Cathy de Linsseuil et Razyé s'étaient aimés. Premier-né avait d'abord été pris d'une grande colère devant le pouvoir de l'argent et la vanité des femmes et, une fois de plus, avait approuvé la vengeance de son père. Ah oui ! il avait eu raison de mettre la Guadeloupe à feu et à sang. Quand, une nuit qu'il écoutait Anthuria dormir, la fenêtre ouverte sur un croissant de lune morose, une pensée s'était glissée dans son cœur. Razyé-Cathy de Linsseuil. Cathy de Linsseuil-Razyé. Qui connaîtrait jamais le détail de cette sombre histoire d'amour ? Qui connaîtrait les fruits qu'elle avait portés ?

Les fruits ?

Depuis ce jour, les questions, les soupçons s'étaient mis à le torturer. Dieu soit loué ! sa Cathy n'était plus sur cette terre pour partager ses doutes et ses effrois. Elle pouvait reposer dans l'ignorance.

À cause de ce souci qui le rongeait, Premier-né ne prenait plus aucun soin de sa personne, et son odeur traînait derrière lui comme la fumée d'un train de cannes à sucre. Une frange de cheveux gras mangeait son front. Sa barbe frisait en zéros autour de sa bouche. Il s'habillait avec des fripes sans couleur, enfilées n'importe comment, à la va-vite. Ceux qui avaient connu Razyé du temps qu'il était Razyé hochaient la tête en soupirant. Quelle dégringolade ! Celui qui a dit : « Tel père, tel fils » n'a pas dit vrai. Les garçons sont là pour faire honte au souvenir de leurs pères. Premier-né n'écoutait pas la marmaille, prudemment retranchée derrière les palissades, qui chantait en le voyant, comme au temps de carnaval :

— *Mi guiab'là dero, kayiman !*

Il s'absorbait dans la pensée d'Anthuria.

Une si belle enfant ne pouvait pas être maudite.